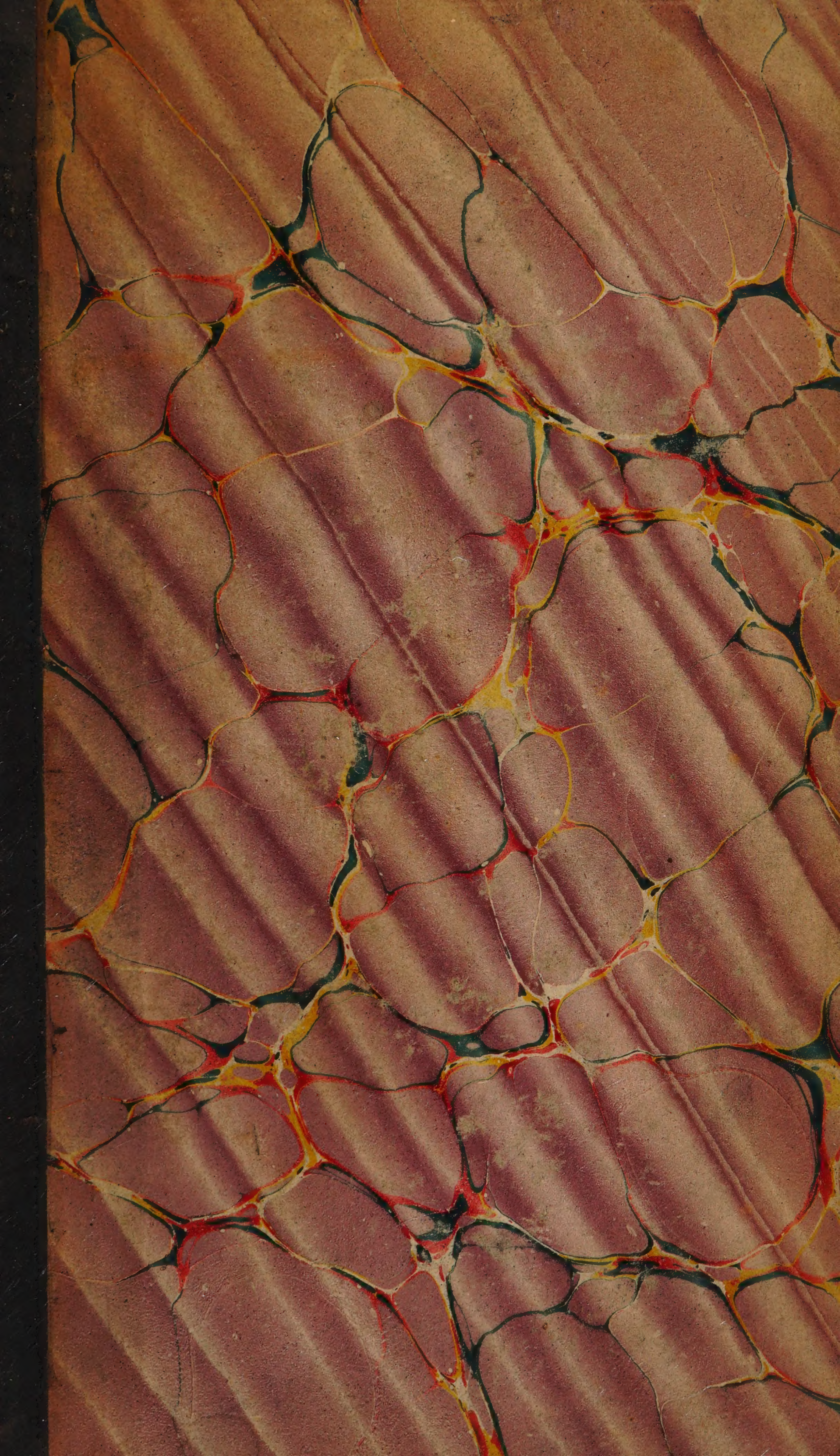
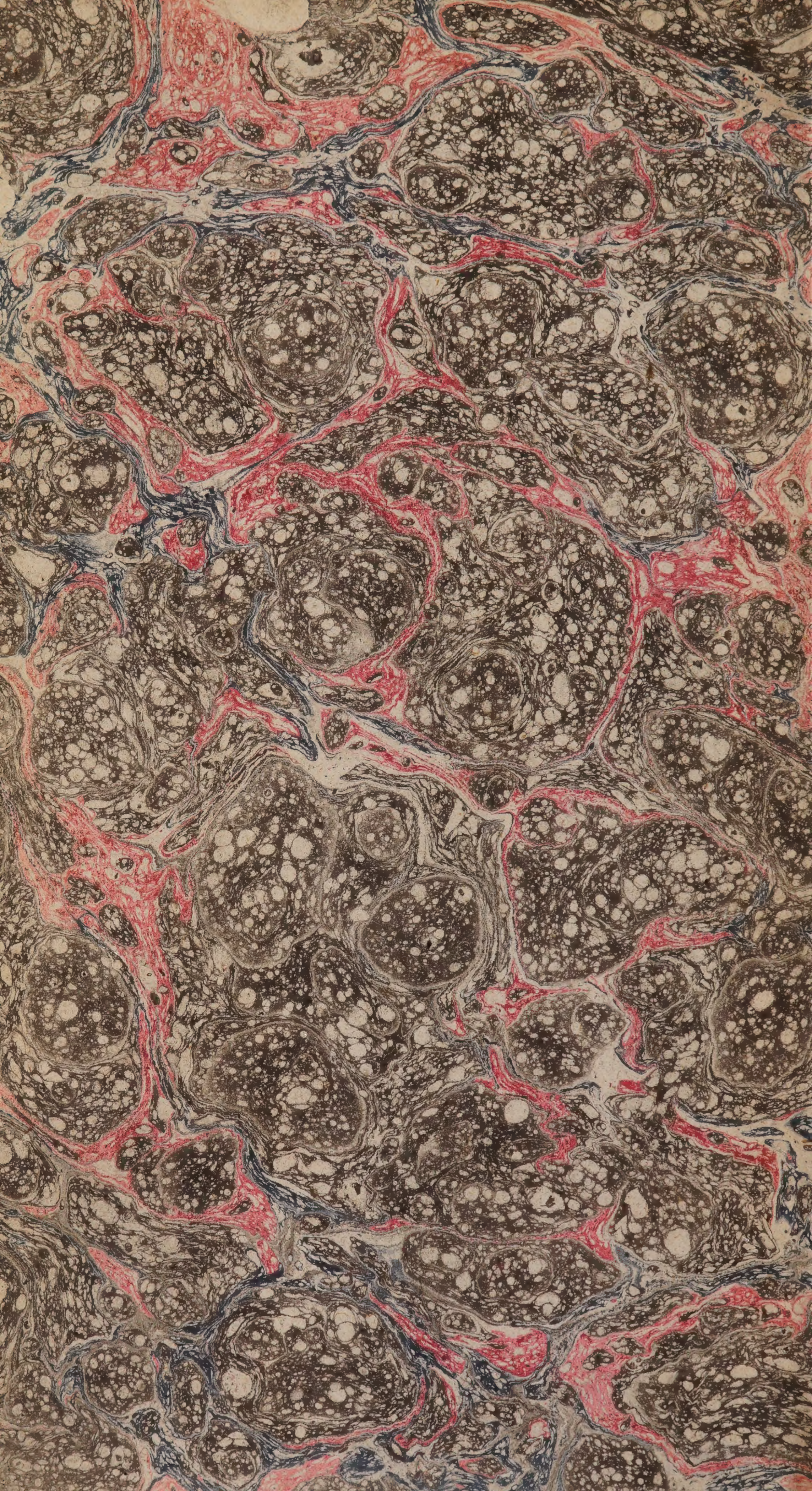
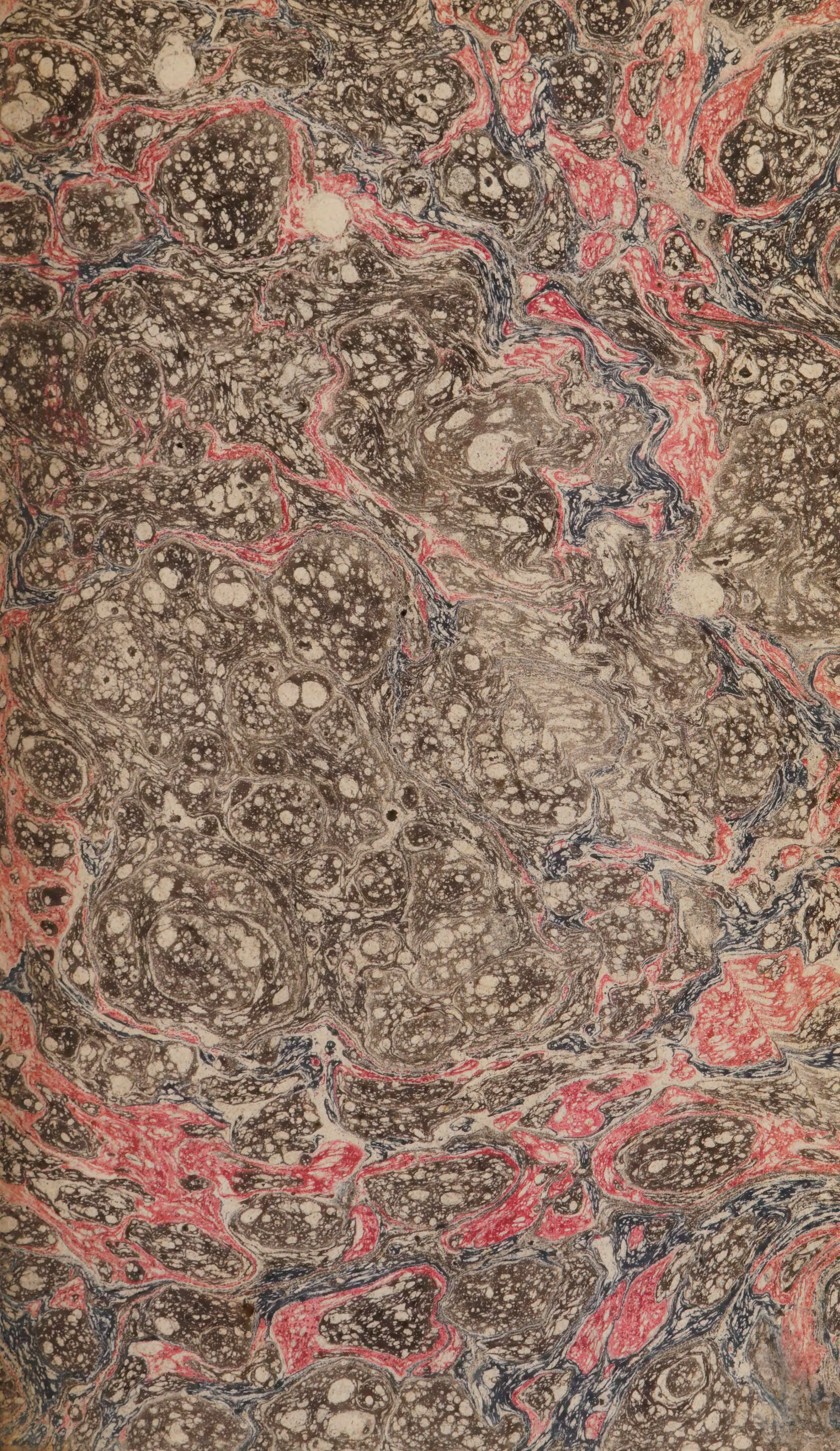






MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE

des Sciences,

DE L'AGRICULTURE ET DES ARTS,

DE LILLE.

ANNÉE 1832. — PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE LINNÉ.

LILLE,
IMPRIMERIE DE BRONNER-BAUWENS.
1832.

42550

hommage respectueux de l'auteur à Mr. de La Neuville, Intend^t. mil^re

VIE
DE LINNÉ,

RÉDIGEÉ

SUR LES DOCUMENS AUTOGRAPHES

LAISSÉS

PAR CE GRAND HOMME,

ET SUIVIE DE L'ANALYSE DE SA CORRESPONDANCE
AVEC LES PRINCIPAUX NATURALISTES
DE SON ÉPOQUE;

PAR A. L. A. FÉE.

En créant des méthodes et un langage philosophique pour les sciences naturelles, Linné semble avoir dit à l'erreur : « Tu n'iras pas plus loin. »

Paris,
F. G. LEVRAULT, Libraire, rue de la Harpe, n° 81.
TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Lille.

1832.

LILLE, IMPRIMERIE DE BRONNER-BAUWENS.

AVANT-PROPOS.



Tout homme qui se livre à l'étude des sciences, se choisit un guide afin de parcourir d'un pas plus sûr, la carrière dans laquelle il s'engage. Quelque soit la distance qu'il ait plus tard franchie, quelques soient les succès qu'il ait obtenus; qu'il atteigne le but ou qu'il le manque, la reconnaissance lui fait un devoir de parler du savant qui lui montra la véritable route et lui signala les écueils dont elle était semée.

Celui qui rêve la renommée, peut se réveiller inconnu; mais il lui suffit d'avoir fait quelques pas dans la carrière, pour savoir apprécier digne-

ment les hommes auxquels il a été donné de la parcourir toute entière.

Le résultat le moins équivoque des travaux d'un grand nombre de naturalistes, est de leur permettre de mesurer la grande hauteur à laquelle Linné s'est placé, et de calculer la distance qui le sépare de ses plus illustres contemporains. Tel fut l'effet que produisit dans notre esprit la lecture des immortels écrits du naturaliste suédois. L'étude de la nature nous apprit de bonne heure à admirer cet homme extraordinaire; et nous inspira dès-lors le desir de lui payer la dette de la reconnaissance.

Aucune histoire de Linné n'existe dans notre langue. Il fallait remplir cette lacune; nous avons voulu le tenter.

Déjà par nos soins, les documens qui pouvaient nous aider à remplir notre tâche, avaient été réunis; notamment la *Vie de Linné* écrite en allemand par Stœver, et traduite en anglais par J. Trapp; * les élémens de sa correspondance, épars dans une foule de livres, ainsi que les nombreuses notices pu-

* Linne's eigenhandige anzeichnungen uber sich selbt, mit anmerkungen und zusaben von Afzelius; aus dem schwedischen ubersebt von Carl. Lapp. *Berlin*; 1826.

bliées, soit isolément, soit en tête de ses ouvrages. Nous avions rassemblé la plupart des écrits de Linné, dont les préfaces précisent la date des principaux événemens de sa vie et abondent en renseignemens intéressans; enfin, non content d'avoir en notre possession ces utiles matériaux, nous avions cherché à nous en procurer d'inédits, et écrit en Suède à ce sujet Ce qu'on nous apprit de plus important, se rattachait à la publication de trois vies autographes de Linné, dont deux incomplètes, nous étaient seules connues. La dernière, sur l'authenticité de laquelle il ne reste aucun doute, publiée d'abord en suédois par Afzelius, puis traduite en allemand par C. Lappe, nous intéressa vivement.

Après avoir coordonné tous les matériaux que nous possédions, il ne nous restait plus qu'à nous occuper de la rédaction de cet ouvrage. Mais il fallait renoncer à donner au public la vie autographe de Linné et nous n'en eûmes pas le courage. Persuadés que rien ne pourait remplacer l'intérêt d'un pareil document, nous l'avons conservé tout entier, en nous bornant à le traduire et à le compléter; notre rôle d'historien commença seule-

ment lorsque Linné eût laissé tombé la plume de ses mains glacées par l'âge.

Nous avons admis quatre divisions principales dans cet ouvrage. Dans le premier livre, Linné se fait connaître lui-même au lecteur, et son style concis, sans être entièrement dépourvu d'images, le fait facilement reconnaître. Dans le deuxième livre, nous montrons Linné dans l'intimité du commerce épistolaire et dans le silence du cabinet, toujours occupé du soin de stimuler le zèle de ses amis, ou de diriger les travaux de ses élèves; Linné plus occupé de la défense, que de l'attaque, donnant avec empressement des conseils ou des renseignemens, et laissant souvent échapper de ces mots partis du cœur, qui sont une récompense ou un encouragement. Ce même livre est terminé par un recueil de phrases extraites de la correspondance de Linné, dans lesquelles ce grand homme établit son opinion sur le mérite des principaux botanistes.

Le troisième livre renferme une vie anecdotique. Parmi ces anecdotes, il en est de connues, mais on ne pouvait se dispenser de leur donner place ici. Elles sont disposées par ordre chronologique, embrassent la vie entière de Linné, et nous le pré-

sentent tour-à-tour livré aux amusemens de la première enfance, aux études de la jeunesse ou aux travaux de l'âge mûr; nous le suivons en Hollande, en Angleterre et en France, après l'avoir accompagné près des pôles; nous le voyons successivement homme public et homme privé, médecin, naturaliste, professeur, et nous ne le quittons que quand il expire chargé d'ans et de gloire, au sein d'une patrie qui ne se consola de sa mort, qu'en se rappelant qu'elle avait su honorer dignement sa vie.

Le quatrième livre renferme la liste chronologique des ouvrages publiés pendant la vie et après la mort de Linné; nous voulions établir notre jugement sur chacun d'eux; mais en y songeant bien, nous avons cru devoir montrer plus de réserve, et nous borner à de courtes réflexions pour rectifier ce que les décisions de Haller renferment de trop rigoureux ou de trop absolu. L'opinion du monde savant est aujourd'hui irrévocablement fixée sur le mérite des principaux écrits du naturaliste suédois; ils sont dans toutes les bibliothèques, et occupent depuis long-temps la première place dans l'estime des savans. La partie bibliographique se fait remarquer par sa prodigieuse étendue; c'est là qu'est

le plus beau monument de gloire de Linné; il est impérissable, et l'on se demande, en voyant cette longue liste, ce qui doit le plus étonner du nombre des ouvrages ou de l'importance de chacun d'eux.

Nous terminons cette dernière partie de notre travail, par un tableau chronologique de la vie de Linné; cet utile résumé nous dispense de donner une table alphabétique, et doit en tenir lieu par la facilité qu'il donne de recourir, en compulsant les dates, à la vie autographe, et aux diverses parties de l'ouvrage où l'ordre chronologique a été rigoureusement suivi.

Maintenant que notre plan est connu, établissons l'authenticité des biographies autographes de Linné.

Ce grand homme adressait parfois aux sociétés savantes, et à ses plus illustres amis, une histoire abrégée de sa vie. Nous devons à cette habitude inusitée, de mieux connaître un naturaliste sur lequel s'arrêtent, depuis près d'un siècle, les regards du monde savant, éclairé par ses veilles. Il existe aujourd'hui six de ces biographies, monumens précieux, qui furent accueillis avec une respectueuse gratitude. Voici dans quel ordre généalogique on doit ranger ces pièces importantes.

La première biographie de Linné a paru dans une petite brochure devenue assez rare, et qui a pour titre : *Orbis eruditi judicium de Caroli Linnæi, M. D. scriptis.* La date de la publication en est inconnue, ainsi que le lieu de l'impression. On conjecture, non sans vraissemblance, qu'elle a paru à Upsal ou à Stockholm, vers l'année 1741. Cette biographie ne renferme que des faits connus, et ne se continue que jusqu'en l'année 1739. On trouve à la fin de ce petit écrit, une liste des ouvrages de Linné, publiés de 1735 à 1740, ainsi que le jugement des auteurs contemporains, sur ces mêmes ouvrages.

La deuxième biographie a été adressée par Linné à Haller, qui l'a fait imprimer dans sa correspondance. Nous en donnons la traduction textuelle (*Voyez Corresp. avec Haller*, *page* 113). C'est moins une vie complète qu'une esquisse rapide de la jeunesse et des débuts de Linné dans la carrière médicale; elle est chaudement écrite, et la lecture en est attachante.

La troisième biographie s'étend jusqu'en 1751. C'est un manuscrit in-4°, de 5 feuilles et demie d'impression, écrit en entier de la main de Linné, et conservé par ses deux filles.

La quatrième biographie a été découverte par Afzelius. Ce savant voyageait, en 1799, dans quelques-unes des provinces de la Suède, son pays natal, lorsque le hasard lui fit voir, chez Mathesius, curé de Fogelas, un manuscrit suédois écrit par une main inconnue, et qui avait été adressé à cet ecclésiastique, par le surintendant Fredenheim, pour qu'il le traduisît en anglais, afin de publier cet opuscule à Londres. Fredenheim était fils de Menander, archevêque d'Upsal. Mathesius ne s'étant pas senti capable de faire la traduction demandée, renvoya le manuscrit au surintendant, qui le garda jusqu'à sa mort. Afzelius qui avait eu, comme nous l'avons dit, connaissance de l'existence de cette biographie, l'acheta aux héritiers avec divers autres papiers. Ce manuscrit est assez volumineux, de format in-4°, et ne dépasse pas 1751. Il ne présente pas un intérêt aussi grand que la sixième biographie dont nous allons parler; néanmoins on y trouve des renseignemens curieux qui manquent à l'autre, ainsi que des rectifications importantes et des développemens intéressans sur des faits déjà connus. On y précise les titres de certains écrits mal indiqués d'abord, et l'on y redresse plusieurs fautes de chro-

nologie, touchant l'époque de leur publication. Ces anachronismes s'expliquent, parce qu'on a souvent confondu l'époque de la composition avec celle de l'impression, et celle-ci avec les réimpressions successives. On nous saura gré d'avoir cherché à sauver de l'oubli ces documens précieux. Cette biographie est intitulée : *Vita Caroli Linnæi*, et porte cette épigraphe :

Stat sua cuique dies : breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ : sed famam extendere factis
Hoc virtutis opus.

VIRG., *Æneid.* X, 467.

On lit, sur le *verso* de la feuille qui porte le titre, ces autres vers latins :

Quid properasse juvat? quid parca dedisse quieti
Tempora? quid nocti conseruisse diem?
Si tamen hic standum. . . . .

OVID. *Amor.* 3. VI, 9.

Une autre main que celle de Linné a mis en tête de ce manuscrit, une note par laquelle on apprend que les père et mère de Linné descendaient de gens d'une naissance peu distinguée, ecclésiastiques ou simples paysans, et où l'on annonce une

généalogie qui a été omise; elle a été retrouvée parmi d'autres papiers; nous la donnons page 251.

Indépendamment des épigraphes que nous venons de faire connaître, on trouve, sur ce manuscrit, la lettre d'envoi de Linné à l'archevêque Menander; cette lettre est fort modeste. Linné désirait que cette vie autographe fut traduite en latin, afin de l'adresser à l'académie des sciences de Paris, Menander ne le satisfit pas entièrement; la traduction qu'il commença ne va pas au-delà de l'année 1730.

La cinquième biographie a été écrite par Murray, c'est une copie correcte de la précédente; elle va jusqu'en 1771.

Enfin la sixième et dernière biographie est in-folio, et presqu'en totalité écrite de la main de Linné, dans les papiers duquel elle a été trouvée par le professeur Acrel, qui a pris soin de sa conservation. Elle va jusque vers la fin de 1776, et les mots qui la terminent prouvent assez que Linné s'en occupa aussi long-temps que ses forces et son intelligence affaiblies le lui permirent. Afzelius, désireux de répandre la gloire de Linné chez tous les peuples de la terre, a publié cette biographie qui a

servi de base à la vie autographe que nous publions, et nous l'avons complétée, en puisant dans les biographies dont il vient d'être précédemment parlé, quelques détails omis dans celle-ci.

Le désir de conserver dans toute leur intégrité, les mémoires autographes de Linné, nous a fait modifier le plan primitif de cet ouvrage. Linné est maintenant son principal historien, et nous ne nous sommes guères réservé que le rôle de rédacteur ou de traducteur. Il nous a fallu quelques efforts sur nous-même, pour renoncer à raconter les événemens simples, mais attachans, de la vie du plus grand des naturalistes du dernier siècle, et pour supprimer les réflexions qui sont venues nous assaillir, en faisant passer dans notre langue, cette intéressante narration: puissions-nous du moins avoir donné aux amis des sciences naturelles, par la fidélité scrupuleuse de notre travail, de nouveaux motifs d'aimer et d'admirer le grand homme à la mémoire duquel nous consacrons ce volume!

A. Fée.



C. Linné f.

(20 ans.)

VIE
DE LINNÉ.

LIVRE PREMIER.

MÉMOIRES AUTOGRAPHES.

(1707 — 1776.)

Stenbrohult, berceau des ancêtres de Linné, est une petite paroisse du Smaland, dans le district de Cronoberg et d'Abo-Harad, sur la frontière de Scanie; sa situation est l'une des plus agréables de la Suède. Le beau lac de Moklen s'étend majestueusement à l'Ouest, et forme un étroit prolongement qui va baigner les murs de l'église; partout ce sont de fertiles campagnes ou de belles forêts de hêtres. Au Nord se montre la haute chaîne du Taxas. Au Sud, et de l'autre côté du lac, l'horizon est fermé par les monts de Moklana, tandis qu'à l'Est de magnifiques cultures, entourées de riches plantations, s'étendent à perte de vue, entremêlées çà et là de charmans bosquets d'arbres verts.

Samuel Broderson, aïeul maternel de Linné, avait la cure de Stenbrohult vers le commencement de ce

siècle, et ses ancêtres y habitaient depuis plus de cent ans. Son père Pierre, et son beau-père Nicolas Torgeri, occupèrent successivement avant lui la maison presbytoriale. Samuel épousa une fille de Joran Skée, ministre de Wisseltofta, nommée Marie; il en eut quatre enfans: Christine, Pierre, Marie et Joran.

Nicolas Linnœus, père de Linné, naquit en 1674 de Ingémar Bengtson, paysan de Stegaryd, dans le Smaland; sa mère s'appelait Ingrit Ingemarsdotter; elle était sœur d'un ministre de Pietteryd, nommé Swen Tilliander, qui se chargea de l'éducation de son neveu Nicolas. Celui-ci, après avoir passé sa première jeunesse chez son oncle, alla à Lund pour terminer ses études à l'académie de cette ville. Il y vécut dans un état fort précaire, pendant plusieurs années; mais s'étant rendu à Wexio pour y solliciter une place, il fut nommé vicaire à Stenbrohult par l'évêque Cavallius, ami et voisin de Samuel Broderson, qui lui accorda Christine, sa fille aînée, lorsqu'il eut obtenu le titre de chapelain. (1706.)

Les deux nouveaux époux se fixèrent à Rashult, petit village sur le Suderhof, et peu éloigné de Stenbrohult. Le caractère de Nicolas était doux et son humeur égale; sa femme Christine avait beaucoup d'esprit naturel, un jugement sain et une grande vivacité dans les manières. Ce fut à Rashult que naquit Charles leur premier fils. Peu après mourut Samuel Broderson; le vicaire de Wexio lui succéda, mais ce dernier étant mort dans la même année, Nicolas prit possession de la cure de Stenbrohult où il resta environ quarante ans: il fut père de cinq enfans.

Charles naquit en 1707, dans la nuit du 12—22 au 13—23 Mai, époque de l'année où la terre se couvre

de fleurs, et où les oiseaux célèbrent par leurs chants le retour de la belle saison. Sa naissance faillit coûter la vie à sa mère, qui sembla l'en aimer davantage et le nourrit de son lait. Ce premier fruit d'un heureux hymen grandit à Stenbrohult au milieu des fleurs, pour lesquelles il conçut une passion si vive que rien dans la suite ne put l'affaiblir.

Ce fut dans le jardin paternel que Charles se livra aux jeux de la première enfance. Ce jardin était planté d'arbres choisis et renfermait une grande quantité de belles plantes; il y puisa le goût de l'étude des végétaux qui commença en lui dès le berceau, et l'on peut dire que cette prédilection pour la botanique était héréditaire. Son père savait les noms latins de plusieurs plantes, et même, pendant ses études à l'université de Lund, il en avait cultivé de fort rares. A peine marié, et avant qu'il vint se fixer à Stenbrohult, il avait établi un petit jardin dans lequel il soignait un très-grand nombre de jolies plantes; rien ne lui plaisait tant que cette culture, dont le seul but était de lui créer d'agréables loisirs. La mère de Linné étant enceinte suivait de l'œil, et avec un très-grand intérêt, les travaux de son mari, et quand il lui naquit un fils, elle s'étonna peu de faire cesser ses cris en mettant une fleur dans ses mains enfantines. Ce penchant décidé pour les plantes s'accrut encore par les observations curieuses que Charles entendait sortir de la bouche de son père.

Un jour que celui-ci se promenait avec quelques amis, et qu'il les entretenait de diverses particularités remarquables de l'histoire des plantes, notamment de la singularité de forme du bulbe des orchis, et de celle des racines de la scabieuse succise et de la tormentille,

Charles, qui avait à peine quatre ans, ne pouvait se lasser d'écouter, car on venait de toucher la corde qui devait vibrer le plus fortement dans son ame. Dès cet instant l'enfant ne laissa aucun relâche à son père et lui demanda les noms d'une foule de plantes; mais comme ces noms difficiles étaient aussitôt oubliés qu'appris, son père, fatigué de ses redites, le menaça de ne plus le satisfaire. Cette menace suffit pour que l'enfant s'efforçât de les retenir, de peur d'être privé de ce qui était pour lui le plus grand des plaisirs.

Il apprit donc bientôt les noms suédois d'un grand nombre de végétaux, et il eut la permission d'être aussi long-temps qu'il le voulait dans le jardin paternel, le plus curieux de tous ceux des environs de Stenbrohult, à cause de la grande variété de plantes qu'on y cultivait. Bientôt Charles obtint l'autorisation d'avoir lui-même un petit coin de terre dans lequel il mit un échantillon de tout ce qu'on voyait dans le jardin de son père.

Charles fut placé en 1714 chez l'instituteur Telander, homme peu propre à diriger son éducation; puis envoyé trois ans après à l'école élémentaire de Wexio, et livré à des maîtres grossiers qui lui inspirèrent un profond dégoût pour l'étude. Il eut bientôt pour professeur Gabriel Hoek qui plus tard devint son beau-frère; il en fut traité avec plus de douceur, mais conserva néanmoins une invincible répugnance pour le travail.

1722. — Des études plus sérieuses furent abordées sans beaucoup de succès. Forcé de faire très-fréquemment la route de Stenbrohult à Wexio, il en étudia les plantes et aurait pu facilement nommer dès lors toutes celles qui croissaient sur cette route, dont l'étendue est d'environ cinq milles.

Charles quitta les basses classes au commencement de 1724 et entra au Gymnase; mais comme il lui devint alors facile de se soustraire au travail, pour lequel cinq années marquées par une foule de désagrémens lui avaient donné du dégoût, il fit peu de progrès. Cependant Charles aborda quelques sciences avec plus de succès, car si ses condisciples le dépassaient dans les langues, l'éloquence, la métaphysique, la morale et la théologie, il était toujours un des premiers en mathématique et en physique. Déjà, à cette époque, il avait su se procurer plusieurs ouvrages de botanique *, notamment Manson, Tilland, Bromellius, Rudbeck et Palmberg, dont les écrits sont aujourd'hui tombés en discrédit; il les feuilletait nuit et jour et les savait par cœur. Entouré de personnes qui ne s'occupaient que de théologie, il se livrait pourtant de préférence à l'étude de la botanique, science inconnue dans la localité qu'il habitait: aussi ses maîtres et ses camarades, en voyant ce goût dominant et exclusif, ne l'appelaient jamais autrement que le petit botaniste.

1727. — Le père de Charles vint à Wexio pour s'assurer des progrès de son fils. Les professeurs qu'il consulta lui déclarèrent que cet enfant n'était point né pour les sciences, et qu'il fallait lui donner un métier. Ces renseignemens, qui semblaient prouver au père que ses sacrifices avaient été entièrement perdus, l'affectèrent douloureusement; mais avant de prendre un dernier parti, il alla demander conseil au docteur J. Rothmann. Celui-ci le rassura sur la capacité de son fils et lui déclara que, dans son opinion, Charles était au contraire

* Tilland, *Flora aboensis.* — Palmberg, *Serta floræ suecanæ.* — Bromellius, *Chloris gothica.* — Rudbeck, *Hortus upsaliensis.*

de tous ses camarades celui qui donnait le plus d'espérances ; il ajouta même que ce jeune homme lui semblait fait pour devenir un jour, à défaut d'un bon ecclésiastique , un médecin très-distingué. Rothmann s'offrit de le prendre chez lui, et de faire les frais de son éducation pendant une année, après laquelle Charles pourrait se rendre à l'université de Lund, pour y finir ses études ; ce qui fut accepté avec reconnaissance.

Rothmann enseigna d'abord la physiologie à Charles et s'assura, après un rigoureux examen, que ses leçons n'avaient point été inutiles. Abordant ensuite la botanique , ce médecin éclairé prouva facilement à son jeune élève que la plupart des guides dont il suivait les préceptes étaient inhabiles, et qu'il fallait en changer ; il lui conseilla de commencer par étudier la fleur, ainsi que le prescrivait Tournefort, et à cet effet il lui confia les figures de plantes de Valentini. Charles s'attacha aussitôt à copier ces gravures, et à faire l'analyse rigoureuse d'un grand nombre de fleurs et de fruits, en suivant la méthode de Tournefort.

Vers la fin de l'année, Charles essaya de ranger dans un ordre systématique les plantes qui croissent dans les environs de Wexio et de Stenbrohult. Il en est plusieurs qui lui donnèrent beaucoup de peine à déterminer, les auteurs ne les ayant décrites que fort imparfaitement. *

Le moment d'aller à l'académie de Lund, avec

* Linné cite comme exemple les plantes dont suivent les noms : *Cornus herbacea*, *Lobelia Dortmanna*, *Elatine Hydropiper*, *Peplis Portula*, *Linum Rhodiola*, *Plantago monanthos*, *Isoëtes lacustris*, *Anthericum ossifragum*, *Aphanes arvensis*, *Trientalis europæa*, *Scheuchzeria palustris*, *Andromeda polifolia*, *Calla palustris*, *Stratiotes aloïdes* et *Utricularia vulgaris*.

tous ses camarades, était enfin venu. Le recteur du Gymnase, Nicolas Krok, lui donna un certificat (*Testimonium academicum*) ainsi conçu : « Les étudians peuvent être comparés aux arbres d'une pépinière ; souvent parmi les jeunes plants il s'en trouve qui, malgré les soins qu'on a pris de leur culture, ressemblent absolument aux sauvageons ; mais si plus tard on les transplante, ils changent de nature, et portent quelquefois des fruits délicieux. C'est uniquement dans cette espérance que j'envoie ce jeune homme à l'académie, où peut-être un autre air favorisera son développement. »

Ce fut avec ce certificat peu avantageux que Linné se rendit à Lund ; il trouva à l'académie son ancien maître, Gabriel Hoek, qui le présenta au recteur Hégardt, professeur et docteur en théologie, comme un de ses élèves ; Linné fut ainsi dispensé de montrer le *Testimonium academicum* du recteur de Wexio, et il entra en qualité de pensionnaire chez Kilian Stobœus. Ce médecin, qui dans la suite devint professeur à l'académie et archiatre, ne découvrit rien dans la figure ni dans les manières du nouvel étudiant qui le rendît particulièrement recommandable à ses yeux. Il pensa d'abord, en voyant les livres que Linné avait apportés avec lui, que son goût l'entraînait vers les sciences médicales, mais il fut bientôt détrompé. A peine arrivé, Charles acheta la botanique de J. Hodegus, et choisit cet auteur de préférence à tous les autres, parce qu'il renferme l'exposition de la méthode de Tournefort, dont l'ouvrage était d'un prix bien supérieur à la faiblesse de ses ressources pécuniaires. Charles eut chez Stobœus la jouissance d'un petit muséum de productions des trois règnes de la

nature, ainsi que celle d'un herbier de plantes collées sur papier, sorte de collection dont il ignorait jusqu'au nom. Ce mode de conservation lui plut beaucoup, et bientôt il forma, sur le modèle de cet herbier, une collection de toutes les plantes qui croissaient dans les environs de Lund et dans les jardins de cette petite ville. Ses premières excursions furent dirigées vers le bord de la mer, où il trouva beaucoup de plantes nouvelles pour lui.

Stobœus, quoique maladif et disgracié de la nature, avait un esprit élevé et des connaissances très-variées. Sa clientelle était nombreuse, surtout parmi la noblesse, et ne lui laissait que bien peu de loisir. Ayant fait un jour descendre Linné pour écrire une consultation, il trouva l'écriture de ce jeune homme si mauvaise qu'il ne songea plus à lui demander de pareils services; néanmoins il lui permit quelque temps après d'assister au cours de conchyliologie qu'il faisait alors à Benzels et à Retz.

Koulas logeait aussi chez Stobœus; Linné fit sa connaissance et lui enseigna la physiologie d'après les principes de Rothmann. Koulas, pour lui témoigner sa gratitude, lui prêta quelques livres de la bibliothèque de leur maître : ce qui permit à Linné de travailler avec fruit, et de consacrer plus de temps à l'étude. La mère de Stobœus ayant remarqué qu'il y avait toutes les nuits de la lumière dans la chambre de Charles, et craignant quelque accident, en avertit son fils, qui, s'étant levé à deux heures du matin, surprit le jeune étudiant entouré de livres de sa propre bibliothèque, et livré au travail, lorsqu'il aurait dû être endormi depuis long-temps. Linné lui apprit comment il s'était procuré ces ouvrages; il fut grondé doucement, se mit

au lit, et reçut le lendemain matin, après de nouvelles explications, une clef de la bibliothèque. Linné redoubla d'ardeur pour l'étude. Stobœus, voyant que cette grande assiduité au travail ne se démentait pas un seul instant, mit à la disposition du jeune homme tous les moyens d'instruction qu'il avait en son pouvoir; il lui donna des leçons sur les pétrifications et sur les mollusques, lui enseigna les élémens des diverses branches de la médecine, l'envoya quelquefois visiter ses malades, l'admit à sa table, et alla même jusqu'à lui donner l'assurance que, s'il continuait ainsi, il deviendrait son héritier. Cet homme respectable n'avait point d'enfans.

1728. — Linné, herborisant dans les environs de Lund avec Mathias Benzelstjerna, ayant quitté son habit et sa veste à cause de la grande chaleur, fut piqué au bras droit par un insecte nommé *Furia infernalis*. De retour chez Stobœus, il fut soigné par cet habile médecin, qui, étant, et à son grand regret, forcé de s'absenter, le confia, dans un état presque désespéré, aux soins du chirurgien Snell. Celui-ci, ayant pratiqué une large incision depuis le coude jusqu'à l'épaule, guérit Charles, qui, après son entier rétablissement, alla voir ses parens.

La mère de Linné fut vivement peinée de voir son fils exclusivement occupé, pendant les vacances, du soin de coller des plantes sur du papier; elle vit bien qu'il faudrait renoncer à l'espoir de faire un ecclésiastique de ce fils chéri, et elle s'en affligea.

Le docteur Rothmann, qui voyait fréquemment le jeune Linné, lui parla de la mauvaise direction donnée à Lund aux études; il lui vanta au contraire beaucoup l'université d'Upsal et ses professeurs, parmi lesquels

il se plaisait à désigner le savant Roberg et le grand Rudbeck, illustre botaniste. Rothmann énuméra les ressources que présentait ce vaste établissement, parla avec de grands éloges de la bibliothèque et du jardin, et nomma un grand nombre de pauvres étudians, qui, après avoir été aidés par le gouvernement, étaient devenus d'habiles praticiens; Linné se laissa facilement persuader par un homme qui lui avait déjà donné tant de preuves de véritable affection, et résolut d'aller à Upsal. La fortune des parens de Charles était fort médiocre ; ils parvinrent néanmoins à réunir une centaine d'écus, et les remirent à leur fils, en l'assurant qu'ils ne pourraient plus rien faire à l'avenir pour lui.

Linné arriva à Upsal pendant l'automne. Le peu de considération attaché au titre d'étudiant en médecine, ne lui permit pas d'employer les ressources dont usaient les élèves des autres facultés pour se soutenir honorablement à l'université *; bientôt son argent s'épuisa ; il fut forcé de contracter des dettes pour se nourrir, et tel fut l'état de dénuement dans lequel il se trouva, que, faute de pouvoir faire raccommoder ses souliers, il cachait avec de vieux papiers leur triste dépérissement. L'étude de la médecine était alors indignement conduite. Les professeurs ne faisaient que peu ou point de cours. Rudbeck allait renoncer à l'enseignement, et Roberg ne prenait aucun intérêt véritable à Linné, surtout depuis qu'il était devenu pauvre. Le besoin se fit sentir, et de plus en plus cruellement. Linné aurait bien voulu pouvoir retourner à Lund; mais il craignait les justes reproches de Stobœus, qu'il

* Linné veut sans doute parler ici de la facilité qu'avaient les autres étudians de pouvoir se livrer à l'enseignement.

avait brusquement quitté, et sans le prévenir à l'avance de son départ, comme il aurait dû le faire.

1729. — Cet état de détresse eut pourtant un terme :

> Labor omnia vincit
> Improbus, et duris urgens in rebus egestas.
>
> VIRG.

Un jour de l'automne, Linné s'occupant à faire quelques analyses de fleurs dans le jardin de l'académie, alors fort mal tenu, vit s'approcher un prêtre vénérable qui voulut savoir d'où il était, et depuis quand il étudiait la botanique. Linné s'empressa de le satisfaire; nomma, d'après la synonymie de Tournefort, les plantes qui lui furent désignées, et fit connaître qu'il était déjà possesseur d'un herbier. Son interlocuteur le pria de venir le voir, et de lui soumettre sa collection naissante, sans doute afin de juger de la sincérité de ses réponses : ce qui fut aussitôt exécuté. Cet homme respectable, qui fut pour lui un nouveau Stobœus, n'était autre qu'Olaüs Celsius, docteur en théologie, qui, après avoir séjourné plusieurs années à Stockholm, demeurait à Upsal où il réunissait les matériaux d'un grand ouvrage sur les plantes mentionnées dans la Bible, et qui parut plus tard sous le nom de *Hierobotanicon*. S'étant aperçu de la profonde indigence du jeune homme, il lui donna une chambre dans sa maison, et le fit souvent manger à sa table. Linné fut bientôt admis à seconder Olaüs Celsius dans quelques-uns de ses travaux, l'accompagna dans ses herborisations, et eut à sa disposition une bibliothèque riche en ouvrages botaniques, ce qui lui permit d'étendre ses connaissances sur la science des végétaux, à laquelle il se livra sans réserve. Bientôt il eut

quelques élèves, et leur donna des leçons de botanique, de physique et de chimie.

Quelque temps avant l'arrivée de Linné à Upsal, Nicolas Rosen avait été nommé professeur adjoint à l'académie; mais comme il était absent, et occupé dans les universités étrangères à perfectionner ses études et à prendre ses grades, il fut provisoirement remplacé par un certain Preuz, qui n'avait pas la confiance des étudians; aussi plusieurs d'entre eux prirent des leçons chez Linné, notamment Letstroem, Sohlberg et le fils du professeur Rudbeck (Jean Olaüs). Ce fut ainsi que Linné put se procurer des souliers et des vêtemens.

Pierre Arctædius, connu plus tard sous le nom d'Artedi, était le seul des étudians qui eût alors quelque réputation parmi ses condisciples. Quand Linné entra à l'université, Artedi venait de s'absenter pour aller fermer les yeux à son père; mais, à son retour, tous deux se lièrent de la plus étroite amitié; et cependant la nature les avait fait aussi différens au physique qu'au moral. Artedi, grave, lent et sérieux, était d'une haute stature; Linné, vif, et quelquefois même emporté, était au contraire d'une petite taille. Artedi aimait la chimie et surtout l'alchimie, tandis que Linné préférait la botanique à toutes les autres sciences physiques. Ce n'est pas qu'Artedi ne connût les plantes, et que Linné fût entièrement étranger à la chimie; mais comme les deux amis avaient jugé qu'ils ne pourraient s'atteindre dans les sciences de leur choix, chacun d'eux abandonna sagement la partie de l'autre. Ils cultivèrent pourtant quelque temps avec une égale ardeur l'étude des poissons et celle des insectes; mais, ayant de nouveau mesuré leurs forces, Artedi eut la possession exclusive de l'ichtyologie, et Linné celle de

l'entomologie. Il en fut de même pour d'autres branches de l'histoire naturelle, pour les mollusques, par exemple, dont Linné s'empara, tandis qu'Artedi se réserva les amphibies. Il existait entre eux une sorte de rivalité qui tournait entièrement à leur profit. Quelquefois ils résolvaient de se cacher leurs découvertes, mais, après quelques jours de tentatives infructueuses, l'amitié triomphait de la défiance, et leur cœur se livrait aux plus doux épanchemens.

Rudbeck et Roberg étaient à cette époque professeurs de médecine. Le premier faisait un cours d'ornithologie, et le second développait les problèmes d'Aristote, d'après les principes de Descartes. Il n'y avait à l'université ni cours d'anatomie, ni cours de chimie, et Linné n'eut jamais l'occasion de suivre un seul cours public ou particulier de botanique. Ce fut après avoir lu un Examen approfondi du Traité de Vaillant sur le sexe des plantes, imprimé dans les *Mémoires de la Société de Leipsick*, que Linné conçut l'idée de fonder un nouveau mode de classification sur les étamines et les pistils. Il s'était assuré d'avance que ces organes ne présentaient pas moins de différences organiques que les pétales, et qu'ils étaient même les parties essentielles de la fleur. Artedi, qui avait renoncé à la botanique, après s'être réservé les ombellifères qu'il voulait disposer d'après une division systématique particulière, approuva les nouvelles idées de son ami. Vers la fin de cette même année, Georges Wallin, bibliothécaire de l'académie, mit en avant quelques hypothèses sur la fécondation des plantes (*De nuptiis plantarum*). Linné ne pouvant encore développer publiquement son nouveau système, puisqu'il n'était pas professeur, écrivit quelques pages sur le rapport

des sexes dans les plantes. Il communiqua son manuscrit à Celsius, qui le fit voir à Rudbeck; celui-ci prit tant de plaisir à lire ce travail, qu'il conçut un vif désir de faire la connaissance du jeune auteur.

Ce professeur, accablé d'années, avait obtenu de quitter l'enseignement, à charge par lui de trouver un suppléant. Preuz, qui déjà remplaçait Rosen, fut d'abord désigné pour faire le cours de botanique, mais, après une courte hésitation, Rudbeck préféra Linné, quoiqu'il trouvât peu convenable de confier l'instruction à un jeune homme qui avait à peine trois années d'étude. Le professeur le fit appeler, et l'ayant conduit dans le jardin de l'académie, l'interrogea longuement, et lui demanda ensuite s'il voulait se charger, comme suppléant, du cours de botanique. Étudiant seulement depuis deux ans et demi, Linné recula d'abord effrayé devant l'idée de professer publiquement dans la célèbre académie, mais ensuite il se soumit, et accepta avec une respectueuse résignation. Il pria le professeur lui-même de le présenter, ce qui fut exécuté. Après avoir été examiné par la faculté, il fut agréé et commença à professer en présence d'un nombreux auditoire. Rudbeck, satisfait, le prit aussitôt chez lui en qualité de répétiteur des enfans de sa seconde femme. Le nouveau suppléant fit restaurer le jardin, accrut considérablement le nombre des plantes qu'on y cultivait, et les disposa suivant sa nouvelle méthode. La place de jardinier en chef étant devenue vacante, Roberg lui conseilla de la demander; ce conseil fut suivi, mais Rudbeck, à qui l'on en parla, déclara qu'il le destinait à quelque chose de mieux. Quoique la nouvelle position de Linné, eût mis le jardinier sous ses ordres, il fut d'abord vivement contrarié de ce refus.

De nombreuses excursions furent faites, et des cours particuliers, suivis par un grand nombre d'élèves, permirent à Linné de se vêtir décemment. La bibliothèque de Rudbeck lui fut d'un grand secours, et il tira bon parti de la riche collection d'oiseaux qu'elle renfermait. Le jour était entièrement consacré à l'enseignement, et la nuit à préparer la réforme botanique projetée. Ce fut alors que Linné commença à écrire la *Bibliotheca botanica*, les *Classes plantarum*, le *Genera* ainsi que la *Critica botanica*. Tous ses instans étaient utilement employés.

1731.—Le professeur-adjoint Rosen, nouvellement revenu de ses voyages, après avoir acquis de profondes connaissances en médecine, eut presque aussitôt une grande réputation, et beaucoup de vogue. Il se chargea d'enseigner l'anatomie, et se flattait, non sans raison, de remplaçer Rudbeck, alors âgé de plus de 70 ans; un seul rival était à craindre, Rosen le sentit et résolut de s'emparer de l'enseignement botanique afin de l'écarter. Le sage Rudbeck résista, parce qu'il savait bien que Rosen ne s'était pas spécialement appliqué à l'étude de cette science. Celui-ci changea ses batteries et tâcha de faire interdire à Linné la facilité de donner des leçons particulières. Il y serait parvenu si Rudbeck n'eût encore employé ses bons offices en faveur du jeune professeur. Ainsi, à peine sorti de la misère, Linné fut un objet d'envie, et une foule de désagrémens vinrent l'assaillir; il les aurait bravés si la femme du bibliothécaire Norellius, connue par la légèreté de sa conduite, ne lui eût nui dans l'esprit de son hôtesse; Linné vivement affligé résolut de quitter Upsal.

Rudbeck parlait fréquemment de ses voyages en Laponie, et montrait souvent à son jeune suppléant

les plantes recueillies dans cette curieuse région; notamment la *Linnœa borealis* et la *Lobelia Dortmanna* *. La curiosité de Linné fut vivement excitée et il conçut le désir de visiter ce pays. La Société des Sciences d'Upsal venait de recevoir du roi l'invitation d'envoyer un naturaliste pour explorer la Laponie. L'astronome André Celsius fit désigner Linné pour ce voyage, et il reçut l'ordre de se disposer à partir l'année suivante. Après avoir quitté Upsal et pris congé de Rudbeck, il se rendit dans son pays natal.

1732. — Linné passa quelques jours à Lund chez Stobœus; il y étudia la minéralogie, qu'il ne connaissait pas, mais comme la collection de son ancien maître ne renfermait que des métaux, elle ne lui fut que d'un faible secours. Il retourna bientôt à Upsal, et resta dans cette ville jusqu'au 13 Mai, afin d'attendre l'époque de la végétation; il partit alors pour la Laponie, à pied et sans suite, n'emportant que son journal, deux chemises et les habits qu'il avait sur lui, une demi-toise pour prendre des mesures, et un petit porte-feuille, renfermant du papier et des plumes. Là commence une longue série de fatigues et de dangers.

Il visita d'abord Gefle à travers le Gestrikland, le Helsingland et le Medelpat; de là il se dirigea vers Norby, Knylen, et Hernosand dans l'Angermannland. En escaladant le Schulaberg il faillit être tué; l'un des guides dont il s'était fait accompagner, fit rouler un énorme fragment de rocher, qui passa à l'endroit même que son pied venait de quitter. Linné retrouva l'hiver dans la forêt de Schula; le sol

* Elles sont gravées toutes deux dans les *Mémoires de la Société des Sciences et des Lettres de Suède*, année 1720, pag. 96 et 97, fig. 1 et 2.

humide et marécageux était partout couvert de neige et de glaces. Arrivé à Umna il remonta la rivière jusqu'à Lycksèle, pour la traverser ensuite sur la glace, mais la débacle étant survenue, il ne put effectuer son passage. Forcé de modifier son itinéraire, il marcha à travers les forêts et les marécages et gagna péniblement Olycksmyra où il s'arrêta, faute de pouvoir aller plus loin, ayant toujours de l'eau glacée jusqu'à mi-jambe. Il atteignit Umea ; là, des personnes bien intentionnées voulurent le dissuader d'entreprendre en été le voyage de Laponie, qu'on regardait comme impossible pendant cette saison; mais rien ne put l'arrêter. A peine eut-il quitté Umea qu'il cessa de comprendre la langue des pays qu'il traversait. Une peau lui servait tout à la fois de matelas pour dormir et de manteau pour combattre le froid. Il était seul, toujours à pied, et changeait continuellement de guide; trouvait-il un fleuve il le remontait dans un petit bateau, conduit par un seul rameur, et, quand la rivière cessait d'être navigable, un Lapon portait cette légère embarcation sur la tête. Le pauvre voyageur était à la merci des indigènes, auxquels il ne pouvait demander même de quoi se nourrir; toujours errant au milieu de tristes forêts, entouré de gens grossiers, dont il n'était pas possible d'obtenir le moindre renseignement utile, n'ayant ni pain, ni sel, ni boissons fermentées, il vivait presque exclusivement de petits poissons desséchés.

Après avoir visité Pitea, il gagna Lulea, où il s'adjoignit, comme compagnon de route, l'inspecteur des mines Swanberg, qui se rendait à Kjuriware. Les deux voyageurs s'embarquèrent sur la rivière de Lulea, passèrent près de Harris et arrivèrent à Quickjock, ce

fut là qu'ils se séparèrent; Swanberg, qui avait pris un vif intérêt au jeune naturaliste, offrit de lui apprendre l'art d'essayer les métaux s'il voulait venir le voir à Calix, et il promit de s'y rendre.

Linné obtint à Quickjock, par l'entremise de la femme d'un ministre de l'église, un interprète avec lequel il escalada la chaîne du Spitzberg, près de Walliwar; il y vit se lever et se coucher le soleil presqu'en même temps: *Solem inocciduum.* Linné trouva sur cette montagne un monde nouveau de végétaux rares, qu'il étudia et décrivit. Les observations auxquelles donnèrent lieu les mœurs et les coutumes des Lapons, furent aussi nombreuses qu'intéressantes. Le voyageur suivit les versans septentrionaux des monts, toujours à pied, jusqu'à la hauteur du Finmarck de Norwège, traversa cette contrée, et se rendit à Torrfjord, sur les bords de la mer du Nord; là il s'embarqua pour Saleron, mais les vents et les flots ne lui permirent pas d'aller au-delà de Rorstad. Il reprit alors le chemin des montagnes, toujours occupé de récolter des plantes et des minéraux. Un Finois des bords de la mer lui tira un coup de fusil; Linné, n'ayant pas été atteint, prit aussitôt son couteau de chasse et marcha droit à l'assassin, qui prit la fuite; peu après il tomba dans une fente recouverte de neiges épaisses et aussi anciennes que le monde, dans lesquelles il disparut. On le retira avec des cordes, et il en fut quitte pour une très-forte contusion à la cuisse droite. Notre voyageur traversa de nouveau le Spitzberg, se dirigea vers le Nord, atteignit Kaitom, et revint sur les bords de la rivière Lulea. Il voulut traverser le lac de Purkijaur pour visiter la ville à laquelle ce lac donne son nom; mais un brouillard épais l'empêcha de pouvoir se con-

duire ; les vents et le courant firent dériver la chétive embarcation qu'il avait construite, et il fut sur le point de faire naufrage.

Linné arriva à Calix où il avait promis de se rendre ; il y séjourna, et apprit de Swanberg, en deux jours et une nuit, l'art de l'essayeur. Après s'être reposé de ses longues fatigues auprès de Hoijer, il reprit son voyage par Tornea, afin d'explorer les Alpes, contre lesquelles s'appuie cette ville, mais l'hiver le força de s'arrêter en route et de renoncer à ce projet. Contraint de revenir sur ses pas, il suivit la route maritime de l'Est, visita Kemi, Ulea, Carleby, Wasa, Bjorneborg et entra enfin dans Abo.

> Solus Hyperboreas glacies Tanaimque nivalem
> Arva que Rhiphæis, nunquam viduata pruinis
> Lustrabat.
>
> Virg.

Il trouva dans cette ville un de ses condisciples, Mennander, évêque, puis archevêque d'Upsal, qui l'aida de son argent, par gratitude pour les leçons d'histoire naturelle qu'il en avait reçues. Après avoir pris huit jours de repos, Linné se rendit par Trajecte dans l'île d'Aland, atteignit Grisselhamn, et enfin Upsal, où il arriva heureusement, en novembre, après avoir fait plus de 1,000 milles à pied. Pendant tout le temps qu'il resta en Laponie, on peut dire rigoureusement qu'il s'était fait Lapon. Linné remit à la société royale des sciences d'Upsal la relation manuscrite de cette longue et pénible excursion, et cent douze écus lui furent comptés pour couvrir les frais de son voyage. Peu après son retour, il sollicita une bourse gratuite, fondée à l'université par Wrède (*Stipendium Wredianum*), et eut besoin pour l'ob-

tenir de l'entremise du professeur Walrave; il ne reçut que dix écus pour la première année, et fut indignement volé par les employés subalternes de l'académie; ses ennemis parvinrent à le priver de ce faible secours, quand, après avoir de nouveau quitté Upsal, il eut repris le cours de ses voyages.

1733. — Linné résolut d'enseigner la minéralogie, science qui n'avait jamais été professée à Upsal; il eut de nombreux élèves, et exigea seulement de chacun d'eux, environ les deux tiers d'un écu de Suède pour ses honoraires. Rosen s'affligea de ses succès, et vit dès ce moment que Linné était un rival redoutable; il le pria de lui communiquer ses manuscrits de botanique, mais ce fut d'abord vainement; il employa la menace, et ce moyen lui réussit mieux. Linné céda, et confia à Rosen ce qu'il avait de plus précieux au monde, mais il apprit bientôt qu'on abusait de ce dépôt. Heureusement il n'avait prêté qu'une partie de ses manuscrits: il refusa obstinément le reste. Rosen en garda rancune, et le prouva. Un de ses élèves, nommé Valérius, auquel il enseignait la médecine, demeurait chez lui depuis environ une année; il résolut de lui faire obtenir, par son crédit, une place de professeur-adjoint, devenue vacante à Lund. Ce fut inutilement que Linné fut proposé par Rudbeck; Rosen, médecin des eaux de Wiksberg, se faisant appuyer par le chancelier Gyllenborg, auquel il donnait des soins, l'emporta.

Linné, pour se consoler de cette injustice, alla vers la fin de l'année explorer Norberg, Bipsberg, Afwestad et Garpesberg. Indépendamment de ces riches districts, Linné visita encore Davidsberg et Trollbo. Pendant son séjour à Fahlun, il descendait durant

le jour dans les mines, et passait la nuit dans les usines, auprès des fourneaux. Il fit dans cette petite ville la connaissance du baron de Reutherholm, qui lui proposa d'entreprendre à ses frais un voyage en Dalécarlie. Linné accepta, mais sans beaucoup compter que Reutherholm donnerait suite à cette proposition.

1734. — Sur ces entrefaites, Linné revint à Upsal pour y classer les minéraux qu'il avait recueillis dans ses voyages, et disposa le *Systema lapidum* qu'il venait de commencer. Olreich, qui professa plus tard à Lund, était alors l'un des élèves de Linné.

Le professeur Rosen ayant épousé la nièce de l'archevêque d'Upsal, obtint du chancelier Cronhjelm, au moyen de cette alliance, qui lui donnait une assez grande influence, un ordre pour interdire à l'avenir l'enseignement aux personnes étrangères à l'académie. Linné, qui n'était pas même agrégé, perdit dès lors tous ses moyens d'existence, et Rosen pensait bien qu'il ne se releverait pas du coup qu'il lui portait. Il n'en fut rien; peu de jours après cette interdiction, Reutherholm envoya une lettre pressante et des fonds suffisans pour commencer le voyage en Dalécarlie. Les préparatifs furent bientôt faits. Personne n'avait osé accompagner Linné dans son voyage en Laponie; mais lorsqu'il parla de visiter la Dalécarlie, un grand nombre d'étudians se présentèrent pour l'accompagner; il choisit sept jeunes gens de Fahlun, fixa l'emploi de chacun *, se mit en route

* Nasmann, géographe, fut interprète; Clewberg, physicien, secrétaire; Fahlstedt, minéralogiste, écuyer; Sohlberg, botaniste, quartier-maître; Emporelius, zoologiste, pourvoyeur; Heldenblad et Sandel, domestiques, économe et caissier.

et explora la Dalécarlie et ses montagnes jusqu'aux mines de cuivre de Roras en Norwège, ainsi que la Dalécarlie occidentale, jusqu'à Fahlun, terme de cette excursion. Linné s'empressa de remettre à Reutherholm le journal fidèle de ce voyage, et les observations importantes qui s'y trouvaient consignées.

Linné se lia à Falhun avec Jean Browallius, aumônier et professeur des enfans de Reutherholm auxquels il enseignait l'histoire naturelle. Cet ecclésiastique, qui devint plus tard professeur, puis évêque d'Abo, le pria de lui donner des leçons de botanique et de métallurgie; c'est pourquoi Linné résolut de se fixer à Fahlun et d'y ouvrir un cours de minéralogie. Ce fut dans le cabinet même du directeur des mines qu'il le commença, au grand plaisir de ses auditeurs. Il s'était adonné à l'étude de cette science d'une manière toute spéciale à son retour de Laponie, et avait visité avec le plus grand soin les mines les plus importantes du pays. Aucune localité n'étant plus convenable pour se livrer à ce genre d'étude que Fahlun, il parvint facilement à fonder une classification particulière, d'après laquelle il professa. Les employés des mines suivirent ce cours avec beaucoup de zèle et d'assiduité.

L'existence de Linné à Fahlun était pour lui aussi douce que nouvelle; tout le monde le chérissait, et se plaisait à lui donner des encouragemens. Il eut bientôt une clientelle médicale qui suffit à son ambition. Browallius lui persuada néanmoins de se faire recevoir docteur en médecine, afin de fixer irrévocablement sa destinée, et de travailler à sa fortune. Il fallait de l'argent pour exécuter ce sage projet, et Browallius conseilla à Linné de chercher une épouse

riche qui pût l'aider à prendre ses grades, après l'obtention desquels il s'occuperait de la rendre heureuse. La chose plut beaucoup à Linné; mais, quoiqu'il eût déjà fait un choix, il hésita long-temps avant de commencer les démarches nécessaires. Il se décida pourtant à les tenter. Jean Moræus, docteur en médecine et praticien estimé, avait acquis quelque fortune dans l'exercice de sa profession; mais quoique sa clientelle lui devînt à charge, il voyait les succès de Linné avec étonnement, et même avec quelque dépit. Malgré ces dispositions, et lorsque Linné, simple étudiant, se présenta à Moræus pour lui demander la main de sa fille aînée, il fut agréé, à son grand étonnement et à celui de tout le monde; la mère seule se montra quelque temps contraire à ce mariage.

1735. — Vers le commencement de l'année, et après s'être assuré le cœur de sa future épouse, Linné partit pour les pays étrangers, accompagné de son camarade Sholberg. Il visita Stenbrohult, et alla pleurer sur le tombeau de sa mère, morte depuis environ six mois, à l'âge de quarante-cinq ans. Artedi voyageait alors en Angleterre.

Linné se rendit d'abord à Lubeck par Helsingborg, et arriva bientôt à Hambourg. L'avocat Sprekelsen, qui possédait un jardin de la plus grande beauté, le professeur Kohl, ainsi que Janitsch, docteur en médecine, le reçurent à bras ouverts. Il éprouva un grand plaisir à visiter les jardins et les musées, surtout celui du bourgmestre Anderson, où il vit la fameuse hydre à sept têtes, décrite et figurée par Séba. Les têtes de ce monstre étaient portées sur autant de cols distincts; il avait deux pieds, et son corps, sans ailes ni nageoires, ressemblait à celui d'un serpent.

Linné, ayant inspecté les dents de cet animal, reconnut aussitôt que cette prétendue merveille était un grossier produit de l'art. Il réduisit donc à rien la valeur considérable de l'hydre de Séba, et les frères Anderson en conçurent une violente colère. Linné, contraint de quitter Hambourg en toute hâte pour échapper à leur vengeance, s'embarqua dans le port d'Altona pour Amsterdam; il essuya dans ce court trajet une horrible tempête, et le vaisseau qui le portait manqua de périr. Après avoir séjourné fort peu de temps dans la capitale de la Hollande, il se rendit à Harderwick, où il fut reçu docteur le 13-24 juin; sa thèse avait pour titre : *De nova hypothesi febrium intermittentium.*

Linné n'avait emporté que six cents écus pour payer les frais de sa réception; elle épuisa ses ressources. Dans sa détresse, au lieu de s'adresser à son futur beau-père, dont il connaissait l'avarice, il eut recours à Sholberg, qui s'empressa de l'aider; il se rendit de nouveau à Amsterdam, puis à Harlem et à Leyde, où il fit la connaissance de Van-Royen et celle de Gronovius, savant infatigable, auquel il montra le manuscrit du *Systema naturæ*. Gronovius offrit de le faire imprimer à ses frais, ce qui fut accepté. D'après le conseil donné par son nouvel ami, Linné alla voir Boerhaave. Ce savant médecin lui fit une aimable réception, et le conduisit dans son jardin des environs de Leyde où il lui montra différentes espèces d'arbres et de plantes rares, afin de juger le jeune Suédois, qui développa de grandes connaissances en botanique, et se montra fort érudit. Boerhaave l'engagea à se fixer en Hollande; mais comme Linné voulait absolument retourner en Suède

par Amsterdam, il le pria d'aller y voir Burmann de sa part, ce que le jeune voyageur ne manqua pas de faire peu après son arrivée. Burmann lui offrit le logement et la table, il accepta; mais pour un hiver seulement. Ce fut alors que parurent le *Fondamenta botanica* et la *Bibliotheca botanica,* commencés tous deux chez Rudbeck en 1730. Linné lut avec plaisir le *Thesaurus zeylanicus,* ouvrage inédit de son hôte, et se complut à étudier les plantes du jardin médicinal. Il y avait à peine un mois que Linné demeurait chez Burmann, lorsque le riche banquier Cliffort, sur la recommandation de Boerhaave, le pressa de venir demeurer chez lui; il accepta, avec le consentement de Burmann, et vécut dès lors dans une grande aisance.

Cliffort avait un goût décidé pour la botanique. Son jardin, situé à Hartecamp, entre Leyde et Harlem, lui coûtait annuellement douze mille florins; mais aucun autre ne pouvait lui être comparé. Il fut émerveillé quand il vit Linné reconnaître, par la seule inspection de la fleur, et en comptant les parties qui la composent, les plantes les plus rares de l'Inde, celles même qu'il voyait pour la première fois. Chargé du choix des livres et des plantes qui manquaient à la bibliothèque et au jardin, Linné fut à même de travailler fructueusement à la botanique; aussi le vit-on s'adonner nuit et jour à cette étude avec la plus grande ardeur. La *Flora lapponica* étant terminée fut imprimée aux frais d'une société dont Linné et Burmann étaient les membres les plus assidus et les plus laborieux.

Sur ces entrefaites, Artedi arriva de Londres; il eut le bonheur de rencontrer Linné à Leyde, et reçut

de lui quelques secours en livres, en habits et en argent. Séba, pharmacien allemand, fixé à Amsterdam, avait récemment prié Linné de concourir à l'achèvement du troisième volume de son *Thesaurus*, celui où il traite des poissons. Le naturaliste suédois, qui n'avait jamais aimé l'ichtyologie, refusa, et présenta Artedi comme la personne la plus capable de remplir la tâche qu'on voulait lui imposer. Artedi fut agréé et sa fortune devint meilleure. Il ne restait plus que six poissons à décrire, lorsque ce malheureux jeune homme, sortant un soir de chez Séba, tomba dans le Gracht et se noya. Linné inconsolable se rendit à l'auberge où logeait son ami, pour y réclamer ses manuscrits, que l'hôte ne voulut point donner, prétextant une dette de deux cents florins. Séba refusa de les payer et Linné ne put obtenir de lui que cinquante florins pour les frais d'enterrement; mais Cliffort, plus riche ou plus généreux, dégagea les manuscrits sur la prière qui lui en fut faite par Linné, et celui-ci s'occupa aussitôt de les mettre en ordre.

1736. — Cliffort ayant procuré à Linné l'argent nécessaire pour voyager en Angleterre, celui-ci arriva bientôt à Londres; il y visita l'incomparable musée de Sloane, puis les jardins de Chelsea et d'Oxford, où il recueillit une grande quantité de plantes nouvelles. Il se lia avec les savans les plus distingués du pays, et notamment avec le docteur Shaw, qui avait exploré une grande partie des côtes d'Afrique, et qui se mettait au rang des élèves de Linné, à cause des grands avantages qu'il avait retirés du *Systema*. Shaw l'accueillit à Oxford avec beaucoup d'empressement et d'amitié; mais Dillenius le reçut d'abord assez mal, dans la croyance où était ce grand botaniste que le

Genera avait été écrit pour combattre ses doctrines scientifiques; revenu de son erreur, il garda le voyageur un mois entier, et se sépara de lui les larmes aux yeux, après avoir essayé, mais en vain, de le retenir. Au moment du départ, Dillenius lui donna le *Pinax* de Shérard, destiné à continuer le célèbre ouvrage de C. Bauhin.

Linné revint en Hollande avec de belles collections de plantes vivantes dont il enrichit le jardin de Cliffort; l'impression du *Genera plantarum* fut poussée avec ardeur pendant cette année. Il écrivit aussi l'*Hortus cliffortianus;* mais, persuadé que beaucoup de gens s'étonneraient de la grande quantité de nouveaux noms créés, il se mit à composer aussitôt le *Critica botanica*, dont il avait tracé le plan chez Rudbeck; et se délassait en travaillant à l'*Hortus cliffortianus*. Il faisait à la même époque imprimer la *Flora lapponica* commencée chez Rudbeck ainsi que le *Genera plantarum*. Ces quatre ouvrages furent publiés en 1737, ainsi que celui qui a pour titre *Viridarium cliffortianum*.

Le 3 octobre, Linné reçut le diplôme de membre de l'académie impériale des curieux de la nature, sous le nom de *Dioscorides secundus*.

Boerhaave proposa à Linné de voyager au cap de Bonne-Espérance, et dans les colonies d'Amérique pour y récolter des plantes, lui promettant qu'à son retour il lui ferait obtenir le titre de professeur. Linné refusa alléguant sa santé; né dans le Nord, il ne pourrait, disait-il, supporter une température élevée, mais le véritable motif de ce refus c'est qu'il voulait retourner dans son pays, où il était fiancé.

1737. — Linné, traité par Cliffort comme un véri-

table fils, arrangea les herbiers, augmenta et coordonna les plantes du jardin, et mit en outre la dernière main à l'*Hortus cliffortianus;* ce travail, que tout autre n'aurait pas achevé en plusieurs années, fut composé dans les heures de loisir que lui laissaient des occupations plus sérieuses. Linné acheva aussi le *Critica botanica* qui fut plus tard imprimé à Leyde, mais ces travaux altérèrent tellement sa santé qu'il sentit l'imposibilité de rester plus long-temps en Hollande, où pourtant il jouissait de tous les biens de la terre. Libre d'aller à Leyde, aussi souvent qu'il le désirait, pour y entendre le grand Boerhaave, il avait deux chevaux pour faire ce voyage, et parcourir Amsterdam et ses environs. Cliffort lui avait donné des domestiques, un cuisinier, de beaux appartemens dans le château de Hartecamp, avec la faculté d'y recevoir qui bon lui semblait, mais rien ne put le retenir. Cliffort voyant que Linné voulait le quitter, promettait de le garder indéfiniment, afin qu'il pût suivre à loisir les cours de botanique de Boerhaave, et promettait qu'après la mort du vieux professeur Serrurier, il lui ferait obtenir la chaire d'Utrecht. Linné, malgré ces séduisantes promesses et la considération dont il jouissait auprès des naturalistes Hollandais, qui le regardaient comme leur oracle, se décida à prendre congé de Cliffort. Il soupirait après le repos, et sentait bien que le climat de Hollande ne convenait pas à un Suédois. Il reçut en quittant Hartecamp cent ducats pour l'*Hortus cliffortianus.*

Linné ayant résolu de visiter la France, voulut avant de se mettre en route aller à Leyde, pour y prendre congé de ses amis. Van-Royen vivement affligé de cette résolution, essaya de le retenir pendant

quelques mois, afin de s'en faire aider pour mettre en ordre le jardin de l'académie, et pour obtenir de lui des démonstrations publiques de sa nouvelle méthode; il lui faisait entendre que ses doctrines, exposées devant un brillant auditoire, se répandraient avec rapidité lorsque sa nomenclature serait adoptée dans l'un des plus célèbres jardins de la Hollande. Linné se décida donc à rester à Leyde, et Cliffort, qui lui avait présenté de si grands avantages pour demeurer à Hartecamp, fut sensiblement affligé de la préférence qu'il donnait à Van-Royen. Linné chercha à s'excuser en alléguant divers motifs, et notamment le désir qu'il avait de vivre quelque temps encore auprès de son illustre maître Boerhaave.

Le jardin de Leyde était classé d'après la méthode de ce digne médecin, et Van-Royen désirait changer l'ordre établi pour y substituer le système sexuel. Linné s'y opposa formellement de peur d'affliger un homme qu'il regardait comme son bienfaiteur, mais comme Van-Royen voulait absolument une disposition nouvelle, Linné l'aida à fonder une classification particulière, et acquit des droits à l'amitié de Van-Royen, sans perdre ceux qu'il avait à l'affection de Boerhaave.

Gronovius, soutenu des conseils de Linné, qui le voyait très-fréquemment, publia une *Flora virginica*, ainsi qu'un *Hortus leydensis;* ces deux ouvrages, établis d'après le système sexuel, parurent à la même époque. L'impression du *Corollarium generum*, celle du *Methodus sexualis* et des cinq parties de *l'Ichtyologie* de son malheureux ami Artedi, se poursuivaient avec activité. Pendant la nuit Linné travaillait à ses *Classes plantarum*.

1738. — Il y avait alors à Leyde une société dont étaient membres les docteurs J. C. Gronovius, Van-Swiéten et Linné. Lawson, voyageur infatigable, homme d'un esprit supérieur, tendrement attaché à Gronovius, et admirateur passionné de Linné, que souvent il forçait de puiser dans sa bourse; Lieber-Kuhn, né en Prusse, esprit lent dans ses conceptions, mais habile constructeur d'instrumens de physique, et possesseur de microscopes incomparables, en faisaient partie. On y voyait aussi J. Kramer, Allemand plus que négligé dans sa mise, mais qui, doué d'une mémoire prodigieuse, étudiait toutes les sciences avec un égal succès; et enfin Bartsch, jeune homme d'une humeur enjouée, fort zélé pour les sciences naturelles et d'un esprit très-méthodique. Dans ces réunions intéressantes, chaque membre traitait quelque sujet de l'une des sciences qu'il cultivait de préférence : ainsi Gronovius parlait de botanique et Linné d'histoire naturelle. Cette douce familiarité avec tant d'hommes distingués, et les encouragemens qu'il devait à leur amitié rendirent à Linné le travail agréable et facile; ce fut alors qu'il publia les *Classes plantarum* ainsi que *l'Ichtyologie* de feu Artedi, rédigée, non sans beaucoup de peine, sur les notes autographes laissées en mourant par cet ami fidèle.

A cette époque l'illustre Boerhaave offrit à Linné qui suivait fort assidûment ses cours publics, et qui l'accompagnait dans ses visites au lit des malades, la place de médecin ordinaire à Surinam, en lui disant que son prédécesseur y avait fait en moins de cinq ans une fortune considérable. Linné refusa ces offres quoiqu'il songeât combien de belles plantes il pourrait récolter dans cette région, si riche en productions

naturelles. Boerhaave le pria de désigner un médecin-naturaliste pour remplir cet emploi. Il fit agréer son ami Bartsch de Kœnigsberg, à qui il avait enseigné la botanique et l'entomologie; Bartsch se rendit à Surinam, mais ce fut pour y mourir.

Linné sur le point de quitter Leyde alla prendre congé de Boerhaave. Ce grand homme, atteint d'une hydropisie de poitrine qui le forçait à se tenir constamment assis dans son lit pour éviter d'être suffoqué, ne voulait recevoir personne, mais il admit Linné à lui faire ses adieux, et à lui baiser la main. Boerhaave rassemblant le peu de forces qui lui restaient porta la main de Linné à ses lèvres en lui disant: « J'ai rempli ma carrière, et tout ce qu'il m'a été donné de pouvoir faire, je l'ai fait; que Dieu te conserve, toi à qui il il reste encore une plus longue tâche à remplir. Ce que le monde savant voulait de moi il l'a obtenu, mais il attend bien plus encore de toi, mon cher fils; adieu, adieu, mon cher Linnœus!.... » Le lendemain Linné reçut un exemplaire de la chimie de Boerhaave.

On peut juger par toutes les particularités que l'on vient de faire connaître, de l'immensité des travaux entrepris par Linné, pendant le séjour de trois années qu'il fit en Hollande. Il avait à cette époque de sa vie plus écrit, plus découvert et plus réformé que les auteurs qui avaient employé au travail la plus longue existence; aussi de très-grands botanistes, Gronovius, Van-Royen, Burmann, Serrurier, Andry, Lawson et une foule d'autres savans se plaisaient-ils à le visiter dans le jardin de Cliffort, quelquefois seuls et quelquefois réunis, sans s'être donné rendez-vous. Linné, agrégé dans la célèbre académie de Leyde, avait la satisfaction d'entendre professer publiquement sa

méthode, et soutenir ses principales idées de réforme. Aussi chaque élève, en le voyant passer, le désignait comme l'objet de l'intérêt général. La nature elle-même sembla le favoriser en faisant fleurir pour la première fois en Hollande un *musa* qu'il avait cultivé de ses mains. Les habitans des pays voisins accoururent pour admirer cette merveille, et une foule de personnages de distinction se rendirent à Hartecamp pour demander une analyse raisonnée de cette plante, immortalisée aux yeux de la postérité par un petit traité connu sous le titre de *Musa cliffortiana*, dans lequel Linné décrivit les procédés de culture qu'il avait suivis. L'herbier de plantes d'Afrique et de Ceylan de Burmann, à Amsterdam ; celui de Gronovius, à Leyde, si riche en plantes de la Virginie, étaient à sa disposition. Van-Royen lui donnait pour Cliffort les végétaux les plus rares, et Amsterdam, Leyde, Utrecht, ne renfermaient pas un seul jardin qu'il ne visitât au moins une fois par mois; quant à celui d'Hartecamp, il lui donnait des soins particuliers et suivis.

Le temps s'écoulait à Leyde au milieu de ces occupations variées, lorsque, vers le commencement du printemps, Linné apprit qu'un perfide ami cherchait à lui ravir sa fiancée. Il résolut de hâter son départ; mais la fièvre le prit et le mit à deux doigts de la mort. Van-Swiéten lui donna des soins et le guérit heureusement. A peine convalescent, Cliffort vint le voir et lui fit de nouvelles instances pour le retenir; mais ce fut en vain qu'il lui offrit un équipage et de forts émolumens. Après avoir passé le temps nécessaire pour se rétablir complètement, Linné quitta ce généreux Hollandais, et partit pour la France.

En arrivant dans le Brabant, il se sentit comme débarrassé d'un poids énorme, et respira plus librement.

Linné en prenant congé de Van-Royen, reçut une lettre de recommandation pour Antoine de Jussieu, professeur de botanique à Paris; elle était conçue en ces termes :

Viro clarissimo Antonio de Jussieu, medico experientissimo, botanices professori celeberrimo et academiæ regiæ scientiarum in Gallicis socio et membro dignissimo, s. p. d. A. Van Royen.

En Carolum Linnæum, scientiæ botanicæ (si quem noverim) facile principem, qui ni scriptis innotuerit, experimentis innotescat. Hic in plerisque historiæ naturalis partibus versatissimus, hasce tibi tradet litteras. Hunc verè doctum, eruditum et humanissimum tibi tuæque curæ commendo, ut per te, quantùm potest fieri, opportunitatem habeat omnia, quæ ad hoc negotium spectant, perlustrandi; quidquid autem ei feceris beneficii, mihi, cùm per aliquod tempus intimus fuit, factum reputabo. Vale, fratremque cum nob. D. Dufay, meo nomine, salvere jube.

Dabam Leydæ, die 7 Maji 1738.

Ce fut après avoir acquis déjà quelque célébrité et perfectionné ses connaissances botaniques, que Linné se dirigea vers Paris. Il passa par Anvers, Tréfontaines, Malines, Bruxelles et Mons; traversa ensuite Valenciennes, Cambrai, Péronne, Roye et Pont-Ste-Maxence. Le Brabant, comparé à la Hollande, qu'il venait de quitter, lui parut un pays médiocre, riche en pâturages, mais où les hommes étaient pauvres, et les maisons misérables; les belles constructions d'Anvers contrastaient avec le grand nombre de mendians qu'on voyait dans les rues. Bruxelles, embelli par de

jolies fontaines, lui plut davantage; il y vit la sœur de l'empereur d'Autriche, admira l'arsenal, et la cathédrale où le culte catholique est célébré avec une pompe imposante. Il ne pouvait se lasser de contempler cette belle cité, du haut des remparts qui s'élèvent vers la partie occidentale; la langue française commençait alors à s'y répandre.

On visita soigneuse[illegible]nt ses bagages à Mons; quoiqu'il fût défe[illegible] de laisser entrer en France les voyage[illegible]vec plus de cinquante livres tournois, il passa cependant avec plus de cent ducats. Mons est une ville peu considérable, qui compte pourtant onze pharmaciens. On exploite dans les environs de riches houillères, et l'on y extrait beaucoup d'ardoises. La malle du voyageur renfermait une assez grande quantité de livres neufs; car Linné avait emporté un exemplaire de chacun de ses ouvrages imprimés; elle fut plombée avec soin à la frontière. Les riches campagnes de Flandres lui rappelèrent les plaines fertiles du Schonen. A Cambrai, Linné vit une horloge curieuse : ce sont des automates armés de marteaux, qui frappent les heures sur un timbre extérieurement placé. La route est pavée avec une pierre d'un grès mêlé de marbre primitif. On emploie dans le pays, pour la bâtisse, une sorte de pierre intermédiaire entre la craie et le calcaire.

Linné vit très-fréquemment à Paris les deux Jussieu, examina les herbiers de Tournefort, de Surian et de Vaillant, ainsi que la bibliothèque d'Isnard. Bernard de Jussieu lui fit faire des excursions botaniques à Fontainebleau et jusqu'en Bourgogne, où il fut accompagné par Laserre; ce qui le mit à même de bien connaître les plantes des environs de Paris. Il n'est sorte

de politesses et de services qu'il n'ait reçus des Jussieu. Linné se mit en relation avec Réaumur, Aubriet, habile dessinateur et compagnon de Tournefort pendant ses voyages, Laserre, la veuve de Vaillant et mademoiselle de Basseporte, dessinateur au Jardin du Roi.

A sa prière Dufay le fit assister, le 14 Juin, à l'une des séances de l'académie des sciences; quand elle fut finie on apprit à Linné qu'il venait d'être reçu correspondant. On lui demanda s'il consentirait à se faire naturaliser Français, dans le cas où on lui donnerait, avec une pension, le titre de résidant; mais un penchant irrésistible le poussait vers la Suède, sa chère patrie : il refusa.

Linné visita Versailles et ses sites charmans, les deux Jussieu furent ses guides assidus, le défrayèrent de toutes ses dépenses et lui montrèrent les bibliothèques publiques, les musées et les collections particulières les plus célèbres, notamment celles de Réaumur.

Linné songea à retourner en Suède sans autre délai, car le temps lui semblait trop précieux pour le passer à s'occuper d'étudier les mœurs et la langue des Français. Linné n'avait pas le génie des langues, jamais il ne put se familiariser ni avec l'anglais, ni avec le français, ni avec l'allemand, ni même avec le lapon. Il eut les mêmes difficultés pour le hollandais, quoiqu'il fût resté trois ans en Hollande, ce qui ne l'empêcha pas heureusement de se faire comprendre partout. Après avoir vu ce que Paris renfermait de plus curieux, Linné se rendit à Rouen pendant les jours caniculaires. Il s'embarqua pour le Kattegat par un vent favorable, traversa heureusement le Sund et entra dans le port d'Helsingborg. Aussitôt il alla visiter son vieux père à Stenbrohult; il s'y reposa quelques jours, et partit

pour Falhun : il n'y trouva plus son ami Browallius, qui, ayant été nommé professeur de physique à Abo, s'était fixé dans cette dernière ville. Après avoir été fiancé en forme avec sa prétendue, il se rendit à Stockholm où il arriva en Septembre. On l'accueillit comme s'il eût été étranger à la Suède. Il essaya d'exercer la médecine; mais il était inconnu à tout le monde et personne ne voulait lui accorder la moindre confiance; à peine eût-on alors consenti à le charger de donner ses soins à la plus vile des créatures; ainsi, et tandis que l'Europe le saluait du nom de prince des Botanistes, il délibérait s'il pourrait vivre au sein de sa patrie, et s'il ne lui faudrait pas renoncer à la Suède où l'attachaient de doux liens; peut-être, s'il n'eût été retenu par l'amour, aurait-il repris le cours de ses voyages pour se fixer dans les pays étrangers. La seule faveur qu'il obtint de ses compatriotes fut d'être nommé membre de l'académie des sciences d'Upsal, qui s'était réunie à Stockholm le 4 Octobre 1738, sous la présidence du comte Boirde.

1739. — Désespérant de pouvoir se faire une clientelle, Linné alla dans les restaurans les plus fréquentés de Stockholm; il y vit de jeunes gentilshommes épuisés par de longs excès *; ayant conversé avec eux, il leur conseilla le vin du Rhin, et promit de les rétablir en peu de jours. Deux d'entre ces jeunes gens, fatigués d'avoir essayé en vain jusques-là les moyens qui leur avaient été indiqués, le crurent sur parole, se mirent entre ses mains, et furent très-promptement guéris. En moins d'un mois, il eut la pratique de ces jeunes étourdis; cela le fit connaître, et lorsque les

* *In castris Veneris.*

varioles et les fièvres catarrhales se déclarèrent, sa clientelle se trouva déjà fort considérable.

Linné se lia étroitement avec le capitaine Triewald, qui eut la gloire d'introduire en Suède la physique expérimentale. Cet homme, généralement estimé, avait une très-haute capacité. Ayant formé le projet de fonder à Stockholm une académie pour le perfectionnement de la langue nationale, il en parla au baron de Hopken, à Linné et à Alstroem. Les bases de la société furent adoptées, et l'académie définitivement fondée. Au mois de Mai, on choisit les dignitaires, et Linné devint président.

Cette circonstance fortuite lui donna quelque crédit. Le comte de Tessin, maréchal de la diète, qui alors était en session, et dont il connaissait les bonnes dispositions, demanda à Linné s'il ne désirait rien obtenir de cette assemblée, l'assurant qu'on s'empresserait de favoriser un Suédois qui avait déjà beaucoup fait pour la gloire du pays, en terminant de longs et pénibles voyages. Linné déclara d'abord ne rien vouloir; mais le comte lui ayant donné vingt-quatre heures pour réfléchir, il prit les conseils du capitaine Triewald, et demanda la place de professeur à l'école des mines, alors vacante; elle rapportait environ cent ducats. Son protecteur présenta la pétition, et quelques jours après, l'ayant invité à diner, il lui apprit que la place lui était accordée. Linné fut chargé de faire chaque année deux cours publics, savoir : la botanique pendant l'été, et la minéralogie pendant l'hiver.

Boy, médecin de l'amirauté, étant mort, le comte de Tessin fit des démarches auprès de l'amiral Ankarkrona pour faire nommer Linné à cette place. Le comte réussit, et le 3 Mai de cette même année, la

commission lui fut expédiée; ainsi, en moins d'un mois, il avait obtenu la place de professeur à l'école des mines, avec un traitement annuel, celle de médecin de l'amirauté qui lui valait aussi un traitement fixe, et celle de président de l'académie, qui lui donnait une grande considération. Le comte de Tessin offrit à Linné un appartement dans sa maison, et l'admit fréquemment à sa table. Là se trouvaient souvent réunis les personnages influens de la diète, et les nouvelles liaisons qu'il fit augmentèrent beaucoup son crédit. Deux partis s'étant formés dans le sein de l'assemblée nationale: celui des chapeaux et celui des bonnets, on donna en plaisantant à Linné le nom d'archiatre* des chapeaux. Sa clientelle s'étendit de plus en plus, et lui rapporta jusqu'à neuf mille écus: c'était autant, et plus peut-être, que le montant des honoraires de tous les médecins de Stockholm.

Cet état prospère le décida à se marier; ce qu'il fit le 26 Juin, à la campagne de son beau-père, le docteur Moræus. Après avoir passé environ un mois à Falhun, au milieu des fêtes, il retourna à Stockholm pour y reprendre le cours de ses occupations. Il quitta la présidence de l'académie au mois de Septembre, et prononça, suivant l'usage établi par les statuts de la nouvelle compagnie, un discours connu sous le titre de : *de Memorabilibus in insectis*, qui fut imprimé par ordre de l'académie.

1740. — Linné donna cette année un cours public de botanique, qui dura tout l'été. Il fit pendant l'hiver un cours de minéralogie. L'académie des sciences, les cours publics, le service de l'amirauté, dont il était

* Premier médecin.

médecin, et une clientelle fort nombreuse, ne lui laissaient aucun relâche.

Olaüs Rudbeck étant mort vers le printemps de cette année, Rosen, Linné et Valérius se mirent sur les rangs pour le remplacer. Dans cette circonstance Linné fut vivement appuyé par le Comte de Tessin qui, dans un voyage fait à Paris tout récemment, avait pu juger de l'étendue de la renommée de ce naturaliste. Le chancelier comte de Gyllenborg, protecteur avoué de Rosen, prit un moyen terme : il donna à Rosen la chaire vacante, et promit à Linné la survivance de Roberg qui, en raison de son grand âge, demandait sa retraite. Il fut convenu que les deux nouveaux professeurs échangeraient leurs fonctions, afin que Linné pût avoir la chaire de botanique. Le Roi, malgré toutes ces dispositions de convenances, penchait pour Linné, qui fut sur le point d'être nommé de préférence à Rosen. Roberg eut sa retraite, et pourtant, malgré les bonnes dispositions et les promesses de ses protecteurs, Linné eut beaucoup de peine à avoir cette place tant attendue et si solennellement promise. On fit naître mille difficultés, et l'année s'écoula sans qu'on eût pris un parti définitif. Valérius qui n'avait pas perdu tout espoir, combattit publiquement les doctrines linnéennes afin d'affaiblir le mérite de son compétiteur; heureusement Klingenberg et Béronius, qui plus tard fut archevêque, dévoilèrent tout l'odieux de cette conduite.

1741.—L'affaire fut portée devant la diète; Valérius, jugé comme il méritait de l'être, encourut le blâme universel et rentra dans l'obscurité. On décida que Linné, illustré par tant de travaux terminés glorieusement, soit dans son propre pays, soit à l'étranger,

serait mis en tête de la présentation, ce qui fut fait.

Linné devint père d'un fils auquel il donna le nom de Charles. Cet enfant naquit le 20 Janvier.

La guerre ayant éclaté entre la Russie et la Suède, et Linné craignant d'être forcé de partir comme médecin de l'amirauté se fit donner une mission scientifique pour l'Oëland, le Gottland et le West-Gottland, afin d'étudier les productions naturelles de ces provinces; ce voyage fut entrepris aux frais du comptoir des manufactures. Linné s'adjoignit six jeunes compagnons* pour l'aider dans ses recherches.

Pendant ce voyage, Linné manqua de se briser la jambe en descendant dans une fosse d'alun ; peu de temps après il faillit rester enseveli sous la neige près de Blakulla, et essuya une violente tempête qui mit ses jours en danger, pendant la traversée du Gottland à Upsal.

Il y arriva vers la fin de Septembre, fit une paix sincère avec son collègue Rosen, et lui proposa l'oubli du passé. Ils convinrent amicalement des branches de la science que chacun d'eux professerait ; on doit citer la chimie parmi celles qui tombèrent en partage à Linné. Il occupa le 5 Mai la chaire de professeur en remplacement de Roberg, et prononça à cette occasion, devant un concours nombreux, un discours sur la nécessité de voyager dans sa patrie : *de Peregrinationibus intrà patriam.* Vers la fin de l'année scolaire Rosen et

* Voici leurs noms ainsi que les sciences auxquelles ils se livraient : J. Moræus, la minéralogie. — Gottfr Dubois, la zoologie. — Fried. Ziervogel, la pharmacie. — Sam. Wendt, la botanique. — P. Adlerheim, la physique. — H. J. Gahn, les sciences économiques.

lui firent l'échange de fonctions, qui d'avance avait été convenu. Le premier professa l'anatomie, la physiologie, l'étiologie et la pharmacie; il eut en outre la surintendance de l'hospice. Linné enseigna la matière médicale, la botanique, la diététique, la séméiotique et l'histoire naturelle; il fut chargé de la direction du jardin.

1742. — Linné fit restaurer la maison du concierge, et l'on s'occupa immédiatement de bâtir une orangerie. Le baron de Harlemann fournit une grande quantité de plantes pour le jardin, qui fut agrandi et nivelé. On creusa des bassins, on aligna de belles et nombreuses avenues, etc. La maison du vieux professeur O. Rudbeck, qui n'avait pour charpente que des arceaux de fer, et qui ressemblait de loin à un vieux nid de hibou, fut abattue, reconstruite d'une manière plus convenable et rendue digne de recevoir un professeur. Roberg étant décédé le 21 Mai de cette même année, Linné eut le traitement complet de sa place et fit imprimer à Upsal son discours de réception qui fut plus tard réimprimé à Leyde.

1743. — De nombreuses acquisitions de plantes enrichirent rapidement le jardin. L'orangerie fut agrandie. Linné professa la diététique avec beaucoup de succès; ayant acquis par ses voyages et ses lectures une masse considérable de faits, il intéressa vivement son auditoire, qui fut nombreux. Le 31 Mai, il fut nommé membre correspondant de l'académie de Montpellier, et le 14 Juin, il lui naquit une fille, qui reçut le nom d'Élisabeth-Christine.

1744. Linné travailla à terminer plusieurs ouvrages d'utilité locale. Le jardin fut disposé d'après le système sexuel, et l'on imprima à Leyde le discours *de*

Telluris habitabilis incremento, prononcé l'année précédente à l'ouverture des cours.

S. A. R. le prince Frédéric ayant visité l'académie pour la première fois, les professeurs lui furent présentés. André Celsius et Linné reçurent à cette occasion la qualification de *lumina academiæ*, à cause de leur vaste érudition et de leur grande réputation. Quelques mois plus tard, ce même prince fut reçu à son arrivée à Upsal par le recteur et quatre professeurs, parmi lesquels était Linné, qui seul fut prié de suivre le prince à Ekhelsund, où il eut une audience particulière. Le 25 Avril suivant, mourut l'astronome André Celsius, ami intime de Linné, qui en ressentit un violent chagrin.

On peut juger de ce que fit Linné pour améliorer le jardin botanique, quand on saura que le nombre des graines qu'il y sema s'éleva en 1742 à cinq cent soixante-sept espèces, en 1743 à six cents, et en 1744 à plus de mille. Les principaux botanistes qui lui donnèrent des graines furent : Dillenius, Gronovius, Van-Royen, Bernard de Jussieu, Collinson, Barrère, Sauvages, Gessner, Haller, Gmelin et Amman; il en reçut aussi, comme on sait, de Louis XV, et le baron S. Bjilke, qui venait de Russie, lui apporta une grande quantité de plantes récoltées en Sibérie par Messerschmidt, Gerber, Gmelin, Heller, Heinzelman, etc.; la plupart étaient inconnues. Il reçut cette même année de Hollande le *musa*, plante qu'il posséda avec un grand plaisir.

Naissance, le 8 Septembre, du troisième enfant de Linné; ce fut une fille, qu'il nomma Sara Lena; mais cette tendre fleur s'effeuilla promptement : *sed flos fuit iste caducus;* elle mourut le 23 du même mois.

Le 12 Octobre, on le nomma secrétaire de l'acadé-

mie, en remplacement d'André Celsius, professeur d'astronomie, et le 24 Novembre, inspecteur d'hygiène pour la population de Smaland, en remplacement de ce même professeur.

1745. — Pendant le cours de cette année, Linné fonda un musée d'histoire naturelle à l'orangerie d'Upsal. S. A. R. et le comte de Gyllenborg fournirent les premières collections d'animaux. Les correspondans de Linné, et Linné lui-même, accrurent rapidement ce musée, qui devint bientôt l'un des plus riches de Suède.

La *Flora* et la *Fauna suecica*, ouvrages indispensables au pays, et auxquels Linné avait travaillé pendant quinze années, parurent vers la fin de l'automne, ainsi que la *Relation du voyage de Gottland et d'Oëland*.

Son beau-père étant décédé vers la fin de 1744, Linné se rendit à Falhun pour recueillir l'héritage, dont il abandonna la plus grande partie à la veuve.

Linné exerçait à cette époque de sa vie, avec une grande considération, l'emploi pour lequel il était vraiment né. Il se trouvait suffisamment riche, et sa fortune était honorablement acquise. Il avait une femme qu'il chérissait, de beaux enfans, et un nom qui n'était pas sans gloire. La maison qu'il habitait et que l'académie avait fait construire, était vaste et commode, et chaque jour il voyait le jardin s'accroître et s'embellir. Qu'aurait donc pu désirer de plus un naturaliste dont la curiosité était toujours excitée et toujours satisfaite? Il possédait de riches collections de minéraux, de plantes, d'insectes et d'animaux, et une bibliothèque nombreuse composée d'excellens ouvrages. Les murs de son cabinet étaient ornés par les por-

traits des deux Rudbeck, ses estimables prédécesseurs, si ressemblans qu'il ne leur manquait que la parole. On y voyait aussi ceux des botanistes les plus célèbres, et notamment Tournefort, Rajus, Morison, Rivinus, Vaillant, Boerhaave, Burmann, Plukenet, Breynius, Columna, Jungermann, Koenig, Simon Pauli, Camerarius, G. Bauhin, Tilly et Sloane.

1746. — Le 3 de Juin, LL. AA. RR. visitèrent l'académie. Linné eut l'honneur de les accompagner, et leur fit voir le musée et les serres, ainsi que les plantes les plus rares qu'on y cultivait. Chaque professeur reçut une médaille d'or en souvenir de cet évènement; mais Linné, par faveur spéciale, en eut deux.

Le voyage en Wester-Gottland * fut exécuté pendant la belle saison. Linné partit le 12 Juin; il en écrivit la relation dans le courant de l'automne, et se livra ensuite tout entier à la composition du *Species plantarum*, ouvrage aussi long que difficile à composer.

Le comte de Tessin obligea la compagnie des Indes Orientales, qui venait de renouveler son marché, d'envoyer chaque année en Chine, et à ses frais, un jeune étudiant pour s'y occuper d'histoire naturelle. Ternstroem, que Linné avait envoyé dans ce pays l'année précédente, mourut malheureusement en route.

Les barons Harlemann, Hopken, Palmstjerna, et le comte Ekeblad, firent frapper à leurs frais une médaille en l'honneur de Linné et du comte de Tessin. Elle portait d'un côté, avec l'effigie de Linné, ces mots: *Carol. Linnæus, M. D. Bot. Prof. Ups. æt.* 39;

* Par Oerebro, Martastad, Lidkoping, Skara, Skofde, Falkoping, Boras, Alingsas, Gothenburg, Bohus, Marstrand, Uddewalla, Wennersborg, Amal, Carlstad, Philippstad et Nora.

et de l'autre : *Car. Gust. Tessin et immortalitati effigiem Carol. Linnæi Cl. Ekeblad, And. Hopken, N. Palmstjerna et Car. Harleman, Dic.* 1746.

1747. — Le 10 Janvier, S. M. accorda à Linné, et à son insu, le titre de premier médecin. On le nomma, le 14 Février, membre de l'académie de Berlin, à l'époque de sa restauration; il fut le seul Suédois auquel on fit cet honneur.

Le professeur Hermann, de Leyde, qui, dans le courant du siècle dernier, avait été envoyé à l'île de Ceylan et aux Indes pour y étudier les plantes à épices, étant mort peu de temps après son retour, ses collections furent à la veille d'être perdues. Heureusement elles tombèrent entre les mains de Gunther, pharmacien de Copenhague, qui, voulant connaître le nom des plantes renfermées dans ce précieux herbier, l'envoya d'abord en Hollande; mais comme on lui répondit que le seul Suédois Linné pourrait le satisfaire, l'herbier fut adressé à Upsal.

Linné éprouva une très-grande joie de pouvoir faire connaître au monde savant ce trésor si long-temps perdu; il s'occupa nuit et jour à déterminer et à classer ces plantes, dont les fleurs étaient desséchées depuis plusieurs années. Il vint à bout de terminer ce travail herculéen, et la *Flora zeylanica* parut cette année, en même temps que le voyage dans le Gottland occidental.

Le chancelier Lœwenhjelm prononca devant le diète un discours sur l'utilité de l'étude des sciences naturelles en général, et en particulier sur les avantages que le pays pouvait retirer des vastes connaissances de Linné.

Kalm fut envoyé dans l'Amérique septentrionale sur

la recommandation de Linné, dont il était l'élève. Ce voyage était depuis plusieurs années l'objet de la sollicitude de ce professeur. Kalm obtint, avant de partir, la chaire d'économie publique à Abo.

1747. — Grace aux efforts de Linné, l'étude des sciences naturelles fut relevée dans l'opinion. Les cours qu'il avait faits à Stockholm et à Upsal, les nombreux ouvrages qu'il avait publiés, la fondation d'une académie des sciences dans la capitale de la Suède, et celle d'un jardin et d'un musée à Upsal, produisirent cet heureux résultat; mais Linné ne trouvait pas que ce fût encore assez. Il obtint des états-généraux, au moyen des nombreux amis qu'il y avait, de faire mettre au concours un prix sur l'utilité des cours d'histoire naturelle dans les écoles et les gymnases. Les états décidèrent en outre que personne ne pourrait être reçu professeur sans avoir été au préalable examiné par Linné.

On agrandit cette même année l'orangerie pour y établir une nouvelle serre et un musée.

1748. — Publication de l'*Hortus upsaliensis*, et de la sixième édition du *Systema naturæ*. A cette époque, la botanique était cultivée à Upsal avec une ardeur sans pareille. Les élèves étaient comptés par centaines. On faisait de fréquentes excursions pour trouver des plantes, des insectes, des oiseaux. Les mercredi et les samedi de chaque semaine, on herborisait depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit. Les élèves, portant des fleurs sur leurs chapeaux, rentraient en ville, et, précédés des instrumens rustiques, accompagnaient leur professeur jusqu'à son jardin. Ce fut là le dernier degré de splendeur de l'aimable science. Une ordonnance du gouvernement parut, qui défendit aux nationaux de rien faire imprimer en pays étranger, ce qui était

évidemment dirigé contre Linné, le seul qui fût dans le cas prévu; il eut donc les mains liées; de dépit, il jeta sa plume au loin, et jura, dans sa mauvaise humeur, de cesser toute publication, et de ne plus entreprendre de grands ouvrages.

Ce fut à cette époque de contrariétés que Fick essaya, par d'odieuses calomnies, de lui nuire dans l'esprit de ses concitoyens. Linné s'affligea beaucoup de cette conduite, car Fick lui était cher. Il reçut peu après une lettre de Harlem qui lui coûta presque la vie; il ne put en dormir pendant deux mois *. Ce n'est pas tout encore : ayant fait paraître la dissertation *de Curiositate naturali in laudem creatoris*, Halenius, son meilleur ami, le combattit publiquement, quoiqu'il eût vu et approuvé cette même dissertation, avant qu'elle eût été mise au jour.

Une petite satisfaction d'amour-propre fut cependant offerte à Linné : Missa vint de Paris pour prendre à Upsal des leçons de botanique. Il offrit le premier exemple d'un élève venu de France pour étudier en Suède. Les travaux que Linné publia pendant le cours de cette année, sont connus sous les titres de *Tædia*, *Pan*, *Horologium Floræ*, etc. Cent quarante élèves suivaient alors ses cours. Le comte de Gyllenborg, Alstrom, conseiller de commerce, Sagramosa, chevalier de Malte, et plusieurs autres personnes de distinction l'accompagnaient dans ses herborisations.

Linné reçut de Gmelin un riche herbier de plantes

* Linné ne fait pas connaître le nom de la personne qui lui écrivit cette lettre, ni le motif qui la lui fit adresser. Les recherches que nous avons entreprises pour éclaircir cette circonstance de la vie du naturaliste suédois, ont été sans résultat.

de Sibérie; il en avait précédemment reçu deux autres, l'un de Gronovius, composé en entier de plantes de la Virginie, et l'autre de Sauvages, formé surtout de plantes du Languedoc.

1749. — Publication de la *Materia medica*, uniquement écrite pour satisfaire aux exigences de sa place. C'est sans contredit le meilleur ouvrage qui ait paru sur cette partie des sciences médicales.

Le 29 Avril, départ de Linné pour la Scanie *. Ce fut la diète nationale qui ordonna de faire ce voyage. A son retour, Linné visita Stenbrohult. Son père n'était plus : la mort l'avait ravi à sa tendresse le 12 Mai de l'année précédente. Samuel, le second de ses fils, le remplaçait dans ses fonctions de pasteur.

Linné, nommé recteur pendant son absence, entra en fonctions vers la fin de l'année. Il envoya Montin en Laponie, Hagstroem en Jamtland, et Hasselquitz en Égypte. Ce dernier élève était entretenu aux frais de l'académie.

Le 2 Décembre de cette année, naquit la troisième fille de Linné, nommée Louisa.

1750. — Linné remplit avec zèle ses fonctions de recteur, et continua ses cours particuliers avec la même ardeur; malheureusement, il fut atteint d'un violent rhumatisme qui mit sa vie en danger, et le força de se démettre de ses fonctions de recteur. Il se guérit en mangeant une grande quantité de fraises. Il tomba malade le 15 Juin, et perdit ses forces avec tant de rapidité, qu'il eût à peine le temps de remettre ses fonctions de recteur à un suppléant. Linné garda le lit

* Par Christianstad, Cimbrishamn, Ystad, Tralleborg, Falsterbo, Skanor, Malmo, Lund, Landscrona, Helsingborg et Engelholm.

pendant un mois; et, le 16 Juillet, on désespérait de sa vie. Cependant il en fut quitte pour devenir goutteux.

Les correspondans de Linné le pressaient, depuis plusieurs années, de publier la *Philosophia botanica*, et de n'en faire qu'un seul corps d'ouvrage avec la terminologie et les principes fondamentaux; il sentit la nécessité de céder à ces instances, autant pour répondre au désir des botanistes que pour faciliter les progrès de ses élèves; l'ouvrage fut donc livré à l'impression, et parut l'année suivante, en même temps que le *Voyage de Scanie:* il était urgent de faire connaître au public ce qu'il renfermait d'observations utiles.

Le jardin de l'académie, enrichi d'une foule de nouvelles plantes, rivalisait avec les principaux jardins académiques de l'Europe. Linné se fit adjoindre un aide, demanda et obtint un garçon d'orangerie, vingt journaliers pour faire les gros travaux, et cent mesures de bois pour chauffer les serres.

Linné fut nommé membre de l'académie des sciences de Toulouse. Osbeck, l'un de ses élèves, partit pour la Chine en qualité de missionnaire. Hasselquist, qui s'était plaint de manquer d'argent, reçut de Linné et de ses propres deniers, cent écus. Une souscription ouverte par ses soins au profit de ce voyageur produisit quatre mille écus d'argent. Tous les hommes dignes d'apprécier les entreprises généreuses, qui demandent de grands efforts de courage et de vertu, s'empressèrent de concourir à cette œuvre méritoire.

Linné, sur l'invitation qui lui fut faite par un ministre du roi d'Espagne de désigner un naturaliste pour explorer la péninsule, fit choix de Lœfling: c'était le meilleur élève qu'il eut alors.

1751. — Le 4 Janvier, une quatrième fille de Linné, nommée Sara, vint au monde.

Kalm revint du Canada avec de riches collections, dont une partie était destinée à Linné. Celui-ci, retenu dans son lit par une violente attaque de goutte, se leva et fut guéri : l'aspect de ces trésors botaniques suffit seul pour lui rendre la santé.

Enrichi de toutes les plantes qui croissaient sur le sol de la Suède et sur celui de la Laponie, grossi des végétaux rares qu'on cultivait dans les jardins d'Hartecamp, de Leyde, d'Oxford, de Chelsea, d'Upsal et de Paris, agrandi par une foule de plantes de la Virginie, du Kamtschatka, de la Sibérie et du Languedoc, reçues des mains de Gronovius, de Demidoff, de Gmelin et de Sauvages, l'herbier de Linné pouvait soutenir dès cette époque la comparaison avec les plus beaux herbiers connus.

Le roi de Danemarck confia aux soins de Linné l'éducation d'un jeune étudiant nommé G. Tycho Holm, qui, après un an de séjour à Upsal, retourna à Copenhague, où il exerça les fonctions de professeur, de manière à honorer son maître et sa patrie.

Lœfling, arrivé en Espagne, correspondit exactement avec Linné, auquel il devait l'avantage inappréciable de faire ce voyage.

Hasselquist, qui, cette année, parcourut la Terre-Sainte, recueillit une foule d'observations intéressantes qui rendirent son nom célèbre.

La reine de Suède, qui avait pris un goût très-vif pour l'histoire naturelle, acheta de belles collections de coquillages et d'insectes des Indes. Linné reçut l'ordre d'aller à Drottningholm pour y décrire ces productions. Il fut alors forcé d'étudier la conchyliologie,

étude qu'il entreprit sans guide, et à laquelle il n'avait jamais pensé. Pendant son séjour dans cette résidence, il eut le plaisir de converser journellement avec leurs majestés, et devint courtisan, métier pour lequel il n'avait aucune vocation.

Le *Genera*, le plus important de tous les ouvrages de botanique, et qui était destiné à faciliter l'étude de cette science, étant terminé, Linné s'occupa du *Species plantarum*. Il était à cette époque le seul homme qui eût à sa disposition les matériaux nécessaires pour entreprendre ce grand travail. Son herbier, comme nous l'avons dit, était immense, et personne n'avait vu un aussi grand nombre de jardins et de collections que lui. A l'aide du livre méthodique dont on vient de parler, chacun put reconnaître les plantes déjà décrites par les auteurs et celles qu'on ne connaissait que depuis peu de temps, ou qui étaient tout-à-fait nouvelles. Linné travailla deux ans consécutifs à ce *species*; ce fut alors qu'il sentit les premières atteintes de la pierre, suite ordinaire d'une vie trop sédentaire et d'une pression long-temps exercée sur les viscères du bas-ventre.

1752. — Hasselquist, après avoir visité la Palestine, mourut à Smyrne le 9 Février; ses collections furent mises sous le séquestre. Linné, affligé, mais non découragé par ce revers, proposa aussitôt au roi de faire voyager Koeler au cap de Bonne-Espérance : ce qui fut accordé. Koeler venait d'obtenir, sur la recommandation de la reine, une bourse gratuite. L'ambassadeur suédois Haag demanda au gouvernement batave l'autorisation nécessaire; elle fut refusée. Qui eût pensé jamais, lorsque les sciences fleurissaient en Hollande il y a cinquante ans, que, dans ce même

pays, on interdirait, quelques années plus tard, à un savant la facilité de voyager dans une colonie hollandaise pour faire connaître à l'univers entier quelques nouvelles merveilles de la création.

Bergius fit, dans le courant de cette année, le voyage du Gothland oriental, et Tidstroem celui du Gothland occidental; ces deux voyages furent entrepris aux frais du comte de Tessin.

Osbeck, de retour de ses voyages, fit hommage à Linné de son herbier, composé de six cents plantes de la Chine.

1753. — Linné, rappelé à la cour et chargé de décrire les productions naturelles renfermées dans les cabinets de sa majesté et dans ceux du comte de Tessin, reçut du monarque une bague précieuse, et du comte une montre en or, ainsi que le bel ouvrage de Rumphius, intitulé : *Herbarium amboinense*, dont la valeur est de cent platers. Mais ce qui le toucha le plus vivement fut l'assurance donnée par la reine que, si son fils montrait des dispositions pour l'histoire naturelle, elle le ferait voyager à ses frais dans toute l'Europe. Cette princesse éclairée, sur la demande de l'archiatre Baëk, intime ami de Linné, fit lever le séquestre mis à Smyrne sur les collections de Hasselquist, et paya à cet effet la somme de quatorze mille écus : conduite admirable pour une princesse. Linné était reçu chez le roi et chez la reine comme toutes les personnes du rang le plus élevé. On ne parla bientôt plus à la cour que d'histoire naturelle. Le comte de Tessin aimait beaucoup cette science, surtout la partie qui traite des minéraux et des coquilles. La comtesse elle-même cultivait la botanique avec succès. Ainsi Linné sut élever les sciences naturelles au plus haut degré de splendeur,

et en rendit l'étude attrayante, même pour les têtes couronnées et les grands de la cour : tel est le pouvoir du travail et de la persévérance.

Le lecteur a dû déjà remarquer que Linné devient de plus en plus avare de détails; ses mémoires, vers les dernières années de sa vie, ne sont plus qu'une sorte de memorandum, *destiné seulement à fixer la date de quelques circonstances intéressantes.*

Dans le courant de cette même année (1753), Linné reçoit d'Espagne et de Portugal des plantes qui lui sont adressées par Lœfling.

Il est décoré, de la main du roi, de l'ordre de l'Étoile polaire, distinction qui, jusqu'à lui, n'avait été accordée à aucune autre personne de sa profession, et dont les chambellans eux-mêmes, quoique nobles, ne pouvaient être honorés.

L'impression du *Musæum tessinianum*, commencé à Stockholm, est terminée. Le comte le dédie à Linné et y fait mettre ses armes, comme une haute marque d'estime.

Linné se remet à l'usage des fraises pendant les jours caniculaires, et s'en trouve bien.

Koeler voyage en Italie, avec la bourse gratuite dite *Wredienne*, fondée par le comte Ekeblad ; elle lui est accordée par le roi sur la recommandation de Linné.

Lœfling reçoit du roi d'Espagne l'ordre de voyager dans l'Amérique du sud et de faire des collections pour la cour et le premier ministre, le roi de France, la reine de Suède et Linné.

Aidé de ses immenses collections, Linné fait pa-

raître en automne le *Species plantarum;* il épuise dans la composition de cet ouvrage, en deux volumes, toutes les ressources de son génie. Aucun livre n'est plus utile, et ne prouve plus de connaissances dans les matières qu'on y traite.

La vie sédentaire de Linné lui donne de nouvelles douleurs néphrétiques, qui disparaissent avec le temps par l'usage des fraises.

1754. — Le 7 Avril, à trois heures après-midi, naissance d'un sixième enfant : c'est un deuxième fils, il est nommé Jean.

Cinquième édition du *Genera plantarum;* le *Musœum A. Frederici,* écrit en entier sous les yeux du roi, est mis sous presse.

Départ du lieutenant-colonel Dalberg pour Surinam. Linné le prie de prendre avec lui Rolander, élevé dans sa maison. Ce jeune homme s'était surtout adonné à l'entomologie. Linné désirait obtenir de lui des mollusques vivans. Onze jeunes gens, élèves de Linné, avaient parcouru depuis dix ans différentes parties de la terre *.

1755. — Deuxième édition de la *Flora Suecica,*

* Voici leurs noms:

Tersntroem, voyage aux Indes orientales, part en 1743 et meurt à Polocondor, en 1746. — Kalm, explore l'Amérique septentrionale, part en 1747 et revient en 1751. — Hasselquist, voyage à Smyrne en 1749, en Egypte en 1750, dans la Palestine, en 1751, et meurt à Smyrne en 1752. — Montin, parcourt la Laponie, en 1749. — Hagstroem, le Jemtland, en 1749. — Osbeck, la Chine, en 1750 et revient en 1752. — Lœfling, voyage en Espagne, en 1751, dans l'Amérique méridionale, en 1754, et meurt en 1756. — Bergius, va en Gothland, 1752. — Tidstroem, en Westgothland, 1752. — Koeler, en Italie, 1753. — Rolander, à Surinam, 1754.

dans laquelle Linné indique les propriétés économiques et médicales des plantes indigènes.

L'académie des sciences de Stockholm ayant fondé un prix consistant en deux médailles d'or de la valeur de dix ducats chacune, pour le meilleur mémoire sur les moyens de fertiliser la Laponie, Linné remporte le prix. Il n'était pas possible de s'occuper de cultures régulières dans ce pays; mais Linné, ayant étudié les plantes des autres contrées, qui croissent sur les montagnes de semblables latitudes, proposa d'en importer plusieurs qui pourraient améliorer l'économie rurale de ce pays, chose à laquelle on n'avait pas pensé jusqu'alors.

Le 29 Septembre, l'ambassadeur russe apporte à Linné le diplôme de membre de l'académie de Saint-Pétersbourg; il reçoit en même temps celui de membre correspondant de la société de Florence. Manetti, qui fut d'abord l'un de ses antagonistes les plus fougueux, lui témoigne de vifs regrets de sa conduite.

1756. — L'année entière est employée à préparer la dixième édition du *Systema naturæ*, dans laquelle trouvèrent place toutes les espèces d'animaux nouvellement connus de Linné.

Rolander lui adresse des *cactus* couverts de cochenilles vivantes; le jardinier qui les reçut s'avisa de les nétoyer et de les mettre en terre. Les insectes périrent, et Linné, qui alors était absent, ne put même les voir; il en conçut un chagrin si vif qu'il fut atteint soudain d'une violente céphalalgie. Ainsi l'espoir de naturaliser en Suède la cochenille fut détruit, et pourtant rien n'eût été plus facile que de faire multiplier les *cactus* dans une orangerie. Ce fut là tout ce que Linné reçut de Rolander; cet élève manqua de recon-

naissance envers son maître, et le calomnia partout.

Linné est anobli, et quitte le nom de Linnæus pour prendre celui de Linné.

1757. — Son deuxième fils, nommé Jean, décède le 7 Mars, à l'âge de trois ans.

Linné publie, le 24 Juin, le voyage d'Hasselquist.

Le 7 Mars, il perd Lœfling, qui meurt en Amérique. C'était, de tous ses élèves, celui qui donnait les plus brillantes espérances, et il lui dut un grand nombre de choses remarquables. C'est lui que Linné avait envoyé au roi d'Espagne. Il était resté deux ans dans la Péninsule, et il y avait fait une foule de découvertes importantes. On l'avait envoyé ensuite dans l'Amérique du sud; mais, épuisé par la fièvre tierce, il y mourut d'hydropisie, en 1756.

Le docteur Koeler revient à Upsal, après avoir parcouru l'Italie et la Calabre; il rapporte de nombreuses collections.

Linné travaille encore pendant le cours de cette année à la dixième édition du *Systema*, ouvrage destiné à renfermer la description de toutes les productions naturelles connues jusqu'alors; l'impression en est commencée.

Naissance, le 8 Novembre, à huit heures du soir, de sa fille nommée Sophie. Elle vient au monde dans un état complet d'asphyxie; mais, au bout d'un quart-d'heure d'insufflation, on la rendit à la vie. On la baptise le jour suivant; ses parrains sont les deux Aurivilliers, l'un recteur de l'académie, et l'autre médecin du roi, et les marraines la femme de Lillienberg, préfet des études, et la dame Bottiger.

1758. — Le comte de Tessin lui offre une médaille qu'il venait de faire frapper en commémoration de la dédicace du premier volume de la dixième édition du

Systema naturæ; elle porte d'un côté le buste de Linné, et de l'autre la devise *illustrat*, avec trois couronnes : la première renferme des têtes d'animaux, la seconde des fleurs, la dernière des cristaux et des minéraux.

Linné publie l'*Iter hispanicum*, pour perpétuer la mémoire de Lœffling, son digne élève.

Il achète Safja et Hammarby pour la somme de quatre-vingts mille écus.

1759. — Le fils unique de Linné est nommé démonstrateur au jardin botanique.

Publication du deuxième et dernier volume du *Systema* et du quatrième volume des *Amœnitates academicæ.* Linné harangue LL. MM. et les princes, qui viennent à Upsal pendant l'automne. Il était en ce moment recteur à l'académie.

1760. — Il obtient le prix de cent ducats que l'académie de St-Pétersbourg avait proposé sur la question : *de Sexu plantarum.*

Burmann et Schreber viennent à Upsal pour y suivre ses leçons.

Publication de la *Fauna suecica.*

1761. — Linné fait un cours d'histoire naturelle aux Russes Demidoff, et reçoit d'eux un cadeau de trois mille cinq cents écus.

Le docteur Kuhn, plus tard premier professeur de médecine à Philadelphie, vient exprès d'Amérique pour prendre des leçons de Linné, fait unique dans les fastes de l'académie.

1762. — Réception des lettres de noblesse antidatées de quatre ans. Lorsqu'il est question de reconnaître les titres et de fixer les armoiries, Linné propose à la diète les trois champs de la nature, noir, vert et rouge, sur-

montés d'un œuf disséqué, et sur le cimier la plante nommée *linnœa*. Le garde-des-sceaux Tilas change entièrement ces armoiries.

La diète ayant appris que Linné avait trouvé le moyen de faire naître les perles à volonté, le mande devant elle, et Linné fait connaître le moyen qu'il emploie. Bagge, négociant de Gottembourg, lui achète ce secret 18,000 écus de cuivre; mais Linné se réserve le droit de le transmettre à l'un de ses élèves.

Nouvelle édition du *Species plantarum*.

Linné agrandit Hammarby. Il est nommé, le 3 Décembre, membre étranger de l'académie des sciences de Paris, et succède à Bradley, célèbre astronome. C'était le plus grand honneur qu'on pût faire à un savant, et jusqu'ici aucun suédois n'en avait joui. Le nombre des membres étrangers de l'académie des sciences de Paris est limité à huit. Voici le nom des personnes qui étaient alors revêtues de cette dignité académique : Morgagni, Bernouilli, Euler, Macclesfield, Poleni, Haller, Van-Swieten et Linné.

1763. — Linné fils, à peine âgé de vingt-un ans, est nommé professeur et suppléant de son père. Ainsi la riche bibliothèque, les belles collections et les manuscrits trouvent un digne successeur, et leur conservation est assurée.

Linné reçoit le thé vivant de la Chine, après plusieurs années d'essais infructueux et d'espérances déçues. En arrivant en Europe, les graines perdaient leur faculté germinatrice, et les jeunes arbrisseaux exportés mouraient en route. Linné prescrivit de mettre les semences en terre au départ, et de les arroser fréquemment en route. Ce moyen réussit, et il eut ainsi l'honneur d'introduire le thé en Europe. Ce fut Ekeberg qui

dirigea cette opération. Linné se flattait de tarir la source par où tant d'argent sort d'Europe pour n'y plus rentrer.

1764. — Linné est atteint, le 3 Mai, d'une forte pleurésie; il reçut les soins empressés du docteur Rosen, qui le sauva d'une mort certaine. Il conçut dès-lors pour ce confrère l'affection la plus sincère. Il passa toute sa convalescence à Hammarby, où il célébra, le 9 Juillet, le vingt-cinquième anniversaire de son mariage *.

Il marie, le 12 Juillet sa fille aînée, Lise Stina, avec le lieutenant Bergencrantz.

La sixième édition du *Genera*, augmentée et corrigée, paraît vers la fin de l'automne.

Forskhal, professeur à Copenhague, et l'un de ses élèves les plus distingués, meurt en Arabie. Linné en conçut un vif chagrin, et pensa avec douleur à la perte que les sciences venaient de faire. Il se propose aussitôt de sauver son nom de l'oubli. C'est ce voyageur qui a découvert l'espèce d'*amyris* à laquelle on doit l'*opobalsamum,* ou baume de la Mecque, dont on avait si long-temps et si vainement cherché l'origine.

1765. — Douzième et dernière édition du *Systema naturæ.*

Linné travaille au *Clavis medicinæ*, ouvrage qui demande la vie d'un homme pour être suffisamment médité et complètement compris.

Il est appelé à Drottningholm pour y remettre en ordre le cabinet de S. M.; il fait paraître le premier volume du *Systema*, et reçoit du roi de Danemarck deux superbes ouvrages : la *Flora danica* et le *Museum conchyliorum.*

* Le texte dit *ses noces d'argent.*

Il est le premier savant étranger nommé à l'académie de Drontheim.

1767. — Linné est nommé membre de la société économique de Celles.

Il fait paraître la deuxième partie du premier volume et le deuxième volume du *Systema naturæ.*

1768. — Il publie le troisième volume du *Systema naturæ*, dont l'introduction ne saurait être trop méditée.

1769. — Linné fait terminer la construction d'un musée à Hammarby, sur une colline élevée ; on y jouit d'une vue magnifique. Ses différentes collections y sont placées, et les curieux s'empressent de les y visiter. Les murs des salons de sa maison de campagne, ainsi que ceux de sa chambre à coucher, sont couverts de peintures à fresque représentant les plantes les plus remarquables des deux Indes. Linné reçoit du cap et de Maderaspatan des plantes curieuses, des oignons, et des graines qui lui sont envoyés par le gouverneur Tulbagh et par Kœnig.

1770. — Dans le mois de Juin, il est appelé de nouveau à Drottningholm, par ordre de S. M., pour coordonner les objets d'histoire naturelle déposés au musée.

Au mois d'Août de cette même année, il est visité par F. Calvert et par lord Baltimore, gouverneur du Maryland ; le prince royal, qui fut plus tard Gustave III, lui fait aussi une visite.

Lord Baltimore ayant reçu de Linné, pendant une seule matinée, une leçon d'histoire naturelle, le gratifie d'une superbe tabatière en or avec 100 ducats ; il lui donne en outre un nécessaire de douze mille écus.

Linné fait en Septembre une maladie grave ; mais il se rétablit assez promptement.

Il est nommé membre de la société de Philadelphie.

1771. — Le roi de France, Louis XV, fait demander, par l'ambassadeur de Suède, des nouvelles de sa santé. Voici en quels termes le conseiller-d'état C. F. Scheffer écrivit de Paris le 25 Février 1771 :

« Pendant mon séjour à Versailles, le roi de France s'est informé plusieurs fois de la santé de l'archiatre. Indépendamment de cette marque de bienveillance, il a voulu savoir dans quel état se trouvait le jardin botanique. Ce n'est pas tout, S. M. ayant recueilli de sa propre main diverses graines, m'a prié de les faire parvenir à Upsal en me disant : « Je crois que cela fera plaisir à M. l'archiatre, je vous charge de les lui envoyer. » Linné les reçut en effet. Il y en avait cent trente espèces; différentes plantes vivantes les accompagnaient.

Des cours particuliers sont faits aux étrangers dans le muséum de Hammarby : ils durent huit heures par jour.

Publication du deuxième *Mantissa.*

Solander, son meilleur élève, qu'il avait chaudement recommandé à ses amis de Londres, revient en Angleterre après avoir fait un voyage de trois ans autour du monde avec Cook et Bancks.

Il est nommé membre des sociétés savantes de Flessingue et de Rotterdam.

1772. Linné est recteur pour la troisième fois; pendant six mois que durèrent ses fonctions, la conduite des élèves fut exemplaire, et il ne s'éleva contre eux aucune plainte fondée, jamais semestre ne fut plus tranquille. A l'expiration de ses fonctions, les étudians de toutes les nations lui envoyèrent des députations pour le prier d'agréer l'expression de leur vive reconnais-

sance, et lui demander la permission de faire imprimer son discours de recteur. Thunberg et Sparmann, ses élèves, lui expédient des plantes du Cap; mais l'ingrat Solander ne lui adresse ni plantes ni insectes des terres australes. Forster, qu'il n'avait jamais vu, lui envoie de la Nouvelle-Zélande sa collection d'insectes des îles Canaries. Hill lui fait hommage de son *Systema plantarum*, ouvrage immense formant vingt-trois volumes in-folio, et d'une valeur de huit cents ducats.

L'académie d'Oxford lui fait parvenir la nouvelle édition de la *Conchyliologie* de Lister. Miller lui donne son *Botanical prints*, rempli des plus belles gravures qu'on pût voir, et classées d'après la méthode linnéenne.

Linné est nommé membre honoraire du collége d'Edimbourg le 3 Novembre.

Le roi d'Angleterre fait disposer le jardin de Kew d'après la méthode sexuelle, méthode déjà adoptée par le roi de France pour celui de Trianon.

1773. — Linné est malade d'une angine épidémique et fort souffrant de douleurs lombaires, qui se terminent par une ischiatique.

Il est appelé à Stockholm comme membre d'une société biblique.

Linné reçoit une foule de belles plantes qu'il doit à plusieurs de ses élèves voyageurs. Il essaie de naturaliser dans son jardin les plantes de Sibérie, dont les graines lui avaient été données par divers botanistes étrangers. Il espérait ainsi faire quelque heureuse acquisition pour la Suède.

Il est nommé membre de l'académie de Sienne.

La princesse de Bade-Durlach fait faire les dessins

(*Icones*) de toutes les plantes décrites par Linné. Les frais de cette entreprise dépassèrent quatre-vingt-dix mille ducats; jamais roi n'avait encore fait autant pour les sciences naturelles.

1774. — Le pape, qui d'abord avait défendu les écrits de Linné dans les états de l'Eglise, donne l'ordre de suivre les méthodes linnéennes dans l'enseignement des sciences naturelles.

Buffon, antagoniste de Linné, que toujours il avait combattu, est obligé, bon gré, mal gré (*nolens, volens*), de faire arranger les plantes du Jardin-du-Roi d'après le système sexuël; cela se pratiquait du reste dans la plupart des jardins botaniques, et dans les jardins particuliers des rois de France et d'Angleterre.

L'académie des sciences fait faire le portrait de Linné pour le mettre dans la collection de portraits de tous ses membres; il est fort ressemblant, ainsi que celui fait par Akrell.

Linné est appelé de nouveau à Stockholm comme membre de la commission biblique; mais il y donne fort peu de temps, et revient à l'étude de ses sciences favorites. Chaque fois qu'il allait à Stockholm, il logeait chez Baëk, son meilleur ami, qui le recevait comme un frère.

Au commencement du mois de Mai, en donnant une leçon dans un de ses cours particuliers, il a une légère attaque d'apoplexie, dont il ne pourra sans doute jamais se rétablir.

Mutis lui envoie de la Nouvelle-Carthagène et de la Nouvelle-Grenade, des plantes rares, collées et dessinées soigneusement, ainsi que des oiseaux très-bien conservés.

Vers Noël, le roi lui fait parvenir quatre voitures

de plantes conservées dans de l'esprit de vin, avec des fleurs et des fruits; il y avait en outre d'autres objets d'histoire naturelle venant de Sumatra; le tout se composait de deux cents boites ou caisses. Il se sentit revivre et se remit au travail, afin de classer et de décrire ces riches productions pendant les fêtes de Noël.

1775. — Le peintre Roslin, qui ne faisait guère de portraits à moins de mille platers, entreprend gratis celui de Linné : c'est le plus ressemblant de tous.

Le 12 Août, le roi vient exprès de Eckelsund à Upsal pour voir Linné, et reste avec lui tout un après-midi.

Linné est proclamé membre de la société *pro patria*, et reçoit encore du Cap, de ses élèves Thunberg et Sparmann, une très-belle collection de plantes.

Kœnig lui adresse aussi une grande quantité de plantes des Indes.

Linné boite, marche à peine, se fait comprendre difficilement, et peut à peine écrire.

1776. — Il reçoit du roi une lettre autographe.

Linné demande sa retraite. Le roi ne veut pas y consentir. Son traitement est doublé, et on lui donne deux grandes fermes pour lui et ses enfans.

L'impératrice de Russie lui accorde, en qualité de membre de l'académie de Saint-Pétersbourg, la médaille en or relative à la paix conclue avec les Turcs. Cette médaille avait une valeur de vingt ducats.

Horrebow et Berger, tous deux Danois, et Gruno, de Hambourg, viennent à Upsal en qualité d'élèves; mais Linné est si malade qu'il peut à peine leur parler, car la fièvre tierce se joint à la paralysie, et sa faiblesse est extrême. . . . .



C. Linné.

(60 ans.)

DERNIERS INSTANS DE LA VIE

DE LINNÉ.

ÉLOGE DE CE GRAND NATURALISTE.

Ici finissent les manuscrits autographes de Linné, et nous n'avons voulu altérer en rien la simplicité de ces précieux documens. Ils nous ont conduit jusqu'en 1776, et les mots qui les terminent nous ont préparé à la fin prochaine de ce grand homme. Dès 1774 Linné écrivait, en parlant de la première attaque d'apoplexie qui le frappa, que sans doute il ne pourrait jamais se rétablir entièrement, et dans une lettre adressée à Cusson en 1772, il parle déjà, quoique avec assez de résignation, des approches de la caducité. L'hiver le fait cruellement souffrir; il est, dit-il, faible et chancelant, mais si la mort l'épargne quelque temps, il ira visiter une fois encore son musée de Hammarby, et lui donner des soins.

Linné ne conserva pas l'intégrité de ses facultés intellectuelles jusqu'au tombeau; malheureusement il sentit cette triste décadence et la déplora; elle ne fut pourtant jamais complète, et l'on ne peut dire rigoureusement que l'homme physique ait survécu à l'homme intellectuel. On a parlé de la visite qui lui fut faite, en Septembre ou en Octobre 1776, par un savant étranger, sur les tablettes duquel il écrivit le mot *professor*, avec des caractères grecs et latins mélangés, et l'on a donné cette anecdote, que nous rapporterons plus loin, comme une preuve de sa décrépitude morale; mais la lettre qu'il adressa plus tard à Baëk, quoiqu'elle soit fort difficile à déchiffrer,

est pleine de sens et de raison. Ce n'est guères que vers la fin de 1777 qu'il perdit le libre exercice de ses facultés, et l'on peut s'étonner qu'il en ait joui aussi long-temps.

Aucun savant n'eut une plus longue carrière scientifique que Linné. La publication de son premier ouvrage, l'*Hortus uplandicus*, remonte à l'année 1731, et celle des *Plantæ surinamenses* à 1775. Il existe donc un intervalle de quarante-quatre ans entre ces deux publications. En 1775, il fit paraître huit thèses, et écrivit encore, l'année suivante, et de sa main, le protocole des cours de la faculté; enfin, quoique ses forces physiques déclinassent sensiblement, il continua néanmoins ses fonctions de recteur, et présida à la thèse d'Acharius, intitulée *Planta aphyteia;* mais, pendant le cours de cette année, sa mémoire s'affaiblit beaucoup, et son écriture devint illisible; il alla pourtant à la cour pour défendre les droits de la faculté d'Upsal contre les empiètemens du collège de médecine de Stockholm. Il vit le roi, qui lui accorda aussitôt, et avec une grande affabilité, l'objet de sa demande.

Peu après ce dernier voyage, Linné éprouva une nouvelle attaque, et fut paralysé du côté droit; il devint d'une maigreur excessive; ses sens étaient presque complètement émoussés; sa mémoire s'effaça au point qu'il oubliait les choses les plus faciles à retenir. La fièvre ne le quittait presque plus; il écrivit pourtant encore quelques lettres, et la dernière fut adressée à son ami Baëk le 9 Décembre 1776; on y trouve ces mots presque illisibles: « Dieu a résolu de briser tous les liens qui m'attachent aux choses terrestres. » Au commencement de 1777, il habitait Upsal, pronon-

çait des paroles sans suite et quelquefois même inintelligibles ; il avait, assure-t-on, oublié jusqu'à son propre nom. Il jouissait pourtant encore de quelques momens lucides; lorsqu'il voyait quelques-uns de ses élèves les plus distingués, ou qu'on lui parlait d'histoire naturelle, sa figure s'épanouissait à l'instant, et l'intelligence venait animer ses traits. Si l'on mettait devant lui ses propres ouvrages, il les feuilletait avec plaisir, et faisait entendre qu'il serait heureux d'être l'auteur d'ouvrages aussi utiles.

La saison étant plus avancée, Linné fut conduit à sa campagne de Hammarby, distante d'un mille environ d'Upsal, et il y demeura tout l'été. Lorsque le temps le permettait, on le transportait dans son jardin ou dans son muséum, afin qu'il pût voir ses collections et ses livres; après quoi on le reconduisait dans sa chambre; il paraissait plus gai d'avoir vu ses richesses.

Sa santé s'étant un peu améliorée en automne, il quitta la campagne et revint à Upsal; mais le mieux ne se soutint pas; aussi, quoiqu'il eût fait mettre sur le programme des cours de la Faculté qu'il désirait se rendre utile à l'Académie, autant que ses forces délabrées le lui permettraient, son fils prononça à sa place le discours d'ouverture comme professeur ordinaire.

Vers le commencement de l'hiver de l'année 1777, et peu de mois avant sa mort, Linné sortait encore de temps en temps; mais le cocher avait ordre de ne pas le conduire au-delà des barrières. En Décembre, il se fit placer sur un traîneau, et força son domestique de le transporter à Safja, qui n'est qu'à une lieue environ de la ville; celui-ci, s'étant refusé à le satisfaire, encourut de vifs reproches, et se vit contraint d'obéir. La famille ne voyant pas rentrer Linné à l'heure ac-

coutumée, conçut de vives inquiétudes, et envoya à sa recherche. On le trouva à Safja, étendu sur la couverture de son traîneau, fumant tranquillement sa pipe dans la cheminée du fermier. On eut de la peine à le ramener à Upsal, où il rentra fort tard. Ce fut là le dernier acte de cette volonté forte qui lui fit entreprendre et finir un si grand nombre d'ouvrages importans. Peu de semaines après, Linné n'était plus; il expira le 10 Janvier 1778, à huit heures du matin, à l'âge de soixante-dix ans, sept mois, dix-sept jours. On donne comme cause principale de sa mort une ulcération de vessie; mais on peut dire, avec plus de vraisemblance, qu'il mourut de vieillesse.

Linné emporta dans la tombe, avec les regrets de ses concitoyens, l'admiration des savans de tous les pays. Upsal fut dans le deuil le jour des funérailles. Le roi de Suède fit frapper une médaille en son honneur et lui fit élever un tombeau dans la cathédrale d'Upsal. Dirons-nous que ce généreux monarque l'avait anobli? La postérité dédaignera de s'en informer; mais elle redira avec attendrissement qu'il lui rendit un hommage unique dans les fastes de la science, en exprimant, dans le discours qu'il prononça aux États, l'année même de la mort de ce grand homme, de touchans regrets sur la perte qui venait d'affliger la Suède.

Linné était d'une taille au-dessous de la moyenne; mince, mais bien fait; sa tête était large; sa physionomie franche et ouverte. Ses yeux, vifs et perçans, avaient une expression de finesse très-remarquable. Il avait une santé robuste; dormait en été depuis dix heures jusqu'à trois, et en hiver depuis neuf jusqu'à six; il quittait le travail toutes les fois que son esprit

ne paraissait plus disposé à seconder ses intentions.

Le caractère de Linné se devine aisément par la nature de ses goûts; il désira la gloire et aima la louange; mais quel homme y fut jamais insensible? Il n'eut qu'une passion, celle de l'étude; qu'un désir, celui d'éclairer les hommes; indulgent envers la jeunesse, il n'oublia jamais qu'il avait senti long-temps le besoin de s'appuyer sur des protecteurs; aussi prodigua-t-il aux jeunes étudians, et ses conseils, et son argent. Son cœur était fermé à la haine; attaqué comme auteur systématique, la seule vengeance qu'il tira de ses adversaires fut de donner leurs noms à des végétaux hérissés d'épines, à feuilles couvertes de piquans, à fleurs peu apparentes, épigrammes innocentes qui ne pouvaient flétrir la mémoire de ses critiques, auxquels il dédaigna de répondre. Il disait ordinairement : « J'employerai les années qui me » restent à faire des observations utiles, et non à ré- » pondre à mes adversaires. Les erreurs en histoire » naturelle ne peuvent se défendre, les vérités ne » peuvent se cacher ; c'est donc à la postérité que j'en » appelle.» Tous les sentimens bienveillans trouvaient place dans son ame; il oubliait l'injure, mais non le bienfait. Son raccommodement avec Rosen fut aussi sincère que durable. Cliffort lui dut l'immortalité; Linné se plut à attacher le nom de son Mécène à plusieurs grands ouvrages qui passeront à la postérité la plus reculée. Vivement sollicité par Van-Royen de se fixer à Leyde pour y prendre la direction du jardin botanique, on le vit obstinément refuser cette offre, quoi qu'il fût alors dans le besoin, parce qu'on exigeait de lui qu'il classât d'après le système sexuel les plantes du jardin, rangées suivant la méthode de

Boerhaave; sacrifiant ainsi son amour-propre et l'espoir d'une existence heureuse et paisible, à ce qu'il croyait devoir à la mémoire de son bienfaiteur. L'amitié le trouva aussi fidèle que la reconnaissance. On sait qu'il publia les travaux d'Artedi sur les poissons, et que, dans une préface, qui doit être citée comme un modèle de bonne latinité, il déplora la mort de ce malheureux condisciple, et parvint à tirer de l'oubli ce nom qui lui fut cher.

On sait aussi combien sont touchantes les notices qu'il publia sur la fin prématurée d'Hasselquist, mort à Smyrne en 1752, et sur celle de Loefling, mort à Cumana en 1756. Esprit supérieur et profond, Linné sut allier à d'immenses connaissances en histoire naturelle, le respect des dogmes religieux, et parla de la Divinité comme en parlèrent Bayle, Haller, Locke et Newton. On lisait écrit au-dessus de la porte de son cabinet : *Innocue vivite*, *Numen adest.* « Vivez dans » l'innocence, Dieu est présent. » Les premières lignes écrites par ce grand homme, dans son système de la nature, sont une admirable profession de foi. « Éternel, » immense, sachant tout, pouvant tout, que Dieu se » laisse entrevoir, et je suis confondu; j'ai recueilli » quelques-unes de ses traces dans les choses créées; et » dans toutes, dans les plus petites même, quelle » force! quelle sagesse! quelle inexplicable perfection! » Les animaux, les végétaux, et les minéraux em- » pruntant et rendant à la terre les élémens qui servent » à leur formation; la terre emportée dans son cours » immuable autour du soleil dont elle reçoit la vie; » le soleil lui-même tournant avec les autres astres, et » le système entier des étoiles suspendu et mis en mou- » vement dans l'abîme du vide par celui qu'on ne peut

» comprendre ; le premier moteur, l'être des êtres,
» la cause des causes, le conservateur, le protecteur
» universel et le souverain artisan du monde. Qu'on
» l'appelle Destin, on n'erre point ; il est celui de qui
» tout dépend : qu'on l'appelle Nature, on n'erre
» point encore; car il est celui de qui tout est né :
» qu'on l'appelle Providence, on dit vrai; car c'est sa
» seule volonté qui soutient le monde ! » *

Il est des hommes dont le génie vaste et puissant devance les temps, plane au-dessus de leurs contemporains, et établit une ère nouvelle, qui date de leur apparition sur la terre. Quelle que soit la condition dans laquelle le sort les place ils s'élèvent ; quels que soient les obstacles qui se présentent ils savent les surmonter; s'ils cherchent la gloire dans les armes, les sciences ou les lettres, ils la trouvent, parce que la nature leur accorda avec une grande force de conception, une grande force de volonté, et qu'elle leur laissa entrevoir de bonne heure le but vers lequel devaient tendre tous leurs efforts.

Linné naquit naturaliste comme Pascal naquit physicien, Newton astronome, Voltaire poète, Napoléon soldat. Quoique le sol de la Suède ne s'enrichisse que d'un petit nombre de plantes, que les insectes y soient rares, et que les oiseaux y émigrent pour chercher un climat plus doux, Linné n'en sentit pas moins éclater de bonne heure son goût pour l'étude des sciences naturelles. Sous un ciel du nord, cet homme portait un cœur ouvert à toutes les inspirations qui semblent naître plus fréquemment dans les régions méridionales.

* *Système de la nature.*

Ainsi que Linné vient de nous l'apprendre, sa jeunesse ne fut qu'une longue lutte contre les contrariétés et la misère qui trop souvent éteint le génie naissant, mais qui quelquefois aussi le développe et le fortifie; poussé comme par instinct vers les sciences naturelles, il mit peu d'ardeur dans ses études, et se consola avec Tournefort de l'ennui que lui fit éprouver le recteur du gymnase de Wexio. Nous ferons remarquer en passant que la plupart des naturalistes ont commencé par étudier les plantes, et il doit en être ainsi : les animaux fuient l'homme, qu'ils redoutent; les minéraux, enfouis dans le sein de la terre, ne peuvent en être arrachés sans de longs et pénibles efforts; les végétaux semblent au contraire s'offrir à la main qui veut les cueillir, et cette partie de l'histoire de la nature, conduit nécessairement à toutes les autres. Le savant qui connaît une plante veut bientôt savoir le nom de l'insecte qui bourdonne à l'entour, celui de la chenille qui la dévore; il veut observer la nature du sol qui la nourrit, et se trouve ainsi conduit vers la zoologie et la minéralogie.

L'histoire de Linné est celle des sciences naturelles au dix-huitième siècle; elle offre peu d'incidens remarquables, si l'on veut exclusivement accorder de l'intérêt aux grands drames qui décident du sort des empires, et ne se lie, ni aux événemens politiques qui agitèrent l'Europe à cette époque, ni au grand mouvement qui poussa les esprits vers la liberté. Linné, devenu professeur, fut au comble de ses vœux et avait atteint la plus grande élévation à laquelle un savant pût prétendre, car en Suède, où les chaires donnent une grande considération et de forts émolumens, le gouvernement a la sagesse d'interdire

aux hommes qui cultivent les sciences avec succès, les emplois qui peuvent les en détourner. Toujours étranger aux intrigues des cours, Linné se complut dans la retraite. Véritablement sage, on ne le vit point ternir la réputation du savant en faisant blâmer l'homme d'État. Il acquit de grandes richesses sans vendre sa liberté, et une grande célébrité sans nuire à ses rivaux.

La réputation de Linné était européenne long-temps avant que la fortune lui eût souri. *Laudatur et alget.* « On le vante et il souffre ! » disait-il souvent. Combien de fois ce grand homme, justement fier de sa supériorité, n'a-t-il pas dû gémir d'être contraint de recourir à des protecteurs! Les bienfaits honorent ceux qui les répandent; mais ils mettent dans la dépendance ceux qui les reçoivent, et blessent la dignité de l'homme. Linné ne perdit heureusement rien de la sienne. Destiné à reculer les bornes de l'esprit humain et à marquer glorieusement son passage sur la terre, il dut, pour atteindre plus sûrement ce noble but, faire taire sa fierté révoltée, et la postérité doit lui tenir compte de cet effort pénible. Linné voyageant en Angleterre aux frais de Cliffort, pour perfectionner les sciences naturelles, me semble aussi grand que Linné, honoré de la faveur des rois, entouré de ses nombreux élèves dans ses domaines d'Hammarby ou de Safja.

Quoique Linné n'eût aucune idée de la liberté telle que nous la comprenons aujourd'hui, nul homme ne servit mieux les véritables intérêts de son pays. Il repoussa les offres de plusieurs souverains étrangers qui voulaient l'attirer dans leurs États, et fit tourner au profit de la Suède ses voyages et ses écrits. Il

publia une Flore et une Faune Suèdoises (1755), un Pan de Suède (1749), une Flore de Laponie, une thèse sur la nécessité de voyager dans la patrie, un mémoire sur les plantes susceptibles d'être naturalisées dans les Alpes suédoises, et une foule de travaux moins connus en France, qui tous avaient pour but l'amélioration de quelques-unes des branches de l'économie domestique du pays.

On a voulu comparer Linné à Aristote et à Buffon, et ce grand homme, qualifié de Pline du Nord, a reçu en outre, de la société des curieux de la nature, le surnom de *Dioscorides secundus*. Ces rapprochemens manquent de justesse : comparer Linné à d'autres naturalistes, c'est comparer Voltaire à d'autres littérateurs. Ces hommes sont, dans des genres différens, hors de toute comparaison, par l'étendue et la prodigieuse variété de leurs ouvrages. On pourra peut-être égaler Linné comme botaniste ou comme zoologiste, le surpasser même comme minéralogiste, mais personne ne pourra, réunissant à un degré presque égal les qualités qui font le grand botaniste, le zoologiste profond, le minéralogiste habile, se montrer réformateur heureux de toutes les branches de l'histoire naturelle.

Aristote, considéré comme naturaliste, était sans doute un homme d'un génie puissant; mais outre qu'il a traité plus particulièrement des animaux, on sait que, trop élevé au-dessus de son siècle et conséquemment trop isolé, il n'a pu, faute de matériaux, établir des classifications solides. Or, Linné brillait par cet esprit méthodique qui manquait au philosophe grec. Pline et Dioscoride ont rassemblé un très-grand nombre de faits, coordonnés avec assez de méthode; mais ils négligent trop souvent de les examiner et d'en

discuter la valeur. Leurs ouvrages semblent offrir le point de transition entre les temps d'ignorance où l'on compile tout sans choix, et les siècles éclairés où l'esprit humain, plus avancé dans sa marche, et par conséquent plus exigeant, n'adopte rien aveuglément. Ces hommes illustres ont vécu avant que les sciences naturelles fussent fondées; quelques-uns des matériaux qu'ils ont fournis, ont dû entrer dans l'admirable édifice élevé par Linné, avec lequel toutefois ils ne peuvent être comparés sans ignorance ou mauvaise foi.

Si nous voulions un instant établir un parallèle entre Linné et Buffon, nous verrions qu'il n'y a entre ces deux naturalistes aucune ressemblance véritable. Interprète toujours heureux de la nature, Buffon la peignit à grands traits, et sema d'aperçus ingénieux et d'hypothèses séduisantes un style toujours pur, facile et nombreux; Linné, au contraire, sacrifia toutes les qualités du style à l'une d'elles: à la concision; et cette concision est si étonnante, que souvent une seule page des écrits de ce naturaliste a donné lieu à de longues paraphrases, devenues quelquefois des ouvrages importans et volumineux. Pour que Linné soit éloquent, il faut que son ame ait été vivement émue; s'il admire Dieu dans ses œuvres, s'il paie un dernier tribut à l'ami qu'il a perdu, alors on peut reconnaître le grand écrivain et souvent même le poète à certaines expressions d'autant plus touchantes qu'elles sont toujours inattendues. Hors ces cas assez rares, le style de Linné est aphoristique et plein de choses. Le naturaliste français a voulu faire aimer la nature; le naturaliste Suédois cherchait surtout à la faire connaître: aussi l'a-t-il étudiée tout entière, tandis que Buffon ne s'est guère emparé que des sujets

qui pouvaient le faire briller comme écrivain. Linné dut faire école, et il le savait; aussi écrivit-il en latin. Buffon n'eut point cette prétention, aussi choisit-il la langue française, comme étant celle de ses concitoyens, pour lesquels surtout il écrivait. Les élèves de Linné et ses successeurs, marchèrent à la découverte des faits en le prenant pour guide, et ils trouvèrent l'illustration. Les continuateurs de Buffon ne purent le suivre que de loin; jaloux d'achever le tableau dont leur illustre maître avait saisi les plus grands traits, ils employèrent un style pompeux et riche d'images, pour peindre des êtres, fort admirables sans doute, puisqu'il leur a été donné de vivre, mais dépourvus d'intérêt, soit à cause de la nullité de leur rôle par rapport à l'homme, soit à cause de leur exiguité; ils tombèrent donc dans l'enflure, et nuisirent à la science qu'ils voulaient servir. Mais quelle que soit la différence de mérite des deux grands naturalistes, dont il nous est si doux de parler, on peut dire que leurs ouvrages forment un tout complet, car ils satisfont ces deux principaux besoins de l'homme intellectuel : admirer la nature et la connaître. On a dit du génie de Buffon, qu'il était pareil à la majesté de la nature; on peut dire de celui de Linné qu'il était aussi vaste et aussi varié qu'elle. Si l'un sembla né pour la peindre, l'autre parut créé pour la décrire.

En examinant avec attention l'ordre chronologique des écrits de Linné, on s'aperçoit facilement que ce grand homme comprit de bonne heure sa mission, et qu'il la comprit dans toute son étendue; l'esquisse du *Systema naturæ*, qui parut en 1735, en est la preuve. Cet ouvrage s'accrut constamment; mais

rien ne fut changé au plan primitif : il consistait d'abord en trois tableaux d'une feuille chacune, que les travaux de Linné et ceux de ses disciples ont accru si prodigieusement, que la treizième édition, celle de Gmelin, n'a pas moins de dix gros volumes in-8°. Le respect que les savans ont pour la mémoire de Linné est si grand, que toutes les éditions du *systema* qui parurent après sa mort, portent encore son nom glorieux. L'éditeur, quelle que soit sa célébrité et la part qu'il a prise au nouvel ouvrage, se contente de mettre après le titre, le mot *curante*, c'est à dire : par les soins de .... Gmelin, Willdenow, etc.

La plupart des ouvrages de Linné tendent à développer les idées mères, émises dans le *système de la nature*, ainsi qu'on peut le voir, pour le règne animal, dans une thèse ayant pour titre : *Oratio de memorabilibus in insectis* (1739); *Animalia Sueciœ* (1745); *Museum regis Adolphi* (1754); *Museum Ludovicœ Ulricœ reginœ* (1764); *Fauna suecica* (1745); et dans les diverses éditions *du système de la nature*, successivement accrues; pour le règne végétal, dans les *fundamenta botanica* (1736); *Bibliotheca botanica* (1736); *Genera plantarum* (1737); *Methodus sexualis* (1737); *Critica botanica* (1737); *Classes plantarum* (1738); *Species plantarum* (1753); *Calendarium Florœ* (1756); ouvrages qui, pour la plupart, sont devenus fondamentaux et qui ont servi à composer la philosophie botanique (1751); code admirable, que J. J. Rousseau déclarait être l'ouvrage le plus philosophique qui fût jamais sorti de la main des hommes; enfin, pour le règne minéral, dans une dissertation sur la formation des cristaux (1747) ; dans une thèse

traitant de l'accroissement de la terre habitable, etc. Auteur fécond et inimitable, si Linné n'a pas tout vu, son œil pénétrant a du moins tout entrevu. Mais de tous ses titres à la reconnaisance des savans, le plus beau est sans contredit celui de fondateur d'une langue scientifique. Ce grand homme, en réduisant chaque dénomination à deux mots, dont l'un est commun à toutes les espèces dénommées, et l'autre sert de signe distinctif à chacune d'elles, a offert aux hommes le plus puissant moyen de mnémonique que le génie pût trouver, et de ce côté sa gloire est impérissable.

Considéré comme zoologiste, Linné a le premier offert le règne animal dans l'ensemble de tous les êtres qui le composent; ses classifications sont ingénieuses et principalement établies sur les organes de la mastication, de la digestion, de l'allaitement; sur la forme des ailes dans les oiseaux; sur l'absence ou la présence des élytres dans les insectes, etc. Personne avant lui n'avait su mieux différencier les animaux des végétaux; aucun auteur n'avait encore su employer avec un succès pareil ces phrases synoptiques, modèles d'exactitude et de concision. Considéré comme botaniste, on lui doit un corps complet de doctrine, et le système ingénieux fondé sur le sexe des plantes. Avant lui, Gessner avait prouvé que la fleur et le fruit offraient les seuls caractères importans pour la formation des genres; Tournefort et Cæsalpin avaient publié de bonnes méthodes; les Bauhin, des synonymies exactes; la physiologie végétale naissait des observations de Malpighi, Grew et Hales; la méthode naturelle était fondée par Bernard de Jussieu, et la première idée du système sexuel avait jailli des

écrits de Burkhard et de Camérarius ; enfin, Vaillant avait établi les ingénieuses divisions qui séparent les plantes syngénèses. Mais ces travaux importans, que Linné sut mettre à profit, ne portent aucune atteinte à sa gloire ; car il est le premier qui ait su développer et généraliser ces idées éparses. Comme minéralogiste, il dirigea l'attention des naturalistes vers la forme des cristaux dont il détermina les principales modifications ; elles lui servirent à établir la première classification connue.

On conçoit qu'un homme qui se place à la tête des naturalistes, sous la triple qualité de zoologiste, de botaniste et de minéralogiste, ait dû faire oublier qu'il était en outre grammairien profond, puisqu'il fut chargé par son gouvernement de concourir à la traduction suédoise de la Bible ; médecin éclairé, puisqu'il publia des écrits importans sur diverses branches des sciences médicales ; antiquaire habile, puisqu'il discuta savamment sur les ruines des îles de Gottland, et d'Oeland ; et, enfin, agriculteur intelligent, puisqu'il publia une foule de brochures sur l'économie rurale. Mais ces travaux qui auraient suffi à des esprits moins élevés, pour leur faire acquérir une grande illustration, lui sont à peine comptés.

En créant pour les sciences naturelles un langage philosophique, Linné semble avoir dit à l'ignorance *tu n'iras pas plus loin.* Cet illustre savant a concouru plus qu'on ne le croit communément à l'émancipation intellectuelle. Il a prouvé une fois encore, qu'un simple citoyen, sorti des derniers rangs de la société, peut faire davantage pour le bonheur de l'humanité, que la plupart des hommes assis sur un trône, par le droit de la naissance, ou par le caprice du sort.

De tous les hommes des temps modernes qui ont cultivé les sciences, aucun n'a exercé une influence aussi marquée sur son siècle. Les conquérans reculent les limites de la patrie pour les voir quelque temps après reportées au point de départ : un traité enlève ce qu'un traité avait donné. Les littérateurs et les artistes essaient de former le goût de leurs contemporains, que de hardis novateurs parviennent bientôt à dépraver encore. Les savans, plus heureux, agrandissent le domaine des sciences, et en changent le langage, sans craindre de revenir jamais sur leurs pas ; c'est que chacun de leurs travaux a pour but la découverte de la vérité, et que ces sortes d'écrits sont impérissables comme elle. La gloire de Linné repose sur une base inébranlable. Fidèle à sa devise *, il fonda sa renommée en cherchant des faits nouveaux; personne n'en trouva davantage, et n'éclaira d'une plus vive lumière les sciences naturelles; non seulement il soumit leur marche à des règles invariables et sûres, mais encore il imprima aux sciences physiques, en général, un caractère nouveau. Il poussa les esprits vers l'ordre et la méthode, et fit partout substituer les faits aux hypothèses. On peut remarquer aussi qu'en simplifiant l'étude des sciences naturelles il rendit fructueux les travaux de ses successeurs, et leur procura une grande économie de temps qui tourna au profit du corps social, en accélérant la marche de l'esprit humain, dont l'impulsion est aujourd'hui si prodigieuse. Que de titres à la reconnaissance des hommes !

* *Famam extendere factis.*

1\.

Viro nobilissimo

D. JO: ELLIS

s. pl. d.

Car. Linnaeus
Equ.

multum me in aere tuo esse ingenue fateor ob gratiam singularem quam excepisti Solandrum meum; qui in literis nequit satis Tuas prae dicare laudes; dum eum excepisti omni paterno affectu; et non tantum eum ipse fovisti, sed apud amicos commendasti.

2\.

Min Kiaraste Hr Broder

nu forgår all patience och alla smultron. När får jag hoppas; jag wäntar att jag trå nar. Huru langt är Lille Broder Dack kommen? Hwarfore hera vij intet af Prathesan Bruden. När skall Hans Mt resa åt Finland, jag är

Min Kiaraste Broder

Upsala 1774
d. 4 julii

tydigste Linne

3\.

Salutem tibi plurimam dicit. cc. B. jussieu. Vale; Negotia Botanica prosequere, ut herbariae lumen adjicias; ego quoad nova cladhue incerta, officia mea praestandi occasionem laeto animo arripiam.

Parisiis 28° Junii 1754.

tibi Deditissimus et
Devotissimus cultor

Adanson

VIE
DE LINNÉ.

LIVRE DEUXIÈME.

CORRESPONDANCE.

La publication de la correspondance des naturalistes n'est pas toujours sans inconvénient pour leur gloire, et nous allons dire pourquoi. Les hommes de lettres qui s'occupent exclusivement de littérature, doivent nécessairement soigner leur style puisqu'ils traitent de matières qui seraient dénuées d'intérêt, si le style ne venait y jeter du charme et de la variété. Toujours préoccupés de cette idée, que leur correspondance peut faire un jour partie du domaine public, ils s'efforcent de la rendre digne d'être offerte au jugement de la postérité. Les naturalistes n'ayant rien de pareil à espérer, écrivent d'abondance et sans recherche, se bornant toujours au simple exposé des faits ou à leur développement, pour lequel les redites sont souvent nécessaires, afin de rendre intelligibles des matières ardues et en litige. Aussi arrive-t-il que la correspondance des plus grands naturalistes a toute

la gravité d'un mémoire académique, et qu'au lieu d'y trouver la grace et l'abandon qui font rechercher les moindres écrits de nos grands littérateurs, on n'y trouve que de la science ou de l'érudition. Hâtons-nous de dire, toutefois, que la correspondance de Linné nous a révélé une foule de faits intéressans qui le font voir sous le jour le plus favorable, et que la publication de ses lettres, mettant dans la confidence de ses goûts et de ses affections, fait aimer l'homme privé, tandis que la lecture de ses immortels ouvrages pouvait seule faire admirer l'homme de génie. C'est principalement sous ce point de vue que la correspondance de Linné peut être regardée comme ayant une véritable importance. Considérée comme monument scientifique, elle se ressent de la rapidité avec laquelle les lettres qui la composent ont été écrites, et celles-ci renferment des inexactitudes qui rendraient un long commentaire nécessaire. Les notes multipliées dont il faudrait les accompagner, feraient de cette collection un ouvrage volumineux qui serait sans résultat positif pour l'avancement de la science. On doit donc se borner à présenter de simples extraits de la correspondance de Linné, et c'est ce que nous allons faire.

Il a paru plusieurs recueils des lettres de Linné et de ses correspondans : les principaux sont, 1° *Collectio epistolarum quas ad viros illustres et clarissimos scripsit Carol. a Linne;* Hambourg 1792, in-8° de 194 pages; 2° *A selection of the correspondance of Linnœus, and other naturalist's from the original manuscrips; London* 1821, 2 vol. in-8° avec un très-grand nombre de *fac simile.* Indépendamment de ces deux recueils, dont le dernier est fort volumineux, on trouve plusieurs lettres de Linné, éparses dans une

foule d'autres ouvrages, notamment dans la préface de la *Floræ lusitanicæ et brasiliensis specimen: Coimbra* 1788; dans la première année des Annales de la société linnéenne du Calvados, dans celles de la société linnéenne de Paris, et dans les Mémoires du *museum* d'histoire naturelle de la même ville, pour 1827. Vandelli a aussi réuni quelques lettres de Linné dans le Catalogue des plantes qui croissent en Portugal, ouvrage publié en langue nationale, par ordre de l'académie de Lisbonne. Ces lettres imprimées ne sont que la plus faible partie de celles écrites par un grand homme qui fit école et qui eut des disciples dans toutes les parties du monde civilisé.

Les lettres de Linné ont été imprimées, tantôt isolées et tantôt accompagnées des réponses de ses correspondans; quelquefois même celles-ci sont seules connues; mais elles sont néanmoins du plus haut intérêt, car elles font connaître les matières qui faisaient le sujet principal de la correspondance, et renferment souvent des passages entiers des lettres de ce grand homme, fragmens précieux qu'il était important de conserver. D'ailleurs Linné n'eut de relations qu'avec ceux de ses contemporains qui se fondèrent une réputation solide et dont les noms figurent avec honneur dans les fastes de la science.

Telle fut la prodigieuse activité de la correspondance de Linné, qu'il déclara à l'abbé Duvernois, dans une lettre dont nous donnerons la traduction, que dix mains comme la sienne ne pourraient suffire à répondre à toutes les lettres qui lui sont adressées; et que quiconque le verrait, pourrait croire facilement qu'il ne fait autre chose que de répondre à ses correspondans, au grand détriment de ses travaux scientifiques.

Afin de satisfaire à un plus grand nombre d'éxigences Linné se décida à adopter la concision, dont ses livres offrent un si admirable modèle. Il proposait et résolvait les plus grandes difficultés avec une prodigieuse économie de mots. Le corps d'écriture est assez menu et difficile à déchiffrer ; les lettres sont inégales ; les *i* sont sans point, et les *t* ne sont point barrés : la ponctuation laisse beaucoup à désirer. Linné employait fréquemment des abréviations ; cependant son latin est facile à comprendre, à quelques obscurités près.

La première lettre connue est adressée à Rudbeck son bienfaiteur, elle porte la date du 29 Juillet 1731. La dernière fut écrite en 1777, et adressée au naturaliste français Cusson, médecin de Montpellier. Cette vaste correspondance renferme donc une période de 46 ans, et consiste en plus de mille lettres adressées à près de 160 personnes*.

Hâtons-nous de dire qu'on chercherait vainement dans ces lettres une seule pensée malveillante. Linné l'avait déclaré, il ne voulait répondre à ses critiques que par la publication de nouveaux ouvrages qui, en ajoutant à sa gloire, devaient forcer enfin l'envie à se taire : il y parvint, et ses adversaires désarmés se rangèrent presque tous parmi ses plus sincères admirateurs.

* Voyez, dans la vie anecdotique, la liste des correspondans de Linné, liste fort longue et qui cependant est loin d'être complète.

Olaus Rudbeck.

(29 Juillet 1731.)

Olaüs Rudbeck, professeur à l'université d'Upsal, naquit en 1670 et mourut en 1740, à l'âge de 70 ans. Son père, botaniste célèbre, cultiva les beaux arts et la littérature avec non moins de succès que la médecine. Olaüs Rudbeck enseigna avec distinction la botanique, et publia sur cette science plusieurs écrits fort estimés qui lui donnèrent une grande renommée; on lui doit notamment la relation d'un voyage en Laponie, dans laquelle il décrivit diverses plantes nouvelles. L'un de ses plus beaux titres de gloire fut d'avoir soutenu les premiers pas de Linné dans la carrière de l'enseignement. Le jeune naturaliste pénétré d'une vive reconnaissance parle de Rudbeck avec vénération dans plusieurs passages de ses mémoires, (1730 et 1731). Il lui consacra une plante de la famille des syngenèses et le lui annonça en ces termes * :

« Quand dans le cours incertain de la vie, l'homme est parvenu à se procurer, ainsi qu'à sa famille, une existence assurée, que peut-il désirer encore, si ce n'est de voir revivre son nom chez les races futures. Pour parvenir à ce but les uns étendent leur famille, les autres achètent des titres de noblesse et des ancêtres; ceux-ci élèvent des maisons élégantes et de vastes châteaux, ou s'occupent à fonder des édifices religieux; ceux-là convoitent les honneurs, d'autres enfin cultivent les sciences et les lettres, ou bien cherchent la gloire

* Cette lettre n'est pas écrite dans le style épistolaire ordinaire; c'est un compliment fort bien tourné, qui dut flatter beaucoup Rudbeck à qui il fut adressé le jour de sa fête.

dans les combats. Mais, à l'aide de ces divers moyens, cette prolongation d'existence ne dépasse guère un ou deux siècles. Les grandes richesses se divisent et disparaissent, les édifices les plus solides tombent en ruines, car les plus grandes villes ont été renversées, et les états les plus florissans sont devenus la proie du vainqueur. Jaloux de te donner l'immortalité, sage Rudbeck, je vais te consacrer une plante et la nommer de ton nom; seule elle pourra suffire pour éterniser ta mémoire et la porter chez nos arrières neveux. Aussi long-temps que la terre existera, et que chaque printemps la verra se couvrir de fleurs, la *Rudbeckia* conservera ton nom glorieux.

» Depuis long-temps les habitans de l'Illyrie ont oublié que Gentius les gouverna; on ne célèbre plus la valeur d'Eupator; Lysimaque et Valère ne vivent plus dans la mémoire des hommes; mais la Gentiane, l'Eupatoire, la Lysimaque et la Valériane, proclament tous les ans la gloire de leurs noms, que seules elles sauvent de l'oubli. Les écrits d'Esculape et ceux de Chiron n'existent plus, mais ces deux grands hommes revivent chaque année dans l'Asclépias et la Centaurée. Quand Auguste voulut ériger des monumens à Musa et à son frère Euphorbe, le premier eut une colonne de bronze sur le Forum, tandis qu'Euphorbe n'obtint que la dédicace d'une plante; cependant, le temps a renversé le monument qu'on croyait éternel, et conservé l'Euphorbe qui vit et meurt dans un même printemps; c'est aussi pour te donner l'immortalité que j'ai nommé une plante *Rudbeckia*, et j'avais de meilleures raisons de te rendre cet hommage qu'à tout autre, car quels droits un monarque aurait-il pour prétendre à de pareils honneurs? Tu as parcouru la

Laponie qu'aucun botaniste n'avait osé visiter avant toi, et après avoir étendu nos paisibles conquêtes, tu es revenu chargé des trésors enlevés à des plages lointaines, il est donc juste que tu obtiennes les honneurs du triomphe, et qu'un soldat portant tes couleurs soit placé à la porte de ta demeure.

» J'ai choisi une plante *élevée* pour rappeler ton mérite et les services que tu as rendus; *élancée* pour donner une idée de ta stature; je l'ai voulue *rameuse* et chargée d'un grand nombre de fleurs et de fruits, pour montrer que tu as su cultiver à-la-fois les sciences et les lettres. Ses fleurs radiées rendront témoignage que tu brillas parmi les savans comme le soleil parmi les astres; et sa racine vivace nous apprendra que chaque année te voyait revivre par de nouveaux ouvrages. Honneur de nos jardins, la *Rudbeckia* sera cultivée dans toute l'Europe, et dans les pays lointains, où depuis long-temps a dû pénétrer ton nom vénéré.

» Reçois cette plante, non pour ce qu'elle est encore, mais pour ce qu'elle deviendra lorsqu'elle portera ton nom. Je ne l'ai pas nommée pour en tirer vanité; mais pour honorer tes œuvres et te présenter l'hommage de ma gratitude, en retour des bienfaits dont tu m'as comblé. Ce n'est point un don que je fais, c'est une dette dont je m'acquitte. »

J. Amman.

Septembre 1736 — 18 Novembre 1740.

Jean Amman, d'une famille originaire de Suisse, naquit à Schaffouse en l'année 1707, et mourut professeur de botanique à l'académie impériale de

Saint-Pétersbourg. Quoique ce médecin ait payé prématurément sa dette à la nature, il était déjà connu avantageusement par quelques travaux estimables qui l'avaient fait admettre en qualité de membre correspondant de la société royale de Londres. J. Amman publia des *Stirpium rariorum in imperio Rutheno sponte provenientitium, icones et descriptiones* (Saint-Pétersbourg 1739, in-4°.) ainsi que plusieurs mémoires botaniques, ayant pour but de mieux faire connaître certaines plantes difficiles à étudier. Si une mort précoce n'eût interrompu les travaux de ce professeur, il eût marqué son passage sur la terre par un grand nombre d'ouvrages importans.

La correspondance d'Amman avec Linné s'ouvrit en Septembre 1736, et finit en 1740. Elle consiste en sept lettres écrites à des distances assez éloignées qui traitent uniquement de matières botaniques. Amman était un des opposans de la méthode sexuelle et de la nouvelle synonymie; il eut le courage de l'écrire à Linné. « Votre nouvelle méthode de classer les plantes, d'après le nombre et l'insertion des étamines et des pistils, lui dit-il, me semble assez convenable pour l'établissement des genres, mais elle est très-peu favorable pour fonder des classes. J'apprends que vous me blâmez de ce que j'ai écrit à Gronovius, relativement à votre nouvelle méthode. Je plaisantais, si je ne me trompe, dans ma lettre, et je ne puis supposer vous avoir sérieusement déplu, en remarquant combien, dans votre système, il y avait d'hommes pour une seule femme: ce qui est en opposition avec les usages reçus dans notre vieille Europe. J'écrivais dernièrement à Dillenius, continue-t-il, que votre système n'était guère susceptible d'être adopté, et telle

est encore aujourd'hui ma manière de voir, car, dans la méthode sexuelle, les plantes qui ont un même nombre d'étamines et de pistils sont, quoique tout-à-fait différentes d'ailleurs, placées dans la même classe. Quelle affinité y a-t-il, par exemple, si l'on veut en excepter le nombre des étamines, entre les genres *valeriana* et *cyperus, persicaria* et *campanula, gentiana* et *angelica, etc.* » (Lettres des... Septembre 1736, et 15 Novembre 1737.)

N'est-il pas extraordinaire qu'Amman ait pu méconnaître aussi complètement les véritables intentions de Linné. Où donc ce grand homme a-t-il déclaré vouloir conserver les affinités naturelles en créant sa méthode ? Les critiques de la plupart de ses adversaires ne renferment rien qu'il n'ait dit avant eux dans ses principaux ouvrages, et dans sa correspondance particulière (voyez surtout celle de Haller). Il a voulu donner un moyen commode de parvenir à trouver le nom des plantes, et il y a réussi; ne cherchons donc pas dans le système sexuel, un genre de perfection que son auteur n'a pu vouloir y donner.

Amman a aussi adressé à Linné quelques critiques sur la réforme synonymique; « vous promettez, dans votre *critica botanica*, de rendre compte, lui dit-il, des motifs qui vous ont décidé à changer la nomenclature des genres. Je présume que vous avez suivi à cet égard les règles tracées dans votre *fundamenta botanica,* quoique ces règles n'aient pas été généralement approuvées. Avez-vous sérieusement songé à ce que deviendra la botanique si chaque personne peut arbitrairement donner des lois et des règles pour changer des noms déjà connus et consacrés par les

auteurs classiques. Ne serait-ce pas menacer la science d'une confusion semblable à celle de la tour de Babel, etc. etc. » Ce langage ne peut nous surprendre; il était difficile que les réformes entreprises par Linné, ne trouvassent pas de nombreux opposans; pour juger une si haute capacité, il aurait fallu un génie égal au sien, et Amman, homme de mérite d'ailleurs, avait un esprit d'une portée médiocre. Rendons grace au législateur de la botanique d'avoir résisté à ces critiques injustes, et de nous avoir délivré de ces noms génériques adoptés ou créés par Amman lui-même, tels que *siphonanthemum, leontopetaloides*, *ricinocarpodendrum*, *pterospermadendrum,* et une foule d'autres plus dissonans et plus ridicules encore.

Les plantes dont il est particulièrement question dans cette correspondance sont : l'*ammania*, genre nouveau dédié par Linné à Amman, et qui fait partie de la famille des salicaires; le *Betula nana* que Linné décrit comme espèce nouvelle, quoique avant lui la *flore prussienne* l'eût fait connaître sous le nom spécifique de *pumila* ; le *Rubus arcticus* qui n'était autre chose que le *R. humilis* de Buxbaum, dont Linné avait omis de citer la synonymie; le *struthiopteris* de Cordus, *Struthiopteris germanica* de Willdenow, la plus belle des fougères européennes, si abondante dans les marais de l'Europe septentrionale, et qu'on sait être aujourd'hui naturalisée en Alsace, par les soins du professeur Nestler; le *ceratocarpum* (*Ceratocarpus arenarius*, Linn. sp : 1375.) des déserts de la Tartarie, qui sert de nourriture exclusive à une sorte de chèvre ; etc., etc.

Ce fut le docteur Amman qui fit connaître à Linné

les dispositions hostiles de Siégesbeck à son égard. « Siégesbeck, lui écrit-il (lettre du 15 Novembre 1737), homme d'un caractère difficile, fait imprimer en ce moment une dissertation critique, dans laquelle vos ouvrages sont sévèrement jugés. J'ai été à même de parcourir cette brochure qui est bien courte ; mais dont la méchanceté a dicté toutes les expressions. On peut dire la même chose des principes fondamentaux de botanique qu'il a mis en tête de sa brochure. » Linné pria Amman de lui faire passer cet ouvrage, celui-ci le satisfit, et lui adressa ce travail, peu de temps après, (23 Janvier 1738) avec une autre composition du même auteur, ayant pour titre : *Botanosophiæ verioris sciagraphia* *; il y a du Siégesbeck jusque dans ce titre, si âpre et si rude à prononcer.

Amman parle de la *Linnæa borealis* qu'il venait de recevoir de Sibérie, et qu'il connaissait alors sous le nom de *serpyllifolia* que lui donna Buxbaum. Siégesbeck ne voulut pas reconnaître le nom générique donné par Gronovius ; il appela cette plante *obolaria* pour donner, disait-il épigrammatiquement, la juste appréciation du mérite des ouvrages du naturaliste Suédois.

BOERHAAVE.

(13 Janvier 1737.)

On n'a trouvé dans les papiers de Linné qu'une seule lettre de Boerhaave. C'est une simple lettre de

* *Botanosophiæ verioris sciagraphia ; cui accedit ob argumenti analogiam Epicrisis in Linnœi systema plantarum, etc. Petropoli*, in-4°.

remerciement pour la dédicace du *Genera plantarum*. Elle est conçue en termes flatteurs, mais généraux, qui en rendraient la traduction peu intéressante ; elle porte la date du 13 janvier 1737, et a été conséquemment écrite dix-huit mois seulement avant la mort de ce grand médecin.

A. Haller.

(3 Avril 1737 — 10 Avril 1766.)

Albert de Haller, l'un des hommes le plus justement célèbres du siècle passé, naquit en 1708, et mourut le 12 Décembre 1777, membre du conseil souverain de la république de Berne où il était né ; il eut un savoir très-précoce ; enfant extraordinaire, il devint un homme plus extraordinaire encore. Poète, philologue, médecin, physiologiste, botaniste, zoologiste, Haller aborda presque toutes les sciences avec distinction, et serait encore l'un des écrivains les plus distingués du siècle passé, lors même qu'il ne se serait occupé que d'une seule d'entr'elles. Comme tous les génies qui brillèrent avec éclat, Haller aspira à une domination universelle, et redouta tous les rivaux qui pouvaient lui disputer la première place, ou marcher ses égaux. Sans chercher à faire ressortir cette faiblesse, dont les plus grands hommes ont donné des preuves plus ou moins nombreuses, nous dirons néanmoins, pour expliquer ce qui va suivre, que Haller témoigna hautement son dédain pour les trois hommes les plus illustres du 18e siècle : Rousseau, Voltaire et Buffon. Il disait du premier que c'était un rêveur éveillé ; du

second que sa réputation dépassait son mérite *, et du troisième qu'il avait assez d'instruction pour un gentilhomme français. Doit-on s'étonner qu'il ait cessé de voir en Linné un ami, pour ne plus voir en lui qu'un rival.

La correspondance entre Linné et Haller eut une grande activité, mais ne dura qu'un petit nombre d'années ; elle commença sous de très-fâcheux auspices : on avait persuadé à Linné, que Haller s'était rangé parmi ses antagonistes, et la lettre qui ouvre cette orageuse correspondance, témoigne à ce sujet les craintes les plus vives ; nous allons la donner textuellement ; elle fait trop d'honneur au caractère de Linné pour que nous ne la fassions pas figurer ici.

Linné à Haller.

« Trois ans se sont écoulés depuis que pour la première fois j'ai vu votre nom dans le journal publié à Nuremberg, sous le titre de *Commercia litteraria* ** ; la description que vous y donnez de l'*androsace**** me plut tellement que j'eus dès-lors le plus vif désir de vous connaître. Lorsque j'entrepris, en mil sept cent

* Un étranger se présente chez M. de Voltaire, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de Haller. M. de Voltaire le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand homme. « Vous m'étonnez, dit l'étranger ; M. de Haller ne parle certainement pas de vous de la même manière. — Eh bien, dit Voltaire, il est possible que nous nous trompions tous deux. » (*Volt.* édit. Déterv. t. 33. p. 200.)

** Ce recueil a paru de 1730 à 1745, et a fourni régulièrement un volume par année.

*** Vol. II, année 1731, page 380 et suivantes.

trente-cinq, mon premier voyage en Hollande, vous étiez occupé avec Gessner * à rédiger le *synopsis* des plantes de la Suisse. Six mois après, et à mon retour d'Angleterre, je revins en Hollande, où j'appris, non sans une grande joie, que vous vous livriez tout entier à l'enseignement de la botanique, et que vous y aviez de grands succès, ce dont je vous félicite de tout mon cœur. Il y a peu de jours, étant à Leyde, où je visitais le jardin dirigé par Van-Royen, on me montra votre thèse inaugurale sur la méthode à suivre pour apprendre la botanique sans maître **, et je la parcourus avidement. Elle m'a fait tant de plaisir que je ne puis résister au désir de vous en demander un exemplaire, coûte que coûte, vous promettant en échange quelque autre ouvrage qui pourrait vous plaire. Si quelques-uns de mes faibles écrits vous étaient agréables, je m'empresserais de vous les faire parvenir par la voie qui vous semblerait la moins onéreuse. Dites-moi, je vous prie, si vous désirez quelques plantes exotiques du jardin de Cliffort, et vous serez un des premiers auxquels j'en adresserai.

» Je vous sais occupé à établir les familles naturelles; plaise à Dieu que vous finissiez bientôt ce travail, et que vous le rendiez public; j'ai moi-même travaillé long-temps sur ce sujet, quoiqu'il fût peut-être au-dessus de mes forces, et je pense avoir réuni plus de matériaux que beaucoup d'autres personnes; néanmoins j'ai laissé bien des lacunes : il est douteux que je termine jamais ce que j'ai commencé. Je suis

* J. Gessner de Zurich, né en 1709, mort le 16 Mai 1790; il fut le plus intime et le plus ancien des amis d'Haller.

** *De methodico studio botanices, abique perceptores;* in-4°. Gottingue, 1736.

d'accord avec vous sur ce point, que des considérations uniquement tirées du nombre des étamines et des pistils ne peuvent conduire à une méthode naturelle. Le système que j'ai établi sur ces organes a pour but de disposer les hommes studieux à examiner soigneusement les parties de la fructification, auxquelles on était loin d'accorder toute l'importance qu'elles méritent. Adopter de préférence à toute autre méthode l'ordre alphabétique, me semble intolérable; mon système fera connaître les parties les plus intéressantes de la fleur, ainsi que leurs fonctions, et n'empêchera point de travailler au perfectionnement de la méthode naturelle.

» Mon ouvrage intitulé : *Critica botanica,* in-8°, est sous presse, ainsi que l'*Hortus cliffortianus,* in-folio; le *Genera* sera terminé d'ici à peu de mois; si vous désirez en avoir un exemplaire, j'aurai soin qu'il vous parvienne. La *Flora lapponica* a été finie cette semaine; elle a été dédiée aux membres de la société royale des sciences; je suis tombé dans la faute commune à presque tous les botanistes en conservant les synonymes de Gaspard Bauhin, je les aurais certainement retranchés si j'eusse lu votre dissertation.. Une plante d'Afrique vous a été dédiée dans l'*Hortus cliffortianus;* je désire que cet hommage ne vous déplaise pas; il me serait au reste impossible de faire disparaître cette dédicace, car le livre est totalement imprimé.

» Un de mes amis a reçu, il y a près d'un an, de M. Gessner une plante nommée *Stœhelina Halleri;* je voudrais bien savoir où elle est décrite, et ce que vous en avez dit; car elle nous est ici tout-à-fait inconnue.

» J'ai appris que les définitions de genre de Ludwig allaient paraître* : il suit la méthode de Rivinus. Je ne sais rien qui ait rapport à la publication de l'*Hortus petropolitanus* de Siégesbeck, mais la cinquième décade de l'*Histoire des plantes* de Martyn vient de me parvenir. Je déplore vivement la mort prématurée de Micheli **. Les deux dernières parties du *Thesaurus* de Séba *** n'ont point encore été données au public; ses héritiers se disputent sa succession, et prennent plus de soin des écus que de la réputation du mort.

» Lorsque j'étais à Oxford, Dillenius mettait la dernière main au *Phytopinax***** de Shérard, et il n'avait encore terminé que la quatrième partie : rien n'a paru depuis. Le *Thesaurus zeylanicus* de Burmann a été mis en vente au commencement de cette année; et je sais que ce même botaniste continue le magnifique ouvrage de Rumphius (*Plantæ amboinenses*); puisse-t-il enfin le terminer heureusement. Un jeune médecin allemand, Bartsch, vient, sur ma recommandation, d'obtenir la place de médecin ordinaire

* Voici le titre des ouvrages mentionnés dans la dernière partie de cette lettre :

Definitiones plantarum, *Lipsiæ* 1737, in-8°. — *Flora petropolitana*; *Berolini*, in-8°. — *Historia plantarum*, *Decades* IV; *Londini*, in-folio, 1729. — *Thesaurus rerum naturalium*; *Amstelod*, in-folio, 1734—1765. — *Thesaurus zeylanicus*; *Amstel.* 1731 in-4°. — *Herbarium amboinense*, *Amstel.* 1690—7551. in-folio.

** Né à Florence en 1679, mort le 2 janvier 1737.

*** Séba, pharmacien à Amsterdam, y mourut en 1736, à l'âge de 71 ans.

**** Cet ouvrage est demeuré inédit; on croit que le manuscrit existe dans la bibliothèque d'Oxfort.

de la société des Indes Orientales à Surinam. Il m'a promis la totalité des plantes qui croissent dans cette île, ainsi que toutes les semences qu'il pourra récolter. Si je ne les obtiens de lui je ne pourrai les obtenir de personne, car il m'est entièrement dévoué.

» Si vous m'honorez d'une réponse, veuillez l'adresser à Amsterdam, chez M. G. Cliffort, et vos lettres me parviendront exactement.

» Je me recommande à votre bienveillance, et vous désire toutes sortes de prospérités, etc. »

« *P. S.* Je reçois, à l'instant même, une lettre de Gronovius dans laquelle se trouve inclus, un billet d'Iselius qui lui est adressé de Strasbourg, sous la date du 10 Mai dernier, par son frère J. F. Gronovius. On y lit ce peu de mots : le célèbre Haller a résolu d'écrire contre la nouvelle méthode sexuelle. Il serait sans doute utile de faire connaître à Linné les dispositions dans lesquelles se trouve le professeur de Gottingue. J'ignore quel est le degré de confiance que peut mériter cet avis, mais quoiqu'il en puisse être, je crois devoir hasarder ici quelques réflexions que vous me pardonnerez sans doute, dans l'hypothèse même où la nouvelle donnée par Iselius serait fausse.

» Persuadez-vous bien que j'éviterai, tant que je le pourrai, d'entrer en controverse avec vous; vous n'aurez jamais de justes sujets de mécontentement à me reprocher de ce côté : loin de vouloir jamais être compté parmi vos ennemis, je veux grossir la liste de vos amis; vivons unis, je vous en conjure.

» Je me suis toujours plu à rendre à votre haut mérite la justice qui lui est due, et cela sans aucun effort. Pourquoi donc m'appeler aux armes? m'avez-vous jamais trouvé en opposition directe avec vous?

Faites-moi connaître les motifs qui m'ont fait encourir votre disgrace et vous me verrez prêt à vous offrir une complète satisfaction. Sachez-le bien, rien ne me coûtera pour éviter la guerre.

» Si la seule cause de l'agression dont je suis menacé se trouvait dans la publication de mon *systema*, rien ne serait plus injuste. Ai-je jamais rien écrit contre la classification que vous suivez, et ne m'a-t-on pas vu au contraire déclarer, dans une foule de circonstances, que si la méthode naturelle n'existait pas encore, deux auteurs avaient été bien près de la trouver? Peut-être donnerai-je un jour quelques essais sur cette méthode; mais je n'ai pas la prétention de pouvoir remplir l'importante lacune qui reste à faire disparaître. J'ai déclaré, *in systemate* p. 8, § 12, et j'ai répété, *Genera plantarum, præf.* p. 9, que la méthode naturelle devait être préférée, non seulement à la mienne, mais encore à toutes les autres; qu'en attendant néanmoins il fallait se contenter des méthodes artificielles. Devenez le fondateur de la méthode naturelle, et soyez certain que je m'en réjouirai sincèrement; vous n'aurez pas de disciple plus zélé que moi.

» Si vous avez trouvé des fautes dans mes ouvrages ne devez-vous pas, vous qui êtes plus éclairé que moi, me les pardonner? Quel est celui qui peut éviter l'erreur en étudiant une nature aussi vaste et aussi variée dans ses productions? Avertissez-moi amicalement de mes fautes, et vous aurez des droits éternels à ma reconnaissance. J'ai fait jusqu'ici tout ce que j'ai pu; un arbre ne peut pas acquérir toutes ses branches en un seul printemps.

» Beaucoup de botanistes distingués m'ont été connus,

et je n'ai reçu d'eux que des encouragemens. Personne n'a cherché à étouffer en moi ce désir insatiable de m'initier aux secrets de la nature ; pourquoi vouloir vous montrer plus sévère qu'eux tous ? Vous ferez plus sûrement briller l'éclat de votre génie par des travaux qui vous seront propres, qu'en vous efforçant de mettre à nu l'ignorance ou l'impuissance des autres.

» Croyez-moi, vous pouvez déployer avec assez d'avantage les trésors de votre étonnante érudition sans qu'il soit besoin, pour rehausser votre renommée, de vous attaquer à moi. Vous le savez : à leur début dans la carrière, les jeunes botanistes sont bouffis d'arrogance et toujours prêts à entrer en lice ; j'ai été moi-même dans de semblables dispositions, mais j'ai heureusement changé et je m'en applaudis ; plus tard ces mêmes hommes agissent autrement ; ils deviennent doux et modestes, soigneux de plaire à tout le monde et disposés surtout à ne proférer que des paroles obligeantes. Cette observation, que j'ai faite depuis longtemps, me dispose à croire faux le rapport qui m'est adressé ; car vous avez déjà vieilli dans la science et votre réputation est honorablement établie.

» Je me suis fait ce que l'on me voit être, seul, et en observant les règles tracées dans votre plan d'études ; je suis peu habile encore ; mais s'il suffit pour acquérir votre savoir de vous avoir eu pour guide, je puis espérer de devenir un jour ce que vous êtes devenu. Ni vous, ni aucune autre personne livrée à l'instruction, ne peut décemment s'occuper de controverse. Il faut que les professeurs évitent soigneusement de se commettre avec leurs élèves, qui doivent toujours être confians et respectueux. Si le disciple découvre dans le maître des faiblesses qui le rappro-

chent trop de lui, c'en est fait de sa considération : elle est perdue. Tout homme qui veut régenter les autres, doit éviter de s'exposer à la censure, car est-on bien sûr de ne faillir sur rien? Nous avons un exemple de cette vérité, par ce qui est arrivé dernièrement à l'un de nos plus illustres professeurs, et le plus bel ornement de notre académie. S'étant livré, sans mesure et sans relâche, à des attaques réitérées contre de méprisables pédagogues, il reçut de l'un deux un châtiment si sévère qu'il est douteux qu'il s'en relève jamais entièrement. Un très-habile médecin me disait, il y a peu de jours, qu'il aimerait mieux renoncer à sa profession que de descendre à des controverses publiques.

» Mettez sous vos yeux la liste des auteurs qui ont aimé la polémique, et dites-moi ce que chacun a gagné en bonheur ou en considération. Matthiole a-t-il, en se mêlant de controverses, ajouté à la réputation qui l'a fait l'un des plus grands hommes de son temps? A quelle personne pensez-vous que puisse plaire l'épithète de *furibond*, donnée par Fuchsius à son adversaire, et celle de *chien galeux*, qu'il reçut en échange? Quels fruits ont retiré Ray et Rivin de leurs mutuelles attaques? Dillenius ne regrette-t-il pas tous les jours que Rivin l'ait contraint à descendre dans l'arène, et la victoire qu'il a remportée a-t-elle ajouté à sa renommée? Threlkeld lui a donné récemment un juste sujet de guerroyer; mais, plus sage cette fois, il refusa de ramasser le gant qu'on lui jetait, et resta prudemment sous sa tente. Enfin Vaillant, cet illustre observateur, qui voulut disputer le sceptre de la botanique à Tournefort, fut blâmé de tout le monde et compromit sa gloire, en voulant attaquer celle d'un grand homme.

» Je ne craindrai pas de l'avouer, je redoute le combat : vainqueur ou vaincu je ne sortirais pas sans blessure de la mêlée ; le temps a trop de prix à mes yeux pour que je ne cherche pas à l'employer plus utilement. Si nous prenions une fois les armes, qui sait si nous voudrions les déposer jamais, et si ce ne serait pas une guerre à mort. Je suis d'ailleurs trop jeune pour consentir à passer ce que j'ai encore à vivre dans les combats. N'oublions pas que ces querelles qui pourraient intéresser nos contemporains, sembleraient à nos descendans des puérilités indignes de les occuper. D'ailleurs, songez-y bien : vous auriez plus à perdre que moi dans ces débats ; car je puis sans rougir recevoir des conseils sévères de vous ; en serait-il de même pour ceux que je pourrais vous donner?

» Le voilà donc cet homme que vous voulez traiter en ennemi, il vient vous demander instamment votre amitié ; si vous la lui accordez, soyez certain que vous obtiendrez plus de véritable satisfaction en acquérant un ami, que vous ne pourriez retirer de gloire en accablant un adversaire ; mais pourquoi croire à de pareilles dispositions? vous avez trop de noblesse d'ame pour songer à attaquer quelqu'un qui ne vous a point offensé, et que ses ennemis auront sans doute calomnié auprès de vous. Pourtant, si contre toute attente je ne pouvais obtenir cette paix que je vous demande avec tant d'instances, j'espère vous trouver du moins assez généreux pour me transmettre vos critiques aussitôt après leur publication, vous promettant de vous adresser directement mes réponses manuscrites.

» Si tout cela reposait sur une fausse supposition,

j'aurais à vous demander pardon de vous avoir écrit si longuement pour rien.

» Adieu, veuillez me répondre. »

La réponse de Haller ne se fit pas attendre, elle est datée du 14 du même mois, et conçue en termes convenables. Haller, en commençant sa lettre, qualifie Linné de *son cher ami,* afin qu'il puisse juger au premier coup-d'œil, de la fausseté de la nouvelle qu'il a reçue de Gronovius; il a dit seulement à son ami Stæhœlin, qu'il ne croyait pas à la possibilité de se servir du système sexuel; mais jamais il n'a formé le projet d'entrer en controverse avec Linné, ni avec quelque personne que ce fût. « Les véritables amis de la science, continue-t-il, doivent rester unis, afin de travailler de concert à son avancement. La lettre qu'il vient de recevoir lui a fait connaître le caractère de Linné avec avantage. Celui qui peut se montrer aussi sage et aussi retenu envers un homme qu'il regarde comme un adversaire, sera certainement bon et affectueux à l'égard d'un homme bienveillant. » Haller assure Linné que quand ses opinions seront différentes des siennes, il les discutera dans le secret de la correspondance; il convient que dans sa dernière brochure il a parlé du système sexuel, mais de manière à ne pas nuire à la réputation de son auteur, et à ne point condamner ses opinions d'une manière tranchée; il termine par cette phrase obligeante : « Ce que je souhaite surtout que vous sachiez, c'est que j'ai toujours eu une haute estime pour vous, et que maintenant cette estime va devenir de l'amitié. »

Ainsi commença cette correspondance qui devait être si orageuse, et qui ne devait point servir à cimenter une amitié durable, que le caractère honorable de ces

illustres naturalistes eût rendue si douce. Ces deux hommes supérieurs n'osaient-ils donc s'avouer qu'ils se redoutaient mutuellement, et doit-on croire qu'ils ne voulaient pas rompre ouvertement aux yeux du monde savant, de peur de perdre quelque chose de leur considération personnelle? Peut-être n'étaient-ils pas sincères, et la défiance se glissa-t-elle entr'eux, dès le début de leurs relations. L'analyse de leurs lettres résoudra sans doute ces questions : Haller et Linné méritent bien qu'on étudie leurs caractères dans ce qu'ils offrent de bon et de mauvais.

Les lettres des deux nouveaux amis se succédèrent avec assez de fréquence; celles de Linné renferment une foule de nouvelles scientifiques qui avaient alors un très-grand intérêt; fort éloigné de penser que jamais sa correspondance pût être imprimée, il donna à Haller des preuves de la plus grande confiance, en lui faisant connaître ce qu'il pensait du mérite des botanistes ses contemporains. Haller, en publiant ces lettres confidentielles, a violé le secret de l'amitié, et rien ne le rend excusable aux yeux de la postérité. Ce qu'il dit même dans la préface placée en tête de sa correspondance latine, semble encore ajouter à ses torts. « On pourra voir, écrit-il, par les lettres de Linné, combien peu j'ai été jaloux de *cet homme*, et combien il me fatigua par ses contradictions. Il ne m'est donc nullement désagréable de pouvoir me défendre d'une imputation injuste par le témoignage même de Linné *. » Ainsi

* *Ex Linnœanis epistolis apparet quam non invidus in virum fuerim, etiam cum suis objectionibus me lacessivisset; neque displicuit mihi injustam accusationem proprio Linnœi testimonio refutare.*

le désir seul de se justifier d'une imputation vague suffit à Haller pour publier des lettres qui pouvaient, sinon compromettre la gloire de Linné, du moins lui faire des ennemis et troubler son repos; et à quelle époque encore ? lorsque la vieillesse annonçait à Haller et à Linné que la mort était proche et qu'il fallait se hâter de se donner le baiser de paix; serait-il vrai que la vieillesse est inexorable? On dit que l'illustre Suédois en apprenant la publication de sa correspondance privée, en fut si vivement affecté que sa santé déclina dès ce moment, et qu'il éprouva bientôt une première attaque d'apoplexie. Quelle dut être la douleur de Haller s'il connut les terribles effets de son indiscrétion ! Mais continuons d'analyser les lettres de Linné : celui-ci, rassuré sur les sentimens de son nouvel ami, se livra sans réserve aux charmes d'une correspondance intime. Il se réjouit d'apprendre que la nouvelle reçue de Strasbourg n'eût aucun fondement, et répéta encore qu'il ne redouterait rien tant que d'avoir Haller ou Dillenius pour ennemi. Linné fait un envoi de livres, et demande à Haller des renseignemens sur la nature des séminules des mousses, qu'il avoue naïvement ne pas connaître; il assure que Cliffort et les autres botanistes hollandais sont dans le même cas. Cette lettre (5 Avril 1737) abonde en renseignemens curieux sur diverses plantes et renferme les caractères génériques de l'*halleria,* plante d'Afrique, de la famille des scrophulariées. Linné annonce qu'il travaille à son *Hortus cliffortianus,* et qu'il a, à chaque instant, l'occasion d'admirer, en déterminant les syngenèses, l'extrême sagacité de Vaillant. On trouve dans cette lettre un paragraphe curieux dans lequel Linné classe

en deux mots, et avec la concision qui lui est propre, les principaux botanistes hollandais, anglais et suédois. Haller (24 Mai 1737) apprend à son correspondant qu'il s'occupe sans relâche du *synopsis* des plantes de la Suisse. Il a vu, dit-il, et différentes fois, les semences des *marchantia*, des hépatiques, de la *lunularia*, du *marsilea* et des *muscoides*. Les fleurs lui semblent uniquement consister dans une multitude de petits anthères, et il a eu le plaisir de voir les lames (étamines) se rouler et se dérouler avec promptitude par un mouvement qui leur est propre. La lettre de Linné, en réponse (8 Juin 1737), est du plus grand intérêt, et nous ferons remarquer que ces lettres ont en général une très-grande supériorité sur celles de Haller. On y lit avec plaisir plusieurs développemens relatifs à la nomenclature, que Linné défend avec esprit et chaleur. « Vous me demandez, dit-il, pourquoi la terminaison en *oides* me déplaît? c'est qu'elle est l'asile de l'ignorance. Depuis quelque temps les botanistes modernes ont créé une foule de ces noms en *oides*. Qu'on me fournisse mille genres nouveaux, et je promets de les nommer de cette manière, immédiatement. Vous avez sans doute remarqué l'abus que je vous signale dans une foule d'ouvrages nouveaux. Je n'aime pas les noms qui traînent une longue *queue* après eux; les noms appendiculaires bouleversent, et troublent tout-à-fait la mémoire. Voyez plutôt, *alsine* et *alsinoides*, Raj. *alsineta*, Dill. *alsinastrum*, Vaill. *alsinastroides*, Kr. *alsinastriformis*, Pluk. *alsinanthemos*, Rai. *alsinanthemum*, Kr. Pouvez-vous retenir ces noms facilement? pour moi, j'avoue que je ne puis retenir ni ceux-ci, ni ceux qui leur ressemblent; il faut faire cesser un si grand abus? Vous

voulez savoir pourquoi je blâme votre *rapunculoides* et votre *lychnidea*, dont les noms dérivent de *rapunculus* et de *lychnis;* c'est que l'on ne doit conserver que les genres naturels soigneusement établis, et se garder d'introduire un genre fondé sur une différence unique. Tout botaniste qui veut créer un genre doit s'assurer d'un caractère essentiel. Le nombre des loges dans le fruit n'en est point un, ainsi que vous avez pu vous en assurer dans le *ruta*, l'*evonymus*, la *moschatellina* et l'*orobanchoides*, où ce nombre est variable. Comme vous maintenez les classes naturelles, je ne doute pas que vous n'insistiez plus encore sur les genres naturels, car ceux qui ne le sont pas sont plus préjudiciables aux progrès de la science que les classes artificielles elles-mêmes. Quand les genres sont bien distincts pourquoi ne pas avoir des noms qui le soient aussi? autrement qui empêcherait de nommer le *cerasus*, *prunoides;* le *malus*, *pyroides*, etc. Trouve-t-on de semblables noms chez les anciens? Ne doit-on pas craindre qu'on étende cette nomenclature vicieuse au règne animal et qu'on en vienne à appeler le canard une petite oie, *anseroides;* le cygne, une grosse oie, *anserastrum*, etc. Pensez, je vous prie, aux inconvéniens qui résulteraient d'un pareil abus. Je ne puis m'empêcher de sourire quand je pense à ce botaniste qui, trouvant un *convolvulus*, à tige redressée, se crut par cela seul autorisé à former un nouveau genre qu'il nomma *convolvuloides*.

» Je vous sais opposé à mes innovations relatives à la nomenclature, et disposé à écrire contre elles*. Les

* Haller a déclaré n'avoir jamais eu ce projet.

botanistes n'avaient jamais abordé complètement la doctrine des noms; cette partie de la science étant demeurée intacte, je m'en suis emparé. Si l'on réunissait la totalité des noms génériques qui ont été adoptés et changés depuis Tournefort jusqu'à ce jour, on en trouverait plusieurs milliers; quelle est donc la cause de ce peu de stabilité? je la trouve dans l'absence totale de règles destinées à fixer la synonymie botanique; tous les noms spécifiques sont vicieux, rien n'est plus certain; et nos successeurs s'en convaincront. Si donc ceux-ci doivent être changés, pourquoi ne changerait-on pas les noms génériques reconnus faux? Peut-on penser que les écrivains qui viendront après nous, adoptent, seulement parce que l'ancienneté leur aura donné une sorte de sanction, des noms tels que, *monolasiocallenomonophyllorum*, *hypophyllocarpodendrum*; je vous le demande, peut-on tolérer des noms barbares, des noms terminés en queue, des noms bâtards?

Haller dans sa réponse en date du 3 juillet 1737, convient que l'on a poussé trop loin le mode de nomenclature en *oides*, mais il soutient pourtant encore que dans une méthode, ou disposition synoptique, cette addition n'a aucun inconvénient, parce qu'elle donne au nom adopté une signification bien préférable aux mots vagues, pris chez les anciens. Dans cette même lettre Haller montre combien était grande la prédilection qui l'entraînait vers la botanique: « J'ai dirigé, écrit-il, toute mon attention sur les plantes de Suisse, mais en partageant mon temps entre la botanique, l'anatomie, et l'exercice de la médecine; bien différent en cela de vous qui êtes un prêtre entièrement dévoué au culte de Flore; j'ai

étudié la botanique en dépit de tous les obstacles, depuis 1728, année pendant laquelle j'entrepris un pénible voyage de 200 lieues, à pied, à travers les Alpes. Ma famille a toujours condamné mes goûts, et pourtant je ne me repens pas de les avoir satisfaits, je regrette même de ne pas avoir eu plus de temps à donner à cette étude favorite. »

Peu de temps après (1737), Linné écrivit une longue lettre à Haller; renfermant de nombreuses observations critiques sur le *Synopsis helvetica* qui venait de paraître. Il débute par cette phrase: « S'il est vrai que vous soyez certain de mon affection et de mon estime, quoique vous ne m'ayez jamais vu, vous prendrez en bonne part les remarques que je vais faire sur votre dissertation; il m'a suffi de la parcourir pour m'assurer de la grandeur de l'entreprise, et pour voir qu'aucun botaniste, à l'exception de Dillenius, ne pouvait vous être comparé. Vous méritez de grands éloges, et si je fais la part de la critique c'est uniquement dans l'intérêt de mon instruction; ce qui me reste à vous dire ne sera connu que de vous et de moi. » La plupart des observations annoncées, sont présentées sous la forme de doutes, et Haller, lui-même, a reconnu que presque toutes étaient fondées; il déclare dans sa réponse (12 Septembre 1737), et pour s'excuser, que son ame était péniblement affectée, quand il composa l'ouvrage critiqué; il venait en effet de perdre une épouse adorée et dont il parle avec amour. Cependant il relève les critiques qui lui sont adressées avec quelque amertume. « Votre lettre et les dissertations que vous dirigez contre moi, me sont parvenues.... vous admirez Magnol, que certainement vous n'avez pas lu...

mais vous, qui semblez prendre tant de plaisir à me critiquer, avez-vous bonne grace à parler de l'indulgence que se doivent les botanistes... Je ne puis être accusé de vous avoir copié à l'égard de l'*unifolium*, puisque ma description a été faite avant que j'eusse lu une seule ligne de la vôtre; rien ne me tourmente plus que d'être accusé de plagiat..... Vous me censurez amèrement en défendant Pontedera, et quand vous me blâmez d'avoir noté les erreurs de Dillenius et de Vaillant, vous semblez oublier que vous-même les critiquez à chaque instant sans adopter jamais aucun de leurs noms. » (12 Septembre 1737.)

Ici commence à éclater cette mauvaise humeur qui se changea en une animosité qu'on vit s'accroître avec les années. Linné, qui croyait à la franchise de son correspondant, lui avait écrit sans réserve et dans le secret de la correspondance; mais Haller avait plus de susceptibilité que de véritable affection. Il est certain du moins qu'on ne trouve dans les lettres du professeur de Gottingue aucune phrase amicale qui puisse être mise à côté de celle-ci, que Linné lui adressa pour dissiper son humeur chagrine. « La lettre dans laquelle vous me dites que j'ai écrit dans des intentions malveillantes, m'a fait bouillir le sang dans les veines. J'atteste le Tout-Puissant, qu'aucun botaniste n'est placé plus haut dans mon estime et ne m'est plus cher que vous! ne pensez pas mal de moi. Vous me paraissiez être d'un caractère franc, et je comptais que vous recevriez de moi, comme je l'aurais reçu de vous, tout ce qui se présente à une plume qui glisse avec rapidité sur le papier dans des heures de loisir..... Je suis fâché que vous ayez mal pris ce que j'ai écrit concernant *l'unifolium;* je n'ai cherché à

rendre compte que d'un pur hasard qui nous a fait nous rencontrer, etc., etc. Jugez-moi mieux; je ne suis pas méchant, et si j'étais mal disposé pour quelqu'un, certes ce ne serait pas pour vous. » Celui qui douterait que Linné aimât réellement Haller, n'aurait plus aucun doute à ce sujet en lisant ce passage de la même lettre (8 Octobre 1737), qui, adressée à un autre homme que Haller, et par un autre homme que Linné, pourrait sembler manquer de dignité. « Je n'ai pas le temps de vous en écrire davantage à présent; je vous prie seulement de bannir de votre esprit tout ce qui, dans ma dernière lettre, a pu vous déplaire. Continuez-moi votre bienveillance accoutumée, et jamais je ne vous donnerai aucun sujet de mécontentement; vous m'aimerez, j'espère, lorsque vous m'aurez vu, et que vous connaîtrez mon caractère. Je suis éloigné de vous et mes ennemis eux-mêmes peuvent vous dire combien je vous estime. Je gémis d'avoir blessé votre noble cœur; je déplore ma faute et vous en demande un généreux pardon. Vous aurez de moi pleine satisfaction, soyez comme auparavant mon ami.... »

Et Haller, du vivant de Linné, a osé imprimer de pareilles lettres, et il n'a pas craint pour sa gloire, en cherchant dans cette publication des moyens de justification! En vérité, ce qu'il peut y avoir de petitesses dans un grand homme, console souvent de ne point l'être. Haller se montra satisfait de cette réparation; et la correspondance continua pendant quelque temps sur un pied amical.

Linné, dans sa lettre du 3 Janvier 1738, annonce à Haller qu'il va quitter Leyde et se diriger sur Gottingue, afin de lui demander des leçons de muscologie. Il commence à être question de Heister, et de Siéges-

beck chargé, par lui, d'entrer en lice avec Linné. « Mon vieil ami Ludwig, dit celui-ci, est disposé à me combattre; mais je serai aisément vaincu, car je dépose d'avance les armes, et ne veux pas me défendre. » Haller (9 Janvier 1738) approuve Linné de mépriser les misérables attaques dont on le menace, il lui apprend que Ludwig veut aussi vivre en paix. Linné (23 Janvier 1738) attribue à Haller ce changement inespéré dans les dispositions de Ludwig, et le remercie; toutefois, il le prie de ne point prostituer sa plume à écrire à Heister et à Siégesbeck; ce qui d'ailleurs serait superflu, quant à ce dernier du moins, puisque le mémoire critique est déjà imprimé. Il parle dans une autre lettre (Mars 1738) de la brochure de Siégesbeck; mais comme nous avons cité ailleurs les expressions acerbes de son adversaire, nous ne les reproduirons pas ici. La lettre de Linné, en date du 22 Juin 1738, est écrite de Rouen, où il attendait le départ d'un bâtiment qui devait le ramener en Suède. Il apprend à Haller, qu'il est resté un mois à Paris où il a visité les magnifiques herbiers de Surian, de Tournefort, et ceux des Jussieu. Les livres d'histoire naturelle qu'il a vus dans les bibliothèques de Paris, lui donneront facilement les moyens de doubler les matières qui doivent entrer dans son livre intitulé : *Bibliotheca botanica;* il regrette de ne pouvoir retourner en Suède par l'Allemagne, ce qui lui aurait fourni les moyens de voir son ami à Gottingue; il prie Haller de soigner sa santé qu'on lui a dit être mauvaise.

La réponse de Haller à cette lettre est la plus amicale de toutes celles qu'il écrivit à Linné; elle valut au professeur de Gottingue une marque éclatante

d'affection, car il reçut de Suède, peu de temps après, une biographie autographe, devenue un monument historique du plus haut intérêt; Haller lui avait écrit en ces termes: « Adieu, mon cher ami, puissiez-vous jouir d'une santé parfaite, et continuer vos travaux botaniques. Des occupations de différente nature, m'entraînent loin de ce qui me plaît le plus; mais mon inclination particulière, me ramène toujours vers la déesse des fleurs; je désire pouvoir consacrer à la botanique, mes loisirs et ma vieillesse. J'employai ma fortune à rassembler des dessins, des plantes et des livres; vous, de qui Flore attend plus que de tout autre, puissiez-vous mettre à profit tous vos avantages, et vivre quelque jour sous un ciel plus propice. S'il arrive jamais que mes concitoyens m'engagent à venir me fixer parmi eux, ou que je revienne de mon propre mouvement dans ma patrie, comme cela pourrait fort bien arriver, c'est vous que je choisirai pour me succéder dans la direction de mon jardin, et dans toutes les prérogatives attachées à ma place. J'ai déjà parlé dans ce sens aux personnes de qui la chose dépendrait, le cas échéant (24 Novembre 1738). » Sans chercher à diminuer en rien dans cette circonstance, le mérite de Haller, nous ferons observer que cette offre était vague et purement conditionnelle, et que le savant professeur usait seulement alors du droit de se choisir un successeur, car le professorat et le jardin n'étaient pas de ces choses qu'on transporte en allant se fixer dans une autre contrée. Linné, toutefois, accueillit cette proposition avec la reconnaissance la plus vive et parut même embarrassé de trouver des termes qui pussent la peindre; laissons-le parler lui-même.

« Quoique votre lettre porte la date du 24 Novembre de l'année dernière, elle ne m'a été remise que le 12 de ce mois, par un ministre de l'église allemande, à Stockholm. J'ignore quelles peuvent être les causes du long retard qui m'a si long-temps privé d'un gage inappréciable de votre amitié.

» Votre noble procédé m'a rappelé celui du digne Hermann envers Tournefort : il offrit, vous le savez, au botaniste français, de résigner en sa faveur la place de professeur, et de chercher quelqu'autre moyen d'existence. Vous imitez ce rare désintéressement ; vous vous déclarez aussi l'ami de l'étranger, vous l'invitez à venir et vous lui offrez, avec la dignité de professeur, la direction de votre admirable jardin. Un frère en ferait-il plus pour un frère chéri, un père tendre pourrait-il mieux traiter un fils unique? J'ai vu un grand nombre d'hommes, et beaucoup d'entr'eux ont paru m'aimer; mais personne ne s'est montré aussi dévoué à mes intérêts que vous me paraissez l'être; les mots me manquent pour vous exprimer tout ce que je ressens; je conserverai à jamais votre nom gravé dans mon cœur; et après moi il deviendra cher à tous les miens.

» Je ne puis vous dire encore si j'accepterai ces offres brillantes; mais puisque vous me traitez en père, je vais en attendant me comporter en fils, et vous donner une histoire abrégée de ma vie jusqu'à ce jour.

» Vers l'année 1730, j'ai enseigné la botanique à l'université d'Upsal. Ce fut dans cette même année que notre ami commun, le docteur Rosen, revint dans sa patrie; j'étais étudiant en médecine et suppléant de Rudbeck pour la chaire de botanique;

Rosen l'était pour celle d'anatomie, mais il avait en outre le titre de professeur agrégé en médecine. Je fis un voyage en Laponie pendant l'année 1732 et, à mon retour à Upsal, j'enseignai pendant un an la minéralogie et la botanique ; je quittai Upsal, et j'entrepris un voyage en Dalécarlie ; ainsi le voulut la Providence*. Ce voyage étant terminé, je me fixai à Falhun, capitale de la province, j'y donnai des leçons de minéralogie, et me fis une petite clientelle médicale ; je séjournai dans cette ville pendant un mois, estimé de tout le monde. Là vivait un médecin nommé Moræus, que le vulgaire disait riche, et qui était en effet le moins pauvre de tous les habitans de cette misérable contrée, comme il était aussi sous le rapport de la science le premier de tous les médecins de Suède ; cent fois je l'entendis m'assurer que la pire condition humaine était celle d'un homme livré à l'exercice de la médecine. J'allais le voir souvent et j'en étais toujours un hôte bien reçu ; le docteur Moræus avait deux filles ; l'aînée, courtisée par un gentilhomme, se montrait peu sensible à ses soins ; je la vis et demeurai interdit à sa vue ; mon cœur s'ouvrit à des sensations nouvelles ; j'aimai. Touchée de mes tendres discours, elle me paya de retour et m'engagea sa foi ; mais j'étais si pauvre que je rougissais de la demander à son père ; cependant je parlai. Moræus ne dit d'abord ni oui ni non ; il m'aimait, mais non pas ma destinée ; il promit que sa fille me garderait sa foi pendant trois années et

* Admirons la réserve de Linné et son savoir-vivre ; il ne dit pas ici un seul mot de ses démêlés avec Rosen : Haller était alors en correspondance avec ce savant médecin, et Linné le savait.

qu'après ce temps il se prononcerait définitivement. Ayant mis ordre à mes affaires et tout disposé pour mon départ, je quittai Falhun et la Suède, riche seulement de trente-six écus d'or; j'obtins mon titre de docteur; mais faute de ressources pécuniaires je ne pus revenir dans ma patrie, et restai comme vous le savez en Hollande. Pendant mon absence B*****, mon meilleur ami, me faisait passer par la poste les lettres de ma maîtresse qui persistait saintement dans sa promesse. La dernière année que je passai chez Van-Royen, (et ce fut avec l'autorisation de ma prétendue, car il y avait déjà quatre ans que j'étais absent, et mon futur beau-père ne m'en avait accordé que trois pour tout délai), B***** jugea qu'il lui serait peut-être possible de me supplanter; c'était pourtant sur ma recommandation qu'il avait été nommé professeur; comme il faisait entendre que je ne reviendrais jamais dans ma patrie, il fût peut-être parvenu à ses fins et m'eût enlevé ma fiancée, si un autre ami ne m'eût dévoilé cette perfidie; B***** a expié cette trahison par une foule innombrable de malheurs.

» Je revins dans ma patrie. La jeune fille me préféra à B*****; on le congédia. Je retournai me fixer à Stockholm, et me vis presqu'aussitôt après mon arrivée tourné en ridicule, à cause de mon amour exclusif pour la botanique. Personne ne disait que je passais les nuits sans dormir, et que je donnais tout mon temps au travail; mais si quelqu'un assurait que j'étais tombé sous les coups d'un Siégesbeck, on le répétait en chœur; à cette époque, nul n'eût voulu confier à mes soins le moindre valet. Je traversai cette période pénible de ma vie comme je le pus, mais du moins avec honnêteté. Je commençai à me faire une

clientelle qui s'accroissait quoique bien lentement, lorsque tout-à-coup la fortune cessa de m'être contraire, un astre bienfaisant se leva sur moi; j'eus accès auprès des grands, et fus comblé de leurs faveurs; j'acquis de la vogue, et bientôt aucun malade ne put guérir sans moi. Je gagnais de l'argent et visitais ma clientelle depuis le matin jusqu'au soir; souvent la nuit me voyait occupé des mêmes soins. Ainsi donc, disai-je, Esculape me comble de ses faveurs, et Flore ne me vaut que des Siégesbeck. J'abandonnai le culte de Flore, et réunissant mes dissertations botaniques, (Dieu seul en sait le nombre!) je les condamnai à l'oubli; jurant bien, surtout, de ne pas répondre à mon antagoniste. Bientôt je fus nommé médecin de l'armée navale, puis élevé par les États du royaume à la place de botaniste du roi pour professer dans la capitale, et d'honorables émolumens me furent alloués. Je commençai de nouveau à aimer les plantes et revins à la botanique, mon étude de prédilection. Ce fut alors que j'épousai ma fiancée, après cinq ans d'une fidélité mutuelle; mon beau-père, qui aime beaucoup l'argent, en donna fort peu à son gendre; mais je puis m'en passer, et nos enfans, je l'espère, sauront être heureux sans une grande fortune.

» Maintenant deux places vont devenir vacantes à l'université d'Upsal: Rudbeck et Roberg ne sont pas éloignés de se démettre de leurs fonctions; si cela arrive, Rosen succèdera à Roberg et peut-être succèderai-je à Rudbeck. Au reste, quoiqu'il arrive, je désire vivre et mourir en Suède, et laisserai le champ libre à mes autres compétiteurs. Si je n'obtiens pas la place de professeur à Upsal, et que vous m'invitiez à aller

vous voir dans quelques mois, je me rendrai à votre invitation, en supposant, toutefois, que vous consentiez à me recevoir avec ma chère femme. S'il pouvait arriver un jour que vous voulussiez visiter Hambourg, je m'y rendrais uniquement à cause de vous, et quoique j'en sois séparé par une grande distance, je la franchirais sans peine. Plaise à Dieu qu'avant de mourir, je puisse vous voir et vous parler ! Adieu, vivez long-temps heureux ! vous qui êtes l'astre tutélaire des sciences naturelles. »

Dans les lettres qui suivent, Haller annonce la continuation de son *synopsis* et l'apparition d'un petit nombre d'écrits botaniques, notamment celle de l'*Historia muscorum* de Dillenius, et la publication de l'herbier iconographique de lady Blackwell. Il apprend à Linné qu'il vient de faire un voyage dans le Jura; la Flore helvétique sera terminée dans le courant de l'année (1740). Haller reproche aux Français de ne rien publier, quoique riches en matériaux inédits; etc. Sa troisième lettre est terminée par cette phrase religieuse et morale. « Je ne puis vous en écrire plus long à présent; j'ai perdu, il y a près de deux mois, une femme qui m'était chère par ses manières, ses qualités personnelles et les rapports de famille que je lui devais; puissiez-vous, long-temps heureux avec votre *Moræa* *, jouir de votre réputation si justement méritée ! et puisse le suprême régulateur de toutes choses, ne pas vous faire connaître avec autant de sévérité qu'à moi, qu'il

* Linné avait dédié à sa femme, née Moræus, un genre nommé par lui *moræa*. Nous avons conservé en français cette expression toute botanique.

n'est rien ici bas qui puisse nous rassurer contre les terreurs d'une inévitable et menaçante éternité ; réputation, richesses, attachemens les plus chers, ne sont rien ; la faveur divine est tout. »

Linné (15 Septembre 1740) apprend à Haller qu'il vient d'échouer dans ses tentatives pour succéder à Rudbeck. Il regrette que Joseph de Jussieu, qui revenait du Pérou, ait été tué d'un boulet de canon, dans un combat entre un vaisseau anglais et celui qui le ramenait en France. Cette nouvelle était fausse : Joseph de Jussieu revint plus tard et mourut à Paris. Linné écrit à Haller, qu'il vient de lui dédier les *Fundamenta botanica*, collectivement avec plusieurs autres botanistes, qu'il énumère dans l'ordre d'estime qu'il a pour eux ; cet ordre est ainsi établi : Dillenius, Haller, Van-Royen, Gronovius, les Jussieu, Burmann et Amman. La postérité a été plus équitable envers Bernard de Jussieu : quoiqu'il n'ait écrit que peu d'ouvrages, il fut en Europe le promoteur de la méthode naturelle. Haller annonce de grands travaux sur les champignons, dont il a fait figurer un nombre considérable, et communique diverses remarques sur les genres *blasia*, *equisetum* et *pyrola*. La réponse de Linné est consacrée à l'examen d'un *sedum*, que Haller avait déclaré nouveau ; il est aussi question de l'*Isopyrum fumarioides*, de l'*androsace*, de quelques *delphinium* rares, etc. Linné a, dit-il, envoyé un élève en Laponie pour récolter des plantes destinées au jardin d'Upsal. Haller adresse peu après, à son correspondant, quelques dissertations qui donnent lieu, de la part de Linné, à plusieurs observations critiques (18 Juillet 1743) ; la lettre qui les renferme est terminée comme il suit : « pendant que j'écris cette

lettre, mon collègue, le docteur Rosen, médecin du roi, entre et m'apprend votre mort, qui serait, assure-t-on, arrivée en Avril dernier; j'ai hésité, livré que j'étais au doute et à la crainte, si je ferais partir ma lettre. La mort d'un père, d'une épouse ou d'un fils unique, ne m'affligerait pas davantage. Si cette nouvelle était vraie, comment aurais-je pu ne pas la voir dans les feuilles publiques? j'attends donc de meilleures nouvelles.» Le 12 Janvier 1744, Linné se félicite d'avoir reçu de Haller une preuve matérielle d'existence. « Dieu soit loué, écrit-il, vous êtes plein de vie et bien portant; votre lettre m'en donne l'assurance. Lorsque je vis votre signature je ne me sentis pas de joie. Nous avions tous déploré sincèrement votre perte, et moi bien plus que les autres. La société royale m'avait chargé d'écrire votre vie dans ses mémoires; me voilà, grace au ciel, délivré de cette tâche.»

Nous négligeons, à dessein, d'analyser diverses lettres qui ne renferment rien d'intéressant, pour arriver à une réponse de Haller, qui laisse éclater un violent dépit et qui prélude à une rupture complète. Linné, en publiant sa *Flora suecica*, avait inséré çà et là plusieurs remarques dictées par l'amour de la science. Rien d'amer ne s'y faisait voir, et le nom de Haller était toujours accompagné d'une épithète honorable. Nous avons lu avec une grande attention la *Flora suecica*, et pesé soigneusement toutes les expressions qu'elle renferme; notre étonnement n'a point connu de bornes, en acquérant la certitude que Haller aurait dû plutôt remercier Linné que le blâmer aussi amèrement. L'explication de cette conduite se trouve dans un voyage que

Rosen, ennemi secret de Linné, fit à Berne, vers la même époque.

Haller, prévenu contre son correspondant, prit de l'humeur et lui écrivit en ces termes : (lettre du 8 Avril 1746.)

« J'ai vu dernièrement votre *Flora suecica*, et j'ai observé avec plaisir les nombreuses plantes dont vous y faites mention. Il ne m'a pas été aussi agréable de me voir si fréquemment, et si exclusivement réfuté dans un ouvrage aussi court ; et de lire une foule de phrases qui ne sont rien moins qu'amicales. Ce n'est pas de la sorte que j'en use avec vous, lorsque nous différons d'opinion. Croyez-moi, en vous comportant ainsi, vous servez la cause de vos ennemis, qui sont nombreux et moins impuissans que vous ne le supposez. L'attachement de vos amis les plus dévoués reçoit toujours quelque atteinte de l'injustice de vos critiques. J'ai dernièrement plaidé votre cause avec quelques-uns de vos adversaires, et j'ai été vivement blâmé de mon trop grand dévouement à votre personne. Vous m'attaquez sans cesse, et avec une intention évidente de me blesser. Mais considérez, mon cher Monsieur, combien il me serait aisé de faire tourner ces critiques contre vous-même, qui n'avez sans doute tenu mon livre que quelques minutes entre vos mains. »

Suivent une vingtaine d'observations que Haller relève comme inexactes. La mauvaise humeur de cet illustre savant l'a tellement aveuglé que, loin de se justifier aux yeux du lecteur impartial, il met en évidence la bonne foi et la sage retenue de son correspondant.

Linné dut être sans doute vivement peiné de

recevoir la lettre dont nous venons de parler, quoique déjà sa correspondance lui eût appris combien il était difficile de conserver la bonne harmonie avec un savant aussi susceptible ; il vit dès-lors qu'il perdait un ami. Dédaignant de se justifier d'imputations injurieuses , il rangea cette lettre parmi celles auxquelles il ne répondait pas; toutefois, faisant une juste distinction entre l'homme prévenu et le savant , Linné continua de correspondre , accusa réception de la lettre, et donna, comme par le passé, à Haller, communication de tout ce qui avait rapport aux sciences,que tous deux cultivaient avec tant de distinction ; pourtant Linné se montra sensible aux plaintes de Haller et en donna une preuve éclatante dans sa préface de la *Flora zeylanica* , où il mit ces phrases destinées à consoler l'ami trop susceptible. « En Allemagne, et parmi les botanistes suisses, Haller est distingué comme un second Boerhaave. Il a entrepris de nous faire connaître les Alpes et la Germanie tout entière...... Le célèbre Haller est connu du monde entier comme le plus infatigable des savans, et il est aujourd'hui sans rival dans la médecine et l'anatomie. Considéré comme botaniste, il a certainement examiné et décrit un plus grand nombre de plantes que toute autre personne. C'est bien injustement que l'on m'a accusé d'avoir écrit contre cet excellent homme. Je désire que tout le monde sache que je tiens, et que j'ai toujours tenu ses publications et remarques en haute estime, et que je suis même chaque jour occupé à les étudier. Jamais travaux plus importans n'ont paru dans aucune partie de l'Allemagne. » Haller ne fut point satisfait de cette réparation. Ce professeur (lettre du 27 Juin 1746) revint encore sur ses prétendus griefs et

n'obtint aucune réponse. Linné, sans essayer de se justifier, propose à Haller l'échange de son portrait contre la médaille que le comte de Tessin venait de faire frapper en son honneur (24 Septembre même année) ; Haller accepta, et Linné lui adressa aussitôt des remercîmens dans ce style chaud et amical dont il fit seul usage durant une aussi longue correspondance, (21 Octobre 1746). Six mois après Linné annonce à Haller qu'il vient de faire paraître la *Flora zeylanica** et que, dans la préface de cet ouvrage, il a cherché à lui rendre une justice complète ; il ajoute que dans la relation de son voyage en West-Gothand, il lui a donné de justes éloges en parlant de la *zostera ;* et enfin que dans une dissertation sur quelques nouveaux genres, il l'a mentionné avantageusement, et comme il devait le faire. « Par ces trois publications, vous pourrez connaître, dit-il, mon dévouement à votre personne et la préférence marquée que je vous accorde sur tous les botanistes. J'ai résolu, par tous les moyens possibles, de me concilier votre faveur. » Comment pense-t-on que Haller réponde à ces marques d'affection ? par des phrases amicales ? non, sans doute ; mais par ce peu de mots : « ce n'est pas sans peine que j'ai lu votre lettre du 10 Avril. Vous déclarez que vous m'aimez et que vous m'êtes dévoué ; pourtant j'ai vu dans votre dissertation que vous me blâmiez amèrement d'avoir réuni les *passiflora* et les Cucurbitacées, puis vous m'adressez une lettre pleine de phrases piquantes. Si c'est là votre manière d'exprimer votre amitié, comment donc exprimez-vous votre haine ? » etc., etc.

* Haller publia peu de temps après, dans la *Gazette littéraire*, un compte rendu fort avantageux de cette flore.

(lettre du 25 Mai 1747) *. Inexplicable conduite lorsque l'on apprend, quelques lignes plus loin, que Haller vient de prier son ami Koeler de copier la médaille frappée à Stockholm en l'honneur de Linné. Celui-ci apprend à Haller, par ordre de l'académie d'Upsal, qu'elle vient de le recevoir dans son sein, en qualité de correspondant (12 Mai 1747); Haller remercie par une très-courte lettre (8 Juin 1747). Linné répond à la lettre du 25 Mai 1747, mais loin de relever, comme Haller l'eût voulu sans doute, le gant que celui-ci lui jetait encore, il le remercie de ce qu'il fait copier en Allemagne la médaille du comte de Tessin, et croit voir en cela une preuve non équivoque de la plus tendre amitié (23 Octobre 1747). Il est question, dans cette lettre, de Kalm qui, d'Angleterre, est passé au Canada, et de Ternstrom qui, après avoir été en Chine, explore les Indes orientales; c'est, dit-il, un excellent collecteur de plantes, mais rien de plus. Haller loue Linné de sa *Flora zeylanica* (27 Octobre 1747); quant à lui, il néglige la botanique et s'occupe avec ardeur d'un *Methodus medendi*. Linné lui apprend (28 Mai 1748) qu'il vient de perdre son père,

* Haller écrivit à Rosen le même jour, 25 Mai 1747, une lettre dans laquelle il exhale sa mauvaise humeur; voici les termes qu'il emploie; nous les conservons en latin pour ne pas les affaiblir par une traduction : *Linnæo nuper per litteras se purgandi, sed ita, ut malem abstineret purgatione, has litteras trades, forte, nisi ab amiciorem sensum redibit, ultimas multum ipsi tribui, peperci erroribus, famam auxi : non invenio eum meæ comitatis fructum, quem sperare poteram — Edam deinde Germanicæ floræ prodromus, in quo de Linnæo ita agetur, ut interim de me merebitur. Laboriosus certe homo est, et naturæ cupidus, hinc mihi carus, sed cujus mores mecum nescio quid inæquabile habent et inconstans et asperum.*

né le 1[er] Juillet 1674 et mort le 12 Mai 1748 ; il en parle comme d'un amateur de plantes rares, entièrement livré à leur culture.

Haller écrit de Gottingue (12 Août 1748) qu'il s'est trouvé dans la nécessité de blâmer Hamberger, de la chaleur que celui-ci mettait à défendre le système sexuel; il n'a pu, dit-il, se dispenser de montrer, surtout à l'égard des graminées, combien son opinion différait de celle de Linné; mais il espère que celui-ci ne s'en fâchera pas. Une réflexion se présente: ne doit-on pas penser que Haller a sacrifié dans cette occasion Linné pour avoir le plaisir d'attaquer Hamberger avec lequel il avait alors une violente polémique, relative à la théorie de la respiration, théorie qui n'est pas encore irrévocablement fixée. Linné ne se fâche point de cette conduite; mais il donne à Haller (13 Septembre 1748) le conseil de n'écrire, ni contre Hamberger, ni contre qui que ce soit, afin de ne pas faire sortir de l'obscurité des hommes destinés à y rester toute leur vie. Il engage son ami à imiter leur digne maître le grand Boerhaave, qui jamais ne répondit aux attaques dirigées contre lui, et raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Boerhaave était sur son lit de mort lorsque j'allai le voir pour la dernière fois. Ce grand médecin me fit approcher et me donna cet utile conseil : mon cher ami, croyez-moi, ne répondez jamais aux écrits dirigés contre vous ; et, comme je me taisais, il ajouta : promettez-moi que vous n'y répondrez jamais. Je fis la promesse qu'il exigeait et je m'en suis bien trouvé. » Linné reproduit ensuite quelques-unes des idées émises dans la première de ses lettres; il montre le dégoût le plus prononcé contre toutes les discussions scientifiques et cherche à prou-

ver que le vainqueur lui-même y perd toujours quelque chose. Le reste de la lettre est consacré aux matières botaniques. Linné écrivit sa dernière lettre le 26 Septembre 1749, en annonçant la publication de la *Flora suecica,* débarrassée de ce qui avait, et si injustement pourtant, excité la colère de Haller. Je ne veux point avoir de querelle avec vous, lui dit-il; tels furent les derniers mots que traça la main de Linné dans sa correspondance avec Haller; celui-ci lui écrivit de Gottingue (23 Octobre 1749) et de Berne (10 Avril 1766), pour le remercier de l'envoi de quelques brochures; il ne paraît pas qu'elles fussent accompagnées de lettres. Ainsi se terminèrent les relations de deux hommes auxquels il n'a manqué peut-être, pour devenir amis et pour le rester toujours, que de s'être vus quelquefois et de s'être jugés sur leur physionomie, comme ils s'étaient jugés sur leurs écrits.

Et maintenant que nous voilà arrivés à la fin de notre tâche, écrirons-nous toutes les réflexions que nous suggère la lecture de la correspondance de Linné avec Haller? non sans doute: nous nous bornerons à dire que Linné nous paraît sincère dans l'expression de son affection pour Haller, et que les prétendus griefs que celui-ci lui reproche avec tant d'amertume n'avaient aucun fondement et n'étaient point de nature à rien changer aux relations amicales qui s'étaient établies entr'eux. On chercherait vainement, dans tout ce que Linné a écrit, quelques expressions défavorables dirigées contre son ami; ses lettres confidentielles, ses notes autographes, même celles qu'on a trouvées après sa mort, n'offrent rien de semblable et témoignent au contraire de l'affection qu'il éprouvait pour Haller. Celui-ci n'imita pas cette conduite. Ses lettres

renferment des phrases pleines d'amertume, et cependant il aimait Linné ! sa correspondance avec Rosen, avec Gouan, et avec une foule d'autres savans, lui donna les moyens de faire éclater sa mauvaise humeur; il en est de même de la plupart des ouvrages qu'il publia aux différentes époques de sa vie. Si l'on ajoute à ces faits la publication de la correspondance privée de Linné, du vivant même de son illustre correspondant; celle du pamphlet de Haller fils (Théophile-Emmanuel) intitulé : *Dubia contra Linnæum*, dans lequel on croit reconnaître la main qui soutint la faiblesse du jeune critique, à peine alors âgé de seize ans, on sera dispensé d'établir un jugement, car il résultera du simple examen des faits. Que la postérité prononce donc, les pièces du procès sont devant ses yeux.

J. J. Dillenius.

Du 16 Mai 1737, au 10 Février 1746.

Jean Jacques Dillen, plus connu sous le nom de Dillenius, et que beaucoup de personnes croient Anglais, était Allemand. Il naquit à Darmstadt, vers l'année 1684, et mourut, à l'âge de 63 ans, le 2 Avril 1747, dans le comté d'Oxford. Cet illustre savant avait fait ses études à Geissen, et il y publia plusieurs ouvrages botaniques qui commencèrent sa réputation. Ses travaux, sur la propagation des mousses et des fougères, annoncèrent sa vocation pour l'étude de la cryptogamie, tout à-la-fois si attrayante et si difficile. Il fit paraître un catalogue raisonné des plantes qui croissent dans le voisinage de Geissen; et, une année plus tard,

(en 1729,) il le complèta par un *appendix*. Williams Shérard, homme opulent, qui avait été consul à Smyrne, et qui aimait passionnément l'histoire naturelle, l'engagea à venir se fixer en Angleterre; il y vint en Août 1721, et vécut dans une étroite intimité avec ce protecteur éclairé des sciences, et dans celle de son frère, James Shérard, riche pharmacien qui possédait un magnifique jardin à Eltham, près d'Oxford. Dillenius en publia le catalogue dans l'année 1732. Le consul Shérard mourut vers cette époque, après avoir fondé une chaire de botanique à Oxford. Dillenius fut désigné pour l'occuper, et professa avec un grand succès. Entièrement livré à l'étude des plantes, ce botaniste mit le sceau à sa renommée en donnant, au monde savant, le plus bel ouvrage de cryptogamie qui eût encore été publié : je veux parler de l'*Historia muscorum* *, dont il fit les dessins et grava les planches, avec une perfection et un talent admirables.

Dillenius était un très-grand botaniste, et chacun le sait; mais il est douteux qu'il fût un homme aimable; du moins est-il certain que personne n'eut des idées plus fortement arrêtées que lui, et que le style de sa correspondance avec Linné, nous le montre sous les traits d'un censeur sévère et souvent même chagrin. Enthousiaste de Rai, dont il se disait le disciple, on le vit, en toute occasion, s'efforcer de rabaisser le mérite de Tournefort, pour rehausser celui de son maître. Il ouvrit une polémique acerbe avec Rivinus,

* *Historia muscorum in qua circiter sexcentœ species veteres et novœ ad sua genera relatœ describuntur et iconibus genuinis illustrantur, cum appendice et indice synonymorum; opera J. J. Dillenii; Oxonii* 1741, 2 vol. in-4°.

dans la préface de quelques-uns de ses ouvrages, relativement à l'importance de la corolle, considérée comme moyen de classification; Threlkeld l'attaqua, à son tour, en termes très-peu ménagés; mais Dillenius dédaigna de répondre à ce rival, qu'il jugea indigne de ses coups. Nous ne doutons pas que si Linné n'eût eu toute la retenue que commandait l'âge de Dillenius, il ne se fût brouillé sérieusement avec ce savant, qui, non content de l'avoir mal accueilli à Oxford, lui écrivit souvent en termes durs et peu ménagés.

Linné avait pour Dillenius la plus haute estime; il disait communément de lui, qu'il était le seul en Europe qui sut bien ce qu'on devait entendre par genre; aussi écrivait-il à Haller (1er Mai 1737): Dillenius et vous, êtes les deux seules personnes avec lesquelles je ne voudrais me brouiller à aucun prix. Dillenius avait trop de mérite pour ne pas sentir tout ce que valait Linné; mais, arrivé à la fin de sa carrière scientifique, il ne voyait pas sans quelque humeur ce hardi réformateur apparaître et menacer de renverser l'édifice qu'il avait passé une partie de sa vie à élever. On rencontre pourtant çà et là dans sa correspondance avec Linné, à travers plusieurs phrases désobligeantes, quelques expressions aimables qui semblaient lui échapper à son insu, et nous trouvons, dans une lettre de Dillenius au docteur Richardson, une preuve de l'estime qu'il avait conçue pour Linné. « Un nouveau botaniste » s'est élevé dans le Nord, lui dit-il; son nom est » Linné, et il est fondateur d'une nouvelle méthode » sur les étamines et les pistils. Il a déjà fait paraître » divers ouvrage tels que *Fundamenta botanica*, » *Bibliotheca botanica*, *Systema naturæ*, et il fait

» maintenant imprimer, en Hollande, ses *Charac-*
» *teres* et sa *Flora lapponica.* C'est un Suédois qui
» a voyagé chez les Lapons; il a un savoir profond
» en botanique, mais je crains bien que sa méthode
» ne puisse être adoptée; il vint ici dernièrement
» et séjourna huit jours, après quoi il est retourné
» dans sa patrie. »

La correspondance de Linné et de Dillenius s'ouvrit par une lettre du naturaliste suédois, écrite le 1er Mars 1736; celui-ci n'avait pas encore trente ans et Dillenius passait la cinquantaine : cette différence d'âge expliquerait au besoin la retenue de l'un des deux correspondans, et le ton dogmatique de l'autre. En lisant les lettres de Dillenius, on apprend à aimer davantage Linné, qui sait conserver le ton le plus respectueux avec un vieillard morose, toujours prêt à le morigéner. Cette correspondance, qui se termina en 1743, ne roule absolument que sur la botanique. Dillenius écrivait en latin, et ses lettres renferment un foule d'observations critiques qui portent presque toutes sur le système sexuel, et sur la nouvelle nomenclature botanique; très-peu de ces observations ont pu être utiles à Linné, et le professeur d'Oxford a commis souvent, dans ses lettres, des fautes plus graves que celles qu'il voulait relever.

Donnons quelques échantillons du style des lettres de Dillenius à Linné. « Vous avez accompli de grandes choses, et c'est ce qui m'engage à vous dire qu'il faut étudier de plus en plus les espèces. *Je ne doute pas que vous-même ne bouleversiez quelque jour votre propre système.* Vous voyez que je me plais à dire ouvertement ma façon

de penser, comptant bien sur votre bonne disposition à recevoir favorablement mes critiques. »

. . . .

« Les différences sexuelles sont, suivant moi, frivoles, superflues, et même nuisibles ; elles ne peuvent servir de caractère. Quel est l'objet de tout cet étalage ; ce sont de véritables *puérilités ;* c'est bien assez qu'elles aient fait tourner la tête d'un botaniste, celle de Vaillant. » (Lettre du 16 Mai 1737.) . . . .

« Autant votre Flore de Laponie m'a été agréable, autant votre *Critica botanica* m'a déplu ; pourquoi me l'avoir dédiée, je n'ai point désiré cet honneur ? Ne deviez-vous pas me faire connaître que vous aviez ce projet ? Ignorez-vous combien je déteste ces sortes de politesses ? J'espère que vous n'avez chargé de cette dédicace que bien peu d'exemplaires ; peut-être même ne se trouve-t-elle qu'en tête de celui que vous m'avez envoyé ; s'il en était autrement, je désirerais que vous fissiez disparaître ces phrases de parade que je prendrais en mauvaise part. » . . . . « Je sais, dit-il encore, que la nomenclature botanique est semblable aux écuries d'Augias, que Gessner et C. Hoffmann n'ont pas été capables de nettoyer ; il faudrait pour cela une érudition qui ne s'acquiert que par de longues et opiniâtres études ; et ce ne sera ni des mains négligentes, ni des mains pressées qui pourront y parvenir. Vous vous jetez inconsidérément à travers tout cela, et bouleversez la science sans résultat. J'ai bien peur de vous avoir déplu en me montrant en opposition avec

votre méthode, et pourtant je pourrais vous en dire encore plus ; et vous prouver facilement que vous morcelez des genres qui doivent rester étroitement unis. Vos remarques critiques sur l'arrangement alphabétique de l'*Hortus elthamensis*, et sur la disposition de mon *Catalogus gikensis*, dans lequel les plantes sont arrangées d'après l'époque de la floraison, sont très-justes. Vous doutez qu'il y ait des ordres naturels dans le *Synopsis* de Rai. Qu'est-ce donc, dites-le moi, que les mousses, les champignons, les composées, les ombellifères, les verticillées, les étoilées et les aspérifoliées ? ce sont là certainenement de bien meilleures divisions que ces classes tirées aux cheveux, qui paraissent et disparaissent aussi vite que des champignons *. Je désire vivement que vous examiniez de nouveau les caractères de vos genres, et que vous me fassiez connaître clairement quelle espèce a servi à les établir. Si vous voulez soigner votre réputation, soignez vos ouvrages, et n'allez pas si vite **. Je dois vous déclarer que plusieurs de vos observations se trouvent en opposition directe avec les miennes, etc., etc. » (17 Août 1737.)

Dillenius approuva le refus que Linné fit de remplir

* Madame de Sévigné avait dit que Racine passerait comme le café. Le botaniste a frappé aussi juste que la femme d'esprit.

** Dillenius aurait dû savoir qu'il y a deux sortes d'écrivains : ceux qui travaillent sous l'influence du jugement et ceux qui travaillent sous l'influence du génie. Il faut souvent plus de temps aux premiers pour rassembler les matériaux qu'il n'en faut aux autres pour construire l'édifice.

la place de médecin des établissemens hollandais à Surinam; mais il l'engagea, dans plusieurs de ses lettres, à entreprendre quelque grand voyage avant de se fixer définitivement. Tantôt il lui indique l'Amérique septentrionale ou le Cap de Bonne-Espérance, tantôt la Grèce ou l'Asie, l'assurant bien que les voyages seuls le mettraient à même de perfectionner son *Genera*. Linné a fait sagement de ne point entreprendre de longs voyages. Il était persuadé de bonne heure qu'un réformateur, ayant de vastes plans dans la tête, ne doit pas quitter légèrement le pays où ses réformes doivent s'opérer.

Continuons les extraits de cette correspondance.

« Je suis bien éloigné d'être mal disposé contre vous, et c'est à tort que vous semblez le croire, écrit Dillenius (lettre du 28 Novembre 1737), je vous aime et vous estime au contraire beaucoup; mais je vous le répète, je n'approuve pas que vous m'ayez dédié votre *Critica botanica*, sans m'en prévenir. Auriez-vous de l'humeur de ce que je combats vos opinions avec une franchise qui n'admet point de réserve? je ne sais, mais il me semble que vous ne supportez pas fort patiemment les attaques de vos adversaires; quant à moi je ne tiens pas plus à mon opinion qu'à celle d'autrui; et l'on me voit toujours prêt à entendre les remarques qu'on peut me faire dans l'intérêt de la vérité. Vous venez d'adopter tout récemment une foule de noms nouveaux qui ne me plaisent guères. Je ne puis approuver votre manie d'appliquer des noms anciens à des plantes nouvellement décrites, sans justifier d'aucune bonne raison.

» Vous augmentez chaque jour la confusion, si

nuisible à la science, de sorte que vous faites sentir impérieusement le besoin d'un nouveau *Pinax*. Lisez attentivement, avant de faire vos descriptions; celles qui ont été faites avant vous, étudiez-les; et vous vous montrerez à l'avenir plus soigneux. Mais, au nom du ciel, quand vous m'écrirez (et je désire que ce soit souvent), laissez-là cet étalage de vains titres, et abandonnez tous les complimens; rien n'est plus déplaisant pour moi; écrivez, je vous prie, comme un ami écrit à un ami. »

Il est à regretter que nous ne possédions pas les réponses qui ont dû être faites à toutes ces critiques; on lit pourtant cette phrase en marge d'une lettre de Dillenius, trouvée à Upsal dans les papiers de Linné : « relativement à ce que vous m'écrivez sur l'emploi qne j'ai fait des noms anciens qui restaient sans usage, et qui m'ont servi de noms génériques, c'est de vous que je l'ai appris; ne m'avez-vous pas assuré que votre propre *draba* (*Nov. genera* 122.) était différent de la plante ainsi nommée par Dioscoride? » La réplique était vigoureuse et tout prouve qu'elle resta sans réponse.

Dillenius apprend à Linné (15 Octobre 1741) que son grand ouvrage est enfin terminé. « Ayant conduit à fin mon *Historia muscorum*, je vais, dit-il, répondre à vos lettres en date des 11 Septembre et 13 Octobre 1740. Il doit me suffire de vous annoncer la publication de mon livre pour obtenir le pardon de mon long silence. Toutes les planches, au nombre de quatre-vingt-trois, sont terminées; et j'ai été à-la-fois le dessinateur et le graveur; il y

a soixante et une feuilles de texte, qui seront imprimées en totalité avant que vous ayez pu répondre à cette lettre. »

Nous terminerons là les extraits de cette correspondance. Les lettres de Dillenius ne renferment rien qui ne soit aujourd'hui connu. Les plantes énumérées portent les noms de Rai ou ceux de Bauhin; les discussions auxquelles elles donnent lieu seraient maintenant dépourvues d'intérêt. On ne trouve, dans la correspondance de Dillenius avec Linné, aucune anecdote intéressante sur les grands naturalistes de l'époque.

Bernard de Jussieu.

Du 9 Octobre 1737, au 19 Février 1751.

Ce nom glorieux est devenu aujourd'hui un nom collectif, car il s'applique à cinq botanistes, qui tous ont ajouté à l'illustration scientifique de la France. Quelques familles en Europe ont eu l'heureux privilége de perpétuer la science et de la rendre héréditaire. Les Estienne et les Elzevirs, par leurs travaux en imprimerie; les Vernet, par leurs admirables compositions de peinture; les Cousou, par l'habileté de leur ciseau; les Cassini, par leur prodigieux savoir en astronomie; et les Jussieu, par leurs découvertes en botanique. La famille dont ces savans sont issus, est originaire de Lyon. Laurent de Jussieu, apothicaire, y devint père de seize enfans, parmi lesquels trois frères se fixèrent à Paris, au commencement du siècle passé; le premier (Antoine), né le 8 Juillet 1686,

exerça la médecine et professa publiquement la botanique au jardin du Roi, suivant la méthode de Tournefort; on lui doit une savante histoire du café, une dissertation sur le *kali*, et une autre sur le cachou. Les voyages qu'il entreprit dans plusieurs contrées de la France, firent connaître diverses plantes curieuses, qui avant lui étaient un objet de controverse; il mourut en 1738. Le deuxième (Bernard), né le 17 Août 1699, fut aussi remarquable par ses vertus privées que par son mérite scientifique. Il voyagea en Espagne pour y récolter des plantes peu connues; et en Angleterre, vers 1727, pour y étudier les collections de Hans Sloane et de Shérard, regardées alors comme classiques. A son retour, il professa au jardin du roi, d'abord sous son frère, comme démonstrateur, puis enfin comme professeur. Il s'efforça de trouver les affinités naturelles, et classa, vers l'année 1750, le jardin de Trianon en soixante-cinq familles, d'après un ordre linéaire bien peu différent de celui qu'on a depuis adopté. Les plantes dont les fleurs sont inconnues attirèrent son attention; il publia un mémoire sur la pilulaire, et un autre sur le *lemma* (*marsilea*). Bernard de Jussieu a peu écrit, et cependant peu d'hommes atteignirent à une aussi grande célébrité. Il n'a trouvé, a-t-on dit, dans le cours d'une longue vie (il mourut en 1777, âgé de soixante-dix-huit ans), qu'un rival dont il obtint l'estime, et pas un seul ennemi. Le troisième (Joseph), né le 3 Septembre 1704, quitta l'Europe, à trente et un ans, pour accompagner M. de la Condamine, dans le voyage entrepris au Pérou, par ordre du roi, afin de mesurer un

degré du méridien. Il partit en qualité de naturaliste, et donna des preuves d'une haute capacité. Entraîné par une ardeur peu commune, il laissa revenir les savans de l'expédition dont il faisait partie, parcourut le Pérou dans toutes les directions, leva des cartes et des plans, fit des collections, et ne reparut en Europe qu'en 1771, trente-sept ans après son départ, lorsque la vieillesse et l'affaiblissement de ses facultés annonçaient une fin prochaine, qui arriva en effet peu d'années après. Le quatrième (Antoine-Laurent), né à Lyon en 1748, d'un frère des trois Jussieu dont nous venons de parler, vit encore; nommer l'auteur du *Genera plantarum* doit suffire pour rappeler l'une des plus grandes célébrités du siècle; ce fut lui qui, croyant seulement travailler à assurer la gloire de son oncle Bernard, en faisant connaître la série des familles naturelles, établies par cet illustre parent, fonda la plus solide renommée scientifique de notre époque. Enfin, un cinquième Jussieu (Adrien), fils d'Antoine-Laurent, a déjà attaché, quoique jeune encore, son nom à plusieurs travaux, dans lesquels on reconnaît le mérite héréditaire de la famille.

Linné, lors de son voyage en France, eut beaucoup à se louer de la réception que lui firent les Jussieu. Bernard, entièrement livré aux études botaniques, ne le quitta presque pas; ils visitèrent ensemble Trianon, Fontainebleau et Saint-Germain; on les vit, entourés d'élèves nombreux, parcourir les riches côteaux de Meudon, et cueillir l'élégant ophrys, que la nature refuse à la Suède. On raconte que Linné dit, en voyant Bernard

nommer avec la plus grande facilité, toutes les plantes qu'on lui présentait, lors même qu'elles étaient à dessein mutilées par les élèves : « il n'y » a que Dieu ou notre maître Bernard de Jussieu, » qui puisse ainsi reconnaître les plantes : » *Aut Deus, aut magister noster Jussieu.* Linné garda un souvenir éternel de la réception amicale que lui firent les Jussieu, et leur donna des témoignages éclatans de sa reconnaissance dans une foule de circonstances : il leur dédia un genre et des ouvrages, les fit recevoir correspondans de l'académie royale d'Upsal ; et, accueillant avec chaleur la recommandation de Bernard en faveur de Cléberg, fit désigner ce jeune savant comme professeur de grec, à l'université d'Upsal. Une lettre de Bernard nous le montre plein de gratitude pour cette marque d'attachement.

Linné n'eut pas une correspondance suivie avec Antoine de Jussieu ; il lui adressa ses ouvrages, et en reçut une simple lettre de remercîmens (1er Juillet 1736), laquelle ne renferme aucune particularité digne de remarque.

On a trouvé dans les papiers de Linné neuf lettres de Bernard de Jussieu : toutes sont écrites en latin ; elles embrassent une période de quatorze ans (1737 à 1751). Ce fut Linné qui ouvrit la correspondance par l'envoi de plusieurs de ses ouvrages. Bernard, dans sa lettre de remercîmens, donne des nouvelles de son jeune frère, parti depuis peu pour le Pérou, et du zèle duquel il attend beaucoup de choses. Il promet à Linné de lui envoyer une partie des trésors botaniques qu'il en recevra. Ce jeune frère était Joseph, compagnon

de La Condamine. Ce qui frappe le plus vivement en lisant les lettres de Bernard de Jussieu, c'est l'extrême modestie que ce grand botaniste fait éclater. Quoique son mérite le plaçât très-près de Linné, il semblait, en lui écrivant, s'adresser plutôt au maître qu'à l'ami; c'est donc bien justement qu'il eut la réputation d'être le plus modeste des botanistes de son siècle. On trouve à chaque instant des preuves de ce que nous avançons dans sa correspondance avec Linné. « J'apprends, avec un grand plaisir, lui écrit-il, que vous êtes nommé professeur de botanique à Upsal. Vous pourrez maintenant vous livrer entièrement au culte de Flore, pénétrer plus loin que vous n'avez pu le faire encore, dans le sentier que vous avez découvert, et donner enfin une méthode naturelle de classification que les vrais amis de la science désirent si vivement. (Lettre du 15 Février 1742.) » Ce passage est très-remarquable; il donne la preuve que, dans leurs conversations particulières, Linné et Jussieu étaient tombés d'accord que la méthode naturelle valait mieux que toutes les autres, et Bernard de Jussieu se montre convaincu qu'il dépendait de Linné de la trouver. Le professeur suédois y songea : il écrivait à Haller, en 1737, qu'il avait réuni de nombreux matériaux sur la méthode naturelle; on doit donc penser que si la tâche de Linné eût été moins grande, il aurait été le fondateur de cette méthode, à laquelle le nom des Jussieu est irrévocablement attaché. Réjouissons-nous, toutefois, qu'un Français ait eu la gloire de fonder, sur des bases solides, la classification la plus philosophique que les hommes

pussent trouver pour la botanique : les titres de Linné à l'immortalité sont assez nombreux.

Bernard de Jussieu ne manque jamais de faire connaître à Linné les progrès du système sexuel en France. « Un de mes amis, dit-il, (lettre du 20 Juillet 1740) qui est en ce moment dans nos possessions des Indes orientales, a adopté complètement vos idées en botanique; aussitôt qu'il eût connu votre système, il devint *linnéen*, de *tournefortien* qu'il était primitivement (lettre du 30 Janvier 1741). Votre pupille botanique, et non le mien (M. Missa), est sur le point de partir suivant le conseil que vous lui en avez donné. Depuis le moment qu'il a commencé l'étude de la botanique, il a suivi votre système avec une grande ardeur, et s'est toujours montré désireux de s'inculquer vos principes. Il va partir pour l'Afrique... » Il y a certainement beaucoup de générosité dans une pareille annonce; car Bernard de Jussieu professait une autre méthode que Linné, et son amour-propre aurait pu souffrir de voir ses disciples mêmes adopter des idées différentes des siennes, et suivre une autre marche que celle tracée publiquement dans ses cours.

Les plantes dont Bernard de Jussieu entretient Linné sont : l'arbre auquel on doit l'écorce du Pérou, qu'il place très-convenablement à côté du *coffœa* et du *randia*, dans la famille des rubiacées; la pilulaire, *Pilularia globulifera*, le *lemma* (*Marsilea quadrifolia*) dont il avait décrit soigneusement la fructification dans un mémoire lu à l'académie des sciences; le *peloria* que Linné voulait établir comme espèce, et que Jussieu croyait n'être qu'une monstruosité de l'*Anthirrinum Linaria*, ce

qui fut, plus tard, reconnu même par Linné ; le *citharexylon*, sur lequel il fait des observations curieuses, le *phytolacca*, le *cardiaca* et quelques autres plantes. Des paquets de semences et de bulbes étaient fréquemment adressés à Upsal, de la part de Bernard de Jussieu, comme un témoignage de gratitude et de respect.

Il paraît que Bernard de Jussieu n'estimait pas le *Prodromus Floræ parisiensis* de Dalibard ; « cet auteur s'est trompé, dit-il, même dans ce qu'il vous a emprunté ; cela ne doit pas étonner, car il est peu versé dans les connaissances botaniques ; il ne veut consulter personne, de peur de perdre une partie de sa gloire, et pour mieux s'élever sur les débris de la réputation des autres, ainsi que sur la vôtre. »

Quoique la botanique fasse presque tous les frais de la correspondance de Bernard de Jussieu, la zoologie y occupe quelque place. Il y est question plusieurs fois des lithophytes. « Relativement à l'opinion développée dans votre lettre sur les lithophytes ou plantes marines, comme on les appelle vulgairement, écrit Bernard de Jussieu, je dois vous dire qu'elle fortifie beaucoup les idées que j'ai adoptées. Vos observations donnent un grand poids aux miennes ; combien je suis désireux de voir paraître la dissertation que vous promettez sur les coraux de la mer baltique ! Quant à mon arrangement systématique des vers et des zoophytes, cette notice est plutôt un essai de classification qu'une classification définitive. Je serais fier si elle était trouvée digne d'être publiée dans les mémoires de votre académie. Peut-être devrai-je uni-

quement cette faveur, comme plusieurs autres, à l'affection sincère que vous avez pour moi. Il en sera de cela comme de mon admission à votre académie, honneur que certainement je ne dois qu'à vous, qui seul me connaissez. » (Lettre du 15 Février 1742.)

Bernard de Jussieu parle assez longuement des travaux entrepris pour fixer l'opinion des savans relativement à la phosphorescence des eaux de la mer; il rend compte à ce sujet d'un mémoire du médecin Leroi, lu devant l'académie des sciences, et paraît convaincu, avec ce savant, qu'elle est due surtout aux phénomènes électriques (19 Février 1751). Depuis cette époque diverses opinions contradictoires ont été émises; celle qui paraît aujourd'hui prédominer, l'attribue à la décomposition des corps marins; et, dans un petit nombre de cas, aux corps marins eux-mêmes. Bernard de Jussieu parle avec enthousiasme de la découverte de Leuwenhoek relative au mouvement spontané des zoospermes, mouvement constaté par Buffon. On sait que la découverte de Leuwenhoek lui fut contestée par Kartsoker et que les expériences tentées par Buffon n'ont pu éclaircir complètement l'histoire de ces animalcules, aujourd'hui bien connus, et parfaitement décrits dans plusieurs excellens ouvrages.

Les personnes contemporaines dont il est fait mention dans la correspondance de Bernard de Jussieu, sont Antoine et Joseph de Jussieu, Isnard, duquel Bernard dit en écrivant à Linné, *votre ami;* le père Laserre, Aubriet, la veuve Vaillant et Mademoiselle de Basseporte, qui tous, chaque fois que Bernard écrivait, le chargeaient de les rappeler au souvenir de Linné. Clairvaut, illustre mathémati-

cien, le seul Français qui parla suédois avec Linné pendant son séjour à Paris; Adanson, le père d'Incarville, jésuite missionnaire en Chine; Buffon, le médecin Leroy, d'Aubenton et quelques autres personnages moins célèbres y sont aussi nommés.

On doit beaucoup regretter que les lettres de Linné à Bernard de Jussieu ne soient pas connues : elles eussent montré sans doute que le naturaliste suédois avait pour Bernard autant d'estime que Bernard en avait pour lui; cette estime devait être réciproque, et certes elle les honorait tous deux.

Collinson.

Du 13 Mai 1739, au 16 Mars 1767.

Collinson, auquel Linné a dédié un genre de la famille des labiées, naquit en 1693 dans le West-Moreland; il mourut en 1768, à l'âge de 75 ans; ce savant, qui réunissait à de grandes connaissances en histoire naturelle des connaissances non moins étendues en physique et en archéologie, fut un ami de Francklin, et quaker comme lui. Il fit avec ce grand homme les premières expériences tentées en Europe sur l'électricité, et avait adressé en Pensylvanie la première machine électrique qu'on y connut. Collinson se lia avec Linné, pendant le séjour que celui-ci fit à Londres en 1736. Si ces deux hommes eussent été réunis, leur liaison aurait sans doute été fort intime. Les lettres de Collinson, écrites pendant une période de vingt-sept ans, respirent l'attachement le plus vrai. Quelle que fut la différence de mérite des deux cor-

respondans elle disparaissait sous la plus aimable familiarité ; ce que l'un donnait en science, l'autre le donnait en franchise et en dévouement, et ces preuves d'une amitié véritable sont d'autant plus rares que les hommes ont plus de prétentions à la célébrité.

Au lieu de prodiguer à Linné, dans le protocole de ses lettres, ces adjectifs en *issimus*, dont on abuse tant aujourd'hui, Collinson se contentait de le qualifier de son *dear friend* (son cher ami); il l'assurait qu'une tendre sympathie l'attirait vers lui, et il le prouvait en saisissant toutes les occasions d'être agréable au naturaliste suédois et de se rappeler à son souvenir; il le félicite de sa nomination en qualité de membre correspondant de la société royale de Londres, où il fut nommé à l'unanimité (26 Juin 1753); de son anoblissement (15 Septembre 1763); de la nomination de son fils comme professeur (5 Septembre 1764); du mariage de sa fille (1er Mai 1765). Collinson s'associait à tout ce qui arrivait d'heureux à son ami, et chacune de ses lettres renfermait quelques-uns de ces mots partis du cœur et si doux à lire, quand on n'est pas assez heureux pour pouvoir les entendre.

La lecture des lettres de Collinson donne de ce savant une opinion très-favorable. Elles respirent le bonheur et la paix. Il parle avec une sorte d'enthousiasme de son magnifique jardin, de ses belles fleurs, de ses excellens fruits. Il se dit heureux, et le lecteur est tenté de le croire sincère. Je suis entré dans ma soixante-treizième année (écrivait-il à Linné, dans sa dernière lettre en date du 16 Mars 1767) et pourtant je suis sain de corps et d'esprit. Le Très-Haut soit béni pour tant de bienfaits !

Les lettres de Collinson roulent en général sur la botanique et sur l'horticulture ; La zoologie y occupe très-peu de place. Elles renferment des renseignemens précieux sur la marche des sciences naturelles en Angleterre ; font connaître les publications nouvelles, et sont semées, çà et là, d'anecdotes relatives aux savans anglais. On y trouve, par exemple (lettre du 1er Avril 1746), que Lawson, qui allait explorer la Flandre, fut fait prisonnier par les Français, et très-promptement échangé ; que le système sexuel prospérait en Amérique dès l'année 1743, que Clayton et Colden le professaient publiquement à New-Yorck, et que Mitchell en démontrait les principes dans la Virginie. Il lui écrit encore (12 Mars 1744) : *Your system is much admired in north America**. Linné apprit par lui que Miss Golden venait de publier dans le second volume des essais d'Édimbourg, une dissertation latine où elle se déclare pour le système sexuel : *soyez en fier*, lui dit-il, mon cher ami, (1er Avril 1737). Quoique Hans Sloane eût reçu froidement Linné, il paraît que celui-ci ne l'avait point oublié. Collinson lui donne régulièrement le bulletin de la santé de ce vétéran de la science ; et lui apprend enfin sa mort (1753) arrivée à l'âge de 93 ans. Hans Sloane disait communément que le meilleur ouvrage de Linné était la *Flora lapponica*.

De tous les hommes qui ont correspondu avec Linné il n'en est aucun qui lui ait plus franchement parlé que Collinson, et jamais cette franchise

* « Votre système est fort admiré dans l'Amérique septentrionale. »

n'éleva entr'eux le moindre nuage; il nous serait facile de prouver pourtant que Collinson la poussa quelquefois à l'excès. « Votre *Species plantarum*, lui écrit-il, (20 Avril 1754), est un ouvrage capital, et qui vous a coûté beaucoup, mais, mon cher ami, vous avez, en changeant la synonymie, considérablement augmenté les difficultés. La botanique devra désormais occuper la vie entière d'un homme; ce n'est plus cette science aimable vers laquelle chacun se sentait attiré; et nos professeurs pourront à peine espérer de se familiariser avec tous les nouveaux noms que vous venez d'introduire; je vous aime et je vous dois la vérité. » Dans une autre lettre il lui adresse cette critique : (Juin 1755) « Un de nos plus célèbres botanistes m'ayant emprunté votre principal ouvrage, me le renvoya avec cette note : j'ai soigneusement examiné le *Species plantarum*, et me suis étonné que l'auteur ait été assez vain pour se croire appelé à imposer de nouvelles lois botaniques au monde savant. La plus étrange confusion règne dans la synonymie, les mêmes noms ont été donnés à des plantes distinctes, et des noms différens à des plantes semblables. Ces fautes graves révèlent chez l'auteur un manque absolu de connaissances positives, et un défaut d'instruction qu'on ne peut pardonner. » Il est difficile de concevoir comment Collinson a pu croire nécessaire d'adresser à Linné une note critique aussi injuste que brutale. On croit que le *célèbre botaniste*, car l'Aristarque est ainsi qualifié par le correspondant de Linné, est Lord Butes, auteur aujoud'hui totalement inconnu. Ce fut lui qui écrivait à la même époque à Collinson: « Je ne

puis pardonner à Linné le grand nombre de noms suédois introduits dans la nouvelle synonymie, je suis surpris qu'on tolère en Europe de pareilles sottises. d'ici à peu d'années la botanique linnéenne sera un vocabulaire complet de noms propres suédois. Si cela continue nous aurons plus de confusion avec *l'ordre* annoncé que nous n'en aurions eu avec le désordre*. » Collinson, sans blâmer aussi durement son illustre ami, ne lui pardonnait pas toujours ses innovations. « Les botanistes paraissent tous d'accord (lettre du 10 Avril 1755) pour laisser le *pinax* dans l'oubli, et pour toujours; ce sera vous, mon digne ami, qui aurez la gloire d'être le restaurateur de la botanique. Votre *Species plantarum* a bien commencé cette tâche glorieuse, mais, si vous changez toujours les anciens noms pour des noms qui ne donnent aucune idée des plantes auxquelles vous les imposez, il vous deviendra impossible de perfectionner une science pour laquelle vous avez déjà beaucoup fait. » Ainsi ses meilleurs amis, le blâmaient d'avoir opéré une réforme dans la nomenclature botanique, et c'est là pourtant un de ses plus beaux titres de gloire aux yeux des modernes.

Linné adressait tous ses ouvrages à Collinson, et celui-ci attachait un grand prix à ces marques

* Combien la critique de Butes est injuste. La synonymie des genres linnéens est un vocabulaire suédois, dit-on, et un Anglais l'assure; il a donc oublié que Linné a consacré dans son *Genera* les noms de Catæsby, Colden, Collinson, Dillen, Grew, Houston, Lawson, Clayton, Bartram, Banister, Shérard, Stewart, Trew, etc., qui tous étaient Anglais.

d'estime qui lui étaient données par le célèbre Suédois. Il paraît que Collinson attendit long-temps la dernière édition du *Systema naturæ*, et il s'en plaignait. « Faut-il donc que je renonce désormais à recevoir ce bel ouvrage ; mes yeux ne seront-ils pas réjouis, avant ma mort, qui ne peut être éloignée, par la vue de ce *pinax* universel ? » Il eut enfin ce bonheur, et il remercia Linné avec la vivacité d'un cœur ouvert encore à tous les sensations du jeune âge.

Quelques auteurs ont écrit, et Linné a répété après eux, que les hirondelles se cachaient dans les marais pendant l'hiver, et qu'elles en sortaient au printemps pleines de vie et de santé. Ce préjugé a sa source dans une ou deux circonstances fortuites qui firent trouver, après l'époque des migrations, quelques hirondelles mortes dans des filets de pêcheurs. Collinson s'élève avec raison contre cette absurdité, dans un mémoire *ad hoc* qu'il adressa à Linné (20 Mai 1762), en le priant de se rétracter ou de faire des expériences destinées à trancher la question : il lui en indique une série ; la lettre de Collinson renferme ce passage remarquable : « Vous faites tellement autorité aujourd'hui, mon cher Linné, que souvent on blâme, sans examen, ce que vous blâmez, et que l'on approuve aveuglément ce que vous approuvez ; comment, me dit-on, le docteur Linné déclare cela vrai, et vous doutez de son assertion, je ne sais que répondre ; réhabilitez-moi de grace dans l'opinion des savans, et faites qu'on me croie quand je dis vrai. » Linné ne lui donna à ce sujet aucune satisfaction, il avait dit (*Amœnitates academicæ*, tom II, année 1749) qu'en automne et à l'approche du froid, les hirondelles, lorsque les insectes viennent

à leur manquer, cherchent un asile au fond des lacs et des rivières, entre les roseaux et les *scirpus*; comme elles sont privées de nourriture le mouvement péristalique des intestins cesse, l'appétit diminue peu-à-peu, et bientôt elles n'éprouvent plus la faim. Lister a observé que leur sang mis dans une palette ne se coagule pas comme celui des autres animaux, et que par conséquent il peut circuler à de basses températures *. Respectons les grands hommes jusques dans leurs erreurs.

M. Celsius.

22 Février 1742.

Ce M. Celsius, était le descendant d'*Olaus Celsius* que sa vaste érudition a fait avantageusement connaître, et qui se déclara le protecteur de Linné, dès les premiers pas qu'il fit dans la carrière des sciences. On n'a qu'une lettre de M. Celsius; elle est écrite de Paris, en date du 22 Février 1742, et ne renferme que des nouvelles locales de médiocre intérêt. Seguier, auteur d'une compilation ayant pour titre : *Bibliotheca botanica, sive Catalogus auctorum qui de re botanica tractaverunt; Neaulme* 1740, in-4°, y est traité fort sévèrement. On l'accuse d'avoir commis de graves erreurs, de s'être montré peu indulgent pour les fautes bien moins graves commises par ses devanciers, etc. Cette lettre annonce, entre celui qui l'a écrite et celui qui l'a reçue, une liaison intime.

* Cette assertion est fausse, et peut-être a-t-elle suffi pour disposer Linné à soutenir une opinion ridicule qu'on lui reproche justement d'avoir propagée.

Marck Catæsby.

26 Mars 1745.

Simple lettre d'envoi (26 Mars 1745) par le navire l'*Assurance* , capitaine Fischer, d'une collection de végétaux vivans de l'Amérique septentrionale,adressée par Lawson , ami de Linné et son correspondant zélé.

J. Mitchell.

Du 16 Avril 1747, au 1er Mai 1750.

Ce naturaliste était ami de Collinson , et botaniste comme lui. Il exerçait la médecine, mais il se livrait par goût à l'étude des sciences naturelles. Ce fut lui qui annonça à Linné la mort de Dillenius , frappé d'apoplexie vers la fin de Mars 1747. Il attribue cet accident subit à l'excès du travail , et le donne comme exemple à Linné , pour l'engager à ménager sa santé. Cette première lettre renferme l'expression des regrets de Mitchell sur la non-terminaison du *Pinax* de Shérard, confié aux soins de Dillenius. « Peu de nouvelles scientifiques sont arrivées à ma connaissance , dit-il , (lettre du 16 Avril 1747) les muses se taisent effrayées par le bruit des armes. » Il annonce pourtant que Martyn a donné un abrégé des transactions philosophiques ; que Catæsby a terminé l'*Appendix* de son dernier ouvrage; que M. Hill, apothicaire à Londres , va faire paraître son histoire des fossiles, et que quant à lui il se dispose à mettre au jour une histoire naturelle et médicale de l'Amérique

septentrionale. Il termine en demandant à Linné des renseignemens sur les cendres de Russie. Dans sa deuxième lettre, Mitchell prie Linné de lui faire connaître le mode de préparation des résines dans le Nord de l'Europe. Il donne ensuite à son correspondant quelques renseignemens sur plusieurs *polygala* peu connus. (10 Août 1748.)

Steller venait, disait-on, de pénétrer dans le Canada par la Russie, sans traverser le détroit de Bering? Linné en écrivit à Mitchell, qui demanda des renseignemens sur ce fait presque incroyable, et désira savoir de quelle personne Linné l'avait appris. La réponse de Linné n'est pas connue. La dernière lettre de Mitchell, en date du 1er Mai 1750, fait connaître à Linné que le duc d'Argyle vient de faire un voyage botanique vers l'extrémité septentrionale de l'Écosse, et qu'il a accompagné ce personnage. Plusieurs plantes de Suède et de Laponie, mentionnées dans les ouvrages de Linné, ont été trouvées dans cette excursion, telles sont le *Narthecium ossifragum, Flor. britan.* 368, qui abonde dans les marais, le *Toffieldia palustris, ouv. cit.* 397, et le *Rubia peregrina Linn. spec.* 158.

Linné a consacré un genre au naturaliste dont nous venons d'analyser la correspondance.

CADWALLADER COLDEN.

Du 9 Février 1748, au 1er Février 1750.

Ce savant était gouverneur de New-Yorck, et faisait de la botanique ses plus chères délices. Il écrivit

seulement deux lettres à Linné ; l'une est datée du 9 Février 1748, l'autre du 1er Février 1750. Ayant habité l'Amérique septentrionale pendant un très-grand nombre d'années, il voulut essayer d'étudier les trésors d'histoire naturelle qui l'entouraient ; mais l'absence totale de bons ouvrages et la privation d'un guide le découragèrent pendant près de trente ans ; enfin les ouvrages de Linné parurent, et Colden sentit renaître son ardeur. Il réunit un grand nombre d'objets inconnus qu'il communiqua à ses amis de Londres et à Linné lui-même, auquel il écrivit quelques lettres sur un ton fort modeste pour lui demander des conseils, promettant de les suivre rigoureusement. Cette correspondance, que l'éloignement ne permit pas de rendre active, ne renferme rien de bien intéressant. On y défend l'opinion qui veut que le maïs soit originaire d'Amérique, ce qui est maintenant hors de doute. Colden se plaint amèrement des soins auxquels la guerre avec les Indiens-Français l'astreignent ; il est forcé de vivre presque toujours renfermé dans les forteresses. La guerre maritime nuit aussi beaucoup aux communications ; les caisses et les paquets qu'il envoie en Angleterre sont souvent pris par les Français avec les vaisseaux qui les portent ; il a su toutefois prévoir cet accident, et pour que la science n'y perde rien, il a soin de mettre une contre-adresse à MM. les professeurs du jardin du roi à Paris. Il attend la paix avec anxiété. Le voyageur Kalm et Alexandre Garden viennent de lui rendre visite à Coldenhamia, mais tous deux pressés de commencer leurs investigations, l'ont quitté bientôt. Colden prie Linné de lui adresser ses lettres et ses

paquets par l'entremise de M. Benjamin Franklin, maître de poste à Philadelphie.

Linné a consacré le genre *Coldenia* à ce haut fonctionnaire.

Miss Jeanne Colden, sa fille, se livra avec un très-grand succès à l'étude de la botanique ; ce fut la première dame qui connût à fond le système de Linné ; elle publia dans le deuxième volume des Essais d'Édimbourg, une dissertation écrite en latin, pour développer et défendre le système linnéen. Collinson la recommanda à Linné, et aurait bien voulu que celui-ci lui dédiât un genre. Mais le législateur de la botanique, ayant déjà établi le genre *Coldenia*, et refusant d'admettre les diminutifs, ne put adopter le genre *Coldinella* qui lui fut proposé. Miss Colden décrivit, comme nouvelle, la plante sur laquelle a été fondé le genre *fibraurea*, mais Linné reconnut que cette plante était depuis longtemps connue ; il convient cependant que les caractères adoptés par Miss Colden étaient fort bien choisis.

Grimaldi.

Une seule lettre, datée de 1750.

Linné, persuadé que l'histoire naturelle ne pouvait faire des progrès rapides qu'autant que tous les pays de la terre seraient explorés, cherchait les moyens qui pouvaient faire arriver à ce résultat. C'est ainsi qu'on le vit envoyer des élèves au Cap, au Japon, en Tartarie, dans le Tranquebar ; et que ses lettres allaient au Mexique, en Pensylvanie, en France, en

Angleterre, au Cap, y réveiller l'ardeur de Mutis, de Garden, de Gouan, d'Ellis, de Tulbagh et de tant d'autres hommes illustres, jaloux de seconder les nobles efforts de leur maître. L'Espagne, seule de toutes les contrées de l'Europe, restait à connaître ; la Laponie, la Norwège, la Tartarie étaient depuis longtemps parcourues, et la Péninsule ibérique ne l'était point encore ; car cette terre de promission est destinée à marcher la dernière parmi les nations européennes. Les sciences, les arts, la littérature, toutes les connaissances humaines en un mot, veulent, pour fleurir, une liberté sage, et une religion tolérante ; elles fuient les rois despotes et les peuples esclaves. Quoiqu'il en soit, Linné, qui sans doute redoutait une terre si peu classique, ne voulut pas en tenter lui-même la conquête scientifique ; il résolut d'y envoyer l'un de ses lieutenans, et, dans le courant de 1750, proposa Lœffling, au marquis de Grimaldi, alors ambassadeur du roi d'Espagne à Stockholm. Le noble espagnol lui fit répondre le 7 Janvier 1751, par son secrétaire, M. Raibaud, que le jeune Lœffling était agréé. On lui faisait 100 ducats de traitement par an, avec l'assurance d'une augmentation, s'il remplissait sa tâche avec zèle et intelligence.

On sait que ce voyage scientifique fut très-fructueux pour l'histoire naturelle ; mais les Espagnols, qui avaient alors *las Indias* et ses trésors, dédaignèrent d'étudier les productions de la mère-patrie. Lœffling ne forma donc aucun élève. Les plantes d'Espagne sont encore assez mal connues. Les botanistes qui se sont distingués dans ce pays, ont étudié de préférence les plantes du Mexique. Ruiz, Pavon, Mutis et quelques autres auraient rendu un plus grand

service à leur pays s'ils eussent étudié les plantes de la Péninsule, si imparfaitement décrites dans quelques ouvrages médiocres, et surtout s'ils eussent suivi le plan tracé par Linné, et communiqué au marquis de Grimaldi. Il s'agissait de faire l'histoire naturelle des trois règnes, de s'occuper de matière médicale, d'économie domestique, d'agriculture, etc. Mais qu'importe que les champs soient bien ou mal cultivés et que l'Espagne devienne un désert, pourvu que le clergé fournisse au besoin un nouveau Moïse qui puisse nourrir le peuple avec la manne céleste; et d'ailleurs, quand bien même le miracle se ferait attendre, faudrait-il s'en inquiéter? non, sans doute. L'Espagnol est né sobre et patient; s'il a un ciel pur, un soleil ardent, les fruits du *Pinus Pinea*, et ceux du *Cicer arietinum*, il vivra content.

Duc d'Ayen.

Une seule lettre, 1er Juillet 1752.

Le duc d'Ayen, depuis duc de Noailles, et l'un des quatre membres honoraires de la société linnéenne de Londres, auquel Linné dédia le genre *Ayenia*, fut l'un des serviteurs les plus affectionnés du malheureux roi Louis XVI. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, un mois après le trépas funeste de son maître. Ce grand seigneur réunissait à l'urbanité et à la grace des personnages français d'un haut rang, un amour éclairé pour les sciences, dont la noblesse avait laissé tout entier le partage à la classe moyenne. Une seule lettre du duc d'Ayen, écrite en latin et de sa main, nous est connue; on doit lui savoir gré de ne

pas avoir imité le marquis de Grimaldi qui parut craindre de correspondre directement avec le Pline du Nord. Le duc remercie Linné de l'envoi du *Genera plantarum* et du mémoire ayant pour titre *De plantis hybridis ;* il a, dit-il, parcouru ces écrits avec le plaisir qu'il éprouve toujours quand il lit les ouvrages de Linné ; il exprime le désir de correspondre souvent et offre d'envoyer en Suède celles des plantes rares qui pourraient lui être agréables, et qu'il aurait à sa disposition. Il l'engage à continuer ses glorieux travaux et s'intéresse vivement à leur publication, car ils ont pour but de rendre les hommes meilleurs : les instruire c'est, dit-il, leur donner les moyens d'être heureux.

On sait que le duc d'Ayen avait élevé à la mémoire de Linné, dans un des jardins de son palais de St.-Germain, un cénotaphe en marbre offrant en relief, dans deux médaillons, d'un côté la *Linnæa*, et de l'autre l'*Ayenia*, ingénieux emblème qui tendait à faire disparaître la distance sociale qui séparait ces deux hommes. On oubliera sans doute ce que la vie du duc de Noailles renferme d'évènemens, qualifiés alors d'importans, mais la postérité lui tiendra compte de sa conduite aimable envers Linné, et l'*Ayenia* rappellera de doux souvenirs.

MICHEL ADANSON.

Du 28 Juin 1754, au 2 Octobre 1758.

Michel Adanson naquit à Aix, le 7 Avril 1727 ; il mourut à Paris le 3 Août 1806. Son ardeur pour les sciences naturelles ne demandait qu'une occasion

pour éclater ; elle se présenta, et il la saisit avec empressement. Adanson partit à trente et un ans pour explorer le Sénégal où il demeura six ans; il visita les Açores et les Canaries et dut à ce voyage une immense quantité d'objets nouveaux qu'il décrivit ensuite avec une rare exactitude. Son histoire des familles des plantes, publiée en 1763, lui donna une grande réputation, toutefois il est nécessaire de rappeller que Bernard de Jussieu avait classé dès 1739, les plantes du jardin de Trianon d'après un ordre naturel et l'on doit penser qu'Adanson puisa auprès de ce naturaliste, qui était l'ame de tous les grands travaux entrepris alors en France, une foule d'idées ingénieuses dont il tira un parti avantageux. Adanson avait, avec beaucoup de mérite, un amour-propre exagéré, quelques préventions injustes et l'ambition puérile de vouloir paraître extraordinaire en toutes choses. Il vécut en philosophe, dans une médiocrité voisine de l'indigence, cherchant jusqu'à la fin de sa carrière à perfectionner les travaux qui avaient occupé sa vie entière.

On sait qu'Adanson s'est montré l'un des plus violens antagonistes de Linné ; nous examinerons ailleurs la validité de ses critiques et peut-être entrerons-nous dans le secret de l'animosité du botaniste français.

On a trouvé parmi les papiers de Linné deux lettres d'Adanson, l'une écrite le 28 Juin 1754, l'autre datée du 2 Octobre 1758. Dans la première, Adanson, plus jeune de vingt ans que Linné, et commençant alors sa réputation, demande la permission de correspondre avec l'illustre étranger. « Il arrive, dit-il, de la côte occidentale de l'Afrique, après avoir passé six ans au

Sénégal. Dès sa plus tendre enfance, il s'est livré avec ardeur à l'étude de la philosophie et des sciences naturelles; il vient d'apprendre par Bernard de Jussieu qu'il était pas entièrement inconnu à Linné; en conséquence il forme le désir, dans l'intérêt de la science, de lui communiquer plusieurs observations. Il a découvert dans ses voyages un grand nombre de genres nouveaux, et s'est assuré que beaucoup de genres adoptés avaient encore besoin d'être mieux connus. » Suivent quelques renseignemens sur l'arbre qui produit le bdellium, *bdellifera arbor*. Aucun auvrage ne mentionne cet arbre et Adanson lui-même n'en parle plus dans ses ouvrages imprimés; l'origine de la gomme-résine bdellium est donc restée inconnue. Adanson termine cette première lettre en se déclarant l'admirateur dévoué de Linné.

Dans la seconde lettre (2 Octobre 1758), Adanson accuse réception d'une lettre sans date de Linné, et il paraît que le savant suédois commettait fréquemment de pareilles négligences. Adanson annonce à Linné la mort de son ami Antoine de Jussieu, homme d'une vaste érudition et d'une vertu rare; appelé à le remplacer dans les cours publics et dans les herborisations, il n'a pu, dit-il, ni reprendre la suite de ses travaux particuliers, ni répondre à ses correspondans. Parmi les observations qu'il a communiquées à l'académie des sciences se trouvent celles qui sont relatives au *baobab*, dont Bernard de Jussieu a cru devoir faire un genre sous le nom d'*Adansonia*. Adanson demande à Linné de vouloir bien lui donner place dans le *Genera plantarum*, s'il le juge convenable; et c'est ce que Linné s'empressa de faire, dans l'édition qu'il donna de cet ouvrage

célèbre, en 1764, époque postérieure d'un an à la publication des familles des plantes, où Adanson fit hautement éclater sa mauvaise humeur contre Linné. Il est fait mention dans cette lettre de l'*agihalid,* (*Balanites Ægyptiœ*, *Dell.*) dont les fruits entrent dans la matière médicale des Egyptiens. Il y est question de quelques oiseaux rares et de la prochaine publication du second volume de l'histoire du Sénégal, qu'Adanson annonce devoir être mise incessamment sous presse, et qui pourtant n'a jamais paru. Il termine par des remercîmens pour l'offre que Linné lui a faite de favoriser son admission à l'académie d'Upsal, et se montre extrêmement désireux d'appartenir à ce corps savant. L'admission n'eut pas lieu et sans doute Linné dut le regretter, puisqu'il avait montré des dispositions favorables que rien alors n'avait pu faire changer; pourtant Adanson fut blessé de ce refus et cessa d'écrire à Linné. C'est de cette époque que date l'opposition du botaniste français aux idées réformatrices du savant Suédois. Il serait triste de penser que cette opposition eût eu pour but de servir d'autres intérêts que ceux de la botanique, et que l'amour-propre offensé eût seul guidé le critique; de pareils exemples ne sont pas rares dans l'histoire de la science, et pourtant nous nous contenterons de faire connaître le fait sans l'accompagner de réflexions. La gloire d'Adanson est une propriété nationale et nous ne voulons pas y porter atteinte.

JAMES LIND.

Du 23 Septembre 1754, au .....1756.

J. Lind était médecin à Édimbourg; il se fit con-

naître du monde savant par la publication d'un ouvrage sur le scorbut; il en adressa un exemplaire à Linné le 23 Septembre 1754, avec une série de questions sur les particularités que pourraient présenter cette grave affection en Suède et en Laponie, où l'on sait qu'elle est presque endémique. Linné, dans sa réponse, dit qu'en effet le scorbut est commun en Suède, surtout dans le golfe de Bothnie, parmi les mineurs et les forgerons. Il attribue la fréquence de cette maladie aux salaisons qui forment la base de la nourriture du peuple. Les Lapons qui s'en abstiennent sont exempts du scorbut. On le combat avec les crucifères telles que le cresson, le grand raifort, le cochlearia, etc. avec les bourgeons de sapin de Russie, le *Sedum acre* et les racines du *Rumex aquaticus*, préconisées aussi par Colden et employées avec avantage. Au reste, le scorbut, dans cette partie du monde, ne présente rien de particulier, les symptômes y sont les mêmes que partout ailleurs. Il a remarqué que la transpiration des malades était fortement imprégnée de sel.

Linné parle avec une rare bonhomie de l'ouvrage du docteur Charles Alston, médecin d'Edimbourg, connu aussi par quelques travaux sur le scorbut. Cet ouvrage, ou plutôt cette dissertation intitulée : *On the sexes of plantes* (*Gentlem. Magaz.* t. XXIV, 1754, p. 465) combat avec plus chaleur que de solidité l'existence des sexes, aujourd'hui regardée comme une incontestable vérité. « Le docteur Alston, écrit Linné, ne croit pas aux sexes dans les végétaux, et cependant j'ai eu dans le jardin d'Upsal un *rhodiola* femelle qui fut trois ans stérile, et que je rendis fécond à l'aide d'un *rhodiola* mâle placé dans un pot, à une assez

grande distance de l'individu femelle. La même chose est arrivée à un *Pistacia Terebinthus* qui, pendant vingt ans, fleurit sans donner des fruits et jusqu'à ce qu'un individu mâle, planté dans le voisinage, vint le féconder. Alston, continue-t-il, se refuse à l'évidence.» Il nous semble voir Linné, pesant dans le silence du cabinet, les objections de ses adversaires jusqu'à ce que s'arrêtant près d'une fleur, et ajoutant de nouvelles observations aux observations déjà recueillies, il put s'écrier comme Galilée, avec l'accent de la plus intime conviction : *e pur si muove.*

Réaumur.

Une seule lettre du 12 Novembre 1754.

Réaumur, naturaliste et physicien célèbre, est trop connu en France pour qu'il soit besoin de rappeler ses travaux avec quelque détail. Né à la Rochelle en 1683, et mort le 17 Octobre 1757, il employa sa vie entière à découvrir et à perfectionner les procédés relatifs aux arts utiles; on lui doit des observations curieuses sur diverses branches de la zoologie, notamment sur les insectes et sur les oiseaux. Il chercha à introduire en France l'incubation artificielle des œufs des gallinacées domestiques, opération pratiquée avec succès en Egypte. Un nouveau thermomètre porte son nom, et celui de Farenheit ne prévaut qu'en Angleterre. Le thermomètre centigrade, qui a l'avantage d'offrir des divisions plus nombreuses, sera sans doute préféré à tous les deux, car il offre aux savans de tous les pays un moyen de graduer d'une manière uniforme les températures dans les ouvrages scientifiques.

Nous n'avons qu'une lettre de Réaumur à Linné : elle est relative à l'envoi des œufs des *Papilio alpicola ;* nous allons la donner textuellement.

Paris 12 Novembre 1754.

« Monsieur, c'est un présent bien de mon goût et dont le prix est de beaucoup augmenté pour moi de ce que je vous le dois, que les œufs du papillon que vous avez nommé *alpicola* (*Papilio Apollo*) ; vous auriez contribué à l'ornement de nos campagnes si je parvenais à le naturaliser aux environs de Paris, et ce serait un ornement que sa chenille ne leur ferait pas acheter trop cher, puisqu'elle se contente de peu de plantes. Je n'aurais pas tardé aussi long-temps à vous faire mes remercîmens si j'eusse été à Paris lorsque votre obligeante lettre y est arrivée, j'étais alors en Poitou où je passe régulièrement les vacances, et dont je ne suis de retour que depuis peu de jours. Mais, Monsieur, ces œufs pour lesquels je vous fais des remercîmens, et dont je vous remercie comme si je les eusse reçus, je ne les ai point encore. Auriez-vous chargé de me les remettre quelqu'un qui ne s'est pas acquitté fidèlement de sa commission ? n'auriez-vous point eu intention de les renfermer dans votre lettre et quelque sujet de distraction ne vous l'aurait-il pas fait oublier ? Me voilà inquiet pour leur sort. S'ils étaient perdus par quelque accident, ce serait pour moi une aventure désagréable. Au cas qu'ils soient heureusement restés chez vous, vous pouvez me les envoyer dans une lettre, dont ils n'enchériraient pas beaucoup le port, et qui me serait rendue franche si vous vouliez la mettre sous le couvert de M. de Gerseuil, intendant-général des postes et relais de France.

» Les remarques que vous ont donné lieu de faire les insectes apportés depuis peu de la Palestine et d'Égypte, ne me paraissent pas devoir s'étendre aux autres contrées du monde. Parmi ceux qu'on m'a envoyés d'Amérique, d'Afrique, des Indes orientales, de la Chine, etc., j'en trouve très-peu de ceux de France.

» J'ai à vous demander pardon de vous écrire en français ; mais une lettre en latin serait pour moi un ouvrage, n'ayant rien écrit en cette langue depuis plus de quarante ans. Le français ne saurait même me fournir des termes pour exprimer combien j'admire l'étendue de vos connaissances, et que vous puissiez suffire à tant de travaux si utiles aux progrès de l'histoire naturelle, ni pour exprimer la très-grande estime et le parfait et respectueux attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. »

Alexandre Garden.

Du 15 Mars 1755, au 15 Mai 1773.

Ce botaniste naquit en Écosse vers l'année 1729, et fit son éducation à Édimbourg. Devenu un médecin habile, il quitta l'Europe pour se fixer à Charles-Town dans la Caroline méridionale, afin d'y remplir l'engagement qu'il avait contracté d'y exercer sa profession pendant l'espace de trente années. A peine était-il arrivé dans cette partie de l'Amérique, qu'il se livra avec ardeur à l'étude des sciences naturelles, notamment à celle de la botanique et de la zoologie, dont il explora quelques parties avec succès. Garden quitta l'Amérique septentrionale lors du mouvement patriotique qui changea les destinées de cette belle contrée, et vint ha-

biter Londres où il mourut en 1791, à l'âge de soixante-deux ans, entouré d'amis nombreux qu'il dut à ses aimables qualités, mais séparé par les mers et par l'opinion d'un fils qui avait embrassé avec la chaleur de la plus intime conviction le parti de l'indépendance. Garden a été nommé membre correspondant de l'académie royale d'Upsal, et Linné lui a consacré un genre, nombreux en espèces, la plupart remarquables par leur beauté. Ellis, dans sa correspondance avec Linné, avait le premier fixé les caractères du genre *Gardenia*, mais le botaniste suédois crut devoir les modifier avant de lui donner une place dans le *Genera*. Ce fut en 1755 que Garden écrivit pour la première fois à Linné; la réputation de ce grand naturaliste avait depuis long-temps traversé les mers, et les savans de tous les pays cherchaient à puiser dans ses immortels ouvrages, une connaissance approfondie de la nature, lorsqu'ils ne pouvaient suivre ses leçons; un petit nombre d'étrangers placés dans des localités intéressantes, avaient ouvert une correspondance d'autant plus facile à commencer que jamais Linné ne laissait une lettre sans réponse; mais pour oser lui écrire il fallait être enflammé d'un zèle pur pour l'avancement des sciences naturelles, ou pouvoir faire des communications d'une certaine importance; Garden était à cet égard dans les circonstances les plus favorables, aussi la faveur qu'il sollicitait lui fut-elle accordée avec empressement. Garden se présenta comme un humble disciple qui sollicite des conseils et même des critiques. Les expressions qu'il emploie respirent l'enthousiasme le plus vif pour les services rendus à la science par Linné; Garden loue souvent; mais tel était le mérite du savant auquel les louanges étaient

adressées, qu'on ne peut trouver dans tout ce qu'il écrit autre chose que de la candeur et de la vérité. Pourquoi faut-il que le docteur Garden ait cru nécessaire de rehausser le mérite de son illustre correspondant en rabaissant celui de Tournefort. « J'ai passé, dit-il, (1re lettre, 15 Mars 1755) trois années en Amérique; la première de ces trois années et même une bonne partie de la deuxième, ont été presque entièrement gaspillées, pardonnez-moi cette expression qui rend fidèlement ma pensée, à étudier Tournefort. » Nous doutons que Linné ait été flatté de lire cette phrase; lui qui se vantait d'avoir été formé par Tournefort, et qui eut entre ses mains, pour premier ouvrage de botanique, le plus célèbre des ouvrages de ce grand maître : les *Institutiones Rei herbariæ*. Linné aura lu sans doute avec plus de plaisir ce que Garden dit des détracteurs du système sexuel (lettre du 30 Novembre 1758). « Si vos adversaires avaient attaqué dans votre système ce qu'il y a de fautif, dans l'intérêt de votre gloire, vous seriez, j'en suis sûr, devenu leur ami; mais l'envie et la manie de la controverse les ont seules guidés. Ce n'est pas que je prétende dire que votre système ait atteint toute sa perfection; si je vous le disais, la supériorité de votre jugement vous ferait rejeter cette assertion comme une flatterie indigne de vous, mais on doit reconnaître que personne n'a plus fait pour la botanique ni publié un plus grand nombre d'excellens ouvrages, et c'est de cela que vos détracteurs se gardent bien de convenir. »

A l'époque vers laquelle commença cette correspondance, qui embrasse une période de dix-huit années, la Caroline comptait plusieurs hommes distingués qui s'occupaient des sciences naturelles, et Garden les

nomme tous. « Lorsque j'arrivai à New-Yorck, dit-il, (1[re] lettre, 15 Mars 1755), je fus voir M. Colden; là, par un hasard inespéré, je rencontrai J. Bertram qui revenait des montagnes bleues. Combien je fus enchanté d'une rencontre si merveilleuse et si inattendue dans ce coin reculé du globe. Que de caresses nous nous sommes faites en nous voyant ! que de regrets au moment du départ ! Combien je serais heureux de passer ma vie avec des hommes aussi distingués par leur esprit et leur manière de penser ;

» *Animæ, quales neque candidiores*
Terra tullit. »

La botanique joue dans cette correspondance un rôle moins important que la zoologie. Néanmoins Linné reçut de Garden plusieurs envois de plantes, qui servirent à établir quelques genres nouveaux, notamment ceux connus aujourd'hui sous les noms de *stillingia*, de *fothergilla* et de *cyrilla* ; il en reçut encore le genre *hopea*, ainsi nommé en l'honneur du professeur Hope, directeur du jardin d'Edimbourg. Ce fut aussi Garden qui fit connaître à Linné le *Zamia pumila* et le *Sideroxylon tenax*.

Cet infatigable correspondant adressa à Ellis et à Linné des cactiers chargés de cochenilles. Ces insectes moururent quelque temps après leur arrivée en Europe, mais ils furent soigneusement décrits et prirent place dans la partie zoologique du *Systema naturæ*. La quantité de poissons, de reptiles et d'insectes que Garden communiqua à Linné est immense ; nous n'en ferons pas l'énumération de peur de fatiguer le lecteur. Plusieurs espèces de *mullus*, d'*umbla*, de *sparus*, de *perca*, de *labrus*, de *fistularia*, de

coryphœna, diverses sortes de tortues, de lézards, de serpens, le *Siren lacertina*, etc., etc. grossirent bientôt la liste des animaux connus, et comme leur envoi était toujours accompagné de notes remarquables par leur exactitude, Linné put les décrire avec la plus scrupuleuse fidélité. Le docteur Garden a donc rendu de grands services aux sciences naturelles, quoiqu'il n'ait laissé aucun écrit important. On ne doit pas oublier qu'il se livrait tout entier à l'exercice de la médecine, et qu'il s'occupait surtout de combattre la petite vérole au moyen de l'inoculation; il pratiquait cette opération avec tant de succès qu'il déclare n'avoir perdu que deux enfans sur huit cents qu'il avait inoculés. Garden fit connaître à Linné qu'il employa avec avantage le mode de traitement proposé par Boerhaave dans la petite vérole, et qui consistait principalement à administrer à petites doses le mercure et l'antimoine.

La dernière lettre du docteur Garden à Linné est du 15 Mai 1773.

P. Ascanius.

Du 7 Avril 1755, au 4 Octobre 1767.

Pierre Ascanius, était un Danois, savant zoologiste et minéralogiste habile, qui devint sous-intendant des mines dans la Norwège septentrionale. Il correspondit avec Linné pendant environ douze ans, et les lettres qu'il lui adressa ne sont pas dépourvues d'intérêt; la première est datée de Londres (7 Avril 1750), et renferme diverses nouvelles scientifiques. C'est en Angleterre, écrit Ascanius, que son compatriote

Pontopidan va publier une histoire naturelle de Norwège; il y décrit comme réel un animal fabuleux connu sous le nom de *Kraken, (sive ormen* ou *microscome),* monstre marin dont les dimensions sont énormes, et qui n'ayant été vu de personne effraie tout le monde. Ascanius annonce la prochaine publication de l'histoire naturelle de la Jamaïque, de Browne, qui y a demeuré neuf ans; elle laissera bien loin derrière elle le travail de Sloane. Browne suit pour le règne végétal, le système sexuel. Les planches ont été faites par le célèbre Ehret, aussi bon dessinateur que botaniste habile. Si l'on en croit Pierre Ascanius, les Anglais ne pouvaient pardonner à Linné d'avoir rayé de la liste de ses genres le *Meadia* de Miller. Le docteur Mead fut un très-habile médecin, qui laissa deux cents dessins de plantes rares, achetées par Ehret, au prix de 400 guinées (10,000 francs); Ascanius semble partager la prévention des Anglais. Il blâme son correspondant et attribue à cette négligence ou à ce caprice, les attaques que le système sexuel a essuyées en Angleterre, et notamment la critique que vient d'en faire le pharmacien Watson, membre de la société royale, dans une revue du *Species plantarum.* Dillenius a laissé le reste du manuscrit de Shérard dans un si mauvais état qu'on doute qu'il soit désormais possible d'en tirer parti. L'opinion de Bernard de Jussieu sur la formation des coralines n'a pas, écrit encore Ascanius, prévalu en Angleterre; Beker vient de confirmer l'opinion de Linné sur la formation des cristaux. Le juif Dacosta a beaucoup travaillé sur les fossiles en Angletere, il connaît très-bien la minéralogie, et sa collection renferme plus d'espèces qu'on n'en trouve dans les ouvrages publiés; quant au doc-

teur Hill, personne n'est satisfait de lui; il unit à une profonde ignorance une très-grande dose d'impudence.

Dans sa lettre, en date du 24 Avril 1761, écrite de Charlottenbourg, Ascanius apprend à Linné qu'il se livre tout entier à l'étude de la minéralogie, mais qu'il va la suspendre pour rédiger les notes de son voyage en Italie. Il fait remarquer que les productions minéralogiques de l'Europe australe ne sont que peu ou point connues. Il affirme que l'Italie tout entière ne fut autrefois qu'un immense volcan : il a, dit-il, trouvé des laves et des ponces presque partout; elles abondent principalement dans le voisinage de Rome. Ascanius fait à Linné (4 Octobre 1767), l'hommage d'un livre intitulé : *Figures enluminées d'histoire naturelle; Copenhague* 1767, *in-folio*, dont le texte est écrit en français. Il apprend qu'il vient de parcourir le Danemarck pour y faire des découvertes minéralogiques, et trouver de nouveaux procédés pour l'agriculture et l'économie domestique. Niébuhr est de retour; la fameuse expédition danoise en Arabie est dissoute; elle n'a pas entièrement atteint le but qu'on se proposait; la plus faible partie des collections est parvenue à Copenhague; une fièvre maligne a attaqué toutes les personnes qui composaient la commission, et la plupart d'entr'elles ont succombé. On attend cependant beaucoup des travaux de Niébuhr pour les sciences mathématiques. Tout ce que Forskhall a fait en botanique est très-bien traité et Kramer a dignement terminé ce travail. La conchyliologie est riche en nouvelles espèces; Ascanius promet à Linné quelques productions de la mer rouge et du golfe persique; il lui adresse le premier fascicule de la Flore danoise et lui

annonce le départ de Kœnig pour l'Inde, en qualité de médecin des frères Moraves à Tanjore ; il quittait alors l'Islande où il était missionnaire.

John Ellis.

De l'année 1756 ou 1757, au 13 Août 1772.

John Ellis naquit en Irlande vers l'année 1710, et mourut à Londres le 15 Octobre 1776. C'était un négociant estimé qui s'adonna à l'étude des zoophytes et qui, pour mieux être en état d'en tracer l'histoire, entreprit, à grands frais, plusieurs voyages sur les côtes d'Angleterre et dans les îles qui l'environnent, notamment dans celle d'Anglesey. Peu de temps après son retour il lut à l'académie royale de Londres plusieurs mémoires importans qui le firent admettre en qualité de membre résidant. Ellis justifia bientôt cette distinction en publiant un corps d'ouvrage intitulé *Essay toward a natural history of corallines; Londres* 1754, in-4°, avec de belles planches; il marqua, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, les limites des règnes végétal et animal. La correspondance de ce savant était fort étendue, ce qui lui permit d'étudier une foule d'objets curieux provenant des Indes, de la Chine et surtout de la Floride occidentale et de la Dominique, dont il avait été nommé agent par le gouvernement anglais. On lui doit la fondation de plusieurs genres de plantes que Linné s'empressa d'adopter, notamment celle des genres *halesia, gardenia, gordonia* et *dionœa*. C'est lui qui fournit les premiers renseignemens précis sur la préparation du sel ammoniac en Égypte, sur celle du

vernis de la Chine et sur la culture et le commerce du café. Il eut pour amis Banks et Solander qui, de concert, publièrent, après sa mort, un grand ouvrage auquel il n'avait pu mettre la dernière main; *The natural history of corallines*, Londres 1754, in-4°, et qui a été traduit dans les principales langues de l'Europe.

La correspondance d'Ellis avec Linné commença en 1756 et finit en 1772; les lettres qui la composent sont nombreuses. Le style des deux savans est toujours grave, mais il n'exclut pas certaines expressions amicales qui témoignent de l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre. Les sujets qu'on y traite sont purement scientifiques. Ellis consulte Linné sur ses travaux botaniques et zoologiques et montre une grande déférence pour les décisions de son illustre maître. Cette correspondance, qui eut une haute importance à l'époque où elle commença, était souvent communiquée à la société royale de Londres; elle s'ouvre par une lettre d'Ellis qui demande la faveur de correspondre avec Linné (1756). Cette faveur lui est accordée (1757), et il écrivait plus de huit années après (1765): « la distinction qui a le plus honoré ma vie est celle à laquelle j'ai dû de pouvoir correspondre avec vous, qui avez si complètement éclairé les sciences, surtout celles qui se rattachent à l'histoire naturelle que j'aime par dessus tout. » Dans la première lettre écrite à Linné, Ellis s'excuse d'être forcé de se servir de sa langue maternelle faute de savoir suffisamment écrire en latin. Il se montre fort disposé à favoriser en Angleterre l'établissement du système sexuel, et propose divers moyens pour faire jouir les Anglais d'une traduction du *Systema sexualis*, du

Systema naturæ, du *Genera plantarum* et de la *Philosophia botanica.* Il propose à Linné un genre nouveau celui d'*halesia*, établi sur une plante ligneuse de l'Amérique septentrionale, maintenant fort répandue dans nos jardins botaniques. La plupart des difficultés proposées à Linné par Ellis étant aujourd'hui résolues, et les faits douteux faisant presque tous partie du domaine de la science, nous nous contenterons d'extraire de cette correspondance ce qui peut seulement servir à faire connaître le caractère de Linné ou celui des naturalistes ses contemporains; nous ne ferons d'exception que pour quelques communications qui précisent la date de plusieurs découvertes importantes.

Ellis, dans sa seconde lettre (31 Mai 1757), déclare que les conferves sont des plantes dioïques; il assure en avoir vu les organes sexuels ainsi que les semences. Il est surtout question dans la réponse de Linné (8 Février 1758), d'une espèce de singe nommé troglodyte ou homme nocturne, animal figuré par Bontius, distinct, suivant lui, du *satyrus* de Tulpius qu'on montrait alors à Londres. Linné apprend à Ellis qu'il vient de recevoir d'Adanson le voyage au Sénégal, et il en loue l'exécution. Il regrette de ne pas avoir sous la main une histoire naturelle d'Alep écrite en anglais, et dit attendre avec impatience l'ouvrage d'Edwards sur les oiseaux et les quadrupèdes rares.

Il résulte d'une lettre de Linné (8 Décembre 1758), que ce grand naturaliste, toujours occupé des intérêts de son pays, avait cherché à élever des cochenilles qu'il avait reçues du Mexique avec des cactiers; il eut le chagrin de les voir périr par

la négligence du jardinier chargé de les soigner. Nous avons déjà dit qu'Ellis en avait obtenu de Garden.

Ellis et Linné s'étaient flattés l'un et l'autre de pouvoir acclimater l'arbre à thé dans leur patrie, et se sont transmis à ce sujet plusieurs communications. Linné apprit à Ellis que Louis XV lui avait fait adresser, comme provenant du véritable arbre à thé, une branche de *camellia*, (8 Novembre 1769). Il fait connaître qu'il possède plusieurs *thea* dans les serres du jardin d'Upsal; mais qui, malheureusement, ne fleurissent ni ne fructifient; Ellis lui apprend à son tour (16 Janvier 1770), que le nombre des *thea* qui existent en Angleterre, dans les jardins des curieux, dépasse le nombre cent. Il l'avait déjà entretenu de deux arbustes à thé, nés en Angleterre dans le jardin d'un amateur, lesquels avaient, au dire de Collinson, plus de vingt-cinq ans d'existence (29 Mai 1762).

Indépendamment des cochenilles et du thé que Linné voulait importer en Suède, il résulte de plusieurs passages de ses lettres qu'il s'efforça d'y introduire aussi la vraie rhubarbe. Ce fut lui qui le premier établit le *Rheum palmatum* en culture régulière; il provenait de semences tirées de Tartarie.

La conservation des graines, pendant les voyages de long cours, attira toute l'attention de Linné, qui donne à Ellis, comme excellent, le moyen suivant (8 Décembre 1758): On place les semences isolées, et par couches, dans un bocal de verre qu'on remplit de sable bien sec; l'ouverture est close avec une vessie ou, à son défaut, avec du papier. Cela fait, on place ce bocal dans un vase de dimension telle qu'il puisse être entouré de toutes

parts par une couche, de deux pouces au moins d'épaisseur, d'un mélange fait avec une partie de sel commun (hydro-chlorate de soude), deux parties de sel ammoniac (hydro-chlorate d'ammoniaque) et de trois de nitre (nitrate de potasse) réduit en poudre, mais non desséché. Ce mélange *frigorifique* a pour but, dit Linné, de paralyser l'action de la chaleur ambiante, qui accélère la germination des semences ou dispose les insectes à les attaquer. Ellis remercie Linné de cette communication (23 Janvier 1759), mais il lui fait remarquer, avec raison, que ce prétendu mélange frigorifiqne, à l'état sec, n'a aucune action sur le thermomètre, et qu'ainsi, il ne peut servir tout au plus qu'à absorber l'humidité de l'air. Ellis dit s'être assuré que le meilleur moyen qu'on pût employer pour conserver long-temps les semences riches en principes aqueux, était de les entourer d'un mélange de poix, de résine et de cire. Des glands ainsi préparés et long-temps gardés ont ensuite très-bien germé; il en fut de même des capsules du *thea*. Linné, quelques années après, dit avoir mis ce moyen en usage, mais avec des succès divers.

On voit par plusieurs passages des lettres qui composent la correspondance de Linné, que ce naturaliste consultait toujours ses correspondans sur les noms à donner aux plantes qu'il recevait en communication. Cette condescendance n'était pourtant pas sans bornes, et il voulait qu'on se conformât rigoureusement aux règles tracées dans ses ouvrages fondamentaux. En voici un exemple : Ellis avait désiré le nom d'*augusta* pour une plante qui plus tard servit à former le genre *gardenia*, Linné s'y refusa

dans ces termes (29 Avril 1760) : « Je suis informé, mon cher ami, que vous éprouvez quelque mécontentement de ce que je n'ai pas encore admis votre nouveau genre, et que je ne lui destine pas le nom d'*augusta*. Voici quelles sont les raisons qui motivent mon refus : d'abord j'ai quelques doutes sur la validité du genre ; le fruit ne m'est pas bien connu, et je ne suis certain ni du nombre des étamines, ni de celui des segmens de la corolle ; mais quand bien même je l'adopterais, je ne pourrais lui donner le nom que vous proposez. Le maître ne peut transgresser la règle qu'il recommande à ses disciples ; or, vous savez que j'ai établi comme principe fondamental de ma nomenclature que les adjectifs ne pouvaient servir comme noms de genre ; c'est en adoptant ce principe que je me suis cru autorisé à changer bon nombre de noms admis par d'autres auteurs, au grand déplaisir d'une foule de gens. Mais, comme je n'ai pas poussé cette sévérité à l'extrême, et que j'ai admis les genres *mirabilis* et *gloriosa*, mes adversaires m'ont vertement blâmé, et ils n'ont pas entièrement tort. Si j'adoptais à l'avenir de pareils noms, je serais inexcusable, et en opposition avec moi-même. » Ellis (25 Juin 1760) reconnaît la justesse de ces objections, et propose pour cette plante, au lieu du nom d'*augusta*, celui de *gardenia*, que Linné adopta aussitôt. Dix ans après (18 Décembre 1770), Ellis demandait en ces termes l'établissement d'un nouveau genre : « Je suis contrarié de vous contraindre presque à donner le nom de *gordonia* au *lasianthus*, à cette belle monadelphe que dernièrement vous avez reçue de moi ; mais je me trouve en quelque sorte engagé,

car j'en ai donné les caractères devant notre société royale, et mon excellent ami, M. Gordon, a agréé ma politesse. Vous pourrez, si cela vous plaît, conserver à cette plante le nom spécifique de *lasianthus*. M. Gordon connaît bien les plantes, et doit être compté parmi vos plus chauds admirateurs. Il porte toujours votre santé avant celle du roi d'Angleterre, et vous désigne communément sous le nom de roi de la Botanique, avec la qualification de *mylord Linnœus*. Son fils a plus souvent vos ouvrages dans ses mains que la Bible, et il met en ce moment un grand zèle à aider la personne qui traduit en anglais votre *Genera.* » Linné acquiesça sans peine à la demande d'Ellis, et le genre *gordonia* fut adopté. C'était avec raison que ce grand botaniste se montrait sévère dans ses noms génériques; car la plupart des critiques qui lui étaient adressées portaient principalement sur sa synonymie. Lorsqu'il s'agit de consacrer un genre à Garden, naturaliste fort zélé, Linné hésita et demanda à Ellis s'il avait fait quelques travaux en histoire naturelle. « On me reproche toujours, lui écrivait-il, de dédier mes genres à des amis; je veux éviter de pareils reproches à l'avenir, et n'accorder cette marque de considération qu'aux seules personnes qui se livrent avec succès à l'étude de la nature. »

Plusieurs lettres de cette intéressante correspondance sont consacrées à combattre la prétendue animalité des séminules de champignons, mise en crédit, comme on sait, par le baron de Munckausen, et défendue par Linné avec une extrême réserve, dans sa correspondance particulière seulement. Il prie Ellis (1er Janvier 1769), de faire

à ce sujet quelques expériences, et celui-ci s'empresse de le satisfaire (8 Septembre 1767). Il déclare qu'après avoir soigneusement examiné les séminules des *Agaricus campestris* et *fimetarius*, il les a trouvées complètement inertes; leur mouvement, dans les liquides qui les tiennent en suspension, est uniquement dû à l'agitation imprimée par les animalcules qui s'y développent; ceux-ci sont nombreux et si complètement pellucides, qu'il faut un grand soin pour ne pas les confondre avec les séminules. C'est cette grande ressemblance qui explique l'erreur dans laquelle est tombé Munckausen et ses sectateurs. « Que les êtres examinés soient ou non des animalcules, répondit Linné (Octobre 1767), il est certain, du moins, qu'ils s'attachent au fond du vase, d'abord solitaires, puis agrégés, puis enfin réunis en masse confuse, après quoi seulement naissent les champignons. L'eau commune ne fait jamais naître une aussi prodigieuse quantité d'animalcules, et l'on sait que la seule infusion des champignons donne lieu à un développement de productions fongueuses. » Ellis (30 Octobre 1767) essaie de combattre ces objections. « Lorsque les animalcules ont péri, et que l'eau est évaporée en totalité, il peut se développer, dit-il, dans cette sorte d'*humus* quelques séminules de champignons, parce qu'elles se trouvent dans des circonstances favorables à leur développement. Il croit avoir vu le mouvement des séminules du *Lycoperdon Bovista*, et il l'attribue à une sorte d'irritabilité. Mais lors même qu'il en serait ainsi que le prétend Linné, on devrait s'étonner que des séminules d'un *lycoperdon*, donnassent naissance à

des *mucor*. Ce ne sont donc pas les séminules de la plante soumise à l'expérience, qui se développent, mais bien celles dont l'air est le réservoir, et qui circulent avec lui, etc.

Ellis donna plus tard le complément de ces expériences dans un mémoire spécial, inséré dans les *Transactions philosophiques* (T. IX, p. 138). Il est bien prouvé aujourd'hui que les séminules des champignons ne sont point des ovules, toutefois il est juste de dire que rien n'est plus singulier que ces productions; elles diffèrent de tous les végétaux connus, et méritent peut-être de former une section entièrement isolée; c'est ainsi que l'ont pensé MM. Nées d'Esenbeck et Hornschu qui veulent en faire un règne distinct, en opposition avec le règne végétal, et dans lequel la nature essaie sa dernière faculté créatrice, en revêtant de formes nouvelles les élémens organiques.

Dans les dernières années de la vie de Linné, on commençait à vouloir s'occuper sérieusement de cryptogamie; mais les théories présentées alors étaient bien imparfaites. « On écrit beaucoup en Allemagne sur les mousses, dit Linné (8 Août 1771). S'il faut en croire les nouveaux observateurs, les capsules (urnes) de ces plantes seraient des fleurs mâles. Ils veulent nier qu'elles aient des fleurs femelles, et affirment qu'elles se reproduisent de bourgeons ou de gemmes. Il me semble absurde de soutenir que la nature ait créé des fleurs mâles, sans en avoir créé en même temps de femelles. Je voudrais bien, mon cher Ellis, que vous eussiez quelques loisirs à consacrer à l'étude de cette tribu des végétaux. »

Tous les correspondans de Linné se crurent obligés de lui adresser des félicitations sur son anoblissement. Ellis se distingue entre tous par l'élévation des sentimens qu'il exprime. « L'honneur que vous a fait dernièrement le roi de Suède n'ajoutera rien, dit-il, à l'éclat de votre nom; mais néanmoins vos amis en éprouveront une vive satisfaction. Puissiez-vous posséder long-temps votre nouvelle dignité, et continuer à éclairer le genre humain. Vos excellens écrits ont fait comprendre la nature, et aplani les difficultés qui empêchaient les hommes de se livrer à son étude; soyez toujours leur guide, et je jouirai de votre gloire. » On voit, en lisant les lettres qui furent alors écrites à Linné, combien était nouveau pour ses correspondans le style qu'ils croyaient devoir employer pour témoigner dignement leur respect; l'un l'appelle M. le Baron, l'autre lui donne de l'Excellence; celui-ci le qualifie de *vir nobilis*, cet autre le nomme M. le Chevalier, mais bientôt quittant cette allure étrangère chacun revint à ses habitudes, et ces expressions: mon digne et vénérable maître, mon illustre ami, prévalurent. On dut s'apercevoir bientôt que le respect pour un nouvel anobli se perdait tout-à-fait dans le respect qu'un grand homme inspire toujours à ceux qui sont dignes de le comprendre.

On trouve dans la correspondance d'Ellis un assez grand nombre de faits relatifs à des personnages connus; nous noterons les principaux.

Ellis se plaint amèrement (24 Septembre 1765), du plagiat de Buttner qui cherche à s'approprier ses découvertes sur les zoophytes et les corallines. Il ne faut pas confondre ce Buttner (David-Sigismond-

Auguste), professeur de botanique à Gottingue, auteur de quelques ouvrages de botanique peu estimés, avec un autre Buttner (Chrétien-Guillaume), de Wolfenbuttel, philologue distingué, qui disait que Linné et lui s'étaient emparés du titre de l'ouvrage de Grotius, intitulé : *Jus naturæ et gentium*; que Linné avait pris *natura* et que lui avait eu en partage *gentes*. Linné console Ellis et lui annonce qu'il a écrit à Munkausen, qui, jouissant d'une grande considération scientifique en Allemagne, lui fera facilement rendre justice. Ellis parle en termes fort convenables des critiques amères de Pallas * sur les travaux de Linné concernant les zoophytes. « La manière insolente dont Pallas vous traite (5 Juin 1767), me fait douter, lui dit-il, que ses opinions en matière de science soient solidement établies. » Quel regret ne dut point éprouver Pallas de ces critiques peu mesurées, puisqu'il fut forcé de convenir, peu de temps après la publication de l'ouvrage qui les renfermait, que Linné avait eu raison de ranger les corallines et les conferves dans deux règnes différens? Chercher à faire prévaloir la vérité en employant des expressions sages et mesurées, c'est avoir deux fois raison; émettre une opinion fausse en termes tranchans et dogmatiques, c'est avoir deux fois tort.

Miller, dont il est fait mention dans les lettres d'Ellis, est présenté comme un homme laborieux mais vain et d'un commerce difficile, qui vécut presque toujours en mésintelligence avec les chefs

* Né en 1741, mort en 1811.

des divers établissemens dans lesquels il fut employé. (28 Décembre 1770.)

« Le docteur Kalm, fixé depuis plusieurs années en Amérique, dit Ellis (28 Décembre 1770), est un de ces chefs américains qui méprisent les Anglais. Je lui ai adressé, par un ami, de la semence de *Rheum palmatum*, mais il s'est dispensé de me remercier, et se serait cru déshonoré s'il eût pensé avoir quelques obligations à un habitant de la métropole. S'il plaît à Dieu, nous verrons bientôt humbles, ces révoltés américains. Kalm vous doit de la reconnaissance, car vous avez pris soin de cultiver son esprit ; sans vous il serait tout-à-fait sauvage. »

Il est un nom qui revient souvent dans la correspondance d'Ellis : c'est celui de Solander. Ce naturaliste voyageur naquit en Suède, dans le Nordland. Il voyagea en Laponie, à Archangel et à Saint-Pétersbourg; et obtint de son père, à la sollicitation de Linné, dont il était l'un des disciples les plus zélés, la permission de voyager en Angleterre; il s'y rendit, s'y fit des amis et des protecteurs puissans qui travaillèrent à sa fortune. Il lui arriva une aventure assez piquante et qui eût été fort désagréable pour tout autre qu'un naturaliste. Un jour qu'il se trouvait à bord d'un vaisseau de guerre alors en rade, le commandant, qu'il était allé visiter, reçut l'ordre de partir pour les Canaries afin de s'emparer de quelques bâtimens de commerce qui s'y trouvaient. Solander fut obligé de l'accompagner, car l'ordre de partir une fois reçu, personne ne peut plus communiquer à terre. Solander prit son parti de bonne grace et fit tourner

ce voyage au profit de l'histoire naturelle; il préluda ainsi à des courses plus lointaines. Les recommandations de Linné l'avaient fait accueillir avec tant de distinction en Angleterre, qu'il résolut de s'y fixer. Bientôt il fut nommé professeur suppléant au muséum britannique, puis sous-bibliothécaire du même établissement, enfin la société royale de Londres l'admit peu de temps après dans son sein.

Linné le nomme toujours, dans les lettres d'Ellis, son disciple bien-aimé; il remercie affectueusement ses amis anglais, de la réception qu'ils font à Solander; mais craignant que ces politesses ne fussent stériles, il demanda et obtint pour ce jeune compatriote la place de professeur d'histoire naturelle à Saint-Pétersbourg, alors vacante, et s'empressa de lui apprendre cette heureuse nouvelle. L'étonnement de Linné ne connut point de bornes en ne recevant aucune réponse; il en fut vivement affecté, et dès-lors le nom de cet élève chéri s'échappa moins souvent de sa plume. Solander a-t-il pu croire que son illustre maître cherchait à l'éloigner de Londres par quelque motif secret et peu honorable? cela expliquerait le silence de Solander, mais nous sommes disposés à penser plutôt qu'il y eut de l'ingratitude, ou tout au moins une négligence qui en est bien voisine*. Voici ce qui semble en fournir une preuve irrécusable : « Dites à Solander, mon cher Ellis (8 Décembre 1767), qu'il écrive à sa respectable mère; elle n'a pas reçu de ses nouvelles

* Dans les notes manuscrites laissées par Linné, Solander est taxé d'ingratitude. Mais telle était la réserve de cet homme extraordinaire que l'on ne voit rien transpirer de cette accusation dans sa correspondance particulière.

depuis plusieurs années, et s'en désole. Apprenez-lui, je vous prie, qu'elle réside actuellement à Pithoa. » Le fils qui néglige sa mère doit être un élève ingrat. La tendresse de Linné qui paraissait éteinte se ranima pourtant à la nouvelle, donnée par Ellis (8 Septembre 1767), que Solander était malade; il témoigna à ce sujet de vives inquiétudes et elles ne cessèrent qu'après la nouvelle d'un entier rétablissement.

Ellis apprend à Linné (19 Août 1768), que Solander a été choisi par Banks pour l'accompagner dans un voyage qui va être entrepris autour du monde. Banks, nommé directeur de la partie scientifique du voyage, assura à Solander une rente viagère de 400 guinées; il emmena avec lui deux dessinateurs, un secrétaire, quatre domestiques, et dépensa en approvisionnemens, en livres, en instrumens, etc., plus de 250,000 francs. « Ce voyage, dit-il, est votre ouvrage et celui de vos écrits. » Indépendamment d'histoire naturelle, l'expédition devait s'occuper d'astronomie, observer le passage de Vénus sous le disque du soleil, et chercher à faire de nouvelles découvertes dans la Mer du Sud. On sait que le capitaine-commandant était le célèbre Cook; il n'est pas nommé une seule fois dans la correspondance d'Ellis, et l'on doit s'en étonner. Linné, dans sa réponse, donne de grandes louanges au patriotisme de l'Angleterre, et déclare les Anglais le peuple le plus généreux de la terre. Ellis (5 Décembre 1765), le remercie en ces termes : « Les Anglais sont bien reconnaissans de la bonne opinion que vous avez d'eux; nous reconnaissons chaque jour la supériorité

des Suédois sur les autres nations européennes. Tous ceux que nous avons vus ici sont polis, bien élevés et instruits, sans qu'on remarque en eux la vanité des Français, la froide apathie des Hollandais ou l'impudence des Allemands. » Ellis annonce le retour de l'expédition (16 Juillet 1771), à Linné, qui répond en ces termes à son correspondant (8 Août 1771) : « J'ai appris l'agréable nouvelle du retour de mon cher Solander en Europe. Graces soient rendues à Dieu qui l'a si visiblement protégé dans les dangers d'un si long voyage. Si je n'étais chargé d'années et chétif de corps, je partirais à l'instant même pour Londres, afin de voir ***ce héros de la botanique***, mais je dois y renoncer. »

Écoutons plus tard Linné exprimer ses craintes sur le sort des collections rapportées par les voyageurs. « Je viens de lire dans plusieurs journaux étrangers que notre ami Solander a formé le projet de revoir au printemps plusieurs nouvelles contrées découvertes par M. Banks et par lui. Cette nouvelle m'a affecté au point de me priver entièrement de sommeil. Que les espérances de l'homme sont trompeuses ! J'espérais, et le monde savant avec moi, que bientôt on allait jouir du fruit de ce voyage. Est-il vrai que l'on doive craindre de voir ces collections sans rivales, et qui pouvaient servir si utilement la science, devenir la proie des insectes............ Je vous supplie par tout ce qui est grand et bon, vous si digne appréciateur de semblables trésors, de faire tout ce que vous pourrez, afin que l'on puisse en tirer parti............. Que de plantes extraordinaires ces voyageurs ont dû récolter ! Le Pérou, le Chili et les îles de la Mer du Sud leur auront fourni une si prodigieuse quan-

tité de choses nouvelles, qu'ils doivent en avoir pour leur vie entière à décrire et à figurer. S'ils entreprenaient un autre voyage, il leur arriverait peut-être ce qui est arrivé à Moïse à l'égard du Canaan. A combien croyez-vous qu'on puisse porter le nombre des insectes récoltés? Y aura-t-il beaucoup de nouveaux genres? Que pensez-vous de leurs mollusques? Sont-ils nombreux? Qu'on y songe bien; les insectes peuvent dévorer les collections, la maison qui les renferme être brûlée, les hommes qui sont le plus capables d'en tirer parti, mourir. Toutes choses sublunaires sont incertaines, et il ne serait pas sage de se confier à un avenir que personne ne peut garantir. Pressez, mon ami, pressez la publication de ces nouvelles découvertes. Je confesse que mon vœu le plus ardent est de voir cette entreprise terminée avant de mourir. »

Linné écrivait plus tard ce qui suit à Ellis (20 Décembre 1771) : « Je vous supplie de persuader à Solander de m'envoyer quelques échantillons de plantes du *Banskia* ou *Terra australis*, afin que je puisse me faire une idée des productions de cette terre jusqu'ici inconnue. En faisant cette demande appuyez-vous de mon vieil attachement pour lui; j'attends cela de son honorable caractère, et de son zèle pour la botanique. Rappelez-lui que c'est par moi qu'il a obtenu de son père la permission de se livrer aux sciences naturelles; que je l'ai chéri comme mon propre fils et reçu sous mon toit. Dites-lui que c'est moi qui lui conseillai de visiter l'Angleterre, qui l'introduisis auprès de vous, et qui lui valus ainsi tous les amis qui l'ont si bien accueilli dans ce pays; ajoutez que c'est moi qui lui fis obtenir la place de professeur à Saint-Pétersbourg. S'il répond à mon attente, je le

croirai quitte envers moi. Mais persuadez-lui surtout de publier ses découvertes botaniques avant de songer à un autre voyage...» Etait-ce en ces termes qu'un maître devait s'adresser à un élève reconnaissant? L'illustre promoteur de toute grande entreprise scientifique avait-il besoin de descendre jusqu'à la prière, et ne devait-on pas aller au-devant des vœux de celui qui pouvait dire (même lettre 20 Décembre 1771): «Mon élève Sparrmann visite maintenant le Cap de Bonne-Espérance; Thunberg, un autre de mes disciples, accompagne au Japon l'ambassade anglaise; le jeune Gmelin parcourt la Perse; mon ami Falk, la Tartarie; Mutis, le Mexique; Kœnig fait d'heureuses incursions dans le Tranquebar; le professeur danois Rottboll publie les plantes récoltées à Surinam par Rolander; enfin, les découvertes importantes faites en Arabie par Forskall vont bientôt voir le jour à Copenhague. »

Ellis précéda Linné dans la tombe; mais le naturaliste suédois l'y suivit de bien près, et ne put consacrer de longs regrets à sa perte.

PENNANT.

3 Décembre 1756 et 2 Mai 1773.

Pennant était un savant anglais qui s'occupait particulièrement de zoologie. On lui doit de nombreux ouvrages dont les principaux sont : la *Zoologia britannica*, ouvrage orné d'une grande quantité de belles figures; l'*Histoire des Quadrupèdes* ouvrage de luxe imprimé à Londres, etc. Il est également connu par un voyage en Ecosse et dans les Iles Hébrides.

Deux lettres seules adressées à Pennant par Linné

composent cette correspondance. Elles sont d'un médiocre intérêt. Dans l'une Linné félicite Pennant d'avoir découvert une nouvelle coquille (*Concha anomia*) et d'avoir ainsi jeté quelque lumière dans la branche des sciences naturelles qui s'occupe de la conchyliologie. Dans l'autre il lui annonce qu'il a reçu des mains du docteur Troil le *Synopsis* des quadrupèdes et la *Zoologie indienne* dont il est auteur; il le remercie et lui déclare qu'il s'abstiendra de juger sa nouvelle méthode; il se bornera seulement à bien distinguer les espèces que son estimable correspondant vient d'établir. Linné exprime un vif désir de posséder les autres ouvrages de Pennant et surtout le traité des Oiseaux.

Dacosta.

Du 9 Novembre 1757, au 5 Octobre 1759.

Dacosta était de la religion juive et s'occupait surtout de minéralogie; il se ruina à faire des collections, et fut mis en prison pour dettes. Ayant témoigné le désir d'être reçu correspondant de l'académie royale d'Upsal et n'ayant pu obtenir cette faveur, il se déclara contre Linné et ne laissa échapper aucune occasion de l'attaquer. Linné, on le conçoit, devait consulter autre chose que la renommée scientifique pour faire admettre des correspondans dans le sein de l'académie. On a deux lettres de Linné à Dacosta, en date des 9 Novembre 1757 et 27 Février 1759 : la première fut adressée au nom de l'académie pour le remercier de l'envoi d'un ouvrage sur les fossiles. Dacosta écrivit deux lettres à Linné : l'une porte la date

du 10 Février 1758, et l'autre celle du 5 Octobre 1759. Il y est question des travaux zoologiques d'Edwards, mais elles n'offrent au fond rien d'important.

Edwards.

Du.... 1757, au 16 Avril 1764.

Edwards, bibliothécaire du collége royal de médecine à Londres, mort en 1773, âgé de 79 ans, est auteur d'un grand ouvrage sur les oiseaux et autres animaux rares, publié, avec de belles figures, de 1743 à 1764. Ce fut l'envoi de ce livre qui ouvrit la correspondance en 1757 : Linné adresse des remercîmens à l'auteur; il déclare que rien ne contribue davantage à l'avancement des sciences naturelles que les bonnes figures, et admire surtout celle qui représente le satyre, bien différent de l'orang-outang javanais de Bontius, et du satyre indien de Tulpius. Il voudrait savoir si les dents canines sont séparées des autres, *item, inquit, si modo tua sit fœmina, num nymphis et clitoride instruatur nec non.* Edwards, dans sa réponse, dit que l'animal figuré est le pygmée du docteur Tyson, individu femelle dont les dents sont disposées comme celles de l'homme; Tyson avait figuré un individu mâle.

Linné adresse à Edwards (27 Septembre 1758), des observations critiques sur l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut; elles sont assez nombreuses et relatives à des oiseaux, à des reptiles, à des insectes et à des coquilles. Remercîmens d'Edwards pour les observations renfermées dans la lettre de Linné; envoi d'un nouvel ouvrage : *les Glanures d'Histoire naturelle* (12 Août 1760). Dernière lettre de Linné

(13 Avril 1764): observations de détail peu importantes sur l'ouvrage désigné plus haut.

A. Gouan.

Du 22 Novembre 1759, au 28 Décembre 1772.

Antoine Gouan naquit à Montpellier le 15 Novembre 1733, et mourut dans la même ville le 1er Septembre 1821, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il fit ses études à Toulouse, dont le collége était alors dirigé par le célèbre abbé Raynal, et revint dans sa ville natale où il se livra à la médecine. Reçu docteur, il eut pour maître et pour ami le savant Sauvages, qui l'initia dans la connaissance des plantes et le guida dans le choix des auteurs botaniques classiques. Gouan, quoiqu'il sut apprécier l'immense mérite de Tournefort, se sentit entraîné vers Linné et chercha à se rendre digne de correspondre avec ce grand homme dont l'ame ardente semblait animer celle de tous ceux qui se livraient alors aux sciences naturelles. La vie de Gouan ne fut pas féconde en épisodes: peu de savans ont eu une existence plus douce, plus longue et plus heureuse; professeur de botanique dans l'un des plus beaux pays de l'Europe, il se livra tout entier à l'étude de la nature et conserva long-temps, avec un corps sain, l'intégrité de ses facultés intellectuelles.

La correspondance de Linné et de Gouan n'est point imprimée; lors de la mort du savant auteur de la *Flore de Montpellier*, le docteur Amoreux, chargé par la famille de l'examen des papiers du défunt, prit un extrait de la vaste correspondance de Gouan et le fit paraître dans le premier volume

des *Mémoires de la Société linnéenne de Paris*, avant le départ pour une terre étrangère de l'herbier et des collections du professeur de Montpellier. C'est donc au recueil que nous venons de citer que nous emprunterons une partie de ce qui va suivre.

Gouan avait à peine vingt-six ans quand il ouvrit une correspondance suivie avec Linné. La première réponse qui lui fut faite d'Upsal est datée du 22 Novembre 1759; la dernière est du 28 Décembre 1772, et nous faisons remarquer en passant que la plupart des correspondances de Linné se terminent à-peu-près à cette époque : le repos était enfin devenu nécessaire à cet homme qui jusqu'alors n'avait connu que le travail. Les lettres de Linné à Gouan sont au nombre de plus de quarante; le président Smith, qui a publié la plupart des lettres trouvées dans les papiers de Linné, ne fait connaître aucune des lettres de Gouan; ce qui est assez extraordinaire, car Linné a conservé toutes celles qui lui avaient été écrites, et il n'a pu faire une exception pour celui auquel il donnait le nom de son correspondant chéri.

La botanique et la zoologie (ichtyologie et entomologie) firent tous les frais de cette correspondance. On apprend par elle que Linné, voulant tenter d'élever en Suède des vers à soie, demanda à Gouan des instructions sur ce sujet. Gouan les lui donna et les accompagna de l'histoire des vers à soie en style aphoristique; elle est curieuse et conçue en ces termes : *Ovum pediculi mole adæquans cicatriculâ notatum, incubandum. Exit fœtus nudus, polypodus, cœcus, mutus, bisgemina confectus pelle, miser sibi vincula nectit! ibi amorphus:*

mortis et vitæ particeps in chrysalidem mutatur amorpham. Tandem solutis vinculis, redivivus, alatus, hexapus, oculatus, liber in aëre vitam et socium quærit, quâ cum copulâ junctus posteros procreat, patri matrique similes, paternorum miseriarum heredes! Linné s'aperçut que son correspondant avait emprunté le style de ses descriptions; il en fut flatté, et lut la lettre de Gouan à l'université d'Upsal, dans l'une de ses séances.

Il est question dans une lettre de Linné, en date du 8 Mars 1760, d'une nouvelle espèce de poisson (du *phycis*, genre *blennius*) et de divers insectes qui lui avaient été envoyés par Gouan; Linné montre dans cette lettre, ainsi que dans plusieurs autres, une grande vénération pour Sauvages, qu'il qualifie de *Prince des médecins*. Il assure (lettre du 7 Octobre 1765), que l'on faisait à Upsal plus de cas de Sauvages que de Boerhaave lui-même. On sait que Linné enseigna la pathologie, en suivant la méthode proposée par le médecin français.

On doit regretter que M. Amoreux n'ait pas donné le texte d'une lettre en date du 27 Juillet 1764, dans laquelle se trouvait une réponse aux critiques d'Adanson. Au reste, peut-être est-il convenable de laisser tomber dans l'oubli ces fâcheux débats.

Les lettres de Linné à Gouan sont remplies d'expressions bienveillantes. On y trouve, çà et là, de sages avis et d'utiles renseignemens. Les lettres et les envois de Gouan ont fait connaître à Linné une foule de productions curieuses du midi de la France, beau pays que le naturaliste suédois regrettait de ne pas avoir vu : « Lorsque je parcours votre

Flore, combien je regrette, dit-il, que la vieillesse m'empêche d'aller cueillir avec vous ces belles plantes qui parent votre terre natale, sans rivale en Europe par la variété de ses productions végétales (20 Janvier 1765). » De pareils regrets se trouvent exprimés dans plusieurs autres lettres, et notamment dans celle du 20 Janvier 1765. Linné témoigne sa reconnaissance à Gouan pour l'intérêt que celui-ci savait donner à leurs relations, et s'exprime ainsi : « Aucun de mes correspondans ne m'intéresse plus que vous, mon cher ami; vous cultivez sans relâche, et avec un grand succès, la science qui fait nos mutuelles délices : les observations que vous me communiquez sont toutes du plus grand intérêt. »

Les plantes dont il est question dans les lettres de Linné sont : la *Linnæa borealis,* si chère à tous les naturalistes, et que Gouan avait trouvée une seule fois dans les montagnes de Lesperou; la *Gouania domingensis,* que Jacquin avait dédiée au professeur de Montpellier; la *Loasa* et surtout l'Ancolie visqueuse, plante découverte par Gouan. Terminons ces extraits par quelques phrases de Linné, où ce grand homme exprime la vivacité de ses désirs pour l'obtention de quelques-unes de ces plantes : *An in hortis vestris crescat Loasa, quæ Ortiga Feuillæi,* 1, 43, *quod Parisiis in hortis crescat novi. Si posses mihi dare aut comparare ejus recentia semina, dares mihi gazas. Pro uno ejus semina fertili lubenter solverem dimidium luidorum avidissime expecto videre aquilegiam tuam ; anne possibile foret obtinere unicum semen, vel folium et florem exsiccatum pro herbario meo?* (30 Juin 1767.)

Il ne paraît pas que le nom de Haller ait été pro-

noncé par Linné dans cette correspondance ; les lettres de Haller à Gouan renferment au contraire des plaintes amères contre le naturaliste suédois. Linné n'entretint jamais ses amis de ses autres amis, à moins qu'il n'eût à se louer d'eux. Cette noble réserve, que dans le monde on nomme savoir-vivre, devait donner une grande sécurité aux correspondans de Linné, et rehausser l'estime profonde qu'ils ressentaient pour lui. Nous l'avons dit : les lettres de Linné, celles même écrites dans l'épanchement de l'amitié, ne renferment pas une phrase, pas une expression, que, vivant, il eût jugé nécessaire de faire disparaître; combien peu de personnes méritent un pareil éloge !

J. C. Mutis.

Du.... 1761, au 8 Février 1777.

Don José Célestin Mutis naquit dans la péninsule Ibérique. Espagnol il aima les sciences, ecclésiastique il eut une teinte de philosophie. Mutis professa les mathématiques et l'histoire naturelle à Santa-Fé de Bogota (nouvelle Grenade) et courut grand risque d'être tourmenté par l'Inquisition, car il avait calculé la distance qui se trouve de la terre à la lune et pouvait prédire les éclipses. Aussi eut-il long-temps la réputation d'un nécromancien, les habitans n'osaient lui confier leurs enfans, et craignaient qu'entre ses mains ils ne devinssent des sorciers; on n'a point appris que leurs craintes se soient réalisées. Soutenu par le vice-roi, comte de Casa Flores, dont il était le médecin, et par l'archevêque de Santa-Fé, homme sage et modéré, on lui pardonna d'être plus éclairé que ses compatriotes, et il put exercer en paix ses fonctions de professeur

et de médecin, sans crainte d'être lapidé. Ce fut par ses conseils que Ruiz et Pavon, ses élèves, publièrent la *Flore péruvienne*, ouvrage remarquable dont l'apparition en Espagne doit être rangée parmi les phénomènes. La *Flore de Bogota*, exécutée par des peintres du pays, et qu'on doit à Mutis, n'est pas un événement moins singulier.

Mutis ne vit jamais Linné, et pourtant personne ne lui fut plus sincèrement attaché. Toutes les expressions employées dans ses lettres respirent une vive affection, et les regrets qu'il manisfesta, quand la mort vint ravir ce grand homme à l'Europe, en donnent une preuve éclatante. Ce fut vers 1761 que commença cette correspondance. Une lettre de Linné, partie de l'un des états voisins du pôle nord, vint trouver Mutis au milieu des régions intertropicales, au moment où celui-ci allait demander à Linné la faveur d'une correspondance plus suivie. Quoique ce commerce épistolaire ait duré dix-sept ans, et qu'il ait eu beaucoup d'importance, les lettres auxquelles il donna lieu sont peu nombreuses; un grand nombre d'entr'elles furent perdues; la lenteur des moyens de communication était un obstacle invincible que Mutis ne put lever, et qui lui coûta de vifs regrets. Sept lettres de Mutis écrites en latin nous sont connues; la première, écrite de Santa-Fé de Bogota (6 Octobre 1763) exprime des craintes sur les causes du silence de Linné; reçoit-il bien ses lettres? il ne voudrait pour rien au monde être taxé de négligence. La seconde, adressée de la même ville, porte la date du 24 Septembre 1764; Mutis apprend à Linné qu'il vient de faire avec le vice-roi un voyage à Carthagène et qu'il a envoyé à l'académie d'Upsal un mémoire intitulé : *de glebis aureis memorabilibus*,

accompagné d'un quinquina avec des fleurs, différent de celui qui a été décrit et figuré par le célèbre la Condamine (*Cinchona lancifolia*). Deux lettres écrites de Cacota de Surate (19 Mai 1767 et 30 Octobre de la même année) renferment quelques observations sur le *plumeria*, le *carica* et *l'Acœna elongata*; il donne le dessin d'un *nepenthes*. Mutis s'excuse (Santa-Fé de Bogota, 13 Mai 1770) de ne pouvoir répondre aux questions de Linné relatives à la géographie des quinquinas. Il n'a jamais visité la province de Quito, et Caxanuma, Loxa et Cuença sont fort éloignés des lieux où il est fixé. On trouve le quinquina sur des montagnes d'une hauteur presque incroyable. Selon ce qu'il a appris, le thermomètre s'élève rarement au-dessus de 18 degrés dans les forêts de quinquina et se tient ordinairement au-dessous. Quito, vers le 6° de latitude méridionale fait exception. Santistevan a vu le quinquina en fleur sous le 2° de latitude nord. Les habitans l'y nomment *palo de requeson;* ses feuilles sont deux fois plus larges que celles de l'espèce officinale,(*Cinchona oblongifolia* de Mutis; quinquina rouge de Santa-Fé). Parlant ensuite de l'admirable fécondité du nouveau Mexique, il soutient qu'elle passe tout ce qu'on a pu en raconter et déclare que la vie entière d'un botaniste serait insuffisante pour décrire tous les trésors qu'il foule aux pieds; il y a trouvé avec surprise un *brabeium*, genre africain du Cap. Cette lettre est accompagnée de la description d'un *Cinchona gironensis* dont le fruit est baccien. Quelle était cette plante? on n'en sait rien, mais certes ce n'était pas un *cinchona*.

Dans une autre lettre, encore datée de Santa-Fé de Bogota (6 Juillet 1773), Mutis accuse réception de

plusieurs lettres qu'il a reçues des mains du vice-roi, dont il se loue beaucoup. Ces caractères chéris, si long-temps attendus, ont été, dit-il, tendrement pressés sur ses lèvres. Ruiz va partir pour la Suède, et plus heureux que lui, verra les traits de leur docte maître; que ne peut-il aussi jouir de ce bonheur qu'il achèterait au prix de plusieurs années d'existence! Une dernière lettre (8 Février 1777), écrite des mines de Ybague, annonce le retour en Amérique, de Ruiz, avec lequel il vient de passer des momens délicieux à parler de Linné et de sa famille. Mutis répond aux observations auxquelles ses derniers envois de plantes avaient donné lieu; et reconnaît la justesse des critiques. Mutis attendait une réponse, mais il l'attendait vainement; il reçut, peu après, une lettre qui lui annonça la mort de son illustre correspondant; elle était de Linné fils qui demandait en termes fort polis que Mutis lui accordât une partie de l'estime qu'il avait eue pour l'auteur de ses jours. Mutis, dans sa réponse, exprime vivement le chagrin de la perte qu'il vient de faire (mines de Ybague 12 Septembre 1778). En recevant, dit-il, une lettre de Suède, écrite d'une autre main que celle de Linné, il frémit aussitôt et devina que son digne ami n'était plus; en effet, ses tristes pressentimens ne le trompaient point. Ce grand homme, en correspondant avec lui aussi souvent que le permettait la prodigieuse distance qui les séparait, avait fait naître dans son cœur une émulation sans cesse croissante. Les découvertes, qu'il pourrait faire désormais, allaient perdre de leur prix puisqu'il lui serait impossible de les faire connaître à Linné. Tandis qu'il se réjouissait d'avoir trouvé l'arbre auquel on doit le baume de Tolu, et qu'il songeait au plaisir qu'en allait ressentir

son correspondant, la mort avait déja saisi sa proie; « vous avez perdu un excellent père, dit-il, et moi un maître vénéré. Sa mémoire vivra dans mon cœur aussi long-temps que j'existerai; cultiver l'amitié de Linné et chercher à être digne de la sienne fut long-temps ma plus chère ambition; le souvenir de nos relations fera mon orgueil. Je saurai révérer en vous le fils d'un grand homme et à ce seul titre votre amitié me devient nécessaire; son sang ne peut couler dans vos veines sans que vous ayez hérité de ses précieuses qualités. Linné a surpassé tous les naturalistes et il ne sera égalé par personne, car il a fait autant pour les sciences naturelles que Newton pour les sciences mathématiques. Leurs noms, placés au temple de mémoire, ne périront jamais; recevez, vers les pôles, l'assurance qui vous en est donnée par une voix venue de l'équateur; elle fut toujours amie de la vérité. »

Thunberg.

1771 — 1774.

Thunberg, voyageur et naturaliste célèbre, naquit en Suède en 1743 et mourut à Upsal le 8 Août 1828, âgé de 85 ans. Il succéda à Linné fils dans la chaire de botanique d'Upsal, et vit s'accumuler successivement sur sa tête les honneurs décernés à Linné, dont on peut dire qu'il fut véritablement le successeur dans l'opinion des savans. Ses voyages au Cap et dans plusieurs parties de l'Inde, durèrent neuf ans, pendant lesquels il fit de nombreuses et importantes découvertes; sa célébrité s'étendit dans toute l'Europe. A son retour dans sa patrie on le nomma successivement

directeur du jardin botanique d'Upsal, pendant une longue absence de Linné fils; puis professeur extraordinaire, président et recteur de l'académie des sciences de Stockholm; chevalier de l'ordre de Gustave Wasa, etc. La plupart des compagnies savantes de l'Europe l'admirent dans leur sein. L'académie des sciences de Paris le compta parmi ses membres.

La liste des ouvrages de Thunberg est fort longue et dénote une grande variété de connaissances; il s'occupa de numismatique, d'antiquités, de médecine, mais surtout de botanique et d'entomologie. Thunberg eut, dans ses longs voyages, l'occasion de s'apercevoir que le nom de son docte maître était pour lui la meilleure de toutes les recommandations. Ce fut à l'amitié de Burmann pour Linné qu'il dut l'avantage de pouvoir voyager aux frais de la compagnie hollandaise des Indes orientales, et quand Thunberg s'étonnait qu'on fit choix d'un inconnu, on lui répondit que sa qualité de suédois suffisait pour lui faire accorder la préférence sur toute autre personne, et que depuis longtemps le nom suédois était en Hollande un titre suffisant de recommandation.

Huit lettres de Linné à Thunberg sont connues; elles ont été imprimées en suédois à Hambourg, en 1792; aucune traduction n'en a été faite. La première de ces lettres porte la date du 27 Avril 1771; la dernière est du 20 Décembre 1774. Ce sont les dernières que Linné adressa à ses disciples, et cette circonstance seule suffirait pour les faire conserver, si ce qu'elles renferment d'intéressant ne leur donnait une importance qui leur est propre. Nous n'avons pas voulu les faire imprimer par extrait, et l'on nous saura gré de les avoir insérées textuellement. Ces lettres sont écrites en suédois et

entremêlées de mots latins; on y trouve plusieurs phrases obscures, mais un botaniste pouvait facilement en retrouver le sens, nous l'avons tenté en nous aidant du secours d'une personne très-versée dans la connaissance des langues du nord de l'Europe*. Indépendamment de diverses particularités intéressantes, on trouve dans ces lettres, sur les plantes du Cap, une foule de renseignemens précieux qui peuvent servir à l'histoire des progrès de la botanique dans le 18e siècle. Linné a écrit ces lettres dans le plus grand abandon, et l'on s'en aperçoit; néanmoins les répétitions assez nombreuses, qu'on pourra remarquer s'expliquent par l'incertitude dans laquelle se trouvait Linné de savoir si ces lettres parvenaient ou non; il était donc indispensable qu'il demandât plusieurs fois les renseignemens qn'il voulait obtenir. La lecture de cette correspondance met surtout en évidence l'admirable justesse et la promptitude du coup d'œil de Linné ainsi que la certitude de ses jugemens sur les plantes soumises à son examen. On y voit aussi que si Thunberg était un élève reconnaissant, Linné était un maître affectueux.

Lettres de Linné a Thunberg,

Pendant ses voyages en Afrique et en Asie.

Lettre première,

Monsieur et très-savant Licencié,

Je vous écris aujourd'hui afin de vous remercier des trois lettres que vous m'avez adressées ainsi que des graines qui les accompagnaient. Un voyage au Japon a une très-grande grande importance, et demande

* M. Emile Carlier, de Dunkerque.

autant de temps qu'un voyage à la Chine; pour quiconque n'a pas quitté le sol natal, l'idée seule d'entreprendre de pareils voyages cause un sentiment extrême de frayeur; mais celui qui a été une ou deux fois aux Indes n'en fait pas une grande affaire, et parcourt les plus longues distances comme nous parcourons les plus petites, et sans éprouver plus d'émotion que quand nous nous rendons à l'académie. Lorsqu'on fait, en véritable naturaliste, un voyage de la nature de celui que vous entreprenez, deux ans comptent plus pour la science que dix années de travaux sédentaires. Jusqu'à présent aucun véritable botaniste n'a visité le pays que vous allez voir et les ouvrages scientifiques ne renferment la description que d'un fort petit nombre de plantes japonaises. Ne craignez donc pas de vous exposer à quelques dangers; celui qui veut atteindre un but glorieux doit se hasarder beaucoup; suivez d'ailleurs le penchant qui vous entraîne, et vous trouverez en vous la ligne de vos devoirs toute tracée. Le goût prononcé que vous avez pour la botanique et l'entomologie est une inspiration d'en haut. Dieu vous a révélé votre vocation. La fortune, sachez-le bien, ne s'offre à nous qu'une seule fois; l'adresse avec laquelle nous la fixons, doit à jamais nous rendre heureux ou malheureux. Il faut descendre en soi-même pour bien connaître ce qui nous convient le mieux, et nous pouvons toujours le faire avec succès, car le Seigneur a mis dans nos cœurs la prédisposition nécessaire pour faire un bon choix; c'est donc uniquement à nous de tout disposer pour arriver au meilleur résultat possible.

Je suis bien désireux de vivre encore, ne fût-ce que pour savoir de vous à quelles plantes il faut rapporter

les gravures de Kœmpfer (*Amœnit. exotic.*) dont suivent les numéros.

777 *Nagi** n'est-ce pas un *myrica ?* — 797 *Tobira.* — 809 *Sicko.* — 811 *Gingko :* nous possédons cet arbre au jardin mais il n'y fructifie point. — 874 *Mokokf.* — 881 *Somo :* est-ce l'*anisum stellatum*, et diffère-t-il de *l'anisum floridanum?* — 879 *Obai :* n'est-ce pas la même espèce que le *carolinea ?*

Le catalogue de Kœmpfer est fort incomplet, et l'on voit en l'examinant combien il reste encore à découvrir de plantes. Puisque vous êtes lancé dans cette grande entreprise, trouvez bon que je vous prie de tenir compte de mes recommandations.

La carrière vous est ouverte; songez que vous pouvez porter le titre de médecin du Roi au Japon ; Kœmpfer et Cleyer en ont seuls été honorés jusqu'ici. Ce que Dieu a fait pour eux, ne peut-il pas le faire pour vous; et d'ailleurs si vous échouez dans l'obtention de ce titre, l'Europe ne vous en dédommagera-t-elle pas en vous accordant la renommée? Ce voyage n'est pas aussi dangereux qu'on veut bien nous le dire ici. Le plus grand danger est sur la côte de Norwège. Le trajet se fait avec des vents directs qui vous poussent de la Suède jusqu'en Chine. Il y a moins de risques à partir de la Hollande. Si vous désiriez, monsieur et très-savant licencié, être nommé médecin sur le navire des Indes orientales, à Gottenbourg, qui

* 777 *Myrica Nagi*, Thunb., devenu une espèce du genre *nageia* de Gaertner sous le nom spécifique de *japonica*. — 797 *Evonymus Tobira*, Thunb., devenu le *Pittosporum Tobira* d'Aiton. —809 *Hovenia dulcis*, Thunb.—811 *Ginkgo biloba*, Linn. — 874 *Cleyera japonica*, Thunb.— 881 *Illicium anisatum L.* — 879 *Calycanthus præcox L.*

se rend en Chine, il serait facile de vous faire avoir ce titre, quoique plusieurs de nos médecins recherchent cette place et ne puissent l'obtenir. Cela vaudrait mieux que de voyager avec le même emploi sur un navire étranger, surtout quand il s'agit de visiter le Japon, l'une des plus curieuses et des plus rares contrées de l'univers.

Je suis, Monsieur et très-savant licencié, votre très-obéissant serviteur.

C. LINNÉ.

Upsal le 27 Avril 1771.

Lettre deuxième.

Cher et savant Licencié,

Je vous félicite bien sincèrement de ce que la fortune vous a fait connaître MM. Burmann; vous leur devrez les moyens de rendre votre nom à jamais célèbre; quand vous serez arrivé sur le sol que vous devez explorer, pensez à moi; songez toujours que personne n'a visité le Japon, et que Kœmpfer a figuré plusieurs plantes dont les genres mêmes nous sont inconnus. Quand vous visiterez Amboine n'oubliez pas de me faire connaître le caractère des plantes comprises dans ma note numéro 1; elles me manquent, ainsi que celles dont vous lirez les noms dans ma note numéro 2. Il croît au Cap une grande quantité de plantes dont la fructification m'est inconnue, bien que j'en aie fait connaître un grand nombre dans mon deuxième *mantissa**.

Je me persuade que le bonheur vous accompagnera partout où vous irez, et que vous serez heu-

* *Mantissa altera, cum appendice regni animalis; Holm*, in-8°, 1771; c'est l'un des derniers ouvrages de Linné.

reux, dans les pays lointains que vous allez parcourir, comme vous l'avez été jusqu'ici; le passé m'est pour vous en quelque sorte garant de l'avenir. Solander va se hasarder encore dans des voyages lointains; Gahn le suivra peut-être. Je suis fâché * que vous n'ayez pu vous procurer qu'une demi-centurie des insectes du Cap; j'en ai quelques-uns dans le Musée de la Reine, mais c'est bien peu de chose en comparaison du grand nombre qu'on doit y trouver. Nous verrons si dans la suite vous m'en gratifierez de quelques-uns; faut-il vous le dire? je doute que vous m'en donniez beaucoup.

Parmi les plantes de Kœmpfer, qu'est-ce que le *Sicko?* Tab. 809; qu'est-ce que le *Gingko?* T. 811, dont nous possédons un pied qui ne fleurit point à Upsal; qu'est-ce que le *Mokokf?* T. 874; le *Skimmi* Tab. 881, n'est-il pas l'Anis étoilé **?

Parmi les plantes énumérées comme particulières à Amboine, qu'est-ce qu'un *Camarina?* Qu'est-ce que cet ananas dioïque à fruit sec; n'est-ce pas un palmier?

Adieu, soyez heureux et que les destins vous soient prospères; ne m'oubliez pas.

C. LINNÉ.

Upsal, 1er Octobre 1771.

Lettre troisième.

Noble et savant Docteur,

Quoique je vous aie écrit l'an passé *** afin de vous prier de recevoir mes remercîmens pour les belles

* Cette phrase manque de clarté dans l'original suédois.

** Voyez les notes de la lettre précédente.

*** Cette lettre a en effet été perdue.

plantes que vous m'avez si gracieusement adressées, je crois devoir vous les renouveler ; rien n'étant sujet à plus d'incertitude que les correspondances au moyen de la navigation maritime. Vos nombreux *oxalis* étaient de la plus grande beauté, ainsi que la plupart des *hypoxis* qui presque tous étaient fort rares. Faites-moi savoir quelle plante vous désirez que je vous dédie comme genre. Votre plante bulbeuse triandrique, quoique fort semblable au *crocus*, devra recevoir un autre nom *, car les étamines sont monadelphes ; il en est de même de cet arbre dioïque qui a quinze étamines et deux pistils, ainsi que de celui indiqué sur votre liste par les lettres B. F. Il a un calice à quatre divisions, un réceptacle légèrement dilaté, point de corolle, quatre étamines, un ovaire infère, quatre stigmates et des rameaux gladiés **.

Graces vous soient rendues pour tout ce que vous me communiquez sur les insectes les plus communs du Cap.

Suédel a été nommé professeur de poésie ; Aurivilliers, professeur de langues orientales ; il succède au théologien Hesselgren. Mallet est devenu professeur de géométrie, et remplace Mellercreutz, admis à la retraite. Le jeune Berschen vient d'obtenir la chaire de commerce que Forster avait eue avant lui. Boudrie, secrétaire de l'académie, et Palmberg, adjoint, ont reçu le titre de professeurs ; Colliander, votre successeur est maintenant prévost des marchands *** ; le pasteur Lallerman à Hallaryd est mort, ainsi que le doyen Hallenius de Tierp. Le pasteur de la cathé-

* *Galaxia ovata*, Thunberg.

** *Montinia acris*, Linn. *suppl.* 427.

*** *Magister af vara.*

drale de Stockholm succède à Schroder dans l'épiscopat.

On dit ici que Sparmann a accompagné le docteur Forster au pôle-sud. Serait-ce vrai ?

Faites-moi connaître l'itinéraire que vous devez suivre pendant le cours de votre long voyage. Je désire bien vivement vivre jusqu'à votre retour ici. Quelle joie pour moi d'assister à votre triomphe et de toucher de mes mains les lauriers qui vont couronner votre front. Déposez, je vous prie, sur les autels de Flore africaine, une guirlande de fleurs en mon intention, et recevez, cher docteur, l'assurance de l'attachement sincère de votre affectionné.

C. LINNÉ.

Upsal, le 17 Juin 1773.

Lettre quatrième.

Au noble et savant docteur, envoyé de Flore au Cap de Bonne-Espérance.

J'ai tant de remercimens à vous faire pour les nombreuses plantes que j'ai reçues de vous, et qui toutes sont ou très-rares ou nouvelles, que je ne sais si je pourrai vous en faire assez. Nul botaniste ne m'a fait éprouver une plus vive satisfaction, et je vous avouerai avec naïveté que je ne comptais pas sur tant de générosité ; mais si j'ai pu penser que vous me traiteriez moins bien que vous ne faites, vous m'avez bientôt forcé à la reconnaissance, et je vous tiens aujourd'hui pour le plus généreux des hommes.

Vous seul avez plus fait pour la flore du Cap que tous les botanistes qui vous avaient précédé dans

ce pays. J'ai travaillé sans relâche à ces plantes pendant huit jours, et je ne pourrai les avoir examinées toutes avant un mois. Ayez la bonté de m'envoyer un *specimen* plus complet du numéro 403; dites-moi, je vous prie, le nom du fruit que vous avez envoyé au docteur Baëk.

Je ne désire rien tant que voir la journée où, heureusement de retour dans votre patrie, vous me permettrez de discourir avec vous sur les merveilles végétales que je tiens de votre généreuse amitié.

La *Thunbergia* manque à ma collection. Je désire beaucoup l'avoir, car je possède presque toutes les plantes dont j'ai établi les genres.

Mille et mille remercîmens pour les superbes ognons qui accompagnaient l'envoi des plantes. La moitié environ est arrivée ici détériorée, le reste est en fort bon état; Dieu veuille qu'ils me donnent des fleurs. S'il en était ainsi, je pourrais les analyser publiquement et faire connaître tout ce que vous valez.

Veuillez, mon cher docteur, m'envoyer quelques semences des plantes du Cap, afin d'enrichir le jardin botanique. On m'a annoncé qu'à bord du yacht de Stockholm se trouve un paquet pour nous et venant du Cap, par la France. Il contient peut-être ce que vous avez eu la bonté de nous envoyer suivant l'avis que vous en donnez dans votre dernière lettre.

Si vous pouvez examiner le *chrysitrix*, vérifiez-en le sexe et étudiez-en soigneusement le fruit. La plante ressemble au *sisyrinchium* qui croît au Cap, mais au lieu de trouver une fleur à l'aisselle de la feuille, on y trouve une petite houppe de soie.

Je vous en écrirai plus long une autre fois; je me trouve forcé de clore cette lettre, car mon ami le doc-

teur Montin m'assure que le navire qui doit la porter va mettre à la voile.

(Cette lettre n'est pas signée et ne porte point de date ; elle est vraisemblablement du printemps de 1773.)

Lettre cinquième.

Charles Linné à son ami le docteur Thunberg, envoyé de Flore au Cap.

J'ai reçu en son temps votre chère lettre, et comme toutes les lettres précédentes, elle m'a fait le plus grand plaisir. Vous devez être maintenant compté parmi nos plus savans botanistes.

Votre genre *bladhia* me semble très-solidement établi, et devra certainement être adopté.

Ce que vous m'adressez sous les noms de *stellina*, de *stellera* et de *stellaria* doit être réuni dans un seul et même genre; il en est de même du *stellena* qui appartient au genre *hypoxis* * quoique vous paraissiez le regarder comme différent, ce que je vois par vos notes. L'*Helonias minuta* aurait-il du rapport avec ces plantes**, je vous croirai si vous me l'assurez, car je n'en ai jamais vu que des échantillons desséchés. Je crois me souvenir que les styles étaient visiblement

* Ces plantes, en effet, ont été comprises dans le même genre sous les noms d'*Hypoxis stellata*, *serrata* et *villosa*. Thunberg en avait fait le genre *fabricia* qui n'a point été adopté. Le genre *stellaria* des botanistes est une caryophyllée; le genre *stellera* une thymelée. Mœnch a un genre *stellaris* formé aux dépens des genres *scilla* et *ornithogalum* ; ce genre n'a point été adopté.

** Ce rapport ayant été confirmé, l'*Helonias minuta* Linn. est passé dans le genre *hypoxis* avec le même nom générique.

inclinés en arrière; je ne puis croire que les pédoncules soient alternes; ils sont vraisemblablement disposés en ombelle. On devra nécessairement mettre cet ***helonias*** avec vos ***stellina.***

Je ne possède pas le genre *augea** et je le regrette vivement, car je veux tâcher de réunir tous les genres que vous avez créés.

Vos *Arabis capensis et trifida* ont un fruit tellement semblable à celui de l'*heliophila*, que je suis disposé à vous demander de les placer dans ce genre**.

D'après le *facies* et l'organisation des fleurs, je serais disposé à croire que votre ***Helonias viridis*** est un ***melanthium*** ***.

La plante que vous m'adressez sous le nom de ***Montinia reticulata*** doit être un ***heliconia*** ****, bien que que l'on doive noter quelques différences essentielles. Laissez à votre *sparmannia* le nom de ***montinia***, car je ne puis changer ce nom que j'ai déjà donné à une plante de l'Hexandrie trigynie *****.

L'Anthericum spirale, dont j'ai mis le bulbe en terre,

* *Augea capensis*, Thunb. ; ce genre, dédié à un jardinier du Cap qui accompagna Thunberg dans ses excursions, ne renferme qu'une seule espèce ; c'est une plante herbacée annuelle.

** L'*Arabis capensis* n'existe comme espèce dans aucun ouvrage général ; peut-être a-t-il été réuni à l'*Arabis trifida* qui est devenu un *heliophila*, l'H. *pinnata* L. F.

*** *Melanthium viride*, Thunb.

**** Cette plante est devenue le *Strelitzia Reginæ* Ait. *Hort. Kew.*

***** Ce genre *sparmannia* que Linné annonce avoir fondé dans l'hexandrie trigynie n'a pas été publié par ce naturaliste qui, plus tard, consacra à Sparmann un bel arbre du Cap, appartenant à la polyandrie.

a poussé des feuilles, mais n'a point fleuri ; je suis donc encore incertain du genre; si les fleurs sont en ombelle et si ses pédoncules ne sont pas alternes, peut-être devra-t-on reconnaître en lui un *crinum*, bien que fort peu semblable à ses congénères. S'il n'en était pas ainsi je ne saurais plus que vous dire *.

L'*Adonis æthiopica* est fille de l'*Adonis capensis* et a pour père l'*Adonis umbellata*. C'est vraisemblablement une génération hybride. Cette plante ne devrait-elle pas constituer avec l'*Adonis capensis*, un genre distinct des *adonis*. Vous pourrez facilement décider la chose en étudiant un fruit mûr**.

Vous trouverez j'espère au Cap la *monsonia* *** du *Mantissa* qui ressemble tant aux *geranium* multiflores. Je n'ai pu m'empêcher de sourire en reconnaissant comme hybride, mais fertile et capable de reproduire sa race, cette autre espèce à feuilles bipennées que vous m'avez envoyée.

Votre *anthericum* est une plante extrêmement embarrassante, je doutais qu'elle appartînt vraiment à ce genre, quoique j'en eusse la preuve sous les yeux.

Le *Cynoglossum capense*****est une espèce distincte.

Le *Penœa laterifolia* sera bien nommé, car toutes les espèces ont des feuilles opposées *****.

* Plus tard Linné confirma son premier jugement.

** Ces deux *Adonis* ont servi plus tard de type à Salisbury et à Decandole pour constituer le genre *Knowltonia*.

*** *Monsonia speciosa*. Linn.

**** Il n'existe pas de *Cynoglossum capense*. Serait-ce l'*Anchusa capensis* de Thunberg, aujourd'hui si commune dans nos jardins botaniques.

***** Thunberg avait vraisemblablement écrit *lateriflora*, espèce aujourd'hui conservée, et Linné aura lu par erreur *aterifolia*.

Le *Linum æthiopicum* me paraît être suffisamment distinct de ses congénères.

Dans l'*Anthericum Cauda felis* les filamens sont-ils barbus? les feuilles sont-elles égales comme dans l'*iris*? Est-ce que toutes les espèces du genre *heliophila* n'ont pas des feuilles alternes?

Les dix étamines du *Geranium divaricatum* sont-elles égales entr'elles? Il n'y a point de calice tubuleux.

Parmi les plantes que vous avez envoyées au docteur Baek, il en est une que je ne puis rapporter à rien de connu; c'est un arbrisseau à feuilles quaternées, serrées, linéaires, plus larges que celles du *pinus*, dont les fleurs sont monopétales, tubuleuses, à cinq dents et à cinq étamines; le style est filiforme et le germe supère. Dites-moi de grace ce que c'est que cette plante; je n'en connais ni le genre ni l'espèce *.

Ne consacrez de plantes qu'aux personnes qui ont bien mérité de la science, autrement toute émulation cessera, et vous compromettrez votre propre dignité en faisant blâmer vos décisions. Je conserverai les noms que vous avez donnés; mais choisissons une autre base à l'avenir. Le docteur Montin est un très-docte et très-honorable botaniste; mais tous ceux qui pourront un jour égaler son mérite en sont loin encore; il faut donc attendre pour leur consacrer le nom d'une plante. Ne vous offensez pas de ma franchise, et sachez-moi tout prêt à me soumettre à vos observations, si les miennes n'étaient pas suffisamment goûtées de vous.

Que pensez-vous de Commerson qui vient de mourir sans avoir décrit une seule plante, et qui ne laisse pas un seul ouvrage? Les Ognons que Pater apporta

* *Retzia capensis*, Thunb.

en Europe de votre part, sont heureusement arrivés en France; ils sont, m'écrit-on, en pleine végétation. Mille remercîmens pour ceux que vous m'avez envoyés ; plusieurs d'entr'eux sont vivans; le Palmier est plein de vigueur. Quel était donc ce gros bulbe si inégal à la surface?

Le *coolpon* n'est-il pas une espèce d'*evonymus* *? Dites-moi donc quelque chose, je vous prie, sur le *syphilas*, plante monadelphe à fleur tétrapétale, régulière **.

Serait-il possible que l'on trouvât des *calophyllum* au Cap ***?

Votre *Cacalia scandens* ne serait-il pas plutôt un *eupatorium* ****? Les termes dans lesquels vous me parlez du Cap, de ses montagnes, de ses champs et de ses forêts, en font à mes yeux un véritable paradis terrestre.

Ainsi donc le *guayacum* y vit spontané *****?

Veuillez déterminer soigneusement le sexe du genre *brabejum* ******.

J'ai formé le projet de fonder une société, dont vous, Sparmann, le docteur Baek, Montin, et quelques autres que je vous proposerai, seront membres *******.

* *Fusanus compressus*, Linn.

** Cette plante a été nommée par Linné fils *Aïtonia capensis.*

*** Aucun *calophyllum* ne se trouve dans cette localité.

**** Nommée *Eupatorium scandens* par Linné, cette plante est devenue un *mikania.*

***** Le *Guayacum officinale* est un arbre d'Amérique. L'arbre que Linné avait nommé *G. afrum* est une légumineuse devenue le *Schotia speciosa*. Jacq.

****** *Brabejum stellatifolium*, L.

******* Cette société n'a point été formée.

Comptez bien que je vous donnerai de mes doubles, deux ou trois fois autant de plantes que j'en ai reçu de vous.

L'*Andromeda droseroides* est un *erica*, quant au nombre des parties de la fructification; c'est un *andromeda* par le port *.

L'*hermas*, cette grande ombellifère dont la feuille est tomenteuse, m'a donné beaucoup de peine à étudier. Mon *hermas*, celui qui est décrit dans le *Mantissa***, diffère du vôtre, et par le port et par le sexe; ce sont deux espèces distinctes, une grande et une petite; à moins qu'on ne veuille voir en elles deux variétés d'une même plante.

Il ne me semble pas possible qu'il existe un *thesium* à feuilles opposées, comme on le voit dans le *Thesium Colpoon* de Bergius***.

(Cette lettre n'était ni datée ni signée.)

Sixième lettre.

Cher compatriote et savant docteur,

J'ai reçu, pendant le cours de cet été, les deux paquets que je dois à votre généreuse amitié; ils renfermaient un grand nombre de plantes rares et j'ai tressailli de plaisir en les ouvrant. Aussi, depuis le commencement du mois d'Août, ai-je éprouvé la joie la

* Cette plante est devenue, en définitif, l'*erica glutinosa* Berg.

** La plante du *Mantissa* est l'*Hermas depauperata*, L. L'ombellifère que Linné compare avec elle, est l'*H. gigantea*, L. Le *toment* des feuilles est si abondant qu'on l'emploie au Cap à faire divers objets tels que des gants, des bas, des bonnets, etc. (Cfr. *Voy. au Cap*, de Thunb. 1,118.)

*** *Fusanus compressus*, L.

plus vive et la plus pure. Je suis pénétré de reconnaissance pour le sacrifice que vous me faites, des plantes dont vous n'avez qu'un échantillon. Que Dieu me permette de vous en remercier dignement!

J'ai vu les belles collections du docteur Baek, et j'y ai admiré des choses très-remarquables, entre autres une plante* ayant des fleurs pentandriques, un seul pistil, une corolle tubuleuse quinquefide et des feuilles semblables à celles du pin, quoique plus larges et plus écartées; j'ignore à quelle famille elle peut appartenir.

Vos nombreux *ixia* et vos *orchis* ne peuvent assez être admirés.

La *campanula* à feuilles imbriquées de haut en bas, ou roulées, est un *roella* **.

Rien n'est plus étonnant que votre *Astrantia ciliaris*.

Je n'avais jamais entendu parler de l'*Erica retorta* dont les feuilles sont recourbées en arrière.

Le docteur Montin m'a donné un petit échantillon du *Thunbergia*.

Le *Mesambryanthemum pinnatifidum* mérite ce nom à cause de la forme de la feuille, circonstance fort remarquable dans ce genre.

L'*Adonis capensis* à feuilles linéaires, est une hybride, née d'un père inconnu.

Le *phryma* est déhiscent par le côté latéral du calice. Quel est le genre dans lequel rentre cet *heliophila* à fleurs jaunes ***?

Le *Psoralea capitata*, espèce trifoliée, n'est-elle pas

* *Retzia capensis*, L. Linné en a parlé dans la précédente lettre.

** *Roella muscosa*, L. F.

** *Heliophila lutea*, Linn.

herbacée? L'*Hedysarum imbricatum** à feuilles simples, me semble avoir de l'affinité avec l'*Hedysarum strobiliferum***.

Le *monsonia* à cinq étamines et à trois anthères dont les feuilles sont simples et lobées ***, me semble être une hybride de la *Monsonia speciosa*, dont les feuilles sont bipinnées.

Le *Xeranthemum fulgidum* est une bien belle plante.

L'*Othonna virginea* porte 5—7 feuilles dentées et montre de petites fleurs entre chaque feuille.

Quoi de plus admirable que de voir une *lobelia* volubile **** !

Votre *disa* est conservé d'une manière étonnante.

Cliffortia altheifolia! qui eût pu reconnaître ce genre d'après le *facies?* J'ai reçu trois échantillons de l'*Hermas gigantea (Buplevrum integrifolium, hirsutum)*, l'un d'eux me semble différent des autres; peut-être cela tient-il uniquement au sexe?

Rosen est mort dans le courant de cet été. Boudrie a été nommé professeur extraordinaire, et Flygare, secrétaire de l'académie. Hesselgren, ayant succédé à Annerstedt, Aurivillers a eu la chaire de langues orientales. Suedelius, qui lui est adjoint, va professer la poésie. Christiernin remplace Aspen, qui a pris sa retraite; il a pour successeur le jeune Berchen qui, lui-même, succède à son père. Mellercreutz s'est retiré,

* *Hallia imbricata*, Thunb.

** *Zornia strobilifera*, L.

*** Je crois que cette espèce est devenue la *Monsonia Filia* Linn. F. connue d'Aïton sous le nom de *M. lobata*.

**** Cette plante est sortie du genre *lobelia*, c'est le *Cyphia volubilis* de Bergius.

l'astronome Mallet a eu sa place, et on a donné à ce dernier Prosperin pour successeur.

Jamais la mortalité n'a été si grande en Suède que cette année. La famine, les fièvres malignes et la dyssenterie ont tour-à-tour désolé nos provinces. Heureusement que les récoltes sont abondantes, et plus, peut-être, qu'on ne les a jamais vues. Salvius est mort, ainsi que Gunnerus, fondateur de la société de Trunhem. Van-Swiéten vient aussi de payer sa dette à la nature : il a suivi de près le botaniste français Commerson, tout récemment arrivé d'un voyage autour du globe.

Le roi d'Angleterre a fait établir un vaste jardin dans lequel il a réuni le plus grand nombre possible de plantes. On voit, à côté de chacune d'elles, une étiquette en bois indiquant les noms génériques et spécifiques d'après ma nomenclature; le roi de France avait fait la même chose il y a plus de deux ans, à Trianon, près de Versailles. Une nouvelle chaire de zoologie a été fondée à Edimbourg, et l'on suit, dans l'enseignement, les bases établies dans mon *Systema animalium*. Le pape avait ordonné, il y a quinze ans environ, de brûler ceux de mes ouvrages qui parviendraient dans ses États; il vient aujourd'hui de destituer un professeur de botanique qui ne comprenait pas ma méthode, et l'a fait remplacer par un autre professeur. Celui-ci devra suivre dans ses cours publics mes nouvelles théories et les développer.

J'apprends que vous allez vous transporter aux Indes le printemps prochain; que Dieu vous accorde un heureux voyage. Pensez à moi aussi souvent que je pense à vous; cela m'arrive chaque fois que je touche à vos plantes : les étudier c'est en quelque sorte converser avec vous.

Je suis, mon cher docteur, avec toute l'affection possible,

Votre très-obéissant serviteur.

Upsal, le 29 Octobre 1778.

Septième lettre.

Cher et courageux docteur,

Hier j'ai éprouvé un bien vif plaisir en recevant votre dernière lettre; celle où se trouve incluse la description du genre *syphilas**, description faite avec une très-grande exactitude.

Votre *Cycas caffra* appartient-il bien à ce genre? En avez-vous observé la fructification? Il est, je le sais, fort semblable aux *cycas*; mais ses feuilles sont délicates, et nullement disposées en spirale. Cette dernière circonstance m'étonne beaucoup **.

L'*Anthericum speciosum* ne pourra jamais faire partie du genre *tradescantia*; je suis, de ce côté, tout-à-fait de votre avis.

Il me semble que les espèces de *cyphia*, de Bergius sont des *lobelia*. L'an dernier, j'ai reçu de la nouvelle Grenade, pays situé à la côte occidentale du Pérou, une admirable collection de plantes, parmi lesquelles se trouve un *lobelia* ***; il ressemble si parfaitement à un *columnea*, qu'on jurerait que c'en est un. Mais

* Ce genre a été, plus tard, définitivement fondé sous le nom d'*aïtonia*; peut-être le nom de *syphilas* a-t-il été abandonné à cause de sa ressemblance avec le nom d'une affection redoutable et trop bien connue.

** Cette plante est placée dans le genre *zamia* sous le nom spécifique de *cycadifolia*.

*** *Lobelia Columneæ*, Linn. F.

comme l'ovaire est infère, et que les étamines sont en tout semblables à celles des *lobelia*, je ne sais plus qu'en penser.

L'affinité qui existe entre les genres *dracæna* et *asparagus* est si grande que j'avais d'abord placé les *dracæna* comme espèces du genre *asparagus* *.

Je sais comme vous que les genres *mahernia* et *hermannia* sont des genres plutôt naturels qu'artificiels**.

Il me semble impossible que mon *solandra* soit un *hydrocotyle*. J'en possède deux espèces. On m'apprend que vous avez écrit au docteur Montin, à Bergius, et à la société royale de Londres***relativement à ce genre; puisque votre avis différait du mien pourquoi ne pas m'en avoir écrit? cela eût été mieux, et bien plus utile ****.

Je conviens avec vous qu'il existe une très-grande affinité entre les genres *campanula* et *roella*; il en est de même des genres *phyteuma* et *trachelium*, si voisins de l'un et de l'autre, qu'on ne peut marquer la limite qui les sépare.

Vous auriez dû appliquer le nom de *fabricia* à un genre plus solidement établi. Votre *aïtonia* a-t-il des caractères constans? Pourquoi avez-vous employé le nom de *massonia* pour un genre nouveau? Le *massonia* est depuis long-temps admis par tous les bota-

* Témoin les *Asparagus Draco*, *striatus*, *terminalis* et *graminifolius* de cet auteur.

** *In actis Anglorum* dit le texte original.

*** Linné veut sans doute dire ici que les différences qui séparent ces genres sont très-difficiles à exprimer par des mots.

**** Ce genre *solandra*, admis par Gaertner, n'a point été adopté par les auteurs. La plante dont parle Linné est devenue l'*Hydrocotyle Solandra* de Linné fils. Le *solandra* de Swartz, le seul conservé, appartient aux *solanées*.

nistes, il est très-convenablement établi et ses espèces se trouvent dans presque tous les jardins de l'Europe*.

L'Académie des sciences vient d'envoyer par un navire de l'État, cent rixdalers qu'elle vous destine; j'ai l'intention de vous proposer pour être admis dans son sein.

Veuillez, mon cher ami, examiner avec soin la fructification des genres *arctopus* et *chrysithrix*.

Nous attendons maintenant votre retour; je suis surpris que vous n'ayez pas reçu les lettres que je vous ai écrites.

Je suis pour la vie, noble et savant docteur, votre très-dévoué,

C. LINNÉ.

Upsal, le 20 Novembre.

P. S. Le professeur Falck est mort pendant ses voyages en Sibérie, ainsi que le professeur Gmelin qui parcourait la Tartarie; deux volumes des travaux de ce savant voyageur, contenant la première partie de la relation de cette excursion ont paru en même temps que les quatre volumes du *Voyage de Pallas*; ces deux ouvrages contiennent un grand nombre de choses nouvelles et curieuses.

Rappelez-vous, je vous prie, que je n'ai encore reçu de vous aucun insecte du Cap. En avez-vous trouvé quelques-uns qui puissent constituer de nouveaux genres?

Il est incroyable que vous ayez contribué autant que vous l'avez fait aux progrès de la botanique

* Cette plante est devenue, je crois, le type du genre *tulbagia*. (*T. Alliacea*, Linn.)

pendant votre séjour au Cap. Le jour où je pourrai causer avec vous sur les belles plantes que vous avez recueillies, sera l'un des plus beaux jours de ma vie.

Connaissez-vous la plante que Plukenet a décrite et figurée, Tab. 275, *fig.* 5? Si vous en savez le nom, dites-le moi, je vous prie, mon cher ami.

Lettre huitième.

Très-cher docteur,

Je vous ai écrit plusieurs fois, et c'est le docteur Montin, dont j'ai déterminé les plantes venant du Cap, qui a dû vous faire passer toutes mes lettres, comme je dois craindre qu'elles n'aient été perdues, je vous écris encore celle-ci.

Dans le dernier paquet que j'ai reçu de vous se trouvait un *syphilas*.

Avez-vous vu la fleur du *Cycas capensis* que vous m'envoyez; n'est-ce pas la même plante que celui qui n'a pas de feuilles roulées en spirale? Si vous êtes encore de ce monde, observez avec soin les genres *chrysithrix* et *arctopus*. Le docteur Bergius est dans l'attente de recevoir la plante que vous lui avez promise. Vous vous êtes fait des amis bien dévoués avec vos envois. Si je vis jusqu'à votre retour, nous verrons quel sera celui de tous qui se montrera le plus reconnaissant.

Le docteur Murray n'a pas tardé à être fait professeur d'anatomie à l'université. Il n'était encore qu'étudiant quand vous quittâtes Upsal. Le trésorier Berch est mort il y a quelques jours.

Nous ne savions pas que la nature du sol du Cap*,

* *Triplex solum capense.* Cette phrase est obscure.

sur laquelle vous dissertez dans votre lettre au docteur Bergius, était cause que les plantes de ce pays viennent si bien en Suède.

J'ai reçu, et en quantité, les plantes les plus extraordinaires de la nouvelle Grenade.

Sa Majesté me fait adresser la charge de deux chariots à deux chevaux, de productions naturelles de l'Amérique méridionale, conservées dans l'esprit de vin; ces objets partent aujourd'hui même de Stockholm.

Rogberg vient d'être nommé grand doyen à Weixio.

Votre très-reconnaissant,
C. Linné.

Upsal, le 20 Décembre 1774.

Cette lettre fut la dernière que Linné écrivit à Thunberg; ce voyageur ne revit la Suède qu'en 1779, quatorze mois après la mort de son illustre maître.

Paul Dietrick Giseke.

Du 4 Janvier 1768, au 25 Novembre 1775.

Les lettres de Linné à Giseke sont insérées dans le *Collectio epistolarum quas ad viros illustres et clarissimos scripsit Carolus a Linne* (Hambourg 1792). Elles sont au nombre de huit, et comprennent un intervalle de plus de sept années.

Giseke était un savant naturaliste de Hambourg, auteur de plusieurs ouvrages estimables, qui, vers les dernières années de la vie de Linné, se rendit à Upsal pour y visiter ce grand maître, avec lequel il correspondait depuis plusieurs années. Si l'on peut en juger par le ton amical qui règne dans toutes ses lettres, le professeur

d'Upsal s'était sincèrement attaché à ce savant ; il lui dédia un genre de la famille de portulacées. La lettre qui ouvre cette correspondance porte la date du 4 Janvier 1768; c'est la réponse à une lettre de Giseke. Linné lui accuse réception d'une dissertation sur le système des plantes, et s'exprime comme il suit : « Je ne puis vous donner, au sujet de votre mémoire, toutes les louanges que vous méritez. Vous vous montrez, dans cet ouvrage, le plus zélé de mes défenseurs ; ainsi vos bienfaits me préviennent; puissé-je quelque jour m'acquitter envers vous ; j'espère vous prouver tôt ou tard que vous n'avez pas obligé un ingrat. » Giseke méritait en effet ces éloges. Dans un discours d'inauguration, que ce savant prononça, il entreprit de tracer le tableau des progrès de la matière médicale depuis quelques années, et rendit à Linné la plus éclatante justice. Ce travail ayant été imprimé, fut adressé à Upsal afin que Linné pût indiquer les fautes dans lesquelles le jeune auteur avait pu tomber; la réponse de Linné fut aussi bienveillante que possible et la reconnaissance fit taire la critique. Il est question, dans cette même lettre, des doutes proposés par Altone, sur le sexe de diverses plantes, dans un mémoire qui était encore inconnu en Suède, à cette époque de la correspondance; Giseke ne fut pas d'abord en mesure de donner une analyse rigoureuse de la brochure d'Altone, car lui-même ne la possédait pas; mais enfin l'ayant lue, il indiqua une prétendue anomalie signalée par le critique dans le système sexuel : le figuier et la mercuriale. Mais Linné démontra bientôt à Giseke que ces anomalies supposées confirmaient le système sexuel au lieu d'y porter atteinte. « J'avais, dit Giseke dans ses notes,

oublié comme un novice, que donner du fruit ou des semences fertiles, étaient deux choses fort différentes. Ainsi, dans le figuier par exemple, le fruit se forme par l'accroissement du calice, et dans la mercuriale par celui du germe; et cependant ces fruits ne renferment pas de semences fertiles. »

Dans la lettre dont nous venons déjà de faire connaître quelques passages, Linné fait éclater une bonne foi bien rare aujourd'hui parmi les savans. Quoiqu'il eût à se plaindre des critiques amères d'Adanson, il désirait pouvoir lui rendre justice. « Vous me demandez, écrit-il, les caractères des ordres naturels : je vous avoue naïvement que je ne puis vous les donner. S'il en était autrement, j'établirais bientôt des classes et même un système naturel tout entier : je pourrais, à la vérité, faire connaître les caractères communs à la plus grande partie des plantes que chaque ordre renferme; et,en donnant ainsi des mots pour des caractères, tromper les ignorans; mais cela ne servirait à rien; je suis forcé de laisser cette tâche à ceux qui viendront après moi.

» Vous avez compris, dites-vous, les caractères des familles d'Adanson; vous êtes le seul qui soyez dans ce cas. J'ai beaucoup étudié pour tâcher de les débrouiller, mais je n'ai pu y parvenir. Si vous en aviez un jour le loisir, indiquez-moi quelques-uns des caractères différenciels des ordres établis par cet auteur, afin que nous puissions nous en occuper ensemble; et qu'il me soit possible de rendre un jour à cet auteur la justice qu'il mérite. Jusqu'ici, à l'exception des ordres naturels qu'il a pris à R...., et à d'autres auteurs, je n'en trouve aucun qui soit nettement tranché des ordres voisins. Mais il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet

important si nous avions l'occasion de causer ensemble. Ma main, déjà fatiguée, m'oblige de me borner à ce peu que je vous en écris. »

Les lettres qui suivirent celle dont nous venons d'entretenir nos lecteurs, sont d'un moindre intérêt. La plupart d'entr'elles ne sont même que de simples lettres de remercîment ou de félicitation sur quelques-uns des événemens heureux de la vie de Giseke. Nous allons en analyser rapidement quelques-unes.

Dans sa sixième lettre (8 Mars 1772), Linné établit que l'absence d'air dans les poumons ne détermine pas de lésion dans ces organes; il en donne pour preuve les amphibies qui, dans l'eau, expirent l'air qu'ils avaient inspiré, sans qu'il leur soit besoin d'en emprunter immédiatement à l'air ambiant. Passant à la botanique, Linné assure avoir trouvé une fleur mâle dans le *spinacia* femelle. Il établit que le genre *bignonia* est monoïque; affirme que les strobiles du houblon ne sont pas des fruits, mais des sortes de calices, et qu'il en est de même des strobiles du mûrier et de ceux du figuier.

Dans une septième lettre (28 Décembre 1774), Linné dit avoir reçu la doxoscopie de Jung et les dissertations de Scheuchzer sur les fécules alimentaires; dissertations dans lesquelles deux espèces nouvelles de *polygala* sont indiquées. Il annonce à Giseke qu'il vient de recevoir quelques centaines de plantes de la Sibérie, du Cap de Bonne-Espérance, de la nouvelle Grenade et de Surinam; les dernières lui ont été données par le roi de Suède. Linné apprend à Giseke la mort de son cher ami Baek. Dans une huitième et dernière lettre (25 Novembre 1775), Linné écrit à son correspondant qu'il vient encore de recevoir

des plantes et des insectes de diverses contrées du globe. Il lui fait connaître qu'il est occupé à terminer la partie du *Systema naturæ* qui traite des animaux, et croit pouvoir lui annoncer la fin de cet ouvrage pour le printemps suivant. Cette assertion est précieuse, et confirme que Linné ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre; il expira environ quatorze mois après avoir écrit cette lettre.

Après la mort de ce grand naturaliste, Giseke correspondit avec Linné fils; on ignore si cette correspondance fut active et durable. Le recueil auquel nous empruntons ces détails ne renferme qu'une seule lettre dont voici l'analyse :

Linné fils s'excuse (Upsal 1779) d'avoir autant retardé sa réponse ; mais il s'occupe sans relâche d'un supplément au système végétal, et s'efforce d'y faire entrer une foule de plantes qui lui arrivent de tous les pays. Il est forcé, en outre, de perdre beaucoup de temps à la cour pour y diriger le musée du Roi. Il annonce une nouvelle édition des ordres naturels, (*De ordinibus naturalibus*) de son père; et il tentera d'élever cet ouvrage au niveau des connaissances actuelles. Il ferait paraître de suite le 9e et dernier volume des *Aménités académiques*, s'il trouvait un libraire éditeur. Il attendra pour donner une nouvelle édition de la *matière médicale*, qu'il ait obtenu des renseignemens sur diverses productions de l'Amérique, notamment sur la fève Saint-Ignace, le cubébe, le bois de Rhodes, le baume du Pérou, l'ipecacuanha; le caoutchouc, les bois d'ébène, de santal, etc. Après avoir terminé cet ouvrage, il doit s'occuper du *Systema zoologicum*, et peut-être aussi du *Systema vegetabilium*, puis du *Genera* et de la *Philosophia botanica*. Il doute de pou-

voir jamais faire réimprimer le *Species plantarum.*

Nous avons cru devoir donner l'énumération complète des travaux projetés par Linné fils, pour montrer qu'il n'était point tout-à-fait indigne de sa naissance; et que s'il ne pouvait espérer d'atteindre la haute renommée de son père, il était digne du moins de marcher sur ses traces. La tâche qu'il s'était imposée était immense; malheureusement une mort prématurée l'a empêché de la remplir *.

DRU DRURY.

Du 3 Août 1770. (Une seule lettre.)

Envoi de l'ouvrage intitulé : *Illustrations of natural history, wherein are exhibited upwards of* 240 *figures of exotic insects, on* 50 *copper plates, by D. Drury, London* 4.° 1770; l'auteur a cru devoir, dit-il, cet hommage au père de l'histoire naturelle.

J. J. ROUSSEAU.

21 Septembre 1771. (Une seule lettre.)

Tout le monde sait que ce philosophe est auteur de lettres élémentaires sur la botanique, précédées d'une introduction dans laquelle sont discutées les causes qui retardent ou qui accélèrent les progrès de cette science. Dire que ces lettres sont des chefs-d'œuvres de

* On doit à Giseke un journal latin dans lequel il a résumé quelques-unes de ses conversations avec Linné. Nous plaçons les plus intéressantes dans la partie anecdotique de cet ouvrage.

style, de grace et de raison, est chose superflue ; nommer Rousseau suffit sans doute pour quiconque a lu quelques-uns des écrits de cet auteur. La lettre qu'il écrivit à Linné est peu connue; elle nous montre ce philosophe toujours préoccupé de l'idée qu'il était en butte à la haine des hommes; et cherchant, dans la botanique, un refuge contre le malheur et la persécution. Un cœur tendre et aimant, trompé dans ses affections, demande à la nature de combler le vide affreux que les illusions détruites laissent après elles ; c'est ce que fit Jean-Jacques, c'est ce que fera tout homme qui sera malheureux ou qui croira l'être. Cultiver les plantes, étudier leurs formes, suivre leur développement, descendre dans leur organisation pour en admirer la structure, est une douce étude à laquelle ne succède ni le regret, ni le dégoût ; Rousseau, misantrope, se fit botaniste et revint souvent, et comme malgré lui, de l'amour des plantes à l'amour des hommes. Nous donnons textuellement ici la lettre du philosophe genevois.

Paris ce 21 Septembre 1771.

« Recevez avec bonté, Monsieur, l'hommage d'un très-ignare, mais très-zélé disciple de vos disciples, qui doit en grande partie à la méditation de vos écrits, la tranquillité dont il jouit, au milieu d'une persécution d'autant plus cruelle qu'elle est plus cachée, et qu'elle couvre du masque de la bienveillance et de l'amitié, la plus terrible haîne que l'enfer excita jamais. Seul avec la nature et vous, je passe dans nos promenades champêtres des heures délicieuses, et je tire un profit plus réel de votre *Philosophia botanica* que de tous les livres de morale. J'apprends avec joie que je ne vous suis pas tout-à-fait inconnu, et que

vous voulez bien même me destiner quelques-unes de vos productions. Soyez persuadé, Monsieur, qu'elles feront ma lecture chérie, et que ce plaisir deviendra plus vif encore par celui de les tenir de vous. J'amuse ma vieille enfance à faire une petite collection de fruits et de graines. Si parmi vos trésors il se trouvait quelques rebuts dont vous voulussiez faire un heureux, songez à moi; je les recevrai, Monsieur, avec reconnaissance, seul tribut que je puisse vous offrir; mais que le cœur dont elle part ne rend pas indigne de vous.

» Adieu, Monsieur, continuez d'ouvrir et d'interpréter aux hommes le livre de la nature. Pour moi, content d'en déchiffrer quelques mots à votre suite dans la famille du règne végétal, je vous lis, je vous étudie, je vous médite, je vous honore et je vous aime de tout mon cœur. »

Schultz.

(24 Juin 1771.)

On n'a qu'une lettre de Linné à Schultz; elle a pour unique but de remercier ce naturaliste de l'envoi de diverses pierres précieuses. Jusqu'ici Linné n'en avait pas encore vu d'aussi belles. Il dit en avoir recueilli lui-même de semblables sur les bords de l'Algiria, et demande si ces productions ne seraient pas volcaniques.

P. Cusson.

(1772.)

Quoique nous n'ayons sous les yeux qu'une lettre de Linné à Cusson, le ton amical qui y règne prouve que

4.

Clarissimo Viro

D.D. Carolo Linnaeo doctori medico
et. Botanico illustrissimo doctissimoque

S. P. D.

Bernardus de jussieu. Prof Bot. Reg.

Tuas quas dedisti binas epistolas accepi, simulque criticam Botanicam seu fundamentorum botanicorum partem quartam caetera quae scribis misisse, genera atq constituta et florum Lapponicam non vidi hucusque.

5.

Experientissimo Viro
Botanico summo DD
Carolo Linnaeo
Spd
AlbHaller

Epistolam Tuam cum Critica a Musa recte adcepi, mittam vicissim specimina Botanica de Pedicularis et Veronica. Fuerunt autem Tuae literae similimae dissertationis, mihi oppositae, sed id omne ab animo amicissimo profectum esse certus confido, neque renuo docere meliora.

6.

Adieu, Monsieur,
continuez d'ouvrir et d'interpréter aux hommes le livre de la nature; pour moi, content d'en déchiffrer quelques mots ~~à~~ votre suite dans le feuillet du règne végétal; je vous lis, je vous étudie, je vous médite, je vous honore et vous aime de tout mon coeur. JJRousseau

ce n'était point là le début de leur correspondance*. Cusson professait la médecine à Montpellier. Linné lui a dédié un genre fondé sur deux plantes ligneuses du Cap. Il projetait un travail sur les ombellifères, et pria Linné de lui envoyer toutes les plantes appartenant à cette classe, pour qu'il pût les examiner à loisir; cette demande était indiscrète, et ne pouvait être accueillie. Aussi Linné refusa-t-il, et il motiva son refus sur l'éloignement et la crainte de laisser trop longtemps une lacune dans son herbier. On lit dans cette lettre, plusieurs choses intéressantes. Le grand homme s'y plaint amèrement des approches de la caducité. Il est devenu paralytique et l'hiver le fait cruellement souffrir. Depuis quelques jours il se sent pourtant un peu mieux, mais il est faible et chancelant. Si la mort l'épargne encore quelque temps, il ira visiter son musée de Hammarby, qu'il n'a pas vu depuis près de six mois, afin de faire ouvrir les croisées et renouveler l'air. Ses plantes sont collées sur le papier avec de l'ichtyocolle mais de telle sorte pourtant qu'on peut facilement les enlever quand cela est nécessaire. Tous les échantillons d'ombellifères ont été récoltés en pleine floraison, quelques-uns n'ont point de semences, et il le regrette. Il pourrait en envoyer plusieurs en communication, mais il n'ose exposer une classe entière aux chances d'un voyage lointain, de peur de rendre son herbier incomplet, ce qui, vu son grand âge, serait

* Cette lettre sans date, que l'on croit écrite en 1777, n'a pu l'être qu'en 1772 ou 1773. Ce qu'on y lit de relatif à Commerson permet de fixer cette date. Il faut donc modifier ce que nous avons dit page 84; où, d'après l'opinion reçue, nous présentons cette lettre comme la dernière que Linné ait écrite.

irréparable. Il se réjouit d'apprendre que M. Commerson soit arrivé en France* en bonne santé; il serait heureux de le connaître; mais il ne peut se flatter de vivre assez pour voir publier les plantes qu'il a découvertes dans ses voyages. La botanique, ainsi que les autres branches de l'histoire naturelle, s'enrichissent rapidement. Solander lui seul a trouvé plus de cinq cents plantes nouvelles; ce qui, ajouté à tout ce que M. Commerson a récolté, et à ce qu'on trouve d'inédit dans les collections particulières, forme une masse déjà fort considérable. L'ichtyologie reste seule en arrière, sans doute à cause de la difficulté d'explorer le sein des mers.

Marmaduke Tunstall.

Du 13 Août 1772, au 21 Novembre 1773.

Cette correspondance est uniquement composée de deux lettres adressées à Londres, par Linné, les 13 Août 1772 et 21 Novembre 1773. Elles ont pour but principal de remercier Tunstall de divers envois d'oiseaux, de coquillages et d'insectes, et donnent le nom des espèces douteuses. Ce Tunstall était un zoologiste anglais qui s'occupa spécialement d'oiseaux. On lui doit un ouvrage intitulé *Ornithologia britannica, seu avium britannicorum catalogus, sermone latine, anglico et gallico redditus, London*, 1771. Linné a dédié à ce naturaliste une coquille du genre *trochus*, le *T. Tunstalli*; on peut en lire la description dans le premier volume du *Systema*. La correspondance fait mention de cette politesse.

* Linné a voulu sans doute écrire que Commerson venait d'arriver à l'*Ile-de-France*; ce naturaliste n'a point revu la mère-patrie.

ROBERT RAMSAY.

Du 29 Juin 1773. (Une seule lettre.)

Sir Robert Ramsay, professeur d'histoire naturelle à Edimbourg, fit parvenir à Linné, pour avoir une place dans la prochaine édition du *Systema naturæ*, le mâle et la femelle d'une nouvelle espèce de perdrix qui se plaît dans les bruyères montueuses d'Écosse, et qui semble différente du *Tetrao lagopus*; il accompagna cet envoi d'une lettre écrite le 20 Juin 1773.

J. BURNET, LORD MONBODDO.

Une seule lettre, de l'année 1773.

Dans une lettre sans date, mais qui a été certainement écrite en 1773, J. Burnet donne quelques renseignemens peu connus sur l'orang-outang, et propose des doutes relatifs à l'histoire de ce quadrumane. Il prie Linné de les éclaircir. J. Burnet critique Buffon et le blâme de ne pas avoir adopté les idées réformatrices du législateur suédois, dont on peut dire, avec bien plus de raison que Lucrèce ne le disait d'Épictète : que le flambeau de son génie fait disparaître toutes les obscurités dans lesquelles la nature se plaît quelquefois à s'entourer.

RYK TULBAGH.

Une seule lettre, écrite en 1773.

Ryk Tulbagh était un Hollandais, gouverneur du Cap de Bonne-Espérance, qui s'occupait avec un égal

succès des intérêts de la colonie et de ceux des sciences. Il favorisa de tout son pouvoir les recherches des naturalistes, ainsi que les travaux des astronomes et des géographes qui arrivaient au Cap. La quantité d'objets curieux dont il enrichit les cabinets d'histoire naturelle de la métropole est vraiment prodigieuse. Linné lui dédia une monocotylédone du Cap (la *Tulbaghia*), voisine du *narcissus* et du *pancratium*, et lui adressa en outre plusieurs de ses ouvrages, comme une marque de gratitude pour l'envoi de plus de deux cents plantes du cap. L'une des lettres de Linné, et qui est sans date, se termine ainsi : « Continuez à favoriser les études qui ont pour but de mieux faire connaître la nature; vous habitez le lieu de la terre où elle a répandu ses merveilles avec le plus de profusion. J'envie votre sort. Certes, s'il était en mon pouvoir de choisir du destin de Salomon, d'Alexandre, de Crésus ou de Tulbagh, mon choix ne serait pas douteux. »

Bernardin-de-St-Pierre parle en fort bons termes de ce gouverneur, qu'il vit au Cap de Bonne-Espérance en revenant de l'Ile de France : il l'appelle à tort Tolback. Voici ce qu'il en dit : « M. de Tolback m'a conté qu'il avait envoyé en Suède à M. Linnæus quelques plantes du Cap, si différentes des plantes connues, que ce fameux naturaliste lui écrivit : « Vous m'avez fait le plus grand plaisir; mais vous avez dérangé tout mon système. » (*Voyage à l'Ile de France.*)

L'abbé Duvernois.

6 Mai 1774.

On doit à ce naturaliste zélé la découverte, dans les environs de Montpellier, de l'*isoetes*, plante curieuse

de la famille des rhizospermes; ce genre ne figurait pas dans les Flores anciennes du midi de la France avant l'abbé Duvernois, qui, ayant adressé à Upsal des individus desséchés et un dessin de cette cryptogame, reçut peu après une lettre de Linné. On doit la conservation de ce fragment de correspondance à M. Soulier, archiviste à Montpellier; elle a été imprimée dans le tome XIV des *Mémoires du muséum d'histoire naturelle*, page 111. Nous croyons qu'on en lira une traduction avec plaisir.

Lettre de Linné à l'abbé Duvernois.

« Il y a trois jours seulement que j'ai reçu votre lettre en date du 5 Mars dernier; je regrette vivement que vous vous y plaigniez de mon silence envers plusieurs personnes. Dix mains ne pourraient suffire pour répondre aux lettres que je reçois, et si je vous avais à mes côtés, vous croiriez que je ne fais autre chose que d'écrire des lettres, occupation dans laquelle je dilapide mon temps et néglige mes propres affaires.

» L'*Isoetes lacustris* croît très-abondamment en Suède. Je ne savais pas, avant de le recevoir de vous, qu'il existât aux environs de Montpellier. J'en ai donné la description et les caractères distinctifs, ainsi qu'une figure, dans mon *Voyage en Scanie**. Je n'ai pas vu, dans les individus qui vivent en Suède, une racine pareille à celle dont vous me donnez le dessin, ce qui est tout-à-fait remarquable; du reste les autres caractères sont semblables.

» J'ai composé la *Philosophie botanique* il y a déjà long-temps, j'étais retenu au lit par une maladie. Si

* *Iter scanicum*, p. 417 T. 319.

je n'étais déjà accablé de vieillesse, j'en donnerais une autre édition. Je tiendrai à grand honneur que vous disiez quelque chose de mon *Systema*, en votre langue; dans ce cas, je vous prie d'examiner ce qui a rapport au règne végétal, dans la treizième édition imprimée récemment à Gottingue, et ce qui concerne le règne animal dans la douzième, qui a paru à Stockholm.

» J'ai lu avec une vive satisfaction vos observations microscopiques.

» Puisse le Dieu tout-puissant vous conserver longues années, ainsi que Gouan, Cusson et mes autres frères en Flore, de Montpellier.

» Upsal, le 6 Mai 1774. »

Caroline Louise de Bade.

Du 4 Août 1775. (Une seule lettre.)

Cette princesse, Margravine de Bade, écrivit de Carlsruhe une lettre latine, en date du 4 Août 1775, pour remercier Linné de lui avoir dédié une plante de Surinam et de Mexico, nommée *Carolinea princeps* (Linn., *supp.* 314). Cette faveur inespérée qu'elle reçoit d'un grand homme la comble de joie; elle obtient ainsi, dit-elle, une bien plus sûre immortalité que celle qu'elle devrait au rang où l'a placée la fortune. La botanique est sa science de prédilection; elle se propose de faire graver les plantes rares qu'elle a dans ses serres, etc. On sait qu'elle a tenu parole.

J. Francis Masson.

Du 26 Décembre 1775 — 6 Août 1776.

Ce jeune botaniste fut envoyé au Cap, par le roi d'Angleterre, pour y récolter des plantes vivantes destinées au jardin de Kew. A son retour à Londres, F. Masson écrivit une lettre à Linné (26 Décembre 1775), et lui adressa des plantes sèches provenant des lieux qu'il avait visités. Il annonce avoir vu au Cap le docteur Thunberg, avec lequel il a fait, accompagné de Sparmann, une excursion dans l'intérieur des terres. Thunberg a voulu lui dédier un genre fondé sur une plante nouvelle du Cap, mais il a refusé cet honneur, qu'il veut mériter par plus de travaux, et que surtout il ne veut devoir qu'à Linné. Dans une seconde lettre, datée de Madère (6 Août 1776), F. Masson remercie, dans les meilleurs termes, Linné, d'avoir adopté le genre *Massonia*, que Thunberg a voulu lui dédier sans qu'il lui fût possible de s'en défendre. Il reçoit ainsi, avant d'avoir fini sa journée, le prix de son labeur, mais il n'en travaillera qu'avec plus d'ardeur. Madère lui a déjà offert une foule de choses nouvelles, surtout des *sonchus* et autres syngénèses arborescentes. F. Masson promettait de tenir Linné au courant de ses découvertes; mais il apprit bientôt la perte que venait de faire le monde savant; il écrivit à ce sujet une lettre de condoléance à Linné fils; elle porte la date du 12 Décembre 1778. Il y est question de la végétation des Açores; ces îles abondent surtout en mousses et en fougères.

Ici se termine la correspondance de Linné avec les personnes. Les lettres qu'il adressa aux compagnies savantes qui l'admirent dans leur sein ne sont pas con-

nues, à l'exception néanmoins de celle que ce grand homme écrivit à l'Académie des sciences, lors de sa réception en qualité d'associé étranger. Linné apprécia vivement cette haute distinction, et pour remercier en termes dignes du corps savant qui lui faisait cet honneur, il emprunta la plume de B. Frondin, bibliothécaire d'Upsal. Ce savant composa donc une lettre latine dont les expressions ont de la noblesse, mais où l'on trouve çà et là des phrases obscures et prétentieuses. Nous en avons fait la traduction suivante :

Lettre de Linné à l'Académie des sciences, lors de sa réception, en 1762.

« J'ai appris par M. le comte de Saint-Florentin que l'auguste monarque des Français avait daigné confirmer ma nomination en qualité de membre étranger de l'Académie des sciences de Paris; personne n'est plus disposé que moi à se montrer reconnaissant de la faveur inespérée que je dois à vos honorables suffrages. L'artiste se contente des récompenses qui lui sont offertes, l'homme sans illustration met son bonheur unique à accroître sa fortune; mais le savant, dont les sentimens sont plus élevés, ambitionne d'honorables distinctions et de glorieux succès. Son siècle lui refuse souvent ce qui seul peut le rendre heureux; mais la postérité, plus équitable, sait toujours le dédommager de l'injustice de ses contemporains.

» La gloire se plaît surtout à couronner ces génies dont les constans efforts ont pour but d'assurer le bien-être du genre humain et d'ajouter à l'illustration de leur patrie; plus les travaux sont difficiles, plus ils

méritent de louanges; c'est donc avec justice qu'on estime moins la victoire ensanglantée du héros que le triomphe du savant.

» Les progrès que l'Académie royale a faits dans la carrière des sciences utiles ont été au-delà de ce qu'on attendait, et ses espérances même ont été dépassées. C'est elle qui a répandu dans l'Europe entière les connaissances qui nous avaient été transmises par nos pères, lorsque la barbarie, conservant son antique empire, couvrait de ses ténèbres la plus grande partie de l'univers; ces connaissances ont pris aujourd'hui un tel développement, surtout les sciences exactes, que la vie de l'homme le plus laborieux suffit à peine pour embrasser complètement l'étude d'une seule, lors même qu'il arrive à la vieillesse la plus reculée; il faut être doué d'un génie supérieur pour s'élever à la hauteur des connaissances de notre siècle, et discerner clairement, dans ce qui est neuf, ce qui est vraiment grand.

» Le concours des savans est donc devenu indispensable; c'est pourquoi les grands rois ont fondé des universités, des sociétés et des académies; dans les unes, les élèves marchent lentement dans un cercle borné d'études; dans les autres, les sciences s'élèvent d'un vol hardi vers les plus hautes régions de l'intelligence. Non-seulement la France conserve son empire sur les lettres, mais elle l'agrandit encore, et chaque jour ajoute de nouveaux titres à tous ceux qui la rendaient si justement célèbre. Aussi voit-on les savans de tous les pays ambitionner par dessus tout, l'honneur d'être admis dans le sein d'une société que la magnificence de Louis et la grandeur du nom français ont rendue à jamais célèbre. Quoique votre choix soit brigué par tous les hommes distingués par leur savoir, il n'a été

ni prodigué ni dirigé au hasard, et moi seul peut-être, parmi tous, je dois me louer de votre indulgence.

» Personne n'est mieux que moi à même de juger du peu d'étendue des connaissances que j'ai acquises dans les travaux auxquels je me suis livré avec assiduité dès ma plus tendre enfance. La nature a caché ses secrets dans une si prodigieuse variété de choses, que des siècles s'écouleront avant qu'on ait pu étudier ces êtres dédaignés que le vulgaire imbécille foule aux pieds avec indifférence.

» Arrivé à un âge où ma vie va bientôt finir, il ne me sera plus possible d'en découvrir un grand nombre; je m'efforcerai néanmoins, aussi long-temps que je vivrai, de chercher à les connaître avec une persévérance égale, afin que vous puissiez comprendre par là combien j'apprécie l'insigne honneur que vous venez de me faire, et je ne croirai avoir assez vécu que quand j'aurai pu prouver au monde, ainsi qu'à vous, que j'étais digne de faire partie de votre société.

» Puisse, sous les auspices de Louis, l'Académie royale des sciences atteindre au plus haut point de gloire et de célébrité, et se montrer toujours semblable à elle-même.

» Upsal, 1763. »

Condorcet a Linné Fils.

15 Août 1778.

Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, écrivit à Linné fils la lettre suivante, pour lui faire des complimens de condoléance sur la mort de son père, membre associé étranger de l'Académie.

Paris, 15 Août 1778.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de la part que je prends avec toute l'Europe savante à la perte qu'elle a faite par la mort de votre illustre père. Je tâcherai de rendre à ses talens et à ses travaux la justice qu'ils méritent dans le tribut que j'ai à rendre à sa mémoire. Nous connaissons ici ses ouvrages, mais nous n'avons connu sa personne que pendant un voyage fort court; s'il y a dans sa vie quelques anecdotes dignes d'entrer dans la vie d'un homme célèbre, j'ose vous supplier de les remettre écrites en latin à M. Wargentin, qui aura la bonté de me les faire passer par M. le comte de Creutz, ambassadeur de Suède en France. L'Académie m'a chargé de vous présenter ses remercîmens et ses regrets.

» Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon sincère et respectueux dévouement,

» Le marquis DE CONDORCET. »

Nous bornons ici cette longue analyse de la correspondance de Linné. Ce qui nous est parvenu de ses lettres est la moindre partie de toutes celles que ce grand naturaliste a écrites. Afzelius dit en avoir eu entre ses mains quatre cent quatre-vingt-quatorze, toutes inédites; parmi elles, quatre cent cinquante-huit sont des originaux et le reste des copies. Il n'en est aucune qui ne respire l'enthousiasme le plus pur pour les sciences naturelles, ou la reconnaissance la mieux sentie pour ses bienfaiteurs. Afzelius ne dit point si, parmi ces lettres de Linné, dont plusieurs traitent d'affaires personnelles, il en est qui datent de sa première jeunesse; celles-là seraient plus précieuses que les autres, et feraient connaître des par-

ticularités encore inconnues et qui mettraient dans le secret des premiers essais de Linné. Peut-être Afzelius livrera-t-il plus tard à l'impression ces lettres inédites, ou du moins un choix des plus intéressantes. Nous attendrons avec impatience qu'il satisfasse le vœu du monde savant.

En attendant cette publication, nous sommes assez heureux pour pouvoir dire quelque chose de ces lettres.

Plusieurs d'entre elles sont adressées à son ami Baëk, à Wargentin, qui fut entièrement dévoué aux intérêts de Linné; à Ekeberg, ce même officier de marine qui lui rapporta le thé vivant de la Chine; au docteur Murray, et celles-là traitent de médecine ou de matière médicale; à Bergius, à Hagstrom, à J. Hollsten, à Clerc, à Lehmann et à Gerengius, qui furent d'abord ses élèves et bientôt après ses amis. Un assez grand nombre d'entre elles sont adressées au comte de Tessin et à Walhbaum, qui lui avaient dit à tort que les collections de Tournefort étaient à Berlin, ce dont il cherche à les dissuader.

Une lettre adressée au prédicateur Osbeck porte la date du 10 Septembre 1750, et fut écrite au moment du départ de ce naturaliste pour la Chine. Linné l'encourage à s'occuper d'histoire naturelle: « A votre retour, lui dit-il poétiquement, nous ferons des couronnes avec les fleurs que vous nous aurez envoyées, pour en parer la tête du prêtre de Flore et les autels de la déesse. Votre nom sera inscrit sur des matières aussi durables et aussi indestructibles que le diamant, et nous vous consacrerons quelque *rarissima Osbeckia*, qui sera reçue dans l'armée de Flore. Allez donc, voyagez, déployez vos voiles et faites force de rames; mais gardez-vous de revenir sans dépouilles opimes, car

alors nous ferions un vœu à Neptune pour qu'il vous précipitât, vous et toute votre suite, dans les profondeurs du Ténare. » Osbeck fit éclater son zèle, revint avec de belles collections, et reçut la récompense promise : un genre de plantes de la famille des mélastomées lui fut dédié.

Une lettre sans suscription et sans date, mais évidemment écrite dans les dernières années de la vie de Linné, fait voir que si l'amour des plantes commença chez lui avec la vie, il ne s'éteignit aussi qu'avec elle. Voici quelques passages de cette lettre : « Les graines de la Nouvelle-Zélande que vous m'avez envoyées m'ont fait le plus grand plaisir. Quel serait mon bonheur si je pouvais en voir germer quelques-unes ! Si elles conservent encore quelque faculté germinatrice, je dois l'espérer, tant je veux y apporter de soins et de sollicitude. Il serait vraiment curieux que les plantes du pôle antarctique trouvassent droit de cité vers le pôle nord. Des milliers de remercîmens pour chaque précieuse semence. » Cette chaleur d'expression se retrouve dans une autre lettre adressée à M. Dalman, major de l'amirauté, pour le remercier de ce qu'il en avait reçu (5 Décembre 1749). « Les trésors d'Ophir dont vous venez de me gratifier sont les objets les plus précieux que j'aie vu entrer jusqu'ici dans nos ports. Tout ce qui vient de cette île de Pulo-Landa, nouvellement découverte, et de Macao, est curieux et très-intéressant. Le simple aspect de ces merveilles a fait circuler mon sang avec une nouvelle rapidité... Quand je pense à toutes les curiosités naturelles que renferme l'Inde, j'éprouve un véritable chagrin de savoir qu'il y en a si peu de connues, et de songer pourtant combien il serait facile de les étu-

dier, si quelque voyageur zélé prenait la peine de récolter les différentes espèces d'insectes et les mousses, les plantes et les grands arbres avec leurs fleurs et leurs fruits. Ne négligez pas l'occasion qui vous est offerte d'immortaliser votre nom, et si votre position privée ne vous permet pas de voyager vous-même, au nom du Dieu puissant, au nom de la patrie et de la vertu, faites faire quelque autre voyage. »

Linné a écrit aussi plusieurs lettres au baron Gyllengrup. On lit dans l'une d'entre elles, qui porte la date du 1er Octobre 1733, le passage suivant : « Pendant mon séjour comme élève à l'Académie, ma conduite a été constamment tranquille, chrétienne et modérée, et personne ne peut me reprocher la moindre faute grave. Jamais le juge n'a reçu de plaintes dirigées contre moi, et je n'ai fait de peine à qui que ce fût. » Quiconque aura vu combien la vie de Linné a été remplie le croira sans difficulté. Il fut trop laborieux pour être un élève turbulent. Quand on aime l'étude, on est ami de l'ordre, et l'on a plus de démêlés avec les livres qu'avec les hommes.

OPINIONS DE LINNE

SUR QUELQUES BOTANISTES CÉLÈBRES,

EXTRAITES DE SA CORRESPONDANCE ET DE SES OUVRAGES.

ADANSON *.

« Je viens de recevoir le *Voyage d'Adanson au Sénégal;* c'est un bel in-4°, écrit en français et publié à Paris ; il est enrichi de planches. » (Lettre à Ellis, 8 Février 1758.)

ARTÉDI.

« J'imprime en ce moment les ouvrages posthumes de feu mon excellent ami Artédi, sur l'ichtyologie, dans lesquels vous trouverez, si je ne me trompe, plus de perfection qu'on ne peut en attendre de la botanique, d'ici à cent ans. Il a établi des ordres et des genres naturels, des caractères tranchés; il donne un *pinax* universel, d'incomparables descriptions et des noms spécifiques irréprochables.» (Lettre à Haller.... 1737.)

BANKS.

« On ne saurait donner trop d'éloges à M. Banks, qui s'est exposé volontairement à tant de dangers, et qui a dépensé de si grosses sommes d'argent au profit des sciences naturelles. Personne n'avait encore fait autant pour la science. Les Anglais seuls sont capables de pareilles choses; vous êtes certainement le peuple

* Voyez la correspondance avec Adanson, page 221.

le plus généreux de la terre; et lord Baltimore m'en a appris quelque chose.... » (Lettre à Ellis, 8 Août 1771.)

« La nouvelle contrée (l'Australasie) porte-t-elle le nom de *Banksia*, du nom de celui qui l'a découverte, comme l'Amérique porte le nom d'Améric Vespuce? » (Lettre à Ellis, 20 Décembre 1771.)

Césalpin.

« Césalpin me semble grand surtout parce qu'il est le fondateur d'une nouvelle école.

» Les ouvrages de Césalpin me plaisent beaucoup; ses courtes descriptions, si différentes de celles données par les autres auteurs, renferment toujours quelque chose d'intéressant. » (Lettre à Haller, 8 Juin 1737.)

Dillenius.

Linné le regardait comme le premier botaniste de l'époque; il lui reproche, dans plusieurs passages de sa correspondance, d'avoir attaqué injustement ses adversaires. Il le blâme surtout de ses critiques peu mesurées contre Vaillant, et s'exprime ainsi : « Vous prétendez que la méthode de Knaut a été renversée par Dillenius; pourquoi cela? Personne n'est plus injuste que cet auteur dans le jugement qu'il porte des diverses méthodes. Je m'étonne qu'on ne lui ait pas répondu et certainement il le méritait. Quoiqu'il écrivît en habile homme, on pouvait cependant lui répondre victorieusement. » (Lettre à Haller.... 1737.)

Il dit autre part : « Je ne connaissais certainement ni vos genres (ceux de Haller) ni ceux de Dillenius; il est curieux d'observer néanmoins que nous avons ex-

primé des opinions pareilles dans plusieurs endroits de nos ouvrages, témoin ce que je dis à l'égard de la fleur de l'*unifolium*, et cependant la page qui renferme ce passage, dans la *Flora lapponica*, a été imprimée en Avril de l'année passée. (Même lettre.) Il n'existe en Angleterre que le seul Dillenius qui sache ce que c'est qu'un genre. » (Lettre à Haller, 1er Mai 1737.) « Un seul botaniste, Dillenius, peut vous être comparé. » (Au même, lettre sans date écrite en 1737.)

Forskhall.

« C'est un de mes meilleurs disciples, récemment nommé professeur à Copenhague; il vient d'être envoyé, aux dépens du roi de Danemarck, au Cap (Afrique), et dans l'Arabie heureuse. Si Dieu nous le conserve, nous devons en attendre une foule de découvertes intéressantes. Il excelle plus particulièrement dans la connaissance des insectes, quoique de bien peu inférieur dans les autres branches de l'histoire naturelle. » (Lettre à Ellis, 6 Novembre 1759.)

Heister.

« Tous les botanistes, à l'exception peut-être du seul Heister, reconnaissent l'importance fondamentale de la fructification dans l'établissement des genres. » (*Systematis prœmium.*)

Les Jussieu.

« Jussieu (Bernard) est un assez bon botaniste qui commence à observer avec attention; il m'a dit vous distinguer de tous les autres botanistes..... »

« Jussieu (l'aîné) se livre à la pratique de la méde-

cine; il ne dévie pas d'une seule ligne du chemin tracé par Tournefort; il connaît bien les espèces, mais il les multiplie trop. » (Lettre à Haller, 22 Juin 1738.)

Linné sur lui-même.

Il dit, en parlant de son livre intitulé *Critica botanica* : « On a droit d'être étonné que l'on ait osé écrire un pareil ouvrage, et plus encore qu'il n'ait pas été généralement censuré; mais les botanistes ont reconnu la vérité des préceptes qui y sont enseignés, et tout le monde s'y est conformé.

» Je vous envoie le *Musa cliffortiana* que je croyais vous avoir déjà adressé; j'y joins la *Critica botanica*. Étant malheureusement étranger ici, je suis forcé de composer mes ouvrages en grande hâte, et d'en confier l'impression à d'autres personnes. Ne vous étonnez donc pas d'y rencontrer des erreurs; vous prendrez garde seulement aux matières traitées, et non aux fautes de langage. Conversant depuis quelques années avec des Lapons, des Finlandais et des Norwégiens, je suis devenu plus barbare que Micheli. J'ai composé ma *Critica botanica* secrètement, et avec tant de promptitude, que cet ouvrage, ainsi que la *Flora lapponica* et l'*Hortus cliffortianus*, ont été terminés en neuf mois. » (Quatrième lettre à Haller écrite en 1737.)

Ludwig.

« J'ai étudié les *Characteres* de Ludwig; c'est un ouvrage important. Il est à regretter que séduit par les auteurs classiques, il se soit trop facilement soumis à leurs décisions : toutes celles de Boerhaave ne

sont pas infaillibles. » (Quatrième lettre à Haller, écrite en 1737.)

Morison.

« Morison était bouffi d'orgueil comme ****; mais il mérite des éloges pour avoirfait revivre l'esprit méthodique qui était à moitié éteint en Europe. Examinez les genres de Tournefort et vous verrez ce qu'il doit à Morison, qui lui-même devait tant à Césalpin; cependant Tournefort fut un observateur conscientieux. Tout ce qu'il y a de bon dans Morison est pris, je le répète, à Césalpin; malheureusement ce botaniste s'égarait à la recherche des affinités naturelles, au lieu d'étudier les caractères des plantes. Je ne doute pas que vous ne profitiez de cet exemple pour suivre un meilleur chemin. » (Quatrième lettre à Haller écrite en 1737.)

Muntingius.

« Je puis vous procurer l'ouvrage de Muntingius, mais qu'en pourriez-vous faire? Je pense que jamais il n'a existé de botaniste plus ignorant. Ses figures, très-élégamment gravées, sont faites uniquement pour les yeux : je n'ai rien vu de pis : je regrette le papier perdu à imprimer un pareil ouvrage. Si pourtant vous vouliez l'avoir, dites-le moi plus positivement. Il est cher et n'est bon qu'à jeter au feu. » (Quatrième lettre écrite à Haller en 1737.)

Pontedera.

« Cet auteur, peu jaloux de suivre la marche de la

nature, se brisa sur des écueils que Tournefort sut éviter. On peut lui reprocher d'avoir jeté beaucoup de confusion dans l'étude des composées; pourtant quelques-uns de ses travaux lui ont survécu; il est loin d'avoir fait autant que Vaillant. Pontedera est peut-être le seul botaniste vraiment philosophe, mais je n'adopte pas entièrement sa théorie. » (Quatrième lettre à Haller écrite en 1737.)

Ray.

« Qu'était ce botaniste ? un homme infatigable pour récolter et décrire; mais moins que rien dans la connaissance des genres et dans l'art de l'analyse. Comparez, je vous prie, la première édition de sa méthode avec la seconde et la troisième, où il s'est avisé de mettre Tournefort à contribution. Je ne sais comment il a pu se faire qu'on ait si fort négligé de tenir compte à Césalpin de ses découvertes, tandis qu'on les a stupidement attribuées à Ray. » (Lettre citée plus haut.)

Sauvages.

Linné le qualifiait toujours de prince des médecins. Il le désignait aussi par l'épithète de *grand*, et disait qu'à Upsal on faisait encore plus de cas de Sauvages, que de Boerhaave. (Correspondance avec Gouan.)

Tournefort.

« Vous élevez des objections contre la méthode de Tournefort. Je conviens qu'elle renferme des erreurs, et en grand nombre, pourtant aucun système aussi naturel n'avait paru avant, et n'a paru depuis lui. On y

trouve, je le sais, des classes tout-à-fait arbitraires, mais je doute que vous-même puissiez créer un système où toutes les classes soient naturelles. Les labiées, les cruciformes, les liliacées, les ombellifères et les papilionacées sont des classes excellentes, et qui n'auraient besoin que de bien legères modifications pour être parfaites. »
(Quatrième lettre à Heller écrite en 1737.)

Vaillant.

« Je suis l'ami de Jussieu et celui de Dillenius; jamais je n'ai connu Vaillant. C'était, dit-on, un homme plein de vanité, qui s'efforça d'établir sa réputation sur les débris de celle de son maître, le digne et respectable Tournefort. Vaillant était démonstrateur au jardin du Roi, peu lettré et fort pauvre; il critiqua Jussieu et même Dillenius, je le sais, mais tout cela n'est rien à mes yeux. La justice et l'impartialité m'ordonnent de déclarer que jusqu'ici je n'ai rien lu en botanique qui me parût plus soigné que les ouvrages de Vaillant, et que je ne connais aucun auteur qui, ayant fait d'aussi grandes découvertes en botanique, en ait recueilli moins de fruit. Pourquoi faire à un homme la réputation d'un imbécille ou d'un furieux, parce qu'il n'a eu qu'un but unique, celui de travailler aux progrès de la botanique ?

» Jussieu, assure-t-on, a juré de poursuivre tant qu'il vivra, la mémoire de Vaillant, et Dillenius vient d'insulter à ses mânes dans l'*Hortus elthamensis*, mais les invectives dont il l'accable, et qui semblent lui paraître encore insuffisantes, ne prouvent absolument rien. Je veux croire, avec ces critiques, que Vaillant a commis des erreurs de synonymie, et même des fautes

plus graves encore ; mais quel est le botaniste exempt de commettre des erreurs? C'est le propre d'un homme sage de discerner le bien du mal, et tel général fut estimé habile qui, pour défaire entièrement ses ennemis, ne perdit que la moitié de son monde. Personne ne connut mieux les plantes exotiques que Plukenet, et nul autre ne se montra plus dédaigneux des méthodes, ni plus disposé à braver toutes les convenances; Vaillant fit de même. Si j'eusse ajouté foi à l'*Hortus elthamensis*, jamais je n'eusse dû m'occuper de ce grand botaniste, ni en bien ni en mal; mais un honnête homme doit juger chacun suivant son mérite. Si je rends à Vaillant ce qui est dû à sa mémoire, la postérité sera équitable envers moi, et je ne dois nullement m'occuper de ce qu'en pourront penser les Dillenius ou les Jussieu. » (Quatrième lettre à Haller écrite en 1737.)

» Vaillant, ce grand observateur, voulut combattre et espéra vaincre Tournefort; on le blâma sévèrement, et il méritait de l'être. Il aurait été bien plus grand s'il n'eût attaqué son illustre maître. » (Lettre à Haller, 5 Avril 1737.)

« Personne n'est plus habile que Vaillant dans l'établissement des genres, et chaque jour j'en acquiers l'assurance. Peut-être a-t-il donné quelquefois comme réels des caractères que vous vous êtes assuré ne pas exister; peut-être aussi n'a-t-il pas toujours entendu les phrases caractéristiques de Bauhin; mais était-il possible qu'il en fût autrement, si l'on songe à l'imperfection des descriptions, au manque de figures et de renseignemens précis. Si je donne des définitions absurdes, dois-je m'étonner de n'être pas compris? » (Quatrième lettre à Haller écrite en 1737.)

BOTANISTES HOLLANDAIS, ANGLAIS ET SUÉDOIS.

J'ai vu dernièrement un petit traité italien fort intéressant intitulé : *Discorso dell'irritabilita d'alcuni fiori nuovamente scoperti (Firenze* 1764.*)* On y démontre que les fleurons de certaines fleurs composées se meuvent comme s'ils étaient doués de vie. (Lettre à Ellis, 8 Décembre 1767.)»

«Personne en Hollande ne s'occupe sérieusement des genres, si ce n'est moi qui suis le plus petit des prophètes. Gronovius, Burmann et Van-Royen ne s'intéressent qu'aux échantillons desséchés ; pourtant ce dernier commence à vouloir examiner les genres. Boerhaave n'aime que les arbres, et parmi eux plus encore les variétés que les espèces. Albinus est tout entier livré à l'anatomie. Le seul Dillenius, en Angleterre, comprend ce que c'est qu'un genre et s'occupe de cette étude. Il suffit à Rand d'avoir un synonyme unique pour chaque plante, et à Miller d'obtenir des plantes d'Amérique, vivantes ou desséchées. Martyn est un excellent homme, mais peu difficile en matière de doctrine. A l'exception d'O. Celsius, premier professeur de théologie, qui aime les plantes, sans s'inquiéter des genres auxquels elles appartiennent, et qui est un collecteur infatigable de mousses, je ne vois en Suède aucun botaniste ; car Rudbeck est maintenant chargé d'années. » (Lettre à Haller, 1er Mai 1737.)

VIE DE LINNÉ.

LIVRE TROISIÈME.

ANECDOTES.

Généalogie.

Branche maternelle.

1. *Ingemar Suensson,* paysan de Jomsboda, village du district de Hwitaryd, dans le Smaland, eut pour fils *Charles Tiliander,* qui prit ce nom d'un énorme tilleul (*tilia*), qui croissait entre Jomsboda et Linnhult. *Charles Tiliander* alla faire ses études à Upsal, l'an 1660, fut nommé ministre à Lekaryd en 1678, et mourut vers la fin de 1697.

Suen Tiliander, son frère, alla aussi, en 1678, faire ses études à Upsal; il fut attaché à la famille du comte de Horn, à Brême, en qualité de chapelain. Il mourut, ministre de Pjetteryd, en 1722. Il avait un goût prononcé pour les plantes et l'histoire naturelle. Il laissa deux fils; l'un, *Abel Tiliander,* qui lui succéda dans sa cure, et périt de mort violente dans une inondation, en 1724; l'autre, *Nicolas Tiliander,* devint chapelain d'un régiment. De ce dernier, naquit, en

1701, *Charles Tiliander*, qui étudia à Lund en 1720, fut nommé professeur adjoint en philosophie en 1729, appelé à la chaire de théologie en 1730, devint ministre de Jonkoping en 1741, puis docteur en théologie, et fut deux fois envoyé comme représentant à la diète de Suède. Il mourut en 1764, laissant deux fils, savoir : *Pierre Tiliander*, qui fut professeur adjoint à Wexio, et *Nicolas Tiliander*, qui servit comme enseigne dans un régiment d'infanterie.

Anders, paysan de Jomsboda, eut pour fils *Ambern Lindelius*, né en 1600, qui prit aussi son nom du tilleul dont il a été question plus haut. *Ambern Lindelius* fut nommé maître-ès-arts en 1632, et deux ans après professeur adjoint en philosophie. Il devint ministre de Bornorp en 1638, lecteur en théologie à Wexio en 1643, ministre de Landgaryd en 1646, et mourut en 1684. *Lars Lindelius*, son fils, mourut ministre de Jonkoping en 1672.

Eric Ambern Lindelius, fils d'*Ambern Lindelius*, fit ses études à Upsal en 1655, fut nommé vicaire à Landgaryd en 1681, et mourut ministre à Quinberga, en 1715.

Lars Lindelius eut pour fils *John Lindelius*, qui professa la physique avec beaucoup de succès à Wexio. Il avait étudié à Lund en 1672, et à Upsal en 1680; sa mort arriva en 1711.

Avec *Lars Lindelius* fut éteinte la race mâle de cette branche collatérale de la famille de Linné.

Branche paternelle.

De *Benge Ingemarson*, paysan de la paroisse de Hwitaryd, naquit, en 1633, *Ingemar Bengtson*, qui fut fermier du fief d'Erickstad.

Cet *Ingemar Bengtson* est le grand-père du célèbre *Linné*. *Nils* ou *Nicolas Linné*, son fils, tira son nom du même tilleul qui donna le sien à la famille des *Tiliander* et à celle des *Lindelius*. Il vint au monde en 1674, fut revêtu des fonctions de clerc en 1704, nommé vicaire de Stenbrohult en 1705, et ministre de la même paroisse en 1708. Il mourut le 12 Mai 1748. Il avait été marié à *Christine Broderson*, la fille de son prédécesseur, et, le 12 Mai 1707, était né de lui, à Rashult, en Smaland, *Charles Linné*, qui se rendit au collége de Wexio vers l'année 1717, en suivit les cours jusqu'en 1724, continua ses études à Lund en 1727, et vint à l'université d'Upsal en 1728. Nommé démonstrateur de botanique en 1731, sur la présentation du doyen Rudbeck, il prit ses grades de docteur en médecine à Harderwyk en 1730, fut élu premier président de l'Académie royale de Stockholm en 1739, nommé botaniste du roi de Suède et médecin de l'amirauté en 1740, professeur de médecine et de botanique à Upsal en 1741, premier médecin du roi en 1747, créé membre de l'ordre de l'Étoile-Polaire en 1753, et anobli en 1740. Il mourut à Upsal le 10 Janvier 1778.

Linné eut trois sœurs et un frère :

Anne Marie, mariée à *Gabriel Hok*, recteur de Wirestadt.

Sophie Julie, mariée à *Jean Collin*, recteur de Rysby.

Emerentia, mariée au chef de police *Brantnig*.

Samuel Linné, seul frère de notre illustre *Linné*, naquit en 1718, fit ses études à Lund en 1738, et fut ordonné prêtre en 1741. Il prit ses degrés de maître-ès-arts en 1745, et succéda à son père dans la cure et

le presbytère de Stenbrohult en 1749. Il mena une vie très-retirée, et se maria avec la fille de *Nils Osander,* chanoine de Makaryd, dont la famille était assez nombreuse.

Charles Linné épousa, en 1739, *Sara-Élisabeth,* fille du docteur *Jean Moræus,* médecin à Fahlun, et de ce mariage sont issus :

1. *Charles,* né à Fahlun le 20 Janvier 1741 ; il fit ses études à Upsal en 1750, fut nommé démonstrateur de botanique à l'université en 1759, et professeur en 1763; il prit son titre de docteur en médecine en 1765, et succéda à son père, en qualité de professeur de botanique, en 1778. Il mourut, sans avoir été marié, le 1er Novembre 1783. Avec lui finit la branche mâle de la famille de *Linné.*

2. *Jean* qui mourut encore enfant.

3. *Élisabeth Christine,* qui épousa le capitaine *Bergencranz*, et mourut à un âge très-avancé.

4. *Louise*, qui ne fut point mariée et resta avec sa mère à Hammarby.

5. *Sara Christine,* qui resta aussi avec sa mère à Hammarby, et ne se maria point.

6. *Sophie,* née en 1754, et qui épousa M. Duse, à Upsal.

Origine du nom de Linné.

2. Le nom de Linné vient, à ce qu'on assure du suédois *linden, tilleul;* il paraît qu'il y en avait un très-beau devant la porte de la champêtre demeure de la famille de Linné, entre Tomsboda et Linnhult. L'usage de porter comme surnom, le nom d'une plante ou d'un animal est fréquemment suivi en Suède, et très-souvent le surnom prévaut. Remarquons en passant qu'il

est assez singulier qu'on ait donné un surnom emprunté au règne végétal, au père de l'homme qui a le plus fait pour l'étude des plantes.

3. Les auteurs étrangers qui écrivent le nom de Linné, mettent tantôt Linnæus, tantôt Linnée, et tantôt enfin Linné; cette dernière orthographe est la seule qui soit correcte; Linnæus est le nom latinisé; il arrive fréquemment, dans le nord de l'Europe, que les personnes qui se livrent aux sciences prennent la désinence en *us*; cela vient sans doute de l'habitude où l'on est d'écrire en latin, qui est la langue universelle. Plusieurs botanistes ne sont guère connus que par leur nom latinisé, témoin Ruellius (la Ruelle), Tragus (le Bouc), Dodoneus (Dodoens), Amatus Lusitanus (Amato le Portugais), Lobelius (Lobel), Clusius (Lécluse), Aldinus (Aldini), Rumphius (Rumph), Ruppius (Ruppi), Afzelius (Afzell), et enfin, de nos jours, Martius et Acharius. La manière la plus incorrecte d'écrire le nom de ce grand homme est de l'orthographier Linnée; j'ai sous les yeux un ouvrage moderne qui traite des sciences naturelles et médicales où on l'écrit de cette manière. Aucune des nombreuses lettres autographes de Linné n'est signée Linnée, et si l'on écrit quelquefois ainsi, c'est pour se dispenser de mettre la désinence en *us*, traduite par le doublement de la lettre *e*. Quelques personnes prennent grand soin de mettre le chevalier Von Linné; je leur recommande, quand elles voudront parler du grand Bacon, de ne point oublier son titre de baron de Verulam.

JEUNESSE DE LINNÉ.

4. Rothmann mit entre les mains de Linné l'*Histoire naturelle de Pline*, et lui recommanda la lecture

de cet ouvrage, plus propre à égarer un jeune élève qu'à lui servir de guide. Linné eut toute sa vie beaucoup de goût pour les écrits du naturaliste romain, et il prit de lui la concision, qualité la plus remarquable de son style. Il est possible que Linné ait embrassé à l'exemple de Pline, l'étude de toutes les branches de l'histoire naturelle, afin de mériter ainsi le surnom de *Pline du nord*, que divers panégyristes se sont plu à lui donner.

5. La mère de Linné fut tellement contrariée de le voir suivre une autre carrière que celle de l'église, qu'elle défendit expressément à Samuel, son autre fils, d'entrer dans le jardin de son père, dans la persuasion où elle était que Charles y avait puisé le goût des sciences naturelles. Une petite portion de ce jardin était qualifiée du nom de jardin de Charles.

6. Linné nous apprend que, pendant le séjour qu'il fit au Gymnase et au collège de Wexio, ses progrès furent très-lents; cette lenteur, que l'on qualifia d'ineptie, s'explique facilement par la mauvaise direction qu'on donnait aux études, et par ce besoin irrésistible qui attirait le jeune enfant dans les campagnes fleuries où s'élevaient les plantes, objets de son amour.

7. On a pris soin, dit Cuvier, de conserver le nom du maître inepte qui faillit faire d'un grand homme un obscur ouvrier; il se nommait Lanarius. Ce fut d'après son conseil que Linné entra en apprentissage chez un cordonnier, d'autres disent chez un tailleur ou chez un menuisier. Linné, dans ses biographies, ne parle pas de ce Lanarius. Quelques biographes, loin de reprocher à ce pédagogue d'avoir cherché à exercer une fâcheuse influence sur le jeune écolier, disent au

contraire qu'il jugea favorablement de Linné, et l'encouragea à suivre la botanique, pour laquelle le jeune écolier avait un goût très-prononcé.

8. Le choix de Lund, que firent les parens de Linné pour y placer leur fils, n'était point le résultat du caprice; ils avaient un parent dans le collége de cette ville, et ils comptaient qu'il serait le protecteur de Charles. Leur attente fut trompée : Charles arriva à Lund le jour même de la mort de ce parent qu'on nommait Humœrus.

Linné étudiant.

9. Les biographes de Linné ont écrit que Kilian Stobœus, professeur à l'université de Lund, voulut faire de Linné un copiste ; tant il y a peu de bienfaiteurs désintéressés. Occupé, dit-on, tout le jour de ses études universitaires et du travail ingrat que Stobœus lui donnait à faire, il n'avait de loisir que les heures dérobées au sommeil.

Les autographes laissés par Linné ne disent point qu'il fut copiste de Stobœus, mais seulement que ce médecin essaya de lui faire écrire des consultations et que l'écriture de Linné fut trouvée trop mauvaise pour qu'on pût tirer parti de lui comme secrétaire ou comme copiste.

10. Les bienfaits de Stobœus* lui permirent d'aller à Upsal, l'Athènes de la Suède; mais il épuisa bientôt le peu de ressources qu'il avait. On le vit successivement répétiteur de ses condisciples et professeur de

*Linné ne dit point que Stobœus ait fait pour lui des sacrifices d'argent. Ses parens lui remirent celui qui lui était nécessaire pour aller à Upsal.

latin, langue qu'il avoue ingénuement n'avoir connue à fond que fort tard. Quel que fut l'excès de sa misère, il est douteux qu'il put jamais être réduit à raccommoder les vieilles chaussures de ses camarades; néanmoins la plupart des biographes de Linné le disent positivement.

11. Linné reçut quelques secours de diverses personnes charitables, qui dirigeaient spécialement leurs bienfaits sur les jeunes étudians; mais ces secours furent insuffisans. Il attrapait par-ci, par-là quelques dîners; et se trouvait trop heureux de se vêtir de quelques vieux habits qu'on lui donnait. L'impérieuse nécessité le força d'avoir recours au métier que son père avait résolu de lui donner. Il se mit donc à raccommoder, avec du carton et des écorces d'arbres, les souliers que ses camarades lui avaient donnés. (*Stoewer.*)

12. Linné a parlé de son ami Artedi dans des termes qui les honorent tous deux :

« Je revenais, en 1728, de Lund à Upsal, dit Linné, dans sa préface de l'*Ichtyologie*, et voulais me livrer à l'étude de la médecine; je demandai le nom de celui qui l'emportait sur tous les autres par son savoir; chacun me nomme Artedi. Je brûle de le voir; il pleurait la mort de son père. Je le trouve pâle, défait et les cheveux épars; il ressemblait à Rai, tel que nous le représente la gravure. Jeune encore, il avait l'esprit mûr et profond, les mœurs et les vertus antiques. La conversation tomba bientôt sur les pierres, les plantes, les animaux. Je fus enchanté des observations curieuses que, dès la première fois, il ne craignit pas de me communiquer. Je lui demandai son amitié : il désirait la mienne. Nos cœurs furent bientôt d'accord,

et nous cultivâmes pendant sept mois, à Upsal, cette amitié sainte avec la même ardeur et les mêmes charmes. J'étais son meilleur ami, et personne plus que lui ne m'était cher. Que cette intimité nous était précieuse! avec quel plaisir nous la voyions se fortifier et s'accroître! la différence même de nos caractères nous était utile. Son jugement était plus sévère que le mien, il observait lentement, mais avec plus de soin; même émulation nous animait. Comme je désespérais de devenir aussi instruit que lui dans la chimie, j'abandonnai cette science; il cessa aussitôt d'étudier la botanique, à laquelle je consacrais toutes mes veilles. Nous continuâmes à explorer ainsi les diverses parties des sciences; et, quand l'un de nous se voyait vaincu par l'autre, il le proclamait comme son maître. Nous nous disputions le prix de l'ichtyologie; mais bientôt je fus forcé de lui rendre les armes, et de lui abandonner cette partie de l'histoire naturelle, ainsi que celle des amphibies. Je réussissais mieux que lui dans la connaissance des oiseaux et des insectes, aussi ne s'en occupa-t-il presque plus; mais comme nous marchions égaux dans la lithologie et l'histoire des quadrupèdes, nous nous livrâmes simultanément à cette étude. Dès que l'un de nous faisait une observation, il la communiquait à son ami et peu de jours se passaient sans que l'un n'apprît à l'autre quelque nouveauté curieuse et piquante. Ainsi stimulés, le succès couronnait nos efforts. Chaque soir, malgré la distance de nos logemens, nous nous communiquions nos peines et nos plaisirs. Cet heureux temps dura peu; je partis pour la Laponie, il s'embarqua pour l'Angleterre et me fit légataire de ses manuscrits ainsi que de ses livres.

» En 1735, je vais à Leyde; j'ignorais où était Artedi et le croyais à Londres. Je le revois soudain et lui conte mes aventures; il m'apprend les siennes. Il était pauvre et nullement en état de prendre ses degrés en médecine. Je le recommande à Seba, qui se l'attache pour publier son ouvrage sur les Poissons, et Artedi va le joindre à Amsterdam.

» Mes *Fundamenta botanica* à peine achevés, je me hâte de les lui communiquer; il me fait voir sa *Philosophia ichtyologica*, et se propose de terminer au plus vite l'ouvrage de Seba, pour y mettre la dernière main. Il me montre tous ses manuscrits que je n'avais pas encore vus; l'heure me pressait, et je commençais à prendre un peu d'impatience de ce qu'il me retenait si long-temps. Ah! si j'avais su que ce fussent ses dernières paroles, combien j'aurais voulu prolonger cette dernière entrevue!

» Quelque temps après, comme il revenait de souper chez Seba par une nuit obscure, il tombe dans le canal; personne ne le voit et il y périt. Ainsi meurt dans les eaux le plus grand des ichtyologistes, qui avait toujours fait ses délices de l'étude des êtres qui vivent au sein de cet élément.

» J'apprends son sort; je vole et vois ses tristes restes; je fondis en larmes, et résolus aussitôt de sauver sa gloire; j'ai tenu mes engagemens. Ce fut avec bien des peines que je me procurai ses papiers; son hôte voulait les vendre à l'encan. M. Cliffort les achète et me les donne. Je dérobai tout le temps que je pus aux occupations qui m'accablaient, pour revoir les ouvrages de mon malheureux ami. Qui pouvait mieux éditer ses œuvres que moi, tout plein de son style, de ses idées, de sa méthode et de sa manière?

Je passai six mois en Hollande pour donner cette édition: heureux de remplir le devoir d'un ami, et d'acquérir une mémoire éternelle à celui qui m'était ravi par une mort si prompte. Je serais joyeux d'avoir enlevé à l'oubli le plus grand ouvrage qui existe en ce genre. Artedi a rendu cette science la plus facile de toutes, et c'était celle qui offrait le plus de difficultés. Plût au ciel qu'il existât plusieurs Artedi pour décrire le règne animal tout entier ! »

LINNÉ VOYAGEUR.

12. Linné disait communément qu'il ne fallait voyager dans les contrées étrangères qu'après avoir visité son propre pays. Suivant lui, il n'y avait de véritable naturaliste que le naturaliste voyageur. Il profita de ses premiers instans de faveur pour obtenir des fonds destinés à faire voyager des jeunes gens aux frais de l'Etat. Le gouvernement français a adopté cette sage mesure sur la proposition qui en a été faite par les professeurs administrateurs du Jardin des Plantes.

13. On trouve dans les *Amœnitates academicæ*(tom. v. 1759), un mémoire intéressant, intitulé *Instructio peregrinatoris*. Linné y trace rapidement les règles à suivre pour rendre les voyages fructueux. Ce qu'il dit touchant la récolte et la conservation des objets récoltés est aujourd'hui suivi par tous les naturalistes; mais ils négligent trop souvent ce que notre auteur prescrit relativement à d'autres points, sur lesquels il veut que les voyageurs arrêtent leur attention. Tels sont la géographie des lieux qu'ils parcourent, l'agriculture, l'économie publique et politique, l'histoire, le commerce, etc. Linné exige que l'on ne fronde ni les lois, ni les usages, ni la religion des peuples que l'on visite;

il recommande que l'on s'informe des hommes distingués dont chaque ville s'honore, afin de leur porter un tribut d'hommages, et que l'on s'efforce de faire tourner au profit de la patrie tout ce qu'on fait de découvertes importantes, sans oublier de communiquer aux indigènes les observations utiles que suggèrent les lieux, afin de paraître reconnaissant de l'hospitalité qu'on reçoit, et d'en offrir ainsi le prix.

14. Le voyage de Linné en Laponie n'a point été publié séparément ; on en trouve une relation très-intéressante dans la *Flora laponica*, qui parut à Amsterdam en 1739. Cinq cent trente-sept espèces de plantes, dont cent environ étaient nouvelles, sont décrites dans cet ouvrage, qui renferme en outre une foule d'observations sur l'économie domestique, l'hygiène et les mœurs des habitans de la Laponie et de la Norwège. Linné avait fait paraître en 1732 et en 1734 une *Florula laponica* dans les Mémoires de l'Académie d'Upsal. Cet opuscule prouve qu'il avait déjà posé les bases du système sexuel, dont il conçut la première idée à vingt-trois ans. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette particularité. La *Lachesis laponica*, qui renferme l'histoire naturelle complète de la Laponie, demeura long-temps manuscrite entre les mains de Smith, à Norwich ; il en a paru une traduction anglaise à Londres en 1811. Smith l'a publiée sous le titre de *Lachesis Laponica, or a tour in Lapland* ; nous en parlerons autre part.

« Je vous donnerai des plantes de Laponie*, me dit Linné, entre autres choses, un jour que je causais familièrement avec lui, car ce n'est pas un plaisir pour

* Extrait du journal de Giseke.

tout le monde de grimper à pied au milieu des neiges, et de faire trente-deux milles de Suède dans des endroits où un cheval ne pourrait se tenir sur les quatre pieds; ayant pour seuls alimens du pain sans sel, du lait de rennes et des petits poissons secs.

» Dans ce voyage, je fus incommodé des moucherons au point d'être forcé de me couvrir le visage avec un tissu en réseau qu'on appelle *flor*, dans le pays. Sans cette précaution, il faut toujours en avaler quelques-uns chaque fois qu'on respire. Les Lapons se garantissent de la piqûre de ces insectes en s'enduisant le visage et les mains d'une sorte de goudron. Cette grande quantité de moucherons sert de nourriture aux oiseaux de passage, et ceux-ci alimentent les Lapons. J'ai suivi, pendant douze à quatorze jours, les rives d'un fleuve dont la largeur surpassait le quart du diamètre de la ville d'Upsal, et je l'ai vu couvert entièrement d'oies, de canards et de diverses autres sortes d'oiseaux. Les Lapons n'ont pas besoin de fusils pour les tuer, et ils vivent de cette chair, fraîche ou fumée, pendant l'été et pendant une partie de l'hiver. »

15. Lors du passage de Linné à Hambourg, et lorsqu'il fut forcé de quitter cette ville par suite de la mauvaise humeur des frères Anderson, il eut beaucoup à se louer du docteur Jaenisch, qui lui donna les moyens de sortir de la ville. Il en conserva une grande reconnaissance, et disait long-temps après : « Je n'ai trouvé qu'une personne vraiment affectionnée à Hambourg; le docteur Jaenisch, seul, m'y donna des preuves d'une véritable amitié. »

16. Linné quitta la Suède pour se fixer en Hollande, emportant pour toute ressource trente-six écus d'or.

Ce pays comptait alors une foule d'hommes célèbres qui devinrent tous ses protecteurs et ses amis. Boerhaave, Cliffort, Lawson, Burmann, Gronovius, Clayton, Van-Swiéten, Kramer, Van-Royen, etc.

Voici comment Linné raconta à Giseke ses aventures en Hollande. (*Extr. du journal déjà cité.*)

« Boerhaave, médecin de Cliffort, lui dit un jour, il vous faudrait, pour vous préserver des inconvéniens de vos longs repas, et vous aider à combattre votre hypocondrie, un médecin qui réglât votre régime, et avec lequel je pusse consulter dans les circonstances extraordinaires. Je ne demanderais pas mieux, répondit Cliffort, mais où le trouverai-je. Il y a ici un Suédois, continua Boerhaave, qui fera votre affaire, et qui, étant botaniste, pourra en outre surveiller votre jardin.

» J'avais été voir Burmann de la part de Boerhaave, et il m'avait demandé, dans la dernière visite que je lui fis, s'il me serait agréable de voir des plantes, ce que d'abord il m'avait refusé, prétextant des affaires. Lesquelles voulez-vous examiner, me dit-il? — Le plus grand nombre et même la totalité, repris-je; mais j'ignore quelles sont celles que vous possédez. Alors il en prit une en me disant : celle-ci est très-rare. J'en demandai une fleur, et l'ayant ramollie dans la bouche, je déclarai, après l'avoir étudiée, que c'était un *laurus*. Ce n'est pas un *laurus*, s'écria Burmann. — C'est une espèce de *laurus*, continuai-je, et même c'est le *Laurus Cinnamomum*. — Pour un *cinnamomum*, j'en conviens, dit-il. Alors je le convainquis facilement que c'était une espèce du genre *laurus*, et il en fut ainsi de plusieurs autres plantes que nous vîmes. — Voulez-vous m'aider à terminer mes ouvrages sur Ceylan,

me demanda-t-il aussitôt : je vous donnerai un logement; j'acceptai. Ce fut sur ces entrefaites, et après m'être ainsi engagé, que je fus recommandé par Boerhaave à Cliffort. Celui-ci m'ayant invité à aller le voir à Hartecamp avec Burmann, nous montra sa bibliothèque; Burmann y trouva le deuxième volume du *Sloane*, qu'il n'avait pas encore vu. Je l'ai en double, dit Cliffort, et je vous le donnerai, à condition que vous me céderez Linné. On me laissa pourtant ratifier cet échange, et je me décidai pour Cliffort, qui m'offrit mille florins par an, la table et le logement. Jamais je n'ai vécu plus heureux. En entrant dans le jardin, je fus de suite conduit dans la serre, où se trouvaient des plantes inconnues, notamment de belles liliacées du Cap de Bonne-Espérance. Après les avoir examinées, j'en déterminai une partie, et déclarai les autres nouvelles : ce qui charma Cliffort.

» Après avoir passé environ une année de cette manière, j'eus le désir de visiter l'Angleterre; j'en parlai à Cliffort, qui consentit à ce voyage. Croyant pouvoir faire le trajet en un jour, et revenir en aussi peu de temps, j'avais promis de ne pas rester absent plus de huit jours; mais il me fallut une semaine pour passer seulement de Rotterdam à Londres.

» Lorsque j'allai rendre visite à Philippe Miller, qui était la cause principale de mon voyage, il me montra le jardin de Chelsea, et me nomma les plantes en se servant de la nomenclature alors en usage, comme, par exemple : *Symphytum consolida major, flore luteo.* Je me tus; ce qui lui fit dire le lendemain : Ce botaniste de Cliffort ne connaît pas une seule plante. J'appris ce propos, et lui dis, au moment où il se servait des mêmes noms, n'appelez pas ces plantes ainsi; nous

avons des noms plus courts et plus sûrs : il faut dire de telle ou de telle manière. Alors il se fâcha et me fit mauvaise mine. Je désirais avoir des plantes pour le jardin de Cliffort, mais quand je retournai chez Miller, il était à Londres ; il revint le soir ; sa mauvaise humeur étant passée, il promit de me donner tout ce que je lui demanderais, il tint parole et je partis pour Oxford après avoir fait un bel envoi à Cliffort.

» Quand je me présentai chez Dillenius, je trouvai chez lui J. Shérard, à qui il dit : « Voilà celui qui brouille toute la botanique. » Je ne fis pas semblant de le comprendre. Nous nous promenâmes ensemble dans le jardin, où je trouvai pour la première fois l'*Antirrhinum minus*; j'en demandai le nom à Dillenius. Eh quoi! vous ne connaissez pas cette plante, me dit-il. — Non, mais si je puis en prendre une seule fleur, je la connaîtrai bientôt. — Prenez-la donc, répliqua-t-il; j'obéis et vis de suite à quel genre il fallait la rapporter. Le troisième jour, voyant que Dillenius ne changeait pas de manières à mon égard, et que mes ressources pécuniaires tiraient à leur fin, je le priai, comme je ne connaissais pas la langue anglaise, d'envoyer un domestique me retenir une place dans une voiture publique, pour retourner à Londres, dès le lendemain matin. Il le fit, et je crus devoir lui dire : « J'attends de vous une faveur, c'est de m'expliquer le sens des paroles que vous avez dites à Shérard lors de ma première visite. Il s'y refusa long-temps, et comme j'insistais, il me dit : « Montez avec moi et vous le saurez. » Quand nous fûmes dans sa bibliothèque, il me montra le *Genera plantarum*, dont Gronovius lui avait envoyé la moitié à mon insu. On y voyait des *nota bene* à presque toutes les pages; que

veut dire ceci, m'écriai-je? — Que chaque note, dans votre livre, indique un genre faux. — Je soutiens qu'il n'en est pas ainsi, répliquai-je, et si, contre mon attente, je me trompais, on doit chercher à me prouver mon erreur et je ne ferai aucune difficulté de changer ces genres. — Prenons donc l'une des premières plantes venues du jardin; et il alla chercher un *blitum*, qu'il avait, ainsi que d'autres auteurs, indiqué comme ayant trois étamines. J'ouvris la fleur, et je lui prouvai qu'il n'y en avait qu'une. C'est sans doute une anomalie, dit-il. Nous en ouvrîmes plusieurs qui, toutes, étaient dans le même cas. Nous passâmes de ce genre à d'autres, et ils se trouvèrent conformes à mes descriptions. Dillenius étonné dit : Vous ne partirez plus. Il me retint un mois, et me donna toutes les plantes vivantes que je désirais pour Cliffort, qui, à mon retour, m'accueillit avec une grande joie.

» Ce fut ainsi que je vécus jusqu'au moment où je fus attaqué d'une nostalgie qui me força de quitter Cliffort pour retourner dans mon pays par la France. Je me rendis à Leyde, où Van-Royen m'offrit huit cents florins pour ranger, d'après le système sexuel, le jardin classé d'après la méthode de Boerhaave. Celui-ci avait quitté la chaire de professeur de botanique, et Van-Royen était vivement irrité de ce qu'il lui avait refusé sa fille. Je devais trop à Boerhaave pour accepter une pareille proposition. Mais Van-Royen voulait absolument que le jardin fût changé. Faisons donc, lui dis-je, une méthode qui ne soit ni celle de Boerhaave ni la mienne, et d'après laquelle nous classerons les plantes. Il y consentit, et ce fut là l'origine de la méthode de Van-Royen, qui est de moi et non de lui, mais je ne veux pas que cela soit divulgué.

Cliffort, irrité de ce que, au lieu de partir, je restais à Leyde, s'y rendit pour me demander si c'était l'or des Belges qui me retenait, et me dire que, s'il en était ainsi, il m'offrirait les mêmes avantages qu'eux. Je venais d'avoir une fièvre intermittente, et, à peine convalescent, j'avais accepté imprudemment l'invitation que m'avaient faite quelques Anglais d'aller manger des huîtres avec eux. Je me laissai séduire : j'en avalai une et pris un verre de vin généreux. Le lendemain, je fus attaqué d'un affreux *cholera.* Boerhaave me donna du *laudanum,* que je n'eusse jamais osé prendre si je n'avais été en danger de la vie. Dans l'espace de vingt-quatre heures, j'en pris quelques drachmes, et je fus rétabli. Mais il me resta une si grande faiblesse, que je fus obligé de prendre chaque jour une goutte d'huile essentielle de cannelle pour me soutenir. Ce fut dans cet état que Cliffort me trouva. Il me ramena aussitôt à Hammarby, où il me donna le logement, la table, et un ducat par jour d'honoraires. Au bout de deux mois, ma nostalgie me reprit, et je me remis en route pour retourner en Suède en passant par la France. Le jour même de mon arrivée dans le Hainaut, je me sentis pour ainsi dire renaître ; le poids qui m'oppressait se dissipa tout-à-coup, et je n'eus plus besoin de faire usage d'huile de cannelle. Après un court séjour à Paris, je m'embarquai à Rouen pour Helsingborg où j'arrivai après cinq jours de traversée. »

17. La réputation de Sloane et le riche musée qu'il possédait attirèrent Linné en Angleterre. Il désirait aussi connaître Dillenius, pour lequel il professait une haute estime, et consulter le *Pinax* de Shérard. Linné a peint quelque part la joie naïve qu'il ressentit en

voyant dans les riches campagnes de la Grande-Bretagne plusieurs plantes qui ne croissent pas spontanément en Suède; il parle surtout des haies d'aubépine en fleur, qu'il ne pouvait se lasser de voir et d'admirer. Sloane et Dillenius lui firent une réception froide et presque impolie. Pourtant ces deux hommes ne tardèrent pas à lui rendre la justice qui lui était due; mais seulement lorsqu'il eut quitté l'Angleterre. A cette époque, le système sexuel était plutôt esquissé que developpé, et les autres ouvrages de Linné n'avaient pas encore pénétré en Angleterre. La promulgation de sa méthode sexuelle excita vivement la curiosité, mais elle ne fut goûtée que fort lentement par les naturalistes à réputation. Le *Genera* parut et opéra presque aussitôt une révolution complète parmi les botanistes anglais. La simplicité des caractères adoptés comme base de genres, la préférence accordée aux parties de la fructification, enfin l'extrême précision du langage nouveau, enlevèrent tous les suffrages, et réunirent soudain sous une même bannière, les hommes qui d'abord avaient montré le plus d'hésitation.

18. Linné avait été vivement recommandé à Hans Sloane par Boerhaave, dont la lettre, conservée dans le Musée de Londres, était conçue en ces termes : *Linnæus qui has tibi dabit litteras, est unice dignus te videre, unice dignus a te videri; qui vos videbit simul, videbit hominum par, cui simile vix dabit orbis.* Hans Sloane placé sur la même ligne que Linné est une véritable politesse épistolaire.

19. On se rend facilement compte de la froideur avec laquelle les hommes qui tenaient en Angleterre le sceptre de la botanique, accueillirent Linné, dont les

ouvrages tendaient à renverser les systèmes qu'ils avaient fondés, suivis ou défendus, et à détruire l'ordre établi dans les jardins qu'ils avaient plantés ; enfin une foule d'hypothèses séduisantes disparaissaient devant ce législateur sévère, qui, quoique jeune, se trouvait déjà vieux de gloire ; que de raisons pour se tenir sur la réserve, et pour accabler un grand homme du poids d'une vieille célébrité, qu'on voyait déjà éclipsée par une naissante renommée.

20. La réforme botanique fut plus long-temps à s'opérer à Paris qu'ailleurs. On conçoit facilement qu'il était difficile de sacrifier, sans un long examen, la classification de Tournefort, qui tint, avant Linné, le sceptre de la botanique. Personne ne pouvait croire à toute l'étendue du mérite de Linné, qui embrassait avec un égal succès toutes les branches de la science. Plus ces idées nouvelles avaient d'étendue, plus elles inspiraient de défiance, et chacun répétait avec le botaniste Guettard : « Linné est un jeune enthousiaste qui brouille tout et livre la botanique à la plus complète anarchie. »

21. Linné prenait un grand plaisir à parcourir la belle forêt de St-Germain ; il la disait riche en productions naturelles, et ne pouvait se lasser du magnifique coup d'œil qui s'offre aux regards du voyageur arrêté sur la terrasse qui borne cette résidence du côté de la Seine. On eut, en 1790, le projet d'y élever un monument en son honneur ; la révolution n'en permit pas l'exécution.

22. Linné regrettait vivement de ne pas avoir visité la Provence ; il en disait quelque chose dans une lettre adressée à Gouan (20 Janvier 1765), en lui faisant

cette phrase aimable : *Dum percurro tuam floram, doleo toties quod senex nequeam te adire, et tecum legere pulcherrimas plantas monspelienses quibus superbit tuum natale, pro reliquis oris europæis.*

23. On raconte que Linné, en arrivant à Paris, se rendit d'abord au Jardin des Plantes, puis dans l'une des serres où Jussieu faisait en latin l'analyse de diverses plantes exotiques. Il en était une que Bernard n'avait pas encore déterminée, et qui paraissait l'embarrasser. Linné, spectateur, gardait le silence; mais, voyant l'hésitation du docte professeur, il s'écria : *Hæc planta faciem americanam habet.* Bernard, surpris, se retourna brusquement, et dit à son interrupteur : *Tu es Linnæus.—Ita, domine,* répondit Linné. Aussitôt la leçon fut interrompue, et Bernard fit au savant étranger l'accueil le plus empressé. Cette anecdote me semble douteuse ; car on a raconté pareille chose, en termes différens, de divers hommes célèbres.

Linné a conservé toute sa vie pour Bernard de Jussieu un attachement vraiment sincère, et Jussieu, qui le payait de retour, ne parlait jamais de Linné sans lui donner l'épithète de son bon ami.

Linné médecin.

24. La réception de Linné, en qualité de docteur en médecine, a été pour l'université de Harderwick un événement qui lui a valu quelque célébrité. Elle a été supprimée depuis long-temps; Rosen Rosenstein avait obtenu ses grades quelques années auparavant dans cette même université, et l'illustre Boerhaave y avait reçu le bonnet de docteur le 10 Juillet 1693.

25. Voici comment Linné raconte à Giseke ses débuts dans la carrière de la médecine :

« A mon retour de France, je me fixai à Stockholm; j'y guéris d'abord en quatorze jours, d'une blennorrhagie, un ami que son médecin n'avait pu guérir en un an; et ensuite plusieurs jeunes gens qui, prétextant une faiblesse de poitrine, ne prenaient point de vin à leurs repas; je leur donnai des soins et peu après ils buvaient en héros. Leurs camarades s'en étonnèrent, et ceux-ci les assurèrent que je guérissais parfaitement les maladies de poitrine les plus invétérées. L'épouse d'un sénateur, attaquée d'une toux violente, me fit appeler. Voyant que le mal provenait d'une irritation, je lui donnai des trochisques de gomme adragante, dont elle devait toujours avoir une boîte. Elle se trouva bien de ce remède, et en fit usage un jour, en jouant aux cartes avec la reine Ulrique-Éléonore, qui lui demanda pourquoi elle prenait ce médicament. Elle le lui dit, et me recommanda à cette princesse, qui toussait aussi. Je lui prescrivis la même chose, et elle se sentit soulagée. Cette circonstance me fit connaître du comte de Tessin, qui voulut savoir si je ne désirais rien des États, qui tenaient alors leur session. Non, lui dis-je d'abord; et, comme il promettait de s'employer activement pour moi, il y a bien, repris-je, une place de médecin de l'amirauté, mais je ne l'obtiendrais probablement pas; elle est peut-être même déjà donnée à un autre; le bruit s'en était répandu. Nul ne l'aura que vous, répondit le comte; et, quelques semaines après, j'en reçus le diplôme.

» Dans cet emploi, j'eus pendant cinq ans l'occasion de connaître les maladies et leurs remèdes par

l'observation et l'expérience, ce qui me permit de publier un *Genera morborum*, dont tout le monde se moqua, et notamment Rosen, qui, peu d'années après, s'en servit dans ses leçons.

» Les substances qui ne dissolvent pas le tartre des dents, ne peuvent pas dissoudre les calculs, car le tartre des dents, les concrétions arthritiques et les calculs ne sont qu'une seule et même matière. Les maladies calculeuses sont plus fréquentes en Suède aujourd'hui qu'autrefois. Il y a nécessairement dans la manière actuelle de vivre quelque modification nouvelle et défavorable; quelle est-elle? c'est ce qu'on ne peut savoir. Peut-être en raffinant le sucre y met-on de la chaux, qui donnerait naissance à ces concrétions. Cela ne peut être, lui dis-je, car toute l'eau de Gottingue en est saturée, au point même d'en déposer, et cependant dans cette ville on ne connaît pas la pierre, contre laquelle, l'eau de chaux est un remède; je le sais, dit Linné, mais je crois que cela s'explique par une propriété particulière à l'eau de Gottingue. Dès mon jeune âge, j'ai beaucoup étudié les maladies des dents, et pourtant j'en ai bien peu guéri. En 1750, j'étais tellement tourmenté par des douleurs de goutte sciatique, que je pouvais à peine marcher. Ce mal devint tellement insupportable, que le septième jour, privé de sommeil, je voulais me mettre à l'usage de l'opium; mais j'en fus empêché par un de mes amis qui vint me voir dans la soirée. Ma femme me demanda si je voulais manger des fraises. — Volontiers, lui dis-je. C'était au commencement de la saison et elles avaient beaucoup de saveur. Une heure après je m'endormis, et ne m'éveillai qu'à deux heures du matin; je m'étonnai que la douleur eût cédé aussi promptement. Ai-je

donc dormi long-temps, demandai-je? On me répondit affirmativement. Je m'informai s'il y avait encore des fraises, et l'on me donna ce qui restait: je les mangeai, après quoi je m'endormis jusqu'au matin. La douleur s'était fixée vers les malléoles: je mangeai le lendemain autant de fraises que je le pus; et le jour suivant la douleur avait totalement disparu. Je craignais d'abord qu'il n'y eut sphacèle: mais la partie était saine. Quoique faible, je pus me lever. La maladie revint l'année suivante et même une troisième année; mais toujours plus faiblement, et les fraises me réussirent toujours. Malheureusement je ne puis garder ces fruits pendant l'hiver, et c'est en vain que j'ai essayé de les conserver. » (*Extrait du Journal de Giseke.*)

26. Linné n'écrivit que fort tard sur les sciences médicales; il était pénétré de la vérité de cet adage devenu trivial à force d'être vrai, *ars longa*. Il avait porté, dans la classification des maladies, cette méthode employée par lui avec tant de succès pour les diverses branches de l'histoire naturelle.

27. Linné s'efforçait toujours de substituer, dans sa pratique, les plantes indigènes aux plantes exotiques.

28. Il regardait Sauvages comme le premier des médecins de son temps, et le qualifiait toujours de prince des médecins. Linné félicitait Gouan de vivre auprès de ce grand homme, et l'assurait qu'à Upsal on plaçait ce médecin au-dessus même de Boerhaave.

LINNÉ PROFESSEUR.

29. Linné ayant remplacé Rudbeck dans la chaire de botanique à Upsal, se persuada qu'il pouvait don-

ner aussi des leçons de minéralogie. Rosen s'y opposa, et cette résistance lui est imputée à crime par presque tous les biographes. On peut néanmoins expliquer, sa conduite et la justifier. En Allemagne et dans le nord de l'Europe, les professeurs reçoivent de chaque élève qui suit leurs cours une somme déterminée pour leurs honoraires. On conçoit que, si l'on permettait à tout individu étranger à l'université, de donner des leçons particulières, il n'y aurait bientôt plus d'université. Il fallait donc que des réglemens intérieurs empêchassent cet abus. Doit-on nommer persécution la juste application des mesures conservatrices de la propriété. Linné, jeune homme, se plaignit amèrement et cria à l'injustice; Linné, professeur, eût peut-être provoqué l'ordre que Rosen obtint à son préjudice. L'opposition de Rosen éclate bien plus vivement dans une foule d'autres circonstances, et surtout dans sa correspondance privée.

30. Linné parlait avec entraînement, et faisait paraître, sur des choses peu importantes en apparence, un profond savoir. Aussi fixait-il au plus haut point l'attention de ses auditeurs. Ses élèves l'admiraient, mais leur admiration était accompagnée de l'affection la plus vive. Linné était leur maître, leur ami, leur père. Il remettait aux pauvres étudians ce qui lui était dû pour ses honoraires, et souvent un bienfait anonyme allait soulager leurs besoins les plus pressans.

Lorsque le docteur Giseke prit congé de Linné, pendant le cours de l'année 1771, il lui présenta un billet de banque pour reconnaître les soins quil avait pris de son instruction; mais le vénérable professeur refusa de l'accepter. Giseke ayant réitéré ses instances, Linné lui dit alors : « Je vous prie de me dire franchement

si vous êtes riche ou si vous ne l'êtes pas, et si cet argent vous est nécessaire pour retourner en Allemagne. Si vous pouvez vous en passer, donnez le billet à ma femme; si vous étiez pauvre, Dieu sait si je voudrais prendre de vous seulement une obole. »

31. « Quelle que soit votre confiance dans le maître qui vous instruit, gardez-vous de le croire sur parole, disait Linné à ses disciples, vers les dernières années de sa vie, car tout homme est sujet à l'erreur : il peut se tromper et même chercher à tromper les autres. » Et alors l'illustre professeur racontait l'anecdote du serpent à sept têtes de la collection de Sprekelsen, si complaisamment figuré par Seba. Il ajoutait parfois ce qui va suivre : « Une dame de la cour visitait un jour les collections d'Upsal, suivie d'un chien-lion, dont les poils soyeux traînaient jusqu'à terre. Linné accompagnait cette dame, et lui faisait les honneurs de l'établissement. Ses questions à la vue d'une foule d'animaux, inconnus ou nouveaux pour elle, étaient si naïves, que le professeur avait peine à retenir le rire qui venait à chaque instant expirer sur ses lèvres. Enfin, pour faire diversion, il se mit à regarder attentivement le chien-lion, et parut admirer l'art avec lequel la peau de l'animal avait été appliquée, art si parfait que les sutures étaient presque invisibles. L'ouvrier qui donna à cet animal délicat une si épaisse fourrure a montré une grande prévoyance, dit l'illustre vieillard. — Que dites-vous, M. Linné, eh quoi ! une peau appliquée... des coutures... un ouvrier qui applique une fourrure; mais c'est donc un petit monstre pelé recouvert d'un vêtement qui n'est pas le sien. On m'a horriblement trompée. » Et la dame, écartant les beaux poils de son chien, crut voir en effet sur le dos de l'an-

mal une ligne qui se dessinait légèrement sur le dos : c'était l'endroit où les poils, diversement implantés, changeaient de direction. La pauvre bête fut repoussée avec horreur, et peut-être eût-elle éprouvé une disgrace complète, si Linné n'eût ajouté, en souriant, ces mots : « Tranquillisez-vous, Madame : cette peau a été appliquée par la nature ; les coutures ont été faites par elle, et c'est la providence qui donna à cette frêle et délicate créature une toison avec laquelle elle peut braver la rigueur de nos hivers. » La dame se mit à sourire, et le chien-lion rentra en grace.

32. La réception que Linné faisait aux personnes qui lui rendaient visite à Upsal, attirées par l'éclat de sa renommée, était pleine de cordialité et de bienveillance. Quelques savans ont consigné dans leurs écrits les témoignages d'intérêt qu'ils en ont reçus. Murray, qui le visita en 1772, en parle en ces termes : « Je trouvai dans ce grand homme la même chaleur et la même vivacité d'esprit; ce zèle empressé de reculer les bornes des sciences naturelles, que j'avais admiré en lui, lorsqu'il était plus jeune et que je suivais ses leçons, était aussi actif qu'autrefois. Quant aux critiques qui s'efforçaient de diminuer sa célébrité, Linné conservait à leur égard les sentimens de conciliation qu'il eut toujours, et ses opinions sur le mérite des autres hommes étaient pleines d'équité. Je suis certain que si ses plus injustes et ses plus rigoureux adversaires l'avaient entendu, ils n'auraient pu lui refuser leur estime et leur affection. »

Linné naturaliste.

33. L'adage ordinaire de Linné était : *Famam extendere factis.*

34. « Dans le règne animal, dit Cuvier, Linné avait, indépendamment de l'avantage de la nouvelle langue scientifique qu'il avait créée, des mérites particuliers qui auraient pu lui donner, dès le commencement, une prééminence non moins grande que celle dont il jouit en botanique. Ses divisions de tous les ordres étaient beaucoup plus conformes aux rapports naturels ; il classait pour la première fois un grand nombre d'espèces, et, pour les insectes surtout, il était le premier qui fût descendu jusqu'à caractériser et à nommer les espèces particulières. »

35. Linné a laissé dans ses papiers un manuscrit, non encore publié, intitulé *de Perlarum ortu.* Il est en entier écrit de sa main. Ce naturaliste obtenait les perles de la *Mya margaritifera*, mollusque fort commun dans les eaux douces des pays septentrionaux. Pour mettre cette coquille dans les conditions pathologiques nécessaires, il se contentait de la perforer et de l'abandonner ensuite à elle-même. Le manuscrit *de Perlarum ortu* est en Angleterre, dans les papiers de Smith.

La Suède retira, dit-on, de grosses sommes du commerce des perles de la *Mya margaritifera.* Quelques biographes de Linné assurent qu'il dut ses lettres de noblesse à cette découverte.

36. Linné, en herborisant dans la Scanie, pays humide et malsain, fut atteint d'un ictère dont il attribua la cause à la furie infernale, *Furia infernalis* (Soland., *Nov. act. Ups.*, vol. I, p. 44, 58), espèce

de ver dont les naturalistes nient l'existence. On croit, en Laponie, qu'il tombe de l'air, sur les hommes, et que c'est lui qui détermine l'affreuse maladie qu'ils nomment *skatt* (ictère).

37. On ne sait guères si le monde savant doit plus de reconnaissance à Linné qu'à Artedi pour l'*Ichtyologie* attribuée à ce dernier naturaliste. Les notes qu'Artedi a laissées étaient incomplètes; elles ont été revues, coordonnées et étendues fort péniblement par Linné.

38. L'amour de Linné pour les plantes fut si vif, qu'on attribue le réveil de ses facultés intellectuelles au désir qu'il ressentit de décrire les plantes qui lui avaient été envoyées de Surinam par Dalberg. Il est certain du moins que son dernier travail eut pour but la publication du mémoire intitulé : *Plantæ surinamenses*. Il mourut peu de temps après.

39. La prédilection de Linné pour les plantes se montre à chaque instant, dans ses ouvrages, aux yeux les plus prévenus. C'est par l'étude des végétaux qu'il a commencé et ce sont eux qui lui ont révélé sa vocation de naturaliste. La vue d'une plante nouvelle le rendait heureux; aussi exprime-t-il la violence de ses désirs avec chaleur, quel que soit son âge, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. *An in hortis vestris* (écrivait-il à Gouan, 30 Juin 1767, il avait alors plus de 60 ans) *crescat Loasa, quæ ortiga, Feuillæi,* 1, 43, *quod Parisiis in hortis crescat novi. Si posses mihi dare aut comparare ejus recentia semina, dares mihi gazas. Pro uno ejus semina fertili lubenter solverem dimidium luidorum.*

40. Linné dut à la botanique ses jouissances les plus

vraies pendant la prospérité, et ses plus douces consolations dans le malheur. J.-J. Rousseau qui, comme Linné, eut beaucoup à se plaindre des hommes, et qui eut à s'en plaindre bien plus long-temps, trouva aussi dans la botanique un allégement à l'infortune. Ce n'est pas sans attendrissement qu'on lit ces phrases du plus éloquent de nos écrivains : « Je dois ma vie aux plantes; ce n'est pas que je leur doive du bonheur, mais je leur dois de couler encore avec agrément quelques intervalles au milieu des amertumes dont elle est inondée. Tant que j'herborise, je ne suis pas malheureux; et je vous réponds que, si l'on me laissait faire, je ne cesserais d'herboriser du matin au soir. J'herboriserai, mon cher hôte, jusqu'à la mort et par-delà; car, s'il y a des fleurs aux Champs-Elysées, j'en formerai des couronnes pour les hommes vrais, francs, et tels qu'assurément j'avais mérité d'en trouver sur la terre. »

41. Linné a dit et écrit qu'il n'avait pas l'honneur de la découverte du sexe des plantes, et, en effet, elle est antérieure à Théophraste; il ne s'attribuait pas même celle des organes sexuels, que l'on croit lui devoir; il sut néanmoins se l'approprier par les admirables applications qu'il en a faites.

Tout le monde sait que Linné a écrit un mémoire fort intéressant dans le quatrième volume des *Aménités académiques*, sous le titre de *Somnus plantarum*, 1755. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est le nom de la plante qui fournit à Linné la première observation relative à la disposition que prennent les folioles de certaines plantes pendant la nuit ou dans l'obscurité. Cette plante est le *Lotus ornithopodioides*, qu'il avait reçu du docteur Sauvages de Montpellier.

42. La méthode naturelle ne paraissait à Linné qu'un but éloigné que les botanistes ne pourraient atteindre que fort tardivement; il disait : *Nec sperare fas quod nostra ætas systema quoddam naturale vident et vix seri nepotes.* Le génie des botanistes français devança l'époque probable de l'établissement de la méthode naturelle, et nous leur devons le système le plus philosophique que puissent jamais inventer les hommes.

43. Avant de terminer le *Species plantarum*, Linné déclare avoir analysé plus de dix mille espèces de fleurs, dont un grand nombre l'ont été plusieurs fois.

Linné minéralogiste.

44. Le système de Linné, comme géologiste est peu connu; nous croyons qu'il est intéressant de le présenter sommairement.

«Le globe, couvert en entier par les eaux, s'est insensiblement desséché; les continens ont paru; les mers ont été resserrées dans leurs bassins. Les traces de la retraite lente et successive de l'Océan se voient partout; les traces du déluge universel ne sont apparentes nulle part. L'eau, la terre et les sels sont les seuls principes qui ont concouru à la formation des animaux et des végétaux, réduits, après une vie plus ou moins courte, en une substance terreuse propre à la formation de nouveaux corps organisés, qui devront périr de nouveau. Les précipités que les eaux de la mer ont formés dans son bassin donnèrent naissance à l'argile. Les sables accumulés sont l'effet du lavage des eaux pluviales et de la cristallisation qui s'en est suivie. La concrétion des sables, mêlés à l'argile endurcie, quelquefois talqueuse, avec des intervalles occu-

pés par des cristaux de quartz, de spath et de mica, constituent ces masses de rochers, qui ont autant de solidité que de profondeur, et qui forment la charpente du globe. Ces rochers sont disposés par couches, et l'on trouve dans cet arrangement une preuve de leur origine et de leur ancienneté comme dépôts formés par les eaux. C'est là que gissent les métaux les plus précieux. Les marbres et les calcaires doivent être attribués aux débris des êtres organiques qui ont existé depuis l'origine ou la première création de ces êtres. La forme qu'affectent les dépouilles organiques est assez variée; on les trouve à l'état fossile ou de pétrification, plus ou moins décomposées, quelquefois imprimées en creux ou en relief, et servant de base à d'autres matières qui en ont pris la place.

» Les couches superficielles de la terre doivent être toutes attribuées aux eaux de la mer, ainsi que le témoigne la nature des corps organiques qu'on y trouve. Ces dépôts, qu'une longue suite d'années a formés, ne peuvent être l'effet d'une révolution subite arrivée au globe. Voici comment ils sont arrangés : une couche inférieure, formée de grès ou de pierre meulière, sur laquelle s'applique une couche schisteuse recouverte de marbres et de calcaires. Sur cette troisième couche, se trouvent encore des schistes, qui supportent une cinquième et dernière couche de rocher.

» Voici comment ces couches peuvent avoir été formées :

» L'Océan, agité jusque dans ses abîmes les plus profonds, s'est enfin calmé, ce qui a donné lieu à une cristallisation et à un précipité aréneux : voilà la première couche. Le *detritus* formé par la destruction successive des plantes marines constitua la deuxième.

Les vers, les mollusques, les zoophytes et les poissons forment, après une longue suite de générations, une troisième couche ou sédiment argilleux, qui a couvert peu-à-peu ces *detritus* à des niveaux différens, jusqu'à ce que cette masse, progressivement élevée, ait paru à la surface de l'eau, et l'ait contrainte à se retirer des parties de son bassin successivement comblées. De là la formation des plages et des côtes de la mer contre lesquelles l'onde amère n'a point cessé de rejeter des *fucus* détruits et devenus terreux, jusqu'à ce qu'enfin une couche de terre sablonneuse se soit formée pour constituer une dernière couche, qui s'offre sous l'aspect d'un sable mobile ou d'un rocher solide, suivant qu'il y a ou non solidification.

» C'est donc ainsi que toute l'épaisseur des parties de la terre, voisines de sa surface, et que les hommes ont pu sonder, s'est formée, et qu'après le travail de la pétrification, qui a durci certaines parties, lié et uni intimement d'autres, les montagnes ont été taillées dans ces masses. Ce travail n'a pu être exécuté que dans une longue suite d'années. »

A l'époque où Linné donnait cette théorie, dans laquelle tout ne doit pas être aveuglément condamné, il n'existait rien de bien satisfaisant sur la formation du globe. Ce système a le défaut commun à tous les systèmes, celui d'être basé sur la généralité de quelques faits particuliers, dont les analogies n'ont pas été suffisamment analysées.

LINNÉ AUTEUR SYSTÉMATIQUE ET NOMENCLATEUR.

43. Ce fut à l'âge de vingt-trois ans seulement que Linné posa les fondemens de son ingénieuse méthode

sexuelle. Il publia en 1731, dans l'*Hortus uplandicus*, une classification des plantes basée sur les organes sexuels.

46. Le premier ouvrage établi sur les nouvelles idées de Linné, qui parut en Europe sur la botanique, est dû à Clayton.

47. Linné se plut à porter ses idées de réforme jusques sur la division du temps; il partageait botaniquement l'année en :

HIEMS. — *Brumalis.* — *Glacialis.* — *Regelationis.*

VER. — *Germinationis.* — *Frondescentiæ.* — *Florescentiæ.*

ÆSTAS. — *Grossificationis.* — *Maturationis.* — *Messis.*

AUTUMNUS. — *Disseminationis.* — *Defoliationis* — *Congelationis.*

Nous ferons remarquer que l'on trouve dans ces noms nouveaux : Brumaire, Frimaire, Germinal, Prairial, Floréal, Fructidor, Messidor, et Nivose. Linné aurait-il donc fourni l'idée de la division de l'année républicaine? Nous sommes assez disposés à le croire.

48. Linné et ses sectateurs, a-t-on dit, sont d'arides nomenclateurs pour lesquels la nature inanimée a seule des charmes; leur cœur est souvent fermé aux douces impressions; car tout par eux est soumis à l'analyse. Quelle injuste accusation! n'ont-ils donc jamais rien appris de la vie de Linné, ces hommes prévenus. Bartsch, Lœffling, Hasselquitz, Zoéga, et vous surtout, malheureux Artedi, venez nous dire si Linné vous aima et s'il pleura votre mort; faites-nous connaître si, comblé de biens et d'honneurs, il négligea de vous payer la dette de l'amitié. Témoignez de la noblesse de son

cœur, vous qu'il immortalisa, Rudbeck, Stobœus, Cliffort, de Tessin; apprenez-nous s'il fut reconnaissant ou s'il fut ingrat; et vous Adanson, Siegesbeck, Buffon; montrez-moi, dans les ouvrages qu'il publia, les épigrammes dont il paya vos critiques amères.

49. « C'en était fait de la botanique, dit le citoyen de Genève, si les anciennes règles établies par la nomenclature avaient été suivies. Rien n'était plus maussade ou plus ridicule, lorsqu'une femme ou quelqu'un de ces hommes qui leur ressemblent, demandait le nom d'une herbe ou d'une fleur de jardin, que la nécessité de cracher, en réponse, une longue tirade de mots latins qui ressemblaient à des évocations magiques. »

50. Linné raisonnait assez souvent ses dédicaces de plantes; on sait, par exemple, qu'il nomma *Bauhinia* un genre de plantes à feuilles bilobées, à cause des deux frères Bauhin, également célèbres et néanmoins amis; *Rivina*, une plante toujours verte, parce que Rivin sut acquérir l'immortalité par ses ouvrages; *Commelina*, une plante dont la fleur montre trois pétales, deux fort grands et un troisième presque imperceptible, parce que, de trois frères, deux seulement parvinrent à illustrer le nom de Commelin; *Pisonia*, une plante hérissée d'épines, en mémoire de Pison, critique acerbe et souvent injuste; *Plukenetia*, une plante extrêmement irrégulière dans sa forme, à cause des idées bizarres du botaniste Plukenet, etc.

Dans sa nomenclature épigrammatique, Linné n'oubliait pourtant jamais la justice, et ses antagonistes ont souvent été traités avec générosité. Le genre *Heisteria*, par exemple, renferme des plantes épineuses, mais dont le port ne manque pas d'élégance. Le *Sie-*

gesbeckia orientalis est une fort belle plante, l'*Adansonia* l'un des plus beaux arbres de la création, les fleurs du *Pontederia* sont charmantes, etc.

51. Browall, disciple de Linné, puis son ami, puis son rival, puis enfin son adversaire, se distinguait entre tous ses émules par l'espèce de culte qu'il vouait à son illustre maître. Linné voulant récompenser quelques succès que ce jeune naturaliste avait eus dans ses études, lui consacra un genre; mais il voulut que cette dédicace fût en même temps une leçon, et que la plante qu'il lui dédiait rappelât quelque trait de son caractère; on vit donc paraître, dans l'*Hortus Cliffortianus*, un *Browallia demissa* (abaissé vers la terre); Browall n'en resta pas moins un modèle apparent d'humilité et de modestie. Il était dans les ordres; d'abord il obtint une cure, puis un décanat, puis enfin un évêché. Ce fut alors que Linné fit paraître le *Browallia alata*, comme pour rappeler l'essor rapide du simple prêtre; mais celui-ci, fier de sa haute dignité, oublia ce qu'il devait à Linné. Aussi arrogant qu'il avait été soumis, il osa s'établir juge des glorieux travaux de son maître, et s'oublia même jusqu'à le critiquer avec amertume. Linné, voyant ce changement étrange, se tut; mais ayant trouvé une troisième espèce de *Browallia*, aux formes bizarres et dont les caractères sont ambigus, il la qualifia d'*alienata*; ces trois espèces sont encore aujourd'hui les seules que l'on connaisse. Les diatribes de Browall contre Linné n'eurent pas d'autre réponse. J.-J. Rousseau, qui admirait la modération de Linné envers ses critiques, s'écria, dans un moment d'abandon? « Que n'ai-je imité le professeur d'Upsal: j'y aurais gagné quelques jours de bonheur et des années de tranquillité. »

52. On a reproché à Linné d'avoir nommé *Bufonia* une plante auprès de laquelle aime à se cacher le plus hideux des reptiles, afin d'outrager, par un rapprochement injurieux, celui de qui l'on a dit : *Majestati naturæ par ingenium*. Une foule d'auteurs ont répété cette assertion mensongère que nous ne chercherions pas à réfuter, si plusieurs contemporains n'avaient paru y ajouter foi en lui donnant place dans des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde.

Cette imputation odieuse a pris naissance dans la différence de mérite des deux grands hommes.

Un savant aussi méthodique que Linné devait mal apprécier le principal mérite de Buffon. Le naturaliste français doué d'une imagination brillante avait un style enchanteur dont un étranger ne pouvait goûter les charmes. De son côté, Buffon dédaignait des travaux qui semblaient vouloir mettre des entraves au génie, et faire substituer des phrases synoptiques ou d'arides descriptions à ces expressions éloquentes qui le placèrent si haut comme écrivain ; mais, quoique suivant des routes différentes, ces deux hommes eurent une ame trop élevée pour qu'on puisse supposer que l'un d'eux pût commettre une injure grossière, et que l'autre pût croire qu'elle fût réellement commise.

Nous avons appris d'un savant suédois, M. de Rosen, vieillard octogénaire, compatriote de Linné et son disciple dans les dernières années de sa vie, qu'il s'indignait avec tout le feu de la jeunesse de ce que l'on pouvait croire à la possibilité d'un outrage dont Buffon aurait été l'objet. « Buffon, disait Linné, n'a point reculé les bornes de la science, mais il sut la faire aimer ; et c'est aussi la servir utilement. » Il ajoutait

que, s'il n'avait pas cru devoir dédier une plante à l'un de ses antagonistes*, du moins n'avait-il jamais voulu l'injurier. Le caractère honorable du vieillard de qui nous tenons cette anecdote, et celui du savant illustre dont il est fait mention, nous disposent à croire que cette dénégation était sincère, et nous l'accueillons. La gloire des grands hommes appartient à la postérité tout entière; et quand il s'agit de venger leur mémoire, il serait odieux d'entendre demander quelle fut leur patrie. En travaillant à agrandir la sphère des connaissances humaines, ils sont devenus citoyens du monde.

53. Il est difficile de se rendre compte de l'oubli dans lequel Linné a laissé le nom du comte de Tessin qu'on cherche vainement dans la nomenclature linnéenne. Il serait pourtant injuste de taxer Linné d'ingratitude; il dédia à son illustre protecteur le *Systema naturæ*, le plus important de ses ouvrages.

54. Si quelquefois la nécessité de nommer les plantes fut pour Linné l'occasion de lancer le trait de l'épigramme, plus souvent elle lui fournit un moyen de payer la dette de l'amitié et celle de la reconnaissance. Voici comment, par exemple, il parle du jeune Bartschius, auquel il a consacré un genre de la famille des rhinanthacées qui a des congénères en France. « J'ai appelé cette plante *Bartsia*, pour consacrer la mémoire de J. Bartschius, jeune homme doué des avantages extérieurs les plus séduisans, et né pour être un jour l'orgueil de la patrie. Je fis avec lui une

* La plante dont-il s'agit s'orthographie *Bufonia* et non *Buffonia* ; on peut s'en convaincre en lisant la première édition du *Genera*.

connaissance intime pendant mon séjour en Hollande, et je fus assez heureux de pouvoir lui inspirer le goût de l'histoire naturelle, pour laquelle il développa une intelligence merveilleuse ; elle éclatait surtout dans l'examen des parties les plus délicates des végétaux et des insectes.

» J'avais obtenu par les soins de l'illustre Boerhaave la place de médecin ordinaire de la compagnie hollandaise de Surinam; mais, né dans un climat glacé, je refusai de partir pour ces zônes brûlantes. Boerhaave m'autorisa à choisir mon remplaçant. Le jeune Bartschius, que l'amour de la botanique subjuguait entièrement, parut désirer cette place; je la demandai pour lui à Boerhaave, il l'obtint et partit. A peine arrivé, cet infortuné jeune homme se trouva en butte aux persécutions de je ne sais quel gouverneur, qui ne lui laissa aucun moment de loisir. Trompé dans ses espérances les plus chères, Bartschius succomba au bout de six mois, non à l'influence funeste du climat, mais aux mauvais traitemens dont on l'accablait. Il était digne d'un meilleur sort. Les lettres qu'il m'écrivit de Surinam étaient remplies d'observations importantes, et sa dissertation sur la chaleur donne la mesure de son mérite. »

Linné a dédaigné de livrer au mépris de la postérité le nom du gouverneur qui abreuva Bartschius de dégoûts, et qui fut la seule cause de sa mort. Nous n'imiterons pas cette réserve. Nous trouvons dans le *Voyage de Raffles et J. Crawfurd*, page 239 de la traduction française publiée à Bruxelles, in-4°, la liste chronologique des gouverneurs de l'Inde, et nous y voyons que Adrien Valckenier eut le gouvernement général des établissemens hollandais dans l'Inde, depuis

l'année 1737 jusqu'en 1741. Bartschius partit en 1738 et mourut dans les premiers mois de 1739.

Linné écrivain.

56. Le langage de Linné est ingénieux et singulier (a dit Cuvier), il attache par sa singularité même; tout, jusqu'à ses titres, offre des expressions figurées, mais ordinairement très-expressives. Veut-il parler des moyens divers par lesquels la nature assure la reproduction des végétaux, ce sont les noces des plantes; les changemens de position de leurs parties pendant la nuit, leur sommeil; les époques où elles fleurissent dans l'année forment le calendrier de Flore, etc.

57. Linné était né poète. Ses ouvrages trahissent à chaque instant son goût pour les métaphores et les expressions figurées. Écoutons-le décrire l'*andromeda*. « Andromède est une jeune vierge dont le col est éclatant et élevé. Le vif incarnat de son teint et celui de ses lèvres surpasse l'éclat du plus beau fard de Vénus; elle est prosternée sur les genoux et attachée par les pieds; l'eau l'environne, et, sur le rocher qui la retient enchaînée, elle est exposée à d'horribles dragons; son front triste est incliné vers la terre, et ses bras innocens sont tendus vers le ciel, comme pour se plaindre de la rigueur de son sort. Enfin l'aimable Persée (le soleil), après avoir vaincu les monstres (les autans) qui la menaçaient, enlève la jeune vierge, brise ses fers, et l'arrache aux flots impétueux; par lui, elle devient une mère féconde, et lève bientôt vers le ciel sa tête majestueuse. » Ce style figuré, dans lequel il serait sans doute fâcheux qu'on écrivît l'histoire naturelle, cache une descrip-

tion fort exacte de l'*andromeda*. Delwin n'aurait-il pas pris dans ce passage l'idée de son poème des *Amours des plantes*, entièrement écrit dans ce style?

58. Voici comment Linné trace ailleurs l'histoire des progrès de la botanique. Il la représente comme une plante unique livrée à des cultivateurs plus ou moins intelligens.

« La botanique peut être comparée à ces plantes qui ne fleurissent que tous les siècles. Tels sont, par exemple, certains palmiers. Sous le règne d'Alexandre, on la vit pousser seulement des feuilles séminales. Après la guerre de Mithridate contre les Romains, les vainqueurs la transportèrent à Rome, et des feuilles radicales commencèrent à paraître. Malheureusement, personne ne s'occupant de la cultiver, la plante resta stationnaire. Elle quitta le ciel de l'Italie, et vécut en Asie et en Arabie jusqu'au douzième siècle, puis elle languit en France pendant près de trois cents ans; aussi les feuilles radicales commençaient à se dessécher, et la plante allait périr. Enfin, vers le seizième siècle, elle donna une fleur (Césalpin), mais petite, et telle que le moindre vent paraissait devoir la détacher de son grêle support; cette fleur ne porta aucun fruit. Vers le dix-septième siècle, la tige, qui avait été si long-temps à paraître, s'éleva superbe, mais cependant ses feuilles étaient éparses, et aucun bouton n'annonçait une fleur. Mais, ô bonheur, au premier printemps de cette heureuse époque, et lorsqu'une douce température avait succédé aux glaces de l'hiver, cette tige donna une nouvelle fleur, à laquelle succéda un fruit (C. Bauhin) qui parvint presque à la maturité. Peu après, cette tige glorieuse fut entourée de verticilles, d'où sortirent des fleurs nombreuses, etc. »

59. C'est Linné qui, le premier, employa ces titres de *Flores*, de *Faunes*, de *Pans*, donnés aux livres qui traitent des plantes, des animaux, des arbres forestiers, etc. On sait combien ces titres sont aujourd'hui répandus.

60. La concision, qui fait le caractère principal du style de Linné, va quelquefois jusqu'à l'obscurité, et c'est un reproche assez fondé que lui adressent ses critiques.

Critiques de Linné.

61. Il est des détracteurs de Linné qui lui refusent du génie pour ne lui accorder que de la patience. Voici comment Condorcet leur a répondu dans son éloge de Linné, prononcé devant l'Académie des sciences. « On se dispense souvent, dit-il, d'estimer ces travaux immenses (ceux des naturalistes) en disant qu'ils ne demandent que de la patience et du temps; mais la vie de ceux qui exécutent ces grandes entreprises est-elle plus longue que celle des autres hommes? Linné n'avait pas trente ans, et déjà son ouvrage était presque terminé. Quel était pour lui ce secret de doubler la durée du temps? N'était-ce pas quelque chose de plus que de l'assiduité et de la patience. »

62. Les plus grands hommes ont paru dédaigner de répondre à leurs adversaires, et c'est fort judicieusement que Linné pensait que la défense était superflue quand il s'agissait de sciences fondées sur des faits. Siégesbeck et Adanson n'ont rien reçu de Linné qui pût leur faire croire qu'il avait lu leurs critiques; seulement il se permettait d'y répondre dans ses lettres familières. On a une lettre de Linné, adressée à Gouan (27 Juillet

1764), dans laquelle on trouve une critique approfondie de l'ouvrage d'Adanson.

63. Dillenius avait un caractère difficile : il fut loin de payer l'affection de Linné d'un attachement sans mélange. Les termes dans lesquels il écrivait à Haller (13 Octobre) en sont une preuve :

« Je n'ai jamais lu la *Flore de Suède* de Linné. Il n'est pas donné à un seul homme de comprendre dans ses écrits le règne entier des végétaux.... (Nous supprimons quelques injures.) Vous le combattrez facilement, mais je crains que vous ne le battiez pas complètement, car il est homme à se défendre. Je ne veux rien dire de plus. Il m'écrit une fois à-peu-près chaque année et toujours pour avoir des plantes, quoiqu'il ne m'en envoie jamais. Je lui en ai expédié plusieurs, et je ne sais si je dois les lui faire payer. Il est si avide de posséder de nouvelles espèces, qu'il demande, dans son ignorance de la botanique, beaucoup plus de semences et de plantes que nos contrées n'en produisent; il a des connaissances peu étendues sur les espèces. »

64. Les principaux détracteurs de Linné sont, en France, Adanson, Buffon et Lamethrie. Ce dernier, en critiquant amèrement le naturaliste suédois de ce qu'il rangeait l'homme parmi les mammifères, dans la même classe que le cheval et le porc, s'écria devant Voltaire : « Cheval toi-même. » On cite comme un bon mot cette réponse du philosophe de Ferney : « Vous conviendrez que, si M. Linnæus est un cheval, c'est le premier de tous les chevaux. »

65. On a vivement reproché à Adanson l'injustice de ses critiques sur les travaux de Linné. Elles sont, il

est vrai, fort multipliées. Voici les réflexions que leur lecture nous a suggérées.

Le botaniste français ne pèse le mérite de Linné que comme auteur systématique. Il lui semblait que plus une classification conservait de familles naturelles, plus elle était irréprochable. C'est pourquoi il mettait la méthode de Tournefort avant toutes les autres, parce qu'elle en conserve un assez grand nombre. Élève et admirateur de Tournefort, né Français comme lui, Adanson eut peut-être des préventions, mais qui donc pourra s'en étonner ! N'avaient-elles pas pour objet un botaniste à jamais célèbre, dont Linné même n'a jamais parlé qu'avec la plus grande vénération. Et, d'ailleurs, Adanson a-t-il refusé de reconnaître le génie de Linné? « Nous accordons avec plaisir, et même avec complaisance, dit-il, toute la justice due à la célébrité des ouvrages de M. Linnæus; mais la vérité nous oblige de dire que le système sexuel est fort au-dessous de ce qu'en dit M. Van Royen, et nous connaissons trop la supériorité de l'illustre Tournefort pour ne pas désapprouver, et le jugement de M. Van Royen, qui est si juste en toute autre occasion, et les éloges qu'il prodigue à M. Linnæus aux dépens du plus grand botaniste qui ait encore paru. » Mais comme Adanson semble craindre qn'on ne le taxe de partialité dans ses critiques, il ajoute bientôt « : La préférence que l'on a donnée aux méthodes, dans le choix des études, n'a pas toujours été en raison de leur bonté. L'esprit national (et Adanson en a-t-il été bien exempt) y a souvent plus de part que le désir de trouver la vérité......... Ce que nous disons de la méthode de Tournefort établit seulement la supériorité sur toutes celles qui ont paru jusqu'ici, mais non sa perfection.........

Nous ne sommes d'aucun pays quand il s'agit de décider en matières de science. *Tros Rutulus ve fuant nullo discrimine sunto........* Quoique nous donnions à Tournefort la première place en botanique parmi les méthodistes, il ne faut pas croire que nous méprisions les travaux des autres ; nous rendons toute la justice qui est due à leurs méthodes. » Ainsi, c'est uniquement comme auteur systématique que Linné a été jugé par Adanson, et ce n'est là qu'une faible partie de la gloire de ce grand homme.

Adanson a adopté plusieurs des réformes proposées par Linné. Il dit que les meilleurs genres sont ceux de Tournefort, de *Linné* et de Haller; que les descriptions de plantes les plus complètes sont dues à Lécluse, à *Linné*, à Haller, etc., etc. La préface du célèbre ouvrage sur les familles des plantes n'est donc pas un libelle contre Linné, ainsi qu'on a voulu le faire croire. Adanson fut un trop savant botaniste pour ne pas connaître une partie de ce que valait Linné. On critique au reste d'autant plus les hommes qu'on les craint davantage. Adanson crut devoir s'établir le champion de Tournefort ; mais Linné ne songea jamais à ternir l'éclat de sa gloire. Il est plus d'une place au Temple de Mémoire.

66. Buffon est aussi compté parmi les antagonistes de Linné; ayons le courage de dire que ses critiques sont beaucoup plus spécieuses que solides.

Une vérité devenue incontestable, en histoire naturelle, c'est qu'on ne peut espérer de trouver un système ni une méthode sans anomalies. Mais doit-on en conclure avec Buffon qu'il ne faut ni méthodes ni systèmes ? Non, sans doute. Quel but se propose-t-on dans la création des arrangemens méthodiques ? De fa-

ciliter les études ou plutôt de les rendre possibles. Que l'on se contente de faire l'histoire des êtres en suivant une marche arbitraire, et les sciences naturelles deviendront stationnaires ; car qui voudrait consentir à lire toutes les descriptions de plantes ou d'animaux pour s'assurer si un animal ou une plante doit augmenter la liste des êtres organisés. Les méthodes artificielles sont donc indispensables, et personne aujourd'hui n'oserait soutenir le contraire. Cela admis, ne voyons dans toute disposition systématique qu'un moyen commode trouvé par le génie de l'homme pour mettre la science à la portée de tous. La nature ne peut se plier à l'étroitesse des méthodes, il faut que celles-ci suivent au contraire la nature dans toutes les modifications de forme dont elle revêt les corps. De là l'impossibilité matérielle de le faire partout et avec un égal succès. Rappelons-nous que les classifications sont nées long-temps avant que les êtres qu'elles doivent grouper fussent connus, et nous aurons trouvé l'une des principales causes de leur imperfection et des nombreuses anomalies qui les déparent ; mais cela ne peut durer toujours. Supposez un instant, par exemple, que toutes les plantes soient connues ; puis laissez méditer pendant vingt ans un Tournefort, un Linné ou un Jussieu sur ce grand ensemble de végétaux, et vous verrez éclore une méthode qui satisfera les esprits les plus exigeans ; mais alors même ne pensez pas qu'elle puisse être parfaite.

La nature a créé des êtres qui semblent s'isoler les uns des autres, et interrompre la chaîne insensible qui lie entre elles les productions les plus dissemblables. Pourquoi cela ? Est-ce caprice ou déviation de règles qu'elle suit dans la création des corps organisés ? Non, sans

doute, c'est que les êtres intermédiaires qui servaient de lien ont disparu, tantôt à la suite des grandes révolutions du globe, tantôt, et ceci est particulier au règne animal, victimes d'ennemis plus forts et mieux armés. Prévenus de cette vérité, voyons avec plus de résignation l'insuffisance des méthodes, et attendons leur perfectionnement d'un plus grand nombre de faits connus et d'un plus grand nombre de découvertes nouvelles.

Deux classes d'hommes semblent se partager le vaste domaine des sciences naturelles. L'une d'elles tend à faire admirer le créateur dans le tableau qu'elle se plaît à tracer de l'économie merveilleuse de chacun des êtres; l'autre déroule sous les yeux l'étonnante série de ces mêmes êtres succinctement décrits, mais admirablement groupés. Les savans qui composent ces diverses classes ont des qualités qui leur sont propres. S'ils changeaient de rôles, on verrait la sécheresse du style présider aux descriptions qui doivent faire aimer la science, et les hypothèses brillantes succéder à l'exposé naïf des faits; laissons donc chacun à sa place. Linné et Buffon ont tous deux un grand mérite, mais un mérite différent qui permet d'établir des différences plutôt que des comparaisons.

67. Le premier de ceux que Linné eut à redouter de compter parmi ses ennemis, et qu'il eut plus tard de puissans motifs de reconnaître comme un ami sincère de sa personne et de sa gloire, fut le baron Haller. Linné entama le premier une correspondance suivie avec ce naturaliste; elle continua jusqu'en 1750, trois ans après que Haller eût quitté Gottingue pour retourner à Berne, sa patrie. Une collection de mémoires critiques, que Haller fils publia contre Linné pendant quatre ans, et dont la date remonte jusqu'en 1750, pour-

rait bien avoir été la cause qui mit fin à cette correspondance.

L'estime personnelle et l'attachement qui existaient entre ces deux grands hommes étaient fréquemment troublés par les discussions littéraires et scientifiques. Si l'on considère la différence de leur génie et la carrière qu'ils avaient embrassée, on doit s'étonner qu'il en ait été ainsi ; le poète, qui chanta dans des vers pleins d'une haute philosophie, la vanité des honneurs, n'a pas toujours suivi le chemin de l'honneur pour arriver à la réputation. Quant à Linné, la gloire était l'ame de tous ses travaux et l'idole de toutes ses affections. Il ambitionna le titre de prince de la botanique et désirait qu'on lui rendît un hommage universel. Haller suivit sa propre méthode dans les sciences, et il se pourrait peut-être que l'origine de leur désunion se trouvât presque tout entière dans cette indépendance mutuelle.

« Linné a, dans le cours de peu d'années, brouillé toute la botanique, dit Zimmermann, élève et ami de Haller auquel il fut attaché par la plus grande intimité, et il a élevé son propre système sur les ruines de ses prédécesseurs. En rejetant tout ce qui est étranger à ses propres préceptes, il semble renvoyer tous les botanistes à l'école, afin de leur faire apprendre d'abord la signification des mots qu'il avait créés, ainsi que les lois de son système. »

« Haller contemplait d'un œil tranquille ce puissant réformateur qui se portait en avant : il n'était pas insensible à l'idée de la nécessité d'une réforme, mais il voyait avec chagrin que Linné allait trop loin. Il le suivit aussi long-temps que celui-ci prit la vérité pour guide ; mais il l'abandonna quand il se

lança dans les hypothèses. La fierté de Linné, quand il s'agissait de botanique, son autorité qu'il maintenait exclusive, ses critiques rigoureuses et peu amicales excitaient la mauvaise humeur de Haller et semblaient la justifier. »

Haller ayant été traité sévèrement par Linné, en 1745, dans la préface de la Flore suédoise, s'exprima comme il suit, dans une revue qu'il fit peu après de la Faune suédoise ouvrage du même auteur : « L'insupportable domination dont Linné s'est emparé pour le règne animal a été désagréable à plusieurs personnes. Il se considère comme un autre Adam et donne des noms à tous les animaux d'après leurs caractères distinctifs, sans avoir les moindres égards pour ses prédécesseurs ; il ose à peine décider que l'homme n'est pas un singe, et que le singe n'est pas un homme. » Le même Haller, dit ailleurs : « Linné se plaint toujours qu'on lui reproche durement ses fautes ; mais n'a-t-il pas exposé son mérite à être déprécié, en supprimant, à très-peu d'exceptions près, tous les noms botaniques donnés par les auteurs anciens ; même lorsque leurs dénominations étaient évidemment meilleures que les siennes ? Il n'a jamais tenu compte des découvertes des autres, lorsque ceux-ci ne suivaient pas ses règles, et il a omis de mentionner les plantes qu'ils avaient trouvées, ou ne les a adoptées qu'à la dernière extrémité. N'a-t-il pas jugé trop sévèrement des hommes distingués, lorsque ceux-ci n'étaient pas ses compatriotes? N'a-t-il pas refusé d'adopter, aussi long-temps qu'il l'a pu, plusieurs espèces de plantes qu'il déclarait être de mauvaises espèces, et n'en a-t-il pas enfin adopté plus tard un certain nombre? Nous souhaiterions que Linné avec sa grande habileté et son génie vivifiant pût dompter son carac-

tère et qu'il plaçât quelque confiance dans des hommes qui ont du mérite et des yeux comme lui, quoiqu'ils vivent dans des contrées plus méridionales, et qu'il voulût bien se rappeler que toutes les sciences, même la botanique, sont érigées en républi que. »

Ces deux censures sont caractérisées par un grand esprit dâ'creté et de ressentiment; Haller était le panégyriste, mais plus fréquemment le censeur de Linné dans ses ouvrages. Il alla au devant du reproche de jalousie qu'on lui adressait à l'égard de Linné, peu d'années avant sa mort, dans la préface qu'il mit en tête de sa correspondance latine. « On verra par les lettres de Linné, dit-il, combien peu j'ai été jaloux de cet homme et combien il me provoquait par ses éternelles contradictions. J'avoue que j'ai quelque plaisir d'avoir en mon pouvoir les moyens de réfuter les charges injustes qui pèsent sur moi par le propre témoignage de Linné. » Le ressentiment qui se manifeste dans cette correspondance ne s'étendit point à la chaire du professeur; et il n'écrivit jamais *ex-professo* pour combattre Linné. Il n'en fut pas de même de son fils Emmanuel Haller, qui fit contre le Pline du nord ce que son père n'avait osé faire. Il commença la carrière d'auteur à l'âge de 16 ans par divers traités dirigés contre Linné. On reconnaît dans ces écrits le génie de Haller père. Emmanuel mourut le 9 Août 1786, avec le titre de haut bailli de Nyon dans le canton de Berne. (Voyez la correspondance avec Haller, pag. 92 et suivantes.)

On donne comme une chose certaine que l'apparition du premier volume de la correspondance de Haller avec ses contemporains, correspondance dans laquelle Linné vit les lettres qu'il avait écrites à ce cé-

lèbre étranger, rendues publiques, eut sur sa santé la plus fâcheuse influence. Linné lut surtout avec indignation la lettre dans laquelle il avait tracé l'histoire de ses amours, lettre confiée à la plus étroite intimité. Une agitation extrême suivit, dit-on, cette lecture, et peu après il fut frappé d'apoplexie. L'opinion générale à Upsal attribuait à cette circonstance l'accident qui avança la mort de Linné. Un étranger qui était dans cette ville à cette époque, confirme publiquement un fait que nous voudrions pouvoir réfuter victorieusement, afin de ne pas faire douter de la noblesse du caractère de Haller et de la bonté de son cœur.

68. Le fils de Haller exprima plus tard de vifs regrets d'avoir écrit contre Linné, et lui adressa une lettre d'excuses. Siégesbeck, son plus fougueux antagoniste, lui témoigna aussi un sincère repentir de l'avoir combattu, et le pria d'oublier les injures dont il s'était rendu coupable. Il comptait tellement sur la générosité de Linné, qu'il lui demanda la place de garde conservateur du Jardin des Plantes d'Upsal. Il ne dépendit pas du savant professeur d'en disposer en sa faveur.

69. La réconciliation de Linné avec Rosen fut aussi sincère que durable; quelques biographes ont écrit néanmoins que Rosen vit toujours un rival dans son illustre compatriote, et la correspondance de ce médecin avec Haller en donne la preuve. La vie de ces deux hommes offre de singuliers rapports. Rosen naquit en 1706; son père était ecclésiastique et pauvre. Il étudia à Lund, fut contraint par la misère de se livrer à l'enseignement primaire à Upsal; ce fut un médecin qui le fit sortir de l'obscurité. Il voyagea en Allemagne, en Hollande, en France, commença sa carrière

de professeur à Upsal; prit ses degrés de docteur en médecine à l'université d'Harderwich; devint médecin du roi de Suède qui l'anoblit et le créa chevalier de l'étoile polaire. L'académie des sciences d'Upsal dont il était membre, fit frapper une médaille en son honneur; enfin il précéda de bien peu d'années Linné dans la tombe.

On trouve dans quelques biographies que les démêlés de Linné avec Rosen, furent poussés si loin, que Linné appela son ennemi en duel. Cette provocation, sur laquelle les biographies autographes se taisent, n'eut pas de suite; mais sans l'intervention bienveillante de O. Celsius, Linné aurait été chassé de l'université pour avoir proposé un duel à l'un de ses professeurs.

Protecteurs de Linné.

70. M. de Rosen, professeur de langue hébraïque au collége de Phalsbourg, et descendant direct du célèbre Suédois dont il a été déjà question plusieurs fois, nous a dit tenir de Linné même, dont il suivit les leçons dans les derniers temps de la vie de ce grand naturaliste, les détails qu'on va lire sur les commencemens de ses relations avec Cliffort *. Linné savait que le jardin de cet amateur était le plus riche en plantes exotiques de toute la Hollande. Se trouvant dans un état fort précaire, et portant déjà le poids d'une célébrité naissante, il résolut, pour mieux échapper au besoin et à l'importunité, d'entrer en

* Ces détails ne se trouvent ni dans les biographies autographes, ni dans les biographies particulières.

qualité de jardinier, chez l'horticulteur hollandais. Il se rendit donc à Hartecamp, se présenta, fut admis et travailla quelque temps avant d'attirer sur lui l'attention du maître; mais reconnu par un voyageur qui l'avait vu à Upsal, l'incognito cessa aussitôt, et peut-être l'eût-il regretté si Cliffort, un peu honteux d'avoir pu se méprendre, ne se fût empressé de le retenir, en lui offrant, avec son amitié, la place de directeur de son magnifique jardin. Ce fut là que Linné fonda, sur des bases solides, le système sexuel qui, long-temps, prévalut sur la méthode naturelle, aussi ingénieuse et plus philosophique, mais peut-être moins commode et moins facile. La publication de l'ouvrage qui renfermait l'exposition de ce nouveau système se fit aux frais de Cliffort; cet homme généreux força Linné de recevoir les bénéfices de la vente de ce livre célèbre et voulut en outre qu'il voyageât en Angleterre à ses frais.

71. Cliffort fut plutôt un ami qu'un protecteur; c'était un jurisconsulte qui faisait de l'histoire naturelle ses plus chères délices. Il possédait un jardin magnifique et une belle ménagerie à Hartcamp, près d'Amsterdam. Cliffort fit imprimer à ses frais un ouvrage de Linné, l'*Hortus Cliffortianus,* qu'il donnait aux savans les plus distingués de l'Europe. Nous avons en France un autre Cliffort dans la personne de M. Benjamin Delessert, qui a de riches collections, soigneusement entretenues; elles sont à la disposition de tous les étrangers qui veulent les consulter. Les herbiers de Burmann, de Ventenat, de Palissot-Beauvois font partie des herbiers.

Correspondans de Linné.

La correspondance de Linné était immense; voici la liste des savans avec lesquels il fut en rapport épistolaire.

En Allemagne et dans le Nord.

La margravine Caroline-Louise de Bade, Baster, von Bergen, Breyn, Bruckmann, comte Brummer, Burckhard, Buchner, J. A. Gessner à Tubingen, Gieseke, Gleditsch à Berlin, Haller à Gottingue, Hebenstreet à Leipsick, Hermann et Jacquin à Vienne, Jænisch, Kast, Kælpin et Kohl à Hambourg, J. Lange à Halle, Leske à Leipsick, Lesser, Lehmann, Ludolff et Ludwig aussi à Leipsick, J. E. Meyer, Moehring à Iverness, le conseiller von Murr à Nuremberg, Murray à Gottingue, Munckhausen, Mylius, Schultz, Scopoli, Schreber à Erlang, Spengler et Sprekelsen à Hambourg, Wagner, Weigel, Weismann, Wulfen.

En Danemarck.

Ascanius, Brunnich, Buchwald, Fabricius à Kiel, Rottboll, Gunner, Gunther, Horrebow, C. F. Holm, Kratzenstein, O. F. Muller, Niebuhr, Oeder, von Sulm, Wahl, Zoega à Copenhague.

En Russie.

Amman, Demidoff, Domachneff, Gmelin, Kraschenninnikow, Laxmann, Mounsey, G. Muller, Siégesbeck.

En Angleterre.

Andrew, J. Bancks, lord Baltimore, docteur Browne,

M. Catœsby, Channing, Collinson, Dacosta, Dillenius, Donnell, Dru-Drury, Edwards, Ehret, J. Ellis, Forster, Fothergill, Gordon, Hill, Hope à Édimbourg, Hudson, Lawson, Lee, Lettsom, Lind, F. Masson, G. et P. Miller, Mittchel, Pennant, R. Ramsay, Russel, Sibthorp à Oxford, Skene, Tunstal, Walker, J. White de Black-Burn, Wright, Tunstall.

En Hollande.

Alleman à Leyde, Bodaert à Utrecht, Boerhaave Burmann à Amsterdam, Cliffort, J. van Gorter à Harderwich, Gronovius à Leyde, Roell, van Royen, van Swieten, Voesmar, Wachendorff.

En France.

Adanson, Duc d'Ayen-Noailles, Angerville, Barrere, de Bomare, Duquesne, Carrere, Chardon, Cusson, Gouan, Sauvages, Antoine et Bernard de Jussieu, Guettard, Lemonnier, Meynard, Jean-Jacques Rousseau, Réaumur.

En Espagne.

Barnhardes, Grimaldi, Ortega, Quer, Minnard.

En Suisse.

J. Gessner, Scheuchzer, Haller.

En Italie.

Brunelli, Donati, Rathgab, consul à Venise, Sagramoso, Seguier, Turra, Vandelli.

En Turquie.

Mordac, Kensie.

En Amérique.

Barthram, Clayton, Colden et sa fille, Garden (Caroline méridionale).

A Surinam.

Logan, Bartsch.

A la Nouvelle Grenade.

Mutis.

En Asie.

J.-G. Koenig à Tranquebar, Rademacher, Nordgreen.

En Afrique.

Ryk-Tulbagh, Thunberg.

72. Linné se servait de différens cachets pour clore ses lettres, tous portent gravée la *Linnœa*. Le 1er avec la devise : *Nunquam otiosus; Dioscorides* II. Le 2e : *Tantus amor florum.* Le 3e, qui était octogone, *Famam extendere factis.* Le 4e, ovale, avait la même devise. Enfin le 5e portait ses armoiries sans légende.

Linné homme privé.

73. « Quelque temps avant de mourir, dit Condorcet, Linné traça, dans une feuille écrite en latin, son caractère, ses mœurs et sa conformation extérieure, imitant en cela plusieurs grands hommes. Il s'accuse d'impatience, d'une extrême vivacité et même d'un peu de jalousie. Il a poussé dans cette esquisse la modestie et la vérité aussi loin que possible,

et ceux qui ont connu ce grand naturaliste l'accusent justement de sévérité. Il y a des instans où l'homme le plus vertueux n'est frappé que par ses défauts. Après avoir décrit la nature entière dans tous ses détails, on peut dire que son tableau serait demeuré incomplet s'il ne s'était peint lui-même; il est toutefois fâcheux qu'il se soit peint sous des couleurs aussi défavorables. En jugeant Linné d'après sa conduite, personne ne l'eût soupçonné de ces défauts, et pour qu'ils fussent connus il a fallu qu'il les révélât. » (*Condorcet.* Voyez page 316.)

74. Quiconque veut connaître Linné doit lire attentivement la préface de ses principaux ouvrages. C'est ainsi qu'on peut juger de la noblesse de son caractère. On trouve, par exemple, dans le *Species plantarum*, dédié au roi et à la reine de Suède, une profession de foi morale que nous ne pouvons passer sous silence. « Je n'ai jamais, dit-il, renvoyé à mes ennemis les traits qu'ils m'ont lancés. Les critiques, les injures, les mauvaises plaisanteries et les attaques de l'envie, qui ont toujours été la récompense des travaux des grands hommes, je les ai souffertes avec tranquillité. Rien de tout cela ne m'a enlevé seulement un cheveu; et d'ailleurs, comblé d'éloges par les botanistes les plus fameux, comment ne supporterais-je pas les méchans, eux qui doivent rentrer dans la poussière à l'aspect de la gloire de ces hommes illustres. L'âge auquel je suis déjà parvenu, ma profession et mon caractère me défendent de relever le gant de mes adversaires. En histoire naturelle, les erreurs ne peuvent se défendre, ni les vérités se cacher : c'est à la postérité que j'en appelle. »

En parlant de lui sans réserve, et comme en parle

maintenant le monde savant, Linné prêtait à ses ennemis ample matière à la critique, toujours disposée à arracher un grand homme de son piédestal quand lui-même ose s'y placer.

75. Linné disait en parlant de la *Linnœa borealis:* « C'est une petite plante dédaignée qui passe promptement comme celui dont elle porte le nom. » Ce fut Gronovius qui lui fit cette dédicace. La *Linnœa* est une plante de la famille des caprifoliacées; on l'a trouvée dans les Alpes du Valais, près de Genève, au mont Saint-Gothard, en Alsace et aux environs de Montpellier, où on ne l'a plus revue depuis Gouan.

76. La *Nemesis divina* est un ouvrage de morale que l'on sait avoir été composé par Linné, mais qui étant resté manuscrit a été perdu. Linné l'aurait écrit, s'il faut en croire les biographes, dans un moment de tristesse et de découragement, lors de ses démêlés avec son rival Rosen. Pendant le repos des nuits, il roulait dans sa tête d'affreux desseins de vengeance; mais il revint à des idées plus saines et plus modérées, et laissa à Dieu le soin de le venger. Ce fut alors qu'il écrivit la *Nemesis divina*, dans le but de prouver que la Providence ne laissait aucun crime sans châtiment. C'est un recueil d'observations pour prouver que Dieu punit les impies et les scélérats, même en ce monde. Cet ouvrage ressemble à celui de Salvien, qui est intitulé: *De providentia;* peu de bibliographes en ont parlé.

77. En été, Linné ne dormait ordinairement que depuis dix heures jusqu'à cinq, et en hiver, depuis neuf jusqu'à six. Lorsqu'il se sentait fatigué par une



L. D^{ns}. Lith. de L. Danel.

Linnæa borealis.

a, Fleur grandie. b, Calicule. c. Fleur coupée verticalement.

trop longue application il quittait le travail, et venait se reposer dans la société de quelques amis.

78. On a accusé Linné d'avarice; voici ce que dit le docteur Baëk à ce sujet: « Quoiqu'il fût extrêmement économe, il se montra toujours libéral pour recevoir ses amis, et pour faire des actes de charité. Il remit toujours aux étudians pauvres ce qui lui était dû pour ses leçons. » (Voyez plus haut, page 276.)

79. « Dans la simplicité de sa vie, il était peu accessible aux honneurs du monde, vivant avec ses élèves qu'il traitait comme ses enfans; quelque plante singulière, quelque animal d'une forme peu ordinaire avaient seuls le droit de lui procurer de vraies jouissances. » (Cuvier.)

80. « J'ai eu le bonheur de jouir des instructions, de la protection et de la connaissance particulière de Linné, depuis 1762 jusqu'à 1764, dit Fabricius. Pendant tout ce temps je n'ai point passé un seul jour sans le voir ou sans assister à ses leçons; je le suivais à la campagne, accompagné de deux amis, Kuhn et Zoega, étrangers aussi bien que moi. L'hiver, nous étions logés à Upsal, vis-à-vis sa maison. Il venait nous voir presque tous les jours sans cérémonie, en robe de chambre rouge et en bonnet vert garni de fourrure, sa pipe à la main. Sa conversation était vive et agréable; il nous amusait du récit de beaucoup d'anecdotes relatives aux naturalistes suédois et étrangers qu'il avait autrefois connus; il aplanissait les difficultés que nous rencontrions fréquemment dans le cours de nos études, et nous favorisait souvent de ses instructions particulières. Dans nos entretiens, il n'était pas rare de le voir éclater de rire: la gaîté brillait sur

son visage, et son ame se déployait avec une franchise et une liberté qui montraient son inclination naturelle pour la société. La vie que nous menions à la campagne n'était pas moins agréable. Nous logions dans une chaumière de paysan, à peu de distance de sa maison. En été, Linné se levait ordinairement à quatre heures, il venait fréquemment nous voir à six, et après avoir déjeûné, faisait des leçons sur les ordres naturels des plantes, jusqu'à dix. Alors nous l'accompagnions aux rochers voisins, où il était suffisamment occupé à décrire et à détailler leurs différentes productions jusqu'à midi, heure où il avait coutume de dîner; nous nous rendions ensuite chez lui et passions la soirée dans sa compagnie.

» Tous les dimanches nous recevions la visite de Linné et de toute sa famille. Nous avions toujours alors un paysan qui jouait d'une espèce de violon, et nous dansions dans une grange, avec une satisfaction infinie. Quoique à la vérité notre bal ne fût pas des plus brillans, notre société des plus nombreuses, notre musique des plus excellentes, et que nos menuets et nos danses polonaises ne fussent pas fort diversifiés, cependant nous n'y goûtions pas peu de plaisir. Le vieillard, qui d'ordinaire était assis, nous regardant et fumant sa pipe avec mon ami Zoega, se levait de temps en temps et se joignait à la danse polonaise, dans laquelle il surpassait de beaucoup les plus jeunes de la compagnie. Ces jours heureux ne sortiront jamais de ma mémoire, et je m'en souviendrai toujours avec le plus grand plaisir.

» Linné était petit de taille, et le paraissait encore plus par l'habit court qu'il portait. Il était mince, mais bien fait, et lorsque je le connus, l'âge avait

déjà commencé à sillonner son front. Il avait l'air ouvert, et presque toujours serein, et les yeux les plus spirituels que j'aie jamais vus : ils étaient petits, à la vérité, mais perçans au-delà de toute expression ; leurs regards lisaient jusqu'au plus profond de mon ame ; la gravure mise au-devant du *Species plantarum* lui ressemble beaucoup. Il avait l'ame noble, l'esprit vif et fin. Sa grande prééminence sur les autres hommes consistait dans le rapport non interrompu de ses idées ; toutes ses paroles et toutes ses actions étaient réglées avec ordre, et pour ainsi dire systématiques. Il avait, dans sa jeunesse, une mémoire prodigieuse; mais il commença de très-bonne heure à la perdre. Je m'aperçus plusieurs fois qu'il ne pouvait se rappeler les noms de ses plus intimes amis ; et un jour, entr'autres, je le trouvai dans un grand embarras : il venait d'écrire une lettre à son beau-père, dont il avait absolument oublié le nom.

» Son cœur était ouvert à toutes les impressions de la joie ; passionné pour la société, il aimait beaucoup la plaisanterie ; il était gai et aimable dans la conversation ; il avait de l'imagination et possédait l'heureux talent de conter et de placer à propos les anecdoctes. Il avait les passions très-violentes, il était vif et colère, mais il s'apaisait aussitôt. Son amitié était ardente et inaltérable, plus particulièrement encore pour ses disciples favoris. Son attachement était toujours fondé sur l'amour de la science ; il a été assez fortuné pour ne trouver que très-peu d'ingrats, et l'on sait de quel zèle ses disciples payaient son amitié, et combien de fois ils se sont engagés dans sa défense.

» Quoique son amour pour la gloire fût sans bornes, et que son adage ordinaire fût, *Famam exten-*

dere factis, son ambition cependant n'eut d'autre objet que la prééminence littéraire, et ne dégénéra jamais en un orgueil offensant et insociable. Le rang auquel il fut élevé par la faveur de son souverain, ne lui fut agréable que comme une marque de sa haute réputation dans les sciences. Dans les sujets relatifs à la botanique, il ne souffrait que très-impatiemment la moindre contradiction : il recevait cependant avec reconnaissance les remarques de ses amis, et s'en servait pour perfectionner ses œuvres, mais il dédaignait les attaques de ses adversaires, et ne leur répondait jamais : il les abandonna à l'oubli où ils sont depuis long-temps ensevelis. Il se donnait lui-même des éloges assez volontiers, et se plaisait à être admiré; ce qui paraît avoir été sa principale faiblesse. Son amour pour la louange était fondé sur la confiance qu'il avait dans son mérite, sur ses succès en histoire naturelle, et sur la réputation, qu'il savait avoir acquise, d'être le premier auteur systématique de son siècle. Tournefort, comme il me l'a souvent répété, fut le maître que dès sa jeunesse il se proposa d'imiter, mais que bientôt il surpassa de beaucoup.

» Dans sa manière de vivre, il était modéré et économe; on l'a même accusé d'avarice. Pour moi, je l'excuserais aisément d'avoir un peu trop aimé l'argent, dont il avait si long-temps et si cruellement éprouvé le besoin. On peut dire aussi pour sa défense, que l'habitude d'une extrême parcimonie, qu'il avait contractée dans la nécessité la plus pressante, lui était ensuite restée, et qu'il lui fut impossible de s'en délivrer même au sein de l'abondance. Je ne me suis cependant jamais aperçu que sa frugalité dégénérât en une véritable avarice, et je puis alléguer mon pro-

pre exemple comme une preuve du contraire. Il refusa si obstinément ce que moi et mes amis lui devions pour les leçons qu'il nous avait données durant tout l'été, que nous fûmes obligés, après avoir fait tous nos efforts pour l'engager à recevoir cet argent, de le laisser secrètement chez lui. »

(*Fabricius*, traduction de Miller de Grandmaison.)

81. Tous les samedis Linné faisait une grande herborisation. La troupe joyeuse, qui s'élevait souvent à cent cinquante élèves de toutes les nations, était partagée en petites bandes qui, d'abord séparées, devaient se réunir à une heure convenue. Linné ne gardait près de lui que les jeunes gens les plus instruits de la troupe; de temps en temps on désignait pour lieu du rendez-vous, le château de Safja vers lequel on se dirigeait, non sans pousser des cris de joie que jamais l'illustre professeur ne songeait à réprimer. A peine était-on arrivé, Linné déterminait les plantes récoltées; une table de vingt couverts, chargée de fruits et de laitage, était bientôt dressée. Ceux d'entre les élèves qui avaient trouvé les plantes les plus rares ou qui en avaient déterminé le plus grand nombre s'asseyaient à la table du maître, le reste de la troupe mangeait debout, espérant mériter quelque jour un honneur que tous enviaient, et qui suffisait pour entretenir la plus puissante émulation parmi ces jeunes rivaux.

82. Linné sentit venir sa fin, il répondait à M. Pennant, qui le pressait de mettre la dernière main au *Lachesis lapponica* :

Me quoque debilitat series immensa laborum ;
Ante meum tempus cogor et esse senex :
Firma sit illa licet, solvatur in æquore navis
Quæ numquam liquidis sicca carebit aquis.

83. L'attaque d'apoplexie à laquelle Linné succomba, eut lieu au mois de Mai 1774, pendant une leçon qu'il donnait au jardin botanique. Il déclara aussitôt aux personnes qui l'entouraient que c'était sans doute là l'un des avant-coureurs de la mort; néanmoins sa fin n'était pas aussi prochaine qu'il le croyait. Ses membres inférieurs furent affectés d'une si grande faiblesse qu'il ne pouvait se mouvoir qu'avec une extrême difficulté. Cependant l'automne vint, et sa santé s'améliora légèrement. On se plut à attribuer ce rétablissement incomplet au présent que le roi lui fit de plusieurs centaines de plantes rares, envoyées de Surinam par Dalberg, et si bien conservées dans l'alcool, que les fleurs, les fruits et les feuilles étaient comme dans l'état frais. Linné éprouva une véritable consolation en recevant ce magnifique présent. Il publia la courte description de ces plantes dans un mémoire ayant pour titre: *Plantæ surinamenses* : ce fut là son dernier ouvrage.

84. Vers la fin de l'année 1776, Linné avait presque entièrement perdu l'usage de ses facultés intellectuelles. Un étranger, qui visita ce grand homme, lui présenta son album pour qu'il daignât y écrire son nom. Linné le satisfit, et mit après sa signature le mot *professor*, écrit moitié en lettres latines et moitié en lettres grecques. On a conservé ce monument de la décadence morale du plus beau génie du dernier siècle.

85. Linné eut un frère puiné, nommé Samuel, qui

suivit la carrière ecclésiastique, et qui succéda à son père. Son occupation principale était de soigner l'éducation des abeilles. Il publia même, sur cette partie de l'agronomie, un ouvrage qui fut accueilli favorablement, et qui lui valut le surnom de *Bi Kung*, roi des abeilles; il vivait encore en 1789.

86. Linné fut père d'un fils qui ne marcha que de loin sur ses traces, mais qui ne vécut point sans gloire; et de plusieurs filles, dont les deux dernières firent un court séjour à Paris, il y a peu d'années. L'une d'elles, Elisabeth-Christine, se fit connaître au monde savant, en 1772, par une découverte qui fut consignée dans les Mémoires de l'académie de Stockholm, de la même année, et qui est relative au *Tropæolum majus* dont les fleurs jettent des étincelles électriques à des intervalles inégaux, lors du crépuscule.

En 1826, cette demoiselle adressa à la société linnéenne de Paris de nombreux échantillons de la *Linnæa borealis*, récoltée en Mai 1825, à Hammarby, propriété du législateur de la botanique.

87. Linné fils mourut sans laisser de postérité. On brisa sur sa tombe l'écusson paternel que personne ne devait plus désormais porter.

Portrait de Linné.

88. Linné était d'une taille moyenne; mais plus près de la petite que de la grande. Son embonpoint était médiocre, ses muscles se dessinaient assez fortement, ses veines étaient saillantes. Il détestait les disputes, et ne répondait jamais à ceux qui écrivaient contre lui, disant que s'il avait tort il ne pourrait ja-

mais se donner raison, et que s'il avait raison, il l'aurait tant que durerait le monde. Il n'était ni pauvre ni riche, craignait d'avoir des dettes, et écrivait plutôt pour l'honneur que pour l'argent. Jamais il ne négligea ses leçons et avait soin d'exciter l'émulation parmi ses élèves. Sa mémoire était excellente; mais vers la soixantième année de son âge il devint oublieux des noms propres. La dissimulation lui fut toujours impossible; le luxe lui déplaisait. Il était sobre, ne remettait jamais ses occupations au lendemain, notait de suite ce qu'il observait, n'osant pas se fier à sa mémoire. Il avait beaucoup de méthode, et disait souvent qu'il aimait mieux être repris trois fois par Priscian* que de l'être une seule fois par la nature. On lisait sur la porte de sa chambre à coucher: *Innocuè vivite : numen adest.*

87. La pièce à laquelle Condorcet fait allusion (Voyez page 307), est très-peu connue; nous avons été assez heureux pour la trouver; elle consiste en de courtes phrases aphoristiques, semblables à celles que cet homme illustre employait dans ses ouvrages descriptifs. Linné se traita avec bien moins de sévérité que Condorcet ne paraît le croire.

Occipite gibbo, ad suturam lambdoideam transverse depresso, pili in infantia nivei, dein fusci, in senio canescentes. Oculi brunnei, vivaces, acutissimi, visu eximio. Frons in senio rugosa. Verruca obliterata in bucca dextra et alia in nasi dextro latere. Dentes debiles, cariosi ab odontalgia hæreditaria in juventute.

Animus promptus, mobilis ad iram et lætitiam et

* Grammairien célèbre de Césarée.

mœrores, cito placabatur; hilaris in juventute, nec in senio torpidus, in rebus agendis promptissimus; incessu levis, agilis.

Curas domesticas committebat uxori, ipse naturæ productis unice intentus; incepta opera ad finem perduxit, nec in itinere respexit.

Honneurs rendus a Linné.

88. Linné fut anobli. On assure que ses lettres de noblesse lui furent accordées, non en considération de ses travaux botaniques, mais pour avoir trouvé le moyen de faire multi plier les perles, dans le *Mya margaritifera*. (Voyez plus haut, page 278.)

89. Le roi d'Espagne, Charles III, l'invita à venir s'établir à Madrid pour y professer l'histoire naturelle, avec l'offre d'une pension de 2000 piastres (10,000 fr.), celle de lettres de noblesse, et la permission d'exercer librement sa religion. Linné répondit que s'il avait quelques talens, il les devait à sa patrie.

90. Linné fut en Suède le premier savant qu'on vit décoré de l'étoile polaire.

91. Les honneurs rendus à Linné mort sont aussi variés que nombreux. L'académie de Stockholm fit graver son portrait à Paris.

Hope lui fit ériger à Edimbourg un monument en pierre, et prononça, en 1778, en ouvrant un cours de botanique, l'éloge de Linné. L'inscription que ce botaniste mit sur le monument est remarquable par sa simplicité; elle consiste dans ces trois mots :

Linnæo posuit J. Hope.

92. Le duc de Noailles lui fit élever un monument dans son jardin : c'était un cénotaphe avec le buste de Linné dans un médaillon entouré par la *Linnæa* et *l'Ayenia*, plante dédiée au duc de Noailles, nommé aussi duc d'Ayen ; idée ingénieuse qui rapprochait ainsi le prince du naturaliste.

93. Le nom de Linné a servi de qualification à plusieurs sociétés botaniques. Telles sont les sociétés linnéennes de Londres, de Lyon, de Bordeaux et de Caen. Il en existait une à Paris en 1788.

94. L'académie des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, instituée en 1753, proposa un prix pour le meilleur éloge de Linné écrit en latin, en français ou en italien. Un éloge français parvint seulement à l'académie, qui proposa un autre prix pour la meilleure inscription latine ou suédoise, destinée à être placée sur le monument qu'on élevait alors dans le jardin botanique; ce fut M. Gunnar Baekmann qui remporta le prix, et l'inscription fut gravée sur le monument. Ce littérateur l'avait présentée comme une simple offrande à Linné : *Ut pia thura feram.*

95. Voici en quels termes s'exprima le roi de Suéde, devant les Etats, l'année qui suivit celle de la mort de ce naturaliste : « L'université d'Upsal a aussi attiré mon attention. Je n'oublierai jamais ce que la chancellerie de l'université m'a témoigné d'amour avant que je montasse sur le trône. J'ai institué dans son sein une nouvelle chaire, mais hélas! j'ai perdu un homme dont la renommée remplissait l'univers et que la Suède s'honorera toujours de compter parmi ses enfans. Upsal se rappellera long-temps tout ce

qu'elle dût de célébrité à celui qui porta le nom de Linné. »

96. A la mort de ce grand homme, le roi de Suède fit frapper une médaille. On voyait sur la face le buste de Linné, et sur le revers Cybèle abattue, entourée de plantes et d'animaux, avec cette légende : *Deam luctus angit amissi*, et dans le champ : *Post obitum; Upsaliæ die* 10 *Januarii* 1778 ; *rege jubente.*

COLLECTIONS DE LINNÉ.

97. Après d'aussi grandes marques d'estime données à Linné par le peuple suédois et par le souverain, l'étranger doit s'étonner d'apprendre que les collections de l'illustre professeur manquent à la Suède, et qu'elles sont devenues la propriété d'un simple particulier anglais. Rendons compte de cette singularité.

Il existe, dit-on, en Suède une loi qui rend l'Etat héritier d'une partie du matériel des successions, quand le défunt a exercé des fonctions relatives à l'enseignement dans les universités. Madame Linné craignant, après la mort de son fils, dont elle pleurait la mort récente, qu'on ne s'emparât du cabinet de feu son mari, fit secrètement proposer à Banks, l'herbier et la bibliothèque; mais celui-ci, n'étant pas alors en mesure de faire cette emplette, en parla à M. Smith, qui sentit toute l'importance d'une pareille acquisition. Madame Linné voulait 1000 livres sterling; M. Smith en offrit 900, qui furent acceptées. Le consul anglais, à Upsal, fut chargé secrètement de faire l'expédition de cette précieuse acquisition, mais il en transpira quelque chose; le public

murmura et menaça même de s'opposer à l'enlèvement des caisses. Le roi instruit de la transaction faite entre M. Smith et la veuve de Linné, fit prier cette dame de conserver à la Suède les collections dont elle allait être privée, l'assurant bien que sa munificence la dédommagerait des inconvéniens qui pourraient résulter pour elle de cette rupture. Mais il n'était plus temps, et l'on apprit que les caisses étaient embarquées à bord d'un vaisseau anglais qui était dans le port voisin. Aussitôt le roi donna ordre d'armer une frégate; sur ces entrefaites, le bâtiment anglais mit à la voile et la frégate suédoise lui donna la chasse sans pouvoir l'atteindre. Si la rencontre eut eu lieu, on aurait peut-être vu les mers ensanglantées pour disputer la succession d'un paisible naturaliste. J'ai possédé un beau portrait de Smith, au bas duquel était une vignette représentant les deux vaisseaux cinglant, l'un poursuivi, l'autre poursuivant. La frégate suédoise s'arrêta en vue d'un port d'Angleterre où le vaisseau anglais entra à pleines voiles. Que l'on cesse donc d'accuser le gouvernement suédois d'insouciance, il sentait tout le prix de ce qu'il perdait.

98. Un Livonien qui voyageait en Suède, en 1771, et qui visita Upsal, donne quelques détails sur la vie intérieure de Linné et sur les collections de ce naturaliste. « Linné me reçut, dit-il, avec une grande affabilité. Il mène une vie très-active, et je l'ai toujours trouvé à l'étude. Il s'occupe incessamment de faire de nouvelles découvertes en histoire naturelle. Sa collection de coquillages est nombreuse et renferme des choses précieuses, son herbier contient environ sept mille plantes, dont un grand nombre

sont excessivement rares et fort curieuses. Elles sont classées d'après le système sexuel et renfermées dans deux armoires divisées par des rayons, suivant l'ordre qu'il a lui-même indiqué dans la *Philosophie botanique.* La collection de poissons, qu'il conserve collés sur du papier, est aussi très-nombreuse, ainsi que celle de minéraux et de fossiles. Mais elles ne peuvent être comparées à la collection d'insectes. On y trouve la totalité de ceux qui ont été découverts en Suède, ainsi qu'une très-grande quantité d'espèces de la Chine, de la Palestine, de Surinam et de diverses autres parties du globe. Linné possède aussi bon nombre de squelettes et d'animaux empaillés. Dans le salon qu'il habite, sont peints les portraits de plusieurs botanistes et naturalistes célèbres; on y voit aussi le plan des principaux jardins botaniques.

99. Smith conservait les collections linnéennes à Norwich. L'herbier est en bon état; il ne renferme aucune note autographe. Les plantes qui viennent de l'herbier de Laponie sont plus petites que les autres. Le papier, n'a, dans sa plus grande largeur, que 14 pouces. Les synonymes manquent, et sont remplacés par un numéro qui renvoie au *Species plantarum.* Le nom des donataires, quand Linné n'a pas lui-même recueilli la plante, est indiqué par une lettre grecque. Smith disait avoir la clef de ces signes. Deux armoires de sapin, de 7 pieds de hauteur sur 4 de large, renferment les fascicules. Chaque classe repose sur une planchette à coulisse. Linné a suivi pour la distribution et pour l'arrangement des plantes toutes les règles tracées dans la *Philosophie botanique.* Smith, jaloux de conserver son trésor, ne mettait à la disposition des voyageurs qui lui étaient recommandés, qu'un

ou deux genres à-la-fois, ce qui nuisait un peu à la rapidité de l'exploration. Au reste, il était impossible de mettre plus de complaisance que n'en apportait le savant anglais dans ses rapports avec les étrangers qui le visitaient.

Il est inutile de chercher à faire apprécier toute l'importance de l'herbier de Linné, auteur de la synonymie botanique. Tout doit se rapporter aux ouvrages publiés par le naturaliste suédois, aussi les personnes qui publient des Flores ne peuvent-elles trop consulter ses collections. C'est de l'époque de leur acquisition par Smith, que date celle de la fondation de la société linnéenne de Londres.

Herbier de Linné *.

100. Mon herbier est sans contredit le plus grand qu'on ait jamais vu.

1. Dès ma plus tendre jeunesse j'ai fait collection de toutes les plantes sauvages et cultivées que je trouvais en Suède.

2. J'ai réuni avec un grand soin toutes les plantes de la Laponie.

3. Dans mes voyages à travers le Danemarck et l'Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, j'herborisais continuellement.

4. Le jardin de Cliffort, qui a été à ma disposition pendant trois ans, et qu'il m'était loisible d'enrichir de toutes les plantes rares qu'on pouvait se procurer, m'en a fourni une grande quantité que je desséchais et collais avec soin.

5. Cliffort possédait lui-même un grand herbier, et me donna ses doubles.

* Cette note est autographe.

6. Lorsque j'assistais Van Royen, dans sa classification du jardin académique de Leyde, j'en obtins beaucoup de plantes vivantes; il m'en donna en outre de sèches, tirées de sa collection.

7. En aidant le docteur Gronovius dans l'examen des plantes de la Virginie (herbier de Clayton) j'en obtins la plupart des doubles.

8. Miller me permit d'en recueillir dans son jardin de Chelsea, et me donna en outre beaucoup de plantes sèches, récoltées dans l'Amérique du Sud par Houston.

9. Le jardin d'Oxford, dirigé par Dillenius, m'en fournit aussi plusieurs d'intéressantes.

10. Jussieu m'en donna beaucoup de sèches, et j'en recueillis moi-même une grande quantité dans le jardin botanique de Paris.

11. Le professeur Sauvages, qui avait reçu du fils de Magnol, botaniste célèbre, l'herbier de son père, me le donna tout entier.

12. Gmelin, à son retour de Laponie, où il avait voyagé pendant plusieurs années, m'envoya un échantillon de chacune des plantes qu'il avait recueillies, afin d'avoir mes observations.

13. Steller, adjoint à Gmelin, pendant ses voyages et ses excursions en Laponie, poussa jusqu'au Kamtschatka, explora la partie nord de l'Amérique, et mourut à son retour à Kjumeni. On s'empara de ses collections, et elles furent vendues à Demidoff, qui me les envoya pour les déterminer, en me donnant l'autorisation de prendre un échantillon de chaque plante.

14. Browne fit un herbier de plantes de la Jamaïque, et publia les *icones* des plus curieuses, à son

retour à Londres. Il me vendit cette collection quand il voulut retourner en Amérique.

15. Le professeur Kalm, qui paraissait né pour découvrir des plantes rares, fit une collection immense dans l'Amérique du Nord, et me donna un *specimen* de chacune d'elles.

16. Le professeur Lœffling, qui explorait avec la plus grande ardeur la péninsule ibérique, me donna aussi un double de ses plantes.

17. J'ai obtenu la totalité de celles que le docteur Hasselquitz trouva en Natolie, en Egypte et en Palestine.

18. Le pasteur Osbeck me donna un échantillon de toutes celles qu'il récolta en Chine et à Java.

19. Le docteur Baster, de la Zélande, m'envoya de Java plus de 300 belles espèces de plantes.

20. Le conseiller de commerce, Lagerstrom, exigeait de chaque vaisseau venant des Indes, une collection de plantes, et il me les envoyait toutes.

21. Le commissaire Claes Alstromer, qui visita, avec une grande attention, l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie, m'envoya plusieurs collections qu'il avait faites ou qu'il s'était procurées.

22. On n'avait encore dans aucun jardin semé autant d'espèces diverses de graines que dans celui d'Upsal pendant mon administration; j'en recevais de toutes les parties de l'univers, et jamais je n'ai négligé de dessécher les plantes que ces semis me procuraient, quand je ne les avais pas dans mon herbier.

23. Kleinhof, qui forma à Java le premier jardin botanique créé hors de l'Europe, et qui cultivait avec soin une grande quantité de plantes des Indes, m'en envoya une grande caisse à son retour en Hollande.

24. Tous les botanistes de mon temps m'adressaient à l'envi des *specimen* de plantes rares ou nouvelles pour avoir mon opinion, et parce qu'ils savaient me faire en cela le plus grand plaisir. Parmi eux je citerai : Jacquin, Schreber, Haller, Arduini, Turra, Bassi, Miller, Dr. Royen, L.-N. Burmann, Scopoli, Duchesne, Gouan, Seguier, Allioni, Houston, Garden.

25. Koenig, à son retour d'Islande, m'envoya les plantes de cette île, et notamment une superbe collection de *fucus* et autres plantes marines. Plus tard, il me confia une grande quantité de plantes de Madère, du Cap de Bonne-Espérance, de Madras et de Tranquebar; la collection était si complète que j'eus un *specimen*, au moins, de chaque plante, ce qui accrut beaucoup mon herbier.

26. Le professeur Burmann me fit plusieurs envois de plantes du Cap de Bonne-Espérance ; de cette manière je puis croire avec raison, posséder la plus belle collection connue des productions végétales de ce pays.

27. Rolander recueillit sur les îles de l'Amérique, une grande quantité de plantes rares; il les donna au maréchal de Geer, qui, à son tour, m'en fit présent.

28. Tulbagh, gouverneur du Cap de Bonne-Espérance, m'envoya plus de 200 plantes très-rares et fort bien préparées, ainsi qu'une grande quantité de racines et de bulbes pour être plantées dans le jardin.

D'après tout ce qui précède, il est incontestable que jamais botaniste n'eut d'occasions plus belles ni plus fréquentes que moi pour faire une grande collection de plantes séchées. Mon herbier est disposé et classé par ordres, genres et classes, les noms spécifiques sont soigneusement établis, chaque espèce de plante

est séparée et collée sur des demi-feuilles de papier, qui, toutes, sont réunies par genres dans une même feuille portant inscrit le nom du genre. Les genres sont rangés par ordres et classes dans deux armoires, avec une séparation pour chaque classe; de sorte que, quand le genre et la classe sont connus, on trouve immédiatement la plante qu'on désire examiner. On n'avait pas encore songé à une disposition aussi simple et aussi commode. Lorsqu'il fallait plusieurs exemplaires pour une espèce, à cause des variétés ou des sous-variétés, j'ai intercallé des quarts de feuilles, que j'ai réunis à leurs espèces respectives, et fixés au bord de la feuille à l'aide d'une épingle.

Pour accroître mes collections, j'ai non-seulement parcouru la Suède, la Laponie, la Dalécarlie, l'Oeland, le Gottland, le West-Gothland, la Scanie, etc. etc., mais j'ai conseillé en outre à mes élèves d'entreprendre des voyages sur divers points de l'univers.

Suit une longue nomenclature de tous les élèves voyageurs. (Voyez la note de la page 54, où la plupart d'entr'eux sont désignés.)

101. Giseke ayant demandé à Linné comment il avait pu se procurer un aussi grand nombre de plantes d'Arabie, après la mort de Forskhall, en obtint la réponse suivante qu'il a consignée dans son journal. « J'en ai reçu, dit-il, par diverses voies, d'Italie et de Montpellier, par les soins de Bassi et de Donati dont l'histoire est assez singulière.

« Le roi de Sardaigne, l'avait envoyé en Orient et à Alexandrie d'Egypte où il devint amoureux d'une très-jolie personne. Ne pouvant l'obtenir qu'en acceptant le frère comme compagnon de voyage, il y



consentit ; mais peu après, celui-ci lui vola son argent et s'enfuit en France avec ses collections de plantes et de graines. Craignant d'être livré au roi de Sardaigne, il alla jusqu'à Constantinople ; mais avant son départ, et quoiqu'il ne m'eût jamais vu, il m'expédia de Marseille, toutes les semences qu'il avait recueillies. Plusieurs d'entr'elles étaient fort rares. Donati périt, dans un naufrage, le 11 Juillet 1763; il était à peine âgé de 31 ans.

Muséum de Linné.

(*Hammarby.*)

102. Le roi voulant que les preuves de sa munificence fussent durables, décida que Linné, sa femme et ses enfans, auraient la jouissance viagère de deux fermes appartenant à l'académie. Linné n'a pas joui de cette faveur ; mais sa veuve est entrée en possession de ces deux fermes en 1783. Quoiqu'elle fût alors âgée, elle les a possédées 23 ans, étant morte en 1806, à l'âge de 94 ans. Après elle, les fermes passèrent à ses filles.

103. A trois milles d'Upsal, ancienne capitale des Scandinaves, dans la commune de Dannack, on voit la demeure champêtre où Linné passa les dix dernières années de sa vie ; elle se nomme Hammarby. Le jardin que ce savant naturaliste avait créé près de cette habitation, et qu'il appelait son *hortus sibiricus*, ne possède plus que quelques plantes communes. Les arbres et les fleurs de Sibérie que Linné y avait rassemblés ont disparu. Des prairies s'étendent au bout de ce jardin jusqu'à un monticule aride où ce grand botaniste avait fait bâtir le pavillon destiné à renfermer les collections de plantes, d'animaux, de

productions minérales et de fossiles. C'est un carré long, ouvert sur les trois faces par une grande croisée, et sur la quatrième par la porte d'entrée.

Au pied de ce muséum, se développe un paysage magnifique, coupé çà et là par de nombreux villages où logeaient les disciples de Linné. Upsal et le fleuve Sala apparaissent au loin, ainsi que les hautes montagnes de la Dalécarlie.

C'est là que Linné, entouré de ses nombreux disciples et de ses amis, se livrait chaque jour à ses travaux; c'est là qu'il établissait ses classifications qui devaient ouvrir les véritables voies pour l'étude des sciences naturelles.

Ce bâtiment est aujourd'hui dépouillé des riches collections qui le décoraient. A la mort de Linné, elles furent presque toutes achetées par le docteur Smith, fondateur de la société linnéenne de Londres, qui obtint aussi la plus grande partie de ses manuscrits. Les amis et les admirateurs du grand homme acquirent peu à peu ce qui restait, et l'on n'y voit plus que la chaire où Linné donnait ses leçons, et un crocodile du Nil, suspendu au plafond. Tout a été successivement enlevé par les naturalistes voyageurs, jaloux d'emporter un souvenir de Linné.

Sur la porte d'entrée, sont placées les armoiries qui furent imposées à Linné avec l'étoile polaire. Fabricius, son élève et son ami, nous apprend que ce grand homme, inaccessible à toute idée d'ambition, ne les reçut que parce qu'il regardait cette faveur d'un souverain comme une victoire remportée par les sciences. Linné voulait aussi que l'espoir d'obtenir de pareilles distinctions servit de stimulant à la jeunesse avide d'instruction.

Sur la colline, on voit croître la *Linnœa borealis* qu'on aime à cueillir avant de quitter ce séjour de prédilection d'un grand homme.

Couronne poétique de Linné.

104. Le nombre des éloges et des pièces, vers et prose, faits en l'honneur de Linné est fort considérable. Condorcet, Vicq-d'Azir et d'Aubenton écrivirent son éloge; Cuvier et Marquis, sa biographie ; on doit aussi à St. Amans (1791) un éloge de Linné ; enfin nous lui avons nous-mêmes consacré une notice dans les *Ephémérides universelles.* (Janvier 1828, 1er vol.)

105. Gilibert, dans une séance publique de l'académie de Lyon (1786), a tracé rapidement, dans un discours sur les malheurs attachés aux travaux des naturalistes, une partie de ceux qui ont affligé la vie de Linné. On lui doit aussi une notice latine qui fait partie de l'introduction de ses ouvrages.

106. Delille, dans son poème des *Trois règnes de la nature* a consacré à Linné des vers que nous ne pouvons nous dispenser de citer. Après avoir parlé de la génération des plantes, cet illustre poète s'exprime ainsi :

Linné, surtout, Linné dévoila ces mystères,
Leurs haines, leurs amours, leurs divers caractères,
Leurs tubes infinis, leurs ressorts délicats.
Flore même en naissant le reçut dans ses bras;
Flore sourit d'espoir à sa première aurore;
Non point cette éternelle et ridicule Flore
Qui, pour les vieux amours, compose des bouquets,
Mais celle qui du monde enseigne les secrets.
Le Zéphyre, agitant ses ailes odorantes,
Porta vers son berceau les doux parfums des plantes;
Déjà ses yeux fixaient leurs formes, leurs couleurs,

Et ses mains pour hochet demandèrent des fleurs.
Faible enfant, on le vit dans le fond des campagnes,
Sur le flanc des rochers, au penchant des montagnes,
Braver la ronce aigüe et les cailloux tranchans,
Et rentrer tout chargé des dépouilles des champs.
Aussi quel lieu désert n'est plein de sa mémoire!
Il fit de chaque plante un monument de gloire;
Et Linné sur la terre, et Newton dans les cieux,
D'une pareille audace étonnèrent les dieux.
Linné, réjouis-toi: le nord vit ta naissance,
Mais ton plus beau trophée énorgueillit la France.
Elle ne choisit point pour y placer tes traits,
Ou l'ombre d'un lycée, ou les murs d'un palais;
Mais dans ce beau jardin, dont l'enceinte féconde
Accorde une patrie à tous les plants du monde,
Où joignant sa récolte à tes amples moissons,
Desfontaine embellit le trône des saisons;
Où s'exilent pour nous de leurs terres natales
Des règnes différens les familles royales,
Le tigre, le lion, le cèdre aux longs rameaux
Et l'énorme éléphant, et le roi des oiseaux;
Où l'œil voit rassemblés le trépas et la vie,
La nature et les arts, l'instinct et le génie:
Tranquille, tu vivras au lieu même où Jussieu
Est présent par sa gloire et vit dans son neveu.
Viens: dans cet Elysée, autrefois son domaine,
L'ombre du grand Buffon attend déjà la tienne; *
Et de tous les climats, de toutes les saisons,
Les fleurs briguent l'honneur de couronner vos fronts.

* Ce trait rappelle ces vers de Chénier, adressés à Jean-Jacques Rousseau et à Voltaire qui, comme Linné et Buffon, ne se comprirent pas.

Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevez tous deux l'encens qui vous est dû!
Réunis désormais, vous avez entendu
Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie
La voix du genre humain qui vous réconcilie.

107. Madame Amable Tastu, l'honneur de notre parnasse, et la première femme vraiment poète qu'ait eue la France, a consacré à Linné les premiers essais de son talent enchanteur; ce sont des stances charmantes et trop peu connues. Nous allons en transcrire quelques-unes.

Le poète commence par faire connaître le climat de la Suède, et s'écrie :

Connaissez-vous les bords qu'arrose la Baltique,
Et dont les souvenirs, aimés du Barde antique,
Ont réveillé la harpe amante des torrens?
Connaissez-vous ces champs qu'un long hiver assiège,
L'orgueil des noirs sapins que respecte la neige,
Ces rocs couverts de mousse, et ces lacs transparens?

D'un rapide printemps la fugitive haleine
Y ranime en passant et les monts et la plaine;
Un prompt été le suit, et prodigue de feux
Se hâte de mûrir les trésors qu'il nous donne;
Car l'hiver menaçant laisse à peine à l'automne
Le temps de recueillir ses présens savoureux.

Mais ces rares beaux jours, quel charme les décore!
La nuit demi-voilée y ressemble à l'aurore,
Une molle douceur se répand dans les airs;
Et cette heure rapide où le soleil repose,
Glisse avec le murmure et les parfums de rose
Des bouleaux agités par la brise des mers.

O terre belliqueuse, âpre Scandinavie!
Si tes chantres guerriers renaissaient à la vie,
Ils ne vanteraient plus un courage indompté.
Tes enfans aujourd'hui, loin des champs de la guerre,
Trouvent une autre gloire, et la fleur passagère
Leur suffit pour fonder leur immortalité.

O Linné! mon regard suivant ta vie entière,
Peut-il compter les pas de ta noble carrière,
Peindre tes premiers jeux, ton premier souvenir,
Ce jardin, lieu si cher à ton adolescence?
. . . .
. . . .

Dirai-je tes débuts au sentier de l'étude,
Alors que du malheur le joug pesant et rude,
Entravait tous tes pas d'obstacles renaissans?
Où la main d'Olaüs, à ta noble indigence,
Imposait ce fardeau de la reconnaissance
Qui te suivit encor sous la glace des ans?

Mais l'amour t'apparaît à-la-fois tendre et sage;
Il paya de ses dons ce fortuné voyage,
Qui t'ouvrit le premier le temple du savoir.
. . . .
. . . .
. . . .

Bientôt, suivant des fleurs la déesse volage,
Elle entraîne tes pas chez le Lapon sauvage,
Où ses traits sont cachés sous un voile glacé.
Et t'appelant plus tard aux plaines du Batave,
Elle étale à tes yeux, pompeusement esclave,
Le symétrique éclat de son front nuancé.

Près des murs de Harlem, temple chéri de Flore,
Tu devais, ô Linné, voir ton bonheur éclore!
La fortune t'ouvrait les jardins de Cliffort :
Mais de ses premiers dons exigeant le salaire,
Elle rompit les nœuds d'une amitié bien chère,
Et du sage Artedi te fit pleurer la mort.

O! qui dira les fruits de tes veilles savantes!
Le sexe, les amours et les tribus des plantes

Révélés à-la-fois à tes regards certains!
Et des règnes divers tous les sujets dociles;
L'insecte fugitif, les métaux, les fossiles
Courant obéissans se ranger sous tes mains !

L'auteur paraissant craindre que le sujet qu'il veut chanter n'accable sa faiblesse, invoque les maîtres heureux de la Lyre, et les engage à célébrer ce grand homme.

Oui, vous peindrez Linné, l'orgueil de sa patrie,
Entouré de ses fils, d'une épouse chérie,
Riche à-la-fois de biens, et de gloire et d'honneur,
Et vous direz qu'alors la fortune bizarre,
A la voix du génie ouvrant sa main avare,
Pour la première fois lui laissa le bonheur.

Quand un trépas tardif vint clore sa paupière,
Vous peindrez son pays, son roi, l'Europe entière,
D'un regret solennel honorant ses adieux:
La nature voilée, immobile, muette,
Pleurant dans un long deuil, l'éloquent interprète
Qui lut de ses secrets l'ordre mystérieux.

O fortuné pays, ô chère et noble France!
Doux climat, sol fécond, berceau de la vaillance,
Asile accoutumé des talens immortels,
Du génie étranger honore la mémoire!
En vain le monde entier proclamerait sa gloire,
Si l'amour de tes fils manquait à ses autels!

108. Castel, qui a dû quelque renommée à son poème des plantes, ne pouvait se dispenser de parler de Linné; et il en a parlé dignement:

Quel nom, mieux que le tien, a jamais mérité
D'obtenir, ô Linné! cette immortalité* ?
Tu vins: l'ordre parut. Une vive lumière
Rejaillit tout-à-coup sur la nature entière.
Le lit sombre et profond des divers minéraux,
L'agile enfant de l'air et l'habitant des eaux,
Les plantes que Zéphyre au printemps fait renaître,
Tu vis, tu connus tout, et tu fis tout connaître.

les Plantes, chant II.)

109. On doit à M. Deshayes, naturaliste distingué, l'inscription suivante, destinée au buste de Linné:

Amant de la nature, et son peintre fidèle,
On lit dans ses regards esprit, talent, bonté.
De la tendre amitié son cœur fut le modèle;
Et pour récompenser la constance, le zèle,
Dont l'enflamma toujours l'auguste vérité,
Sur son front vénérable Apollon et Cybèle
Ont placé le bandeau de l'immortalité.

110. Lord Baltimore, qui vit Linné à Upsal et qui en reçut des leçons, a consacré, en 1769, quelques vers de ses *Gaudia poetica,* à ce grand homme.

Vilis erat natura suis submersa tenebris,
Æternaque dolens sapientia nocte jacebat.
Prodiit obscuro Linnæus, sapiensque sagaci
Lustravit Sophiâ totumque laboribus orbem.
Intravi thalamos trepidantibus ecce Camenis,
O Linnæe! tuos, mitto exiguosque labores
Lucreto. Tu parce, precor, quos Upsale versus
Inter cunctantes scripsi, venerande, magistros.
Sed celeber Suecorum flos et piscis et ales,
Sit celeber densis et Suecica Fauna sub umbris.

* Celle que donne la dédicace nominale d'une plante.

111. Le distique latin suivant est dû au professeur Aurivilliers.

Hic ille est, cui regna volens natura reclusit
Quamquam ulli dederat plura videnda dedit.

112. D'après l'immense réputation que Linné s'est acquise dans tous les pays civilisés, on conçoit sans peine combien la Suède doit tenir à honneur sa mémoire. Les jeunes gens de l'université d'Upsal ont décidé, en 1822, de lui ériger une statue; cet ouvrage a été exécuté par un sculpteur suédois, et la statue de Linné a été posée à Upsal, en 1829. A cette occasion, une pièce de vers qu'on attribue au professeur d'Abrial, a été publiée et est arrivée jusqu'à nous. Elle commence par ces vers :

Erexere suis statuas, bene Marte peracto,
Cecropidum proles Romulidumque genus;
Nos statuam erigimus. Noster tria regna subegit
Naturæ, ingenio victor et arte potens.

« Les anciens Grecs et les descendans de Romulus élevaient des statues à ceux des leurs qui s'étaient distingués dans les combats. Nous aussi nous élevons une statue à l'un des nôtres. Vainqueur par son génie, puissant par son talent, il a soumis à ses lois les trois règnes de la nature. »

Le reste du poème est consacré à raconter l'histoire de la vie de Linné, ses divers voyages, la renommée qu'il s'était acquise et son heureuse influence sur les institutions de sa patrie. Vers la fin se trouvent les vers suivans qui nous paraissent encore dignes d'être cités.

Tempus erit quondam, quo diruta membra jacebunt
Marmoris effícti. Cuncta caduca cadent.
Sed Linnæa viret; statuáque perennior omni,
In sylvis niveo flore vigebit, olens.
Flos niveus sanè : sed sunt nive signa ruboris;

Haud secus atque nives, sole cadente, rubent,
Haud secus ac niveum tibi cor fuit, atque modestæ
Signatæ roseo sæpe rubore genæ.
Donec habet crispas frondes nemus, auræ volucres,
Germen ager, vallis lilia, gramen humus;
Tam tua fama diu crescet; solesque quotannis
Floribus inscribent nomen, ut antè, tuum.
Tu decus æternum studiis patriæque dedisti,
Nomina præclaro non peritura tuo.
Teque Discoridem multi dixere secundum
Linnæus primus, quod puta majus, eras.

« Il viendra un temps où les fragmens de ce marbre seront dispersés sur le sol. Tout ce qui est périssable doit finir. Mais la *Linnœa* sera toujours verte et plus durable que toutes les statues; elle continuera à épanouir dans les forêts sa fleur blanche et odorante : oui, sa fleur a la blancheur de la neige; mais elle offre aussi des teintes rouges, comme les neiges elles-mêmes se colorent au soleil couchant. Ainsi fut le cœur de Linné, qui restait candide comme l'innocence, tandis que ses joues furent souvent colorées par le vermillon de la modestie. Tant que les forêts porteront des feuilles, que l'air sera peuplé d'oiseaux, les champs de moissons, les vallées de lis, les prairies de gazons, ta renommée croîtra toujours; et chaque année, le soleil, comme il l'a fait jusqu'ici, inscrira ton nom sur les fleurs. Tu as imprimé un honneur éternel aux sciences et à la patrie; ton nom illustre ne périra point ! On t'appela souvent le second Dioscoride ; mais, ce qui est bien plus, tu es Linné !

VIE DE LINNÉ.

LIVRE QUATRIÈME.

BIBLIOGRAPHIE.

1731.

HORTUS UPLANDICUS, *sive enumeratio plantarum exoticarum, Uplandiæ, quæ in hortis vel agris coluntur, imprimis autem in horto academico Upsaliensi.* Upsal, 1731, 160 pages in-8°.

C'est là, certainement, le premier ouvrage de Linné; les plantes y sont disposées suivant le système sexuel. Ni Haller, dans sa *Bibliothèque botanique*, ni aucun autre bibliographe n'en fait mention, la *Florula lapponica* étant considérée généralement comme le premier écrit imprimé de notre auteur; mais Linné lui-même mentionne, dans plusieurs autres ouvrages, l'*Hortus Uplandicus*; il fixe le mois de sa publication et cite plusieurs phrases de la préface. Le Dr Kohl (*Hamburgische Berichten*), en publiant sa correspondance avec Linné, a ajouté de nouvelles preuves à celles qui existaient déjà. Cet ouvrage fut dédié à O. Rudbeck.

1732.

Florula lapponica, *quæ continet catalogum plantarum, quas per provincias Lapponicas westrobothnienses observavit C. Linnæus.*

Cet ouvrage a été écrit en 1732, et inséré dans les *Acta litteraria Sueciæ*, même année, mais en partie seulement; la deuxième section de cet opuscule n'a paru dans le recueil cité, qu'en 1735.

Haller (*Bibliotheca botanica*, *Turici*, 1772, tom. II, in-4°, page 244) parle du début de Linné; (nous avons dit que peu de personnes avaient eu connaissance de la publication de l'*Hortus Uplandicus*). Ce fut en 1732, dit-il, que Linné produisit cet opuscule, le premier de ses ouvrages. Cet homme entreprit une grande réforme botanique, et atteignit presque complètement son but. Doué par la nature d'une ame ardente, d'une imagination très-vive et d'un esprit systématique, il parvint, aidé par la puissance de son génie et par une foule de circonstances favorables, qui mirent dans ses mains une prodigieuse quantité d'objets précieux, à opérer une révolution en histoire naturelle, et il eut, lui vivant, le plaisir de voir plusieurs de ses contemporains adopter ses nouvelles idées. Il ne faut pas se dissimuler qu'il décrivit, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, les plantes et leurs diverses parties, etc. Ce fut dans la *Flora lapponica* que l'on vit, pour la première fois, les classes principales fondées sur les étamines, et leurs subdivisions sur les pistils, en considérant leur nombre, leur situation et quelquefois même leur proportion. C'est ce système que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de sexuel. On trouve plusieurs articles sur ce début de Linné dans la *Respublica eruditorum*, Novembre, 1735, page

556, et Août 1737, page 73 et 87, et dans le *Tidender an Larde og curieuxe*, N° 41, Octobre 1734.

Caroli Linnæi EPISTOLA *de itinere suo lapponico.*

Cette lettre, écrite peu de temps après le retour de Linné, se trouve insérée dans le *Commercia litteraria Norimbergensia*; vol. III, in-4°, pages 73 et 74 : et *Hebdom.* 5. N° 11, page 34.

1735.

SYSTEMA NATURÆ, *sive regna tria naturæ, systematicè proposita, per classes, ordines, genera et species, Lugd. Batav. apud* Haak, 1735, 14 pages in-f°.

Dans cet ouvrage, fruit d'un travail immense, Linné établit les genres et en trace tous les caractères; l'ordre qu'il suit s'écarte beaucoup de la nature, puisqu'il morcelle toutes les classes naturelles, en rassemblant les plantes les plus dissemblables, et en séparant celles qui ont le plus d'affinité entr'elles. (Haller : *Bibl. bot.* Tom. II. p. 244.)

Nous ne releverons pas ce que cette critique renferme de trop rigoureux; Linné ayant pris soin de nous dire que son but, en créant, pour les végétaux, le système sexuel, n'était pas de les grouper par analogie de formes, mais seulement de donner les moyens de les reconnaître plus facilement. (Voyez, à ce sujet, la *Correspondance de Linné avec Haller*, page 98.)

Cet ouvrage, dans lequel se trouve l'esquisse de tous les travaux de Linné, a eu un très-grand nombre d'éditions.

2e édition. Stockholm, chez Kiesewetter, 1740, 80 pages, in-8° ; revue et augmentée par Linné, avec les caractères génériques et les noms des animaux.

3e édition. Halle, par Gebauer, 1740. 60 pages in-4°; publiée par J.-J. Langen, qui y joignit une préface et

y ajouta les noms allemands. Elle est calquée sur l'édition de Stockholm.

4e édition. Paris, 1744. 108 pages in-8° ; publiée par les soins de A. Baëk qui était alors à Paris. Bernard de Jussieu y mit les noms français. C'est une réimpression de l'édition de Stockholm.

5e édition. Halle, 1747, 88 pages in-8°; par M. G. Agnethler, avec les noms allemands ; c'est une réimpression de la 2e édition.

6e édition. Stockholm, 1748, 232 pages in-8°, avec 8 planches et le portrait de Linné, qui y ajouta les caractères génériques des plantes, et une description des espèces appartenant aux règnes animal et végétal.

7e édition. Leipsick, 1748, 232 pages in-8° ; c'est une réimpression de l'édition précédente, plus les noms allemands.

8e édition. Stockholm, 1753, 136 pages, in-8°, en Suédois; le règne végétal par J.-J. Hartmann, le règne minéral par Muller.

9e édition. Leyde, 1756, 238 pages, in-8° ; publiée par Gronovius, avec plusieurs additions botaniques et entomologiques d'après de Geer et Réaumur.

10e édition, non reconnue. Lucques, 1758, sous ce titre : *Linnæi Caroli, opera varia, in quibus continentur fundamenta botanices, sponsalia plantarum et systema naturæ ; ex typis Junctiniana.*

10e édition, par Salvius ; Stockholm, 1758 et 1759, deux volumes in 8° ; le 1er volume a 831 pages, et contient les animaux avec les synonymes ; le 2e volume, 506 pages, et renferme le règne minéral. Elle a été réimprimée à Halle, en 1760, par J.-J. Curt, avec une préface de J.-J. Langen.

11e édition. Leipsick, 1762. 2 volumes in-8°, réimpression fautive de la 10e édition, ainsi que la prétendue

édition de la Hague, 1765, qui offre de plus quelques mauvaises planches.

12[e] édition. Stockholm, 1766—1768, sous ce titre : *Systema naturæ per regna tria naturæ, secundum classes ordines, genera et species ; cum characteribus, differentiis, synonymis, locis. Holm.* 1766—1768. *apud* Salvium; 3 vol. in-8°. Le 3[e] vol. imprimé séparément à Halle, 1770, avec des planches; c'est la dernière édition revue par Linné.

13[e] édition. Vienne, 1767—1770, 3 volumes in-8°; réimpression de la précédente édition.

14[e] édition. Leipsick, 1788. *aucta, reformata, cura* J. F. Gmelin, édition *légale*, 3 volumes in-8°. Le 1[er] vol. renfermant le règne animal, a 4120 pages, formant six parties séparées; le 2[e], qui contient le règne végétal, a 1661 pages, est divisé en deux parties; le 3[e], consacré au règne minéral, a 476 pages.

On en a imprimé à Lyon une contrefaçon qui fourmille de fautes.

15[e] édition. *Parisiis* 1830. *Editio prima reedita, curante A. L. A. Fée, apud F. G. Levrault*, in-8°, *p.* 81; *ad memoriam Antonii, Pauli, Emilii Fée, a fata inexorabili rapti, consecrata.*

HYPOTHESIS NOVA *de febrium intermittentium causa. Harderovici*, 1735, in-4°.

Linné composa cette dissertation pour prendre son titre de docteur en médecine à Harderwich, en Hollande. Elle a été réimprimée dans le dixième volume des *Aménités académiques*, en 1790, édition de Schreber.

1736.

FUNDAMENTA BOTANICA, *quæ majorum operum prodromi instar, theoriam scientiæ botanicæ per breves aphorismos tradunt. Amst.* 1736, *apud* Schouten.

2ᵉ édition. Stockholm, 1740, 32 pages in-8°. Cette édition a été augmentée par Linné.
3ᵉ édition. Abo, 1740, 32 pages in-4°.
4ᵉ édition. Leyde, 1740, 51 pages in-8°.
5ᵉ édition. Paris, 1744, 26 pages in-8°.
6ᵉ édition. Halle (elle contient en outre une dissertation de J. Gesner sur les végétaux), 1747, 78 pages in-8°.
7ᵉ édition. Lucques, 1758, in-8°.
8ᵉ édition. Paris, 1774, in-8°.

Bibliotheca botanica, *recensens libros plus mille de plantis, huc usque editos secundum systema auctorum naturale, in classes, ordines, genera et species dispositos, additis editionis loco, tempore, forma, lingua. Amstelod.* 1736, *apud* Schouten.

2ᵉ édition. Halle, chez Bierwirth, 1747; cette édition est plus correcte que la précédente.
3ᵉ édition. Amsterdam, 1751.

Musa cliffortiana, *florens Hartecampi prope Harlemum. Lugd. Batav.* 1736, 40 pages in-4°.

1737.

Genera plantarum *earumque characteres naturales, secundum numerum, figuram, situm et proportionem omnium fructificationis partium. Lug. Batav. apud* Wishof, 1737, 584 pag. in-8° ; elle contient 945 genres.

Haller juge ainsi cet ouvrage : « Linné, en établissant ses genres sur une étude rigoureuse de la nature, se plaça par ces travaux au-dessus de tout ce qu'avaient fait Tournefort, Ray, Rivinius et Magnol; aussi les matériaux qu'il a préparés, pourront servir à tous les systèmes établis à l'avenir. »

2e édition. Augmentée et corrigée, chez Wishof, 1742, 569 pages in-8°; elle contient 921 genres.

3° édition. Paris, 1743, 444 pages in-8°, avec les termes français; elle est fort incorrecte.

4e édition. *Genera plantarum etc. quæ novis c.* LXX. *generibus auctoris, sparsim editis locupletata, in usum auditorii recudenda curavit, C. C. Strumpf, Bot. prof. Halæ, apud* Kummel, 1752, 473 p. in-8°, contenant 1090 genres.

5e édition, corrigée et augmentée par Linné. Stockholm, chez Salvius, 1754. Cette édition renferme 1105 genres.

6e édition, revue par Linné. C'est la dernière édition que Linné ait publiée. Stockholm, 1764. Elle contient 1239 genres.

Cinq autres éditions ont encore été successivement imprimées, savoir : deux à Vienne, par Trattner, en 1764 et en 1767. Une à Francfort, par J. F. Reichard, en 1778; elle renferme mille trois cent quarante-trois genres; une autre encore à Francfort, par Schreber, en 1790 et 1791, et enfin une dernière, en 1791, par Hanke, à Vienne.

VIRIDARIUM CLIFFORTIANUM. *Amst.* 1737, in-8°.

COROLLARIUM GENERUM ET METHODUS SEXUALIS. *Lugd. Batav.* 1737, in-8°.

FLORA LAPPONICA, *exhibens plantas per Lapponiam crescentes, secundum systema sexuale, collectas itinere impensis Societ. reg. litter. scient. Sueciæ, anno* 1732 *instituta, additis synonymis et locis natalibus omnium, descriptionibus et figuris rariorum, viribus medicatis et œconomicis plurimarum. Amstelod. apud* Schouten, 1737, 372 pages in-8°, avec planches.

2e édition, corrigée et augmentée par J. E. Smith. Londres, 1792.

Critica botanica, *in qua nomina plantarum generica, specifica et variantia examini subjeciuntur, selectiora confirmantur, indigna rejiciuntur simulque doctrina circa denominationem plantarum traditur; cui accedit Browalii Discursus de introducenda in scholas historiæ naturalis lectione. Lugd. Batav. apud* Wishof, 1737, 220 pages in-8°.

2e édition. *Critica botanica Linnæi.* J.-E. Gilibert. 1788. L'auteur de cette édition y a joint une dissertation sur la vie et les écrits de Linné.

Hortus cliffortianus *Amst.* 1737. 1 vol. in-f°.

1738.

Petri Artedi, Sueci medici, Ichtyologia, *sive opera omnia de piscibus; scilicet bibliotheca ichtyologica; genera piscium; synonyma specierum et descriptiones; omnia in hoc genere perfectiora quam antea ulla. Posthuma vindicavit, recognovit, coaptavit et edidit C. Linnæus. Lugd. Bat. apud* Wishof, 1738, 556 p. in-8°.

2e édition corrigée et augmentée par Walbaum. Gryphishaw, 1788 — 1791, 3 volumes in-4°.

Classes plantarum, *seu Systema plantarum; omnia a fructificatione desumpta, quorum sexdecim universalia et tredecim particularia, compendiose proposita secundum classes, ordines et nomina generica, cum clave cujusvis methodi et synonymis genericis. Lug. Batav. apud* Wishof, 1738. in-8°. 656 p.

2e édition. Halæ, *apud* Birwirth, 1747, in-8°.

Animalia regni Sueciæ; in Act. acad. Upsal. 1738.

1739.

Oratio de memorabilibus in insectis; texte suédois, *Holm.*, in-8°. 1739.

2e édition. Stockholm, 1739, in-8°.
3e édition. Leyde, 1741, augmentée.
4e édition. Stockholm, 1747, in-8°.
Ce discours a été imprimé, en 1751, dans le 2e volume des *Aménités académiques.*

Cultura plantarum naturalis. — Gluten lapponum e perca. — OEstrus rangiferinus. — Picus pedibus tridactylis. — Mures Alpini Lemures. — Passer nivalis. — Piscis aureus Chinensium, (Cyprinus auratus). — Fundamenta œconomiæ; in Act. soc. reg. scient. Holm., vol. II, 1739.

1740.

Orchides, iisque affines; in Act. acad. Upsal. 1740.

1741.

Orbis eruditi judicium *de C. Linnæi scriptis.* Upsal, 1741.

Ce Jugement, sur Linné, des hommes qui jouissaient alors de quelque gloire dans le monde savant, fut publié à Upsal, en 1741, par Linné lui-même, qui le fit paraître sous un titre anonyme. Il le composa pour se venger des attaques de Vallerius. Une seconde édition en fut faite en 1792, à Hambourg, par les soins de Stoever qui y joignit divers opuscules, écrits hors de la Suède, pour et contre Linné, et qui sont aujourd'hui très-rares.

Decem plantarum genera nova; in Act. acad. Upsal.

Formicarum sexus. — Officinales Sueciæ plantæ.

— *Centuria plantarum in Suecia rariorum; in Act. soc. reg. scient.*, *Holm.* 1741.

1742.

Plantæ tinctoriæ indigenæ. — *Amaryllis formosissima.* — *Gramen* sœlting. — *Fœnum Suecicum.* — *Phaseoli Chinensis species.* — *Epilepsiæ vernensis causa; in Act. acad. Holm.* vol. III, 1742.

ORATIO DE PEREGRINATIONUM INTRA PATRIAM NECESSITATE. Upsal, 1742, in-4°.

Ce discours fut prononcé par Linné lorsqu'il entra en fonctions comme professeur. Une seconde édition fut imprimée à Leyde, en 1743, par les soins de Haak; et enfin une troisième a été insérée dans le deuxième volume des *Aménités académiques.*

Euporista in febribus intermittentibus; in Act. acad. Upsal. 1742.

1743.

Pini usus œconomicus; in Act. acad. Upsal. 1743.

De Uva ursi seu jackas hapuck *sinus hudsonici; in Act. soc. reg. scient. Holm.* vol. IV. 1743.

Betula nana, L. M. Klase; *in Amœnit. acad.* vol. I, 1743.

1744.

Abietis Usus œconomicus. — *Sexus plantarum.* — *Scabiosæ novæ speciei descriptio.* — *Penthorum; in Act. acad. Upsal*, 1744.

Fagopyrum sibiricum (nommé encore *Polygonum tataricum*). — *Petiveria; in Act. acad. reg. Holm.*, vol. V, 1744.

Ficus, C. Hegardt. – *Peloria*, D. Rudberg; *in Amœnit acad.* vol. 1, 1743.

1745.

Flora suecica, *exhibens plantas, per regnum Sueciæ crescentes, systematicè cum differentiis specierum, synonymis auctorum, nominibus incolarum, solo locorum, usu pharmacopæorum, Lugd. Batav. apud* Wishof, 1745. 392 pages, in-8°, contenant 1140 plantes. 1re édition.

2e édition, augmentée et corrigée; chez *Salvius*. 1755.

Animalia Sueciæ, Holm, 1745, in-8°.

Euporista in dyssenteria; *in Act. acad. Upsal.* 1745.

Passer procellarius; *in Act. acad. reg. Holm.*, vol. VI, 1745.

Corallia baltica, H. Fougt. — *Amphibia Gyllenborgiana*, B. R. Hast. — *Plantæ Martino-Burserianæ*, R. Martin. — *Hortus Upsaliensis*, S. Naucler. — *Passiflora*, J. G. Hallman. — *Anandria*, E. Z. Tursen. — *Acrostichum*, J. B. Heiligtag; *in Amœnit. acad.* vol. 1. 1755.

Oelandska och gothlanska resa, Stockholm och Upsal, 1745.

1746.

Fauna Sueciæ regni, *mammalia, aves, amphibia pisces, insecta, vermes; distributa per classes, ordines, genera et species. Holm. apud* Salvium, 1746; 411 pages, in-8°, avec deux planches, 1re édition.

2e édition. Holm, 1761, 559 pages in-8°, avec deux planches. On y a joint les noms vulgaires. Elle contient 1,253 planches indigènes.

Sexus plantarum usus œconomicus.— Theæ potus.— Cyprini pinnæ ani radiis undecim pinnis albentibus descriptio; in Act. acad. Upsal. 1746.

Limnia. — Claytonia sibirica. — De vermibus lucentibus ex China; in Act. acad. reg. Holm., vol. VII, 1746.

Museum Adolpho Fridericianum, L. Balk. — *Sponsalia plantarum*, J. G. Wahlbom; *in Amœnit. acad.*, vol. 1, 1746.

1747.

FLORA ZEYLANICA *sistens plantas indicas zeylonæ insulæ, quæ olim* 1670 — 1677, *lectæ fuere a Paulo Hermanno.* Holm, 1747. 254 pages, in-8°.

WASTGOTHA RESA, *af Rickens standers befalning forattad.* Stockholm, 1747. 224 pages, in-8°, avec cinq planches.

Nova plantarum genera, C. M. Dassow. — *Vires plantarum*, F. Hasselquist. — *Crystallorum generatio*, M. Kœhler; *in Amœnit. acad.*, vol. 1, 1747.

1748.

HORTUS UPSALIENSIS *exhibens plantas exoticas horto upsaliensis, academiæ a Car: Linnæo illatas ab anno* 1742, *in annum* 1748, *additis differentiis, synonymis, habitationibus, hospitiis rariorumque descriptionibus, in gratiam studiosæ juventutis.* Holm, 1748. 306 pages, in-8°, avec trois planches.

Tænia, G. Dubois. — *Surinamensia Grilliana*, P. Sud. — *Flora œconomica*, E. Aspelin. — *Curiositas naturalis*, O. Soderberg; *in Amœnit. acad.* vol. II, 1748.

1749.

MATERIA MEDICA REGNI VEGETABILIS. *Holm.* 1749, in-8°.

ORATIO DE TELLURIS HABITABILIS INCREMENTO. *Upsal.* 1743, in-4°.

Une seconde édition fut imprimée à Londres en 1744, une trosième dans le 6e vol. des *Aménités académiques*, et trois autres à Leipsick, Stockholm et Dantzick.

Coluber (chersea) scutis abdominalibus centum quinquaginta squamis sub caudalibus triginta quatuor. — *Avis* sommar guling *appellata.* — *Musc* frit; *insectum quod grana interius exedit* *. — *Emberiza ciris; in Act. acad. reg. Holm.* vol. VIII, 1749.

AMOENITATES ACADEMICÆ, vol. 1. *Lugd. Batav.* 1749.

OEconomia naturæ, J. Biberg. — *Lignum colubrinum*, J. A. Darelius. — *Genesis calculi*, J. O. Hagstrom. — *Radix Senega*, J. Kiernander. — *Gemmæ arborum*, P. Lœfling. — *Pan Suecus*, N. Hesselgen; *in Amœnit. acad. Upsal.* vol. II, 1749.

Hæmorrhagiæ uteri sub statu graviditatis, E. Elf. *in Amœn. acad.* vol. IX.

1750.

MATERIA MEDICA REGNI ANIMALIS. *Upsal.* 1750.

* Le dommage que cet insecte cause, chaque année, à la Suède, est évalué par Linné à 1,250,000 fl.

Splachnum, L. Montin. — *Semina muscorum*, P. J. Bergius. — *Materia medica e regno animali*, J. Sidren. — *Plantæ Camtschatcences rariores*, J. Halenius; *in Amœnit. acad.* vol. II, 1750.

1751.

AMOENITATES ACADEMICÆ, vol. II. *Holm.* 1751.

SKANSKA RESA, *forratad.* 1749 (voyage en Scanie).

PHILOSOPHIA BOTANICA, *in qua explicantur fundamenta botanica, cum definitionibus partium, exemplis terminorum, observationibus rariorum, adjectis figuris. Holm, apud* Kiesewetter. 362 pages in-8°, avec 9 planches.

Cet ouvrage est immense et subsistera éternellement. Linné l'eût rendu bien plus complet s'il eût voulu avoir confiance aux hommes instruits dans la connaissance des plantes et qui en avaient vu, dans les contrées méridionales, une grande quantité d'étrangères à la Suède, où Linné n'avait pu les étudier. (*Hall. Bibl. bot.*)

2e et 3e édit. Vienne, 1755; in-8°.

4e édit. Londres, 1763.

5e édit. Vienne 1770; in-8°, par Trattner.

6e édit. Berlin, 1780; par J. G. Gleditsch.

7e édit. *Colon. Allobr.* 1787; par Gilibert, qui la classe comme 6e édition.

Sapor medicamentorum, J. Rudberg. *in Amœnit. acad.* vol. II, 1751.

Nova plantarum genera, L. J. Chenon. — *Plantæ hybridæ*, J. Haartman; *in Amœnit. acad.* vol. III, 1751.

1752.

MATERIA MEDICA *regni lapidei, Upsal*, 1752.

Les trois parties de cette matière médicale ont été publiées séparément comme dissertations ; les deux dernières furent insérées dans les 2e et 3e volumes des *Aménités académiques*.

Une seconde édition de la *Materia medica*, très-complète, pour le temps où elle fut faite, et de format in-8°, fut publiée par Tessari, à Vienne, en 1762. La troisième édition fut imprimée de l'assentiment de Linné.

De characteribus anguium; in Act. acad. reg. Holm., vol. XIII. 1752.

Morbi ex hieme, S. Brodd. — *Obstacula medicinæ*, J. G. Byersteen. — *Plantæ esculentæ patria*, J. Hiorth. — *Euphorbia*, J. Wiman. — *Materia medica e regno lapideo*, J. Lindhult. — *Noctiluca marina*, C. F. Adler. — *Odores medicamentorum*, A. Wahlin. — *Rhabarbarum*, S. Ziervogel. — *Questio hist. nat., cui bono?* C. Gedner. — *Hospita insectorum flora*, J. G. Forskhal. — *Nutrix noverca*, F. F. Lindberg. — *Miracula insectorum*, G. E. Avelin. — *Noxa insectorum*, M. A. M. Baœckner; *in Amœnit. acad.* vol. III, 1752.

1753.

SPECIES PLANTARUM *exhibens plantas rite cognitas, ad genera relatas cum differentiis specificis, nominibus trivialibus, synonymis selectis, locis natalibus secundum systema sexuale digestas. Holm. apud* Salvium, 2e vol. in-8°, 120 pages.

2e édition, 1762, augmentée par Linné; 2 vol. in-8°, 684 pages.

3e édition par Trattner, 1764, 2 vol.

MUSEUM TESSINIANUM, *opera comitis* C. G. Tessin, *regis regnique senatoris collectum.*

Han's excellence Rickrodets heer, Gr. C. G. Tessin's naturalie Smaling. Latin et suédois. *Stockholm*, 1753, 90 pages in-8°, avec planches.

Novæ duæ tabaci species, paniculata et glutinosa; in Act. soc. reg. sçien. Holm.

Vernatio arborum, H. Barck. — *Incrementa botanices*, J. Biuur. — *Demonstrationes plantarum*, J. C. Hojer. — *Herbationes upsalienses*, A Fornander. — *Instructio musei rerum naturalium*, D. Hultman; *in Amœnit. acad.* vol. III, 1753.

Plantæ officinales, N. Gahn. — *Censura simplicium*, G. J. Carlbohm. — *Canis familiaris*, E. M. Lindecrantz; *in Amœnit. acad.* vol. IV, 1753.

1754.

MUSEUM REGIS ADOLPHI, SUECORUM etc., *in quo animalia rariora imprimis exotica, quadrupedia, aves, amphibia, pisces, insecta, vermes describuntur et determinantur.* Latin et suédois. *Stockholm*, 1754, 145 pages, in-f°, avec 45 planches.

De plantis quæ Alpium suæcicarum indigenæ fieri possint. — *Simiæ ex cercopithecorum genere, descriptio* (*Simia Diana*); *in Act. acad. reg. Holmiæ*, vol. XV, 1754.

Stationes plantarum, A. Hedenberg. — *Flora anglica*, J. Grufberg; *in Amœnit. acad.* vol. IV, 1754.

Herbarium amboinense, O. Stickman; *in Amœnit. acad.* vol. IV, 1754. — *Methodus investigandi vires medicamentorum chemica*, L. Hiortzberg. — *Consectaria electrico-medica*, P. Zetzell; *in Amœnit. acad.* vol. IX, 1754.

Cervus Tarandus, C. F. Hoffberg. — *Ovis*, J. Palmœrus. — *Mus Porcellus*, J. J. Nauman. — *Horticultura academica*, J. G. Wollrath.— *Chinensia lagerstrœmiana*, J. L. Odhelius; *in Amœnit. acad.* vol. IV, 1754.

1755.

Mirabilis longifloræ descriptio.—Lepidii descriptio. — *Ayeniæ descriptio.* — *Gauræ descriptio.* — *Læfflingia et Minuartia; in Transact. acad. reg. Holmiæ*, vol. XVI, 1755.

Centuria I plantarum, A. D. Justenius. — *Fungus melitensis*, J. Pfeiffer. — *Metamorphosis plantarum*, N. E. Dahlberg. — *Somnus plantarum*, P. Bremer; *in Amœnit. acad.* vol. IV, 1753.

1756.

AMOENITATES ACADEMICÆ, vol. III, Holm. 1756.

Flora Palestina, B. J. Strand. — *Flora Alpina*, N. N. Aman. *Calendarium Floræ*, A. M. Berger; *in Amœnit. acad.* vol. IV, 1756.

Pulsus intermittens, A. Wahlin; *in Amœnit. acad.* vol. IX, 1756.

Centuria II plantarum, E. Torner. — *Flora Monspeliensis*, T. E. Nathhorst. — *Fundamenta valetudinis*, P. Engstrom. — *Specifica Canadensium*, J. V. Colln. — *Acetaria*, H. Van der Burg. — *Phalæna Bombyx*, J. Lyman; *in Amœnit. acad.* vol IV, 1756.

1757.

Frederici Hasselquist, ITER PALESTINUM, ella resa til heliga landet. Holm. 1757.

Cette relation des voyages d'Hasselquist en Palestine, pendant les années 1749—1752, fut publiée par Linné, d'après les ordres de la reine de Suède. Elle a été traduite en français, en 1769; et en anglais, en 1771.

Migrationes avium, C. D. Ekmark; *in Amœnit. acad.*, vol. IV, 1757.

Morbi expeditionis classicæ, 1756, P. Bierchen; *in Amœnit. acad.* vol. V, 1757. — *Febris Upsaliensis*, A. Bostrom. — *Flora danica*, G. T. Holm. — *Panis diæteticus*, J. Svensson. — *Natura pelagi*, J. H. Hager. — *Buxbaumia*, A. R. Martin. — *Exanthemata viva*, J. C. Nyander. — *Transmutatio frumentorum*, B. Hornborg. — *Culina mutata*, M. G. Osterman; *in Amœnit. acad.*, vol. V. 1757.

1758.

Petri Lœfflingii Iter Hispanicum; ella resa til Spanksa landerna, uti Europa och America, forratad ifran 1751 til 1756, me beskrifninger och ron öfver de markwardigeste waxter; Stock. 1758, in-8°.

Cortex peruvianus, J. C. Petersen.

Spigelia anthelmia, J. G. Colliander; *in Amœn. acad.*, vol. IX.

Frutetum Suecicum, D. M. Virgander. — *Medicamenta graveolentia*, J.T. Fagrœus.—*Pandora insectorum*, E. O. Rydbeck; *in Amœnit. acad.*, vol. IX, 1758.

1759.

Oratio regia, *coram rege reginaque habita*. 1759, in-f°. (2e édition dans les *Aménités académiques*, t. X.)

Entomolithus paradoxus descriptus. — *Gemma, Penna pavonis dicta.* — *Coccus Uvæ Ursi; in Transact. acad. reg. Holmiæ*, vol. XX, 1759.

Senium Salomoneum, J. Pilgren. — *Auctores botanici*, A. Loo. — *Instructio peregrinatoris*, C. A. Nordblad. — *Plantæ tinctoriæ*, E. Jorlin. — *Animalia composita*, A. Bœck. — *Flora Capensis*, C. A. Wœnman; *in Amœnit. acad.*, vol. v, 1759.

Ambrosiaca, J. Hydeen; *in Amœnit. acad.* vol. IX, 1759.

Arboretum suecicum, D. D. Pontin; *in Amœnit. acad.* vol. v, 1759.

Genera morborum, J. Schroder. — *Generatio ambigena*, L. M. Ramstrom; *in Amœnit. acad.* vol. v, 1759.

Flora Jamaicensis, C. G. Sandmarck. — *Aer habitabilis*, J. V. Siefvert. — *Nomenclator plantarum*, B. Berzelius.— *Sus Scrofa*, L. Lindh. — *Pugillus Jamaicensium plantarum*, G. Elmgren; *in Amœnit. acad.*, vol. v., 1759.

1760.

Disquisitio quæstionis, ab acad. imper. scientiar. Petropolitanæ in annum 1759, *pro præmio propositæ:* SEXUM PLANTARUM *argumentis et experimentis novis, præter adhuc jàm cognita vel corroborare vel impugnare*, etc., *ab eadem academia, die* 6 *Sept.* 1760, *in conventu publico præmio ornata.* Petropol. *ex typ. Acad.* 1760, 40 pages, in-4°.

2ᵉ édit. dans les *Nouveaux commentaires de l'Académie des sciences de St. Pétersbourg*, tom. VII. 1761.

3ᵉ édit. Lond. 1786, in 8°, par J. E. Smith.

4ᵉ édit. par Broussonet, dans le 22ᵉ vol. du *Journal encyclopédique*, en deux parties; Août et Septembre, année 1788, sous ce titre: *Remarques concernant la*

dissertation de Linné sur le sexe des plantes, suivies de la traduction de cette même dissertation.

AMOENITATES ACADEMICÆ, vol. IV, Holm. 1760.

AMOENITATES ACADEMICÆ, vol. V, Holm. 1760.

Politia naturæ, C. D. Wilcke. — *Plantæ Africanæ rariores*, J. Printz. — *Theses Medicæ*, J. C. D. Schreber. — *Anthropomorpha*, C. E. Hoppius. — *Flora belgica*, C. F. Rosenthal. — *Macellum olitorium*, J. Jerlin. — *Prolepsis plantarum*, H. Ullmark; *in Amœnit. acad.* vol. VI, 1760.

1761.

Diæta acidularis, E. Vigilius. — *Potus Coffeæ*, H. Sparschuch; *in Amœnit. acad.* vol. VI, 1760.

1762.

Inebriantia, O. R. Àlander. — *Morsura serpentum*, J. G. Acrell. — *Termini botanici*. J. Elmbreen, — *Planta Alstrœmeria*, J. P. Falk. — *Nectaria florum*, B. M. Hall. — *Fundamentum fructificationis*, J. M. Graberg. — *Reformatio botanices*, J. Reftelius. — *Meloë vesicatorius*, C. A. Lenœus; *in Amœnit. acad.* vol. VI, 1760.

1763.

GENERA MORBORUM, Upsal, 1763; avec une nomenclature suédoise.

Cette 1ere édition a été imprimée dans les *Aménités académiques*.
2e édit. Hamb. 1774; par Kerstens.
3e édit. Montpellier, 1787, in 4°; par Gouan.

De rubo arctico plantando; in Transact. acad. reg. Holm., vol. XXIII, 1763.

AMOENITATES ACADEMICÆ, vol. VI, Holm., 1763.

Raphania, G. Rothman. — *Lignum quassiæ*, C. M. Blom. — *Fructus esculenti*, J. Salberg. — *Prolepsis plantarum II*, J. J. Ferber; *in Amœnit. acad.* vol. VI, 1763.

Lepra, J. Udman; *in Amœnit. acad.* vol. VII, 1763.

Centuria insectorum, B. Johansson; *in Amœnit. acad.* vol. VI, 1763.

Molus polychrestus, Chr. Lado; *in Amœnit. acad. vol.* VII, 1763.

1764.

MUSEUM REGINÆ LOUISÆ ULRICÆ, *in quo animalia rariora exotica, imprimis insecta et conchylia describuntur et determinantur; et Musei regis Adolphi prodromus tomi secundi.* Holm. 1764, 620 p. in-8°, et 111 pag. pour le Prodrome.

Observationes ad cerevisiam pertinentes; in Transact. acad. reg. Holmiæ, vol. XXIV, 1764.

Diæta ætatum, D. J. OEhrquist.—*Morbi artificum*, N. Skragge. — *Hortus culinaris*, J. C. Tenborg. — *Spiritus frumenti*, P. Bergius. — *Opobalsamum declaratum*, Le Moine; *in Amœnit. acad.* vol. VII, 1764.

1765.

Hirudo medicinalis, D. Weser. — *Fundamenta ornithologiæ*, A. P. Bœckman. — *Potus chocolatæ*, A. Hoffman. — *Fervida et Gelida*, C. Ribe. — *Potus theæ*, P. C. Tillœus; *in Amœnit. acad.* vol. VII, 1764.

1766.

Clavis medica *duplex, exterior et interior*, Holm. 1763, 29 pag. in-8°, 1ère *édition.*

2e édit. par Baldinger.

Purgantia indigena, P. Strandman — *Necessitas hist. nat. Rossiæ*, A. de Karamyschen. — *Usus historiæ naturalis*, M. Aphonin. — *Siren lacertina*, A. Œsterman. — *Cura generalis* J. G Bergman. — *Usus muscorum*, A. H. Berlin; *in Amœnit. acad.*, vol. vii, 1766.

1767.

Mantissa plantarum, *generum editionis sextæ et specierum editionis secundæ*, Holm. 1767, 142 p. in-8°.

Mundus invisibilis, J. C. Roos; *in Amœnit. acad.*, vol. vii, 1767.

Hæmoptysis, J. M. Graberg; *in Amœnit acad.*, vol. ix, 1767.

Venæ resorbentes, C. P. Thunberg; *in Amœnit. acad.*, vol. ix, 1767.

Menthæ usus, C. G. Laurin. — *Fundamenta entomologiæ*, A. J. Bladh. — *Fundamenta agrostographiæ*, H. Gahn. —*Metamorphosis humana*, J. A. Wadstrom. — *Varietas ciborum*, A. H. Wedenberg; *in Amœnit. acad.*, vol. vii, 1767.

1768.

Rariora Norvegiæ, H. Tonning; *in Amœnit. acad.*, vol. vii, 1769.

Coloniæ plantarum, J. Flygare. — *Medicus sui ipsius*, J. Grysselius. — *Morbi nautarum Indiæ*, C. H. Wanman; *in Amœnit. acad.*, vol. viii, 1768.

Iter in Chinam, A. Sparrman; *in Amœnit. acad.*, vol. VII, 1768.

1769.

AMOENITATES ACADEMICÆ, vol. VII, Holm. 1769.

Animalis brasiliensis descriptio. — Viverræ Nariciæ descriptio. — Simia OEdipus. — Gordius Medinensis; in Trans. acad. reg. Holmiæ, vol. XXIX, 1769.

Flora Akeroensis, C. J. Lunt; *in Amœnit. acad.* vol. VIII, 1769.

1770.

Calceolariæ pinnatæ descriptio; in Trans. acad. reg. Holmiæ, vol. XXXI, 1770.

Erica, J. A. Dahlgren; *in Amœnit. acad.*, vol. VIII, 1770.

1771.

MANTISSA PLANTARUM ALTERA, Holm. 1771, 558 pag. in-8°.

Dulcamara, G. Hallenberg. — *Pandora et Flora Rybyensis*, D. H. Soderberg. — *Fundamenta testaceologiæ*, A. Murray. — *Febrium intermittentium curatio varia*, P. Tillœus; *in Amœnit. acad.*, vol. VIII, 1771.

1772.

DELICIÆ NATURÆ, discours prononcé en 1772.

Une 2[e] édit. fut imprimée en 1773, en langue suédoise, par Linné, qui traduisit lui-même ce discours, à la demande des étudians des différentes provinces de la Suède. Elle a pour titre : *Car. Linn. Deliciæ naturæ,* Tal. hallit. Upsala domkyrka, ar 1772, den 14 du vid rectoratets nedlaggande, 2 feuilles in-8°.

Une 3e édition a été imprimée en latin dans le 10e volume des *Aménités académiques.*

Respiratio diætetica, J. Ullbolm; *in Amœnit. acad.* vol. VIII, 1772.

Hæmorrhagiæ ex plethora, Erneste ab Heidenstam; *in Amœnit. acad.* vol. IX, 1772.

Fraga vesca, S. A. Hedin. — *Observationes in materiam medicam*, J. Lindwall; *in Amœnit. acad.* vol. VIII, 1772.

Suturæ vulnerum. C. E. Bœcler; *in Amœnit. acad.* vol. IX, 1772.

Nitraria, planta obscura explicata (dans les *Nouveaux Commentaires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, vol. VIII, page 315).

1774.

Planta cimicifuga, J. Hornborg. — *Esca avium domesticarum*, P. Holmberger. — *Marum*, J. A. Dahlgrenman. — *Viola Ipecacuanha*, D. Wickman; *in Amœnit. acad.* vol. VIII, 1774.

1775.

Plantæ surinamenses J. Alm. — *Ledum palustre*, J. P. Westring. — *Opium*, G. E. Georgii. — *Medicamenta purgantia*, J. Rotheram. — *Perspiratio insensibilis*, N. Avellan. — *Canones medici*, S. A. Hedin; *in Amœnit. acad.* vol. VIII, 1774.

Scorbutus, E. D. Salomon; *in Amœnit. acad.* vol. IX, 1775.

Bigæ insectorum, A. Dahl; *in Amœnit. acad.* vol. VIII, 1775.

1776.

Planta Aphyteia, E. Acharius. — *Hypericum*, C. H. Hellenius; *in Amœnit. acad.* vol. VIII, 1776.

OUVRAGES POSTHUMES

DE LINNÉ.



Un court supplément doit être ajouté à cette longue liste d'ouvrages. Linné avait l'habitude de jeter ses idées sur d'étroites languettes de papier qu'il réunissait ensuite quand il voulait faire un corps d'ouvrage. Le dépouillement de vingt et un de ces fragmens récemment trouvés, a donné le résultat suivant :

1. MUSCICAPA GUTTURALIS : *gula alba fusco undulata, tectricibus alarum nigricantibus; apice albo.*

Sturnus collaris, *Scop.* ann. 1. *p.* 131. *Gmel.* Syst. nat. *t.* 1. *p.* 805 *N°* 16.

Fringilla *s.* passer in Etruria *sordone* dicta, *Manett.* Orn. I. 338 *f.* 1.

Avis Kyburgensis, *Gesn.* Orn. App. 725.

Habitat in Europa australi, 1. *White*. Phalaridis seminibus nutritur; Motacillæ forma vita moresque; sed Fringillæ fere crassities rostri; mandibula superiore pone apicem parum et vix manifeste emarginata.

Corpus magnitudine passeris domestici, nebulosum. Rostrum apice nigrum, lateribus pallidum; gula albida: lunulis nigris; femora pennis aliquot testaceis; hypochondria ferruginea; tectrices alarum nigræ; primi et secundi ordinis macula alba in ipso apice, unde puncta alba quasi in fasciam alarum transversam notata; remiges fuscæ; secundariæ apice albescentes; cauda emarginata; rectribus apice albicantibus.

2. MOTACILLA LEUCOMELA, NIGRA: *pileo abdomine uropygio crissoque albis; dorso pectoreque nigris, capillitio abdomineque albis.* Act. (Nov. comm.) Petrop. 14, p. 503, t. 14, f. 2.

Motacilla leucomela. *Act.* (*Nov. comm.*) *Petrop.* 14. *p.* 584. *t.* 22. *f.* 3. *Gmelin*. Syst. Nat. *t.* 1. *p.* 974. *N*° 117.

Habitat ad Wolgæ ripas præruptas. Mas feminæ dissimilis.

Pileus occiput, abdomen uropygium, crissum alba; reliqua nigra.

Remiges nigricantes, rectrices intermediæ duæ nigræ, laterales albæ: fascia terminali lata nigra.

3. MOTACILLA TITHYS, NIGRA: *cauda ferruginea, abdomine maculaque alarum albis.*

Magnitudo Motacillæ albæ. Caput dorsumque fusca; gula jugulo crissoque atris; alæ fuscæ; macula oblonga alba e latere exteriore remigum secundariarum; abdomen albidum; cauda integra uti et crissum et uropygium ferruginea.

LINN. Faun. suec. *ed.* 1. *p.* 85. *N*° 227. Syst. nat. *ed.* 12. *t.* 1. *p.* 335. *N*° 34. *β*. *Gmel.* Syst nat. *t.* 1. *p.* 987. *N*° 34. *δ*. *Nilss.* Orn. suec. *p.* 213. *sqq.*

4. Motacilla........

Habitat ad Caput Bonæ Spei, *Joh. Dassaw.*

Magnitudo Motacillæ albæ. Rostrum subtrigonum non emarginatum; corpus supra nigrum; linea ab utroque latere colli alba; pectus totum ferrugineum; abdomen, uropygium crissum alba; alæ nigræ: fascia alba ex tectricibus albis; cauda subrotunda nigra.

An Muscicapa torquata, *Gm.* Syst. nat. *p.* 328. *N°* 17?
An Motacilla Sibylla, *Gmel.* Syst. nat. *p.* 337. *N°* 44?

5. Motacilla........

Habitat ad Caput Bonæ Spei.

Corpus statura Motacillæ albæ, cinereum, subtus albidum; pectus fuscum, uropygium albidum; remiges fuscæ, prima margine exteriore alba; secundariæ apice albæ; rectrices nigræ; extima alba; margine interiore fusco; secunda apice alba.

6. Scarabæus.... *Scutellatus: thorace gibbo compresso bicorni, capitis cornu furcato.*

Vœt. Scar. *t.* 13. *f.* 103, 104.

Act. (*Nov. comm.*) Petr. 11: *p.* 412. *t.* 12. *f.* 2. Scarabæus thorace turrito. Scarabæus Chorinæus, *Fabr.* Syst. *p.* 5. *Gmel.* Syst. *t.* 1. *p.* 1527. Scarabæus Jason, *Fabr.* Syst. *p.* 6. *Gmel.* Syst. nat. *t.* 1. *p.* 1528. Geotrupes Chorinæus, *Fabr.* Syst. ent. *t.* 1. *p.* 5. *N°* 9.

Habitat. . . . .

Corpus magnum nigrum; caput cornu magno elongato adscendente, apice bifido sive furcato; densin quibusdam supra caput in cornu; labium denticulatum; thorax compressus in gibbum elevatum, antice retusum; terminatum antice cornibus duobus æqualibus, distantibus, porrectis antrorsum, vix capite longioribus; femora dentata.

7. Papilio consanguineus: *Nymphalis: alis den-*

tatis fulvis albo nigroque variegatis; posticis subtus ocellis duobus, supra tribus cæsis.

Drury : Exot. 10. *t.* 5. *f.* 1.

Papilio Huntera, *Gmel.* Syst. nat. *t.* 1. *p.* 2305. *sq.* *Fabr.* Ent. syst. *t.* 3. *p.* 1. *p.* 104.

Habitat in Virginia.

Simillimus Pap. Cardui, ut incautum fallet, sed alæ primores magis angulatæ.

Alæ supra primores fulvæ nigro-variegatæ; apice punctis albis ut P. cardui; secundariæ fulvæ; margine postico duplici; arcu nigro; ante marginem ocelli quinque nigri cæsi; excepto 2 et 5; pupilla cærulea; subtus primores similes P. Cardui, sed ad apicem punctum album cum ocello; punctum etiam album in disco rubro; posticæ non nihil similes cardui, sed fascia albida (non macula alba); versus postica ocelli tantum duo majores; margo posticus duplex, prior cærulescens. . . . .

8. Papilio Nais. ***Nymphalis : alis dentatis variegatis; posticis anterius; punctis duobus orellaribus sanguineis.***

Habitat in India orientali, *D. D. Forster.*

Alæ primores supra luteæ : masculis 3 difformibus fasciaque arcuata undulata nigris; subtus luteolæ : antice lunulis 2 sanguineis nigro cinctis; posticæ supra luteæ : margine postico fusco, ante postica (marginem) puncta 5 nigra fasciam formantia : subtus lutescentes, versus basin puncta 2 (altero anteriore), sanguinea margine nigro; postice puncta 5, minuta nigricantia.

9. Papilio..... ***Plebeius : alis caudatis nigris, supra disco cyaneo, subtus ferrugineis.***

Habitat. . . . . . *Fothergill.* Post. P. cupidinem inferendus.

Papilio Alcides, *Gmel.* System. nat. *t.* 1. *p.* 2345. *N°* 736.

Hesperia Alcides, *Fabr.* Ent. syst. *t.* 3. *p.* 1. *p.* 283. *N°* 86.

Corpus statura et magnitudine Pap. Cupidinis, nigrum; antennæ clavatæ nigræ; alæ omnes supra nigræ; disco communi cyaneo nitido; subtus ferrugineæ s. cinnamomeæ.

10. PHALÆNA OMICRON. *Noctua : spirilinguis ; alis superioribus O albo inscriptis ; inferioribus ferrugineis immaculatis.*

Habitat in America septentrionali, *Anna Blackburne.*

Habitus Ph. Gammæ. Corpus cinereum incisuris albicantibus ; antennæ nigræ ; pedes nigri geniculis albis ; alæ superiores supra griseo-nebulosæ, O albo notatæ, infra cinereæ ; inferiores supra helvolæ, latere anteriore magis fuscescentes, infra cinereæ et subferrugineæ ; puncto arcuque nigro obsoletioribus.

11. PHALÆNA.... *Pectinicornis : spirilinguis, alis albis concoloribus ; limbo nigro ; corpore flavo.*

Habitat . . . . , *Fothergill.*

Statura Pap. Brassicæ, sed major pilosior. Corpus totum flavum ; antennæ dense pectinicornes nigræ ; alæ omnes albæ ; limbo lato fusco, linea alba repanda perreptato ; sed subtus linea deest.

12. PHALÆNA..... *Geometra : pectinicornis ; alis albis concoloribus subfasciatis ; punctis nigris.*

Drury : Exot. 17. *t.* 8. *f.* 3.

Phalæna catenaria, *Gmel.* Syst. nat. *t.* 1. *p.* 2461. *N°* 660. *Fabr.* Ent. syst. *t.* 3. *p.* 2. *p.* 140. *N°* 41.

Habitat in Noveboraco, *Anna Blackburne.*

Corpus mediocre album ; antennæ utrinque pectinatæ ; caput punctaque, 2 supra alas aurantiaca ; alæ patentes rotundatæ utrinque concolores albæ ; puncta nigra subconcatenata ; quasi triplici ordine transverso, primo prope basin, secundo in medio, tertio in margine postico, præter punctum nigrum in disco.

13. LIBELLULA LONGISSIMA : *oculis distantibus, abdomine longissimo.*

Drury : Exot. 2 *p.* 87. *t.* 48. *f.* 1.

Libellula linearis, *Gmel.* Syst. nat. *t.* 1. *p.* 2625. *N°* 45.

Agrion linearis *Fabr.* Ent. Syst. *t.* 2. *p.* 388 *N°* 5.

Habitat ad Caput Bonæ Spei.

Aleæ erectæ angustæ hyalinæ, abdomen cylindricum longissimum, alis triplo longius, cæruleum.

14. MYRMELEON NIGRUM : *Alis medio fascia posticeque maculis albis.*

Habitat in Africa, *D. D. Fothergill.*

Corpus Myrm. Formicarii, sed alæ latiores, et totum nigrum; antennæ setaceæ; alæ nigræ concolores; fascia alba, lineari interrupta in medio, sed postice maculis albis plurimis majoribus magis sparsis.

15. ICHNEUMON PHYLLOPHORUS : *niger; ano folioso; aculeo corpore duplo longiore.*

Habitat . . . . . *Fothergill.*

Corpus statura Ichn. Macrouri (*Mant. Plant. alt.* p. 540) Totum atrum glabrum. Abdomen subsessile; cauda exierit folium majusculum cordatum verticale albidum diaphanum et aculei setas 2 nigras, corpore duplo s. triplo longiores; tibiæ luteæ, uti etiam femora antica.

16. PHALANGIUM LONGIPES : *corpore minuto lineari lævi, pedibus longissimis.*

(Cfr. Pycnogonum spinipes, *Fabr.* Faun. gronl. *p.* 232)

Habitat in profundo maris Norvegici.

Corpus statura Phal. grossipedis l. Opilionis hujusque magnitudine, album lineare oblongum; thorax ovato-oblongus obtusus lævis; palpi sub thorace filiformes 3 articulati; vix thorace longiores; chelæ 2 bidigitatæ ad basin thoracis, vix eo longiores : brachiis biarticulatis; pedes 5 parium, filiformes, longissimi, articulis 8 : pare primo reliquis breviore; ovario globoso flavo, in medio pedi adnexo.

17. SCORPIO.... *Pectinibus 5 dentatis, manibus subcordatis sexangulatis.*

Habitat in Sumatra, *Joh. Dassaw.*

Corpus piceum læve; chelæ supra, præter carinatos angulos, tricarinatæ; subtus unicarinatæ; ungues rubri; digiti fusci. pectines dentibus, 5; abdominis latera mollia cana.

18. Cancer diæresis, *Brachyurus : thorace lævi; linea transversa insculpta, marginibus serratis; chelis lævibus.*

Habitat Gibraltariæ, *White.*

Corpus totum læve; thorax subquadratus convexiusculus lævis; in medio lineola excavata transversa; frons margine transverso tenui, pone marginem obsolete quadriloba; marginibus lateralibus serraturis 3. 1. 4. chelæ et pedes læves; cauda inflexa ovata absque ciliis.

19. Cancer..... *Brachyurus : thorace lævi antice rugoso, marginibus serratis; chelis tuberculatis.*

Habitat in Carolina, *D. Garden.*

Thorax cordato-subrotundus, convexiusculus, lævis; suturis aliquot notatus, antice rugosus s. scaber; frons emarginata subhispida; marginibus lateralibus; serraturis 6. 1. 7.

Antennæ brevissimæ; chelæ et brachia extus muricata tuberculis obtusis; pedes 8 hispidi ungue: tenui subulato; cauda inflexa ciliata pilis densis.

20. Crinum asiaticum. — Linn. *Species Plant.* ed. 2, tom. 1, p. 419.

Habitat ad Caput Bonæ Spei.

Bulbus solidus. Folia nervosa quinquepedalia perennia, caulem compressum formantia; corolla supera; stamina corolla breviora; pericarpium saccatum fœtum, bulbo orbiculato compresso.

21. Schmidelia. —*Character emendatus.—Octandria Monogynia.*

Cal. *Perianthium tetraphyllum; foliolis subrotundis obtusis patulis; duobus exterioribus concavis, duobus interioribus planis.*

Cor. *Nulla.*

Stam. *Filamenta octo, setacea, calyce paullo longiora; antheræ ovatæ incumbentes.*

PIST. *Germen didymum subrotundum compressum; stylus filiformis, longitudine staminum; stigmata duo oblonga.*

PER. *Dicoccum.*

SEM. . . . .

Habitus Rhois Toxicodendri. Rami flexuosi; folia ternata subserrata; racemi axillares simplices.

Il est sans doute quelques ouvrages de Linné qui ont été perdus; parmi ceux-ci on peut citer la *Nemesis divina,* dont quelques biographes ont parlé, et l'écrit intitulé : *C. Linnæi observationes in regnum Lapidum,* qu'on savait exister entre les mains de sir J. E. Smith.



FASTES

DE LA VIE DE LINNÉ.

1707. — Naissance, à Roeshult (Smaland), le 23 Mai.
Première enfance à Stenbrohult.

1717. — 10 ans. — Études à l'école primaire de Wexio.

1724. — 17. — Entrée au Gymnase (collége) de la même ville.

1727. — 20. — Séjour à l'Université de Lund.
Copiste chez Kilian Stobœus.

1728. — 21. — Linné, piqué au bras droit par un vers (*Furia infernalis*), revoit la maison paternelle après son rétablissement, et reçoit 100 écus (monnaie d'argent) une fois payés, pour s'entretenir à Upsal pendant toute la durée du séjour qu'il devait y faire.

Séjour à l'université d'Upsal, sous le rectorat de Martin Hégardt.

Liaison avec P. Artedi.

1729. — 22. — Olaüs Celsius, botaniste et théologien, se déclare son protecteur et le fait travailler à l'*Hierobotanicon*.

1730. — 23 ans. — Rudbeck devine son génie et se fait remplacer quelquefois par lui à la chaire de botanique.

Il pose les premières bases de la méthode sexuelle.

1731. — 24. — Premier écrit imprimé. Publication, dans l'*Hortus uplandicus*, d'un essai de classification des plantes d'après les organes sexuels.

Est désigné, par l'Académie royale des sciences d'Upsal, pour entreprendre un voyage scientifique en Laponie.

1732. — 25. — Il va revoir Stobœus à Lund. (Janvier.)

Retour à Upsal; préparatifs de voyage. (Avril.)

Départ (13 Mai.); voyage en Laponie et en Norwège.

Retour à Upsal. (Novembre.)

1733. — 26. — Voyage aux mines de Suède.

Il ouvre un cours de métallurgie.

Rosen sollicite de l'Université la fermeture du cours du jeune professeur et l'obtient.

Linné quitte Upsal.

1734. — 27. — Voyage en Dalécarlie et en Norwège, aux frais du gouverneur Reutherholm.

Séjour à Falhun; il y connaît le docteur Moore.

Fiançailles avec la fille de ce médecin.

La pauvreté de Linné fait ajourner son mariage à des temps plus heureux.

Mort de sa mère.

1735. — 28. — Linné quitte la Suède, emportant pour toute ressource 36 pièces d'or. (Janvier).

Voyage à Hambourg et en Hollande.

Il se fixe dans ce dernier pays.

Il y connaît J. Burmann et Boerhaave; ce dernier le fait admettre chez Cliffort, comme directeur de ses jardins.

Est reçu docteur en médecine à Harderwich (Gueldre), le 24 Juin.

Publication de la première édition du *Systema naturæ*.

Premier voyage à Leyde. Il revoit son ami Artedi pour le perdre sans retour, et prend la résolution de publier les manuscrits de ce malheureux compatriote.

1736. — 29 ans. — Voyage en Angleterre, pendant le printemps, aux frais de Cliffort.

Retour à Amsterdam; séjour à Hartcamp.

Reçu membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, sous le nom de Dioscoride II, le 3 Octobre.

1737. — 30. — La place de médecin des établissemens hollandais à Surinam lui est offerte par Boerhaave; il refuse et fait désigner J. Bartsch, qui part et meurt la même année.

1738. — 31. — Mort de Boerhaave.

Second voyage à Leyde.

La place de professeur de botanique à Leyde, lui est offerte par Van Royen, mais comme on exigeait qu'il changeât la classification établie par Boerhaave, il refuse.

Une longue maladie met ses jours en danger; il est soigné par Van Swiéten.

Il paie une dette à l'amitié par la publication de l'*Ichtyologia* d'Artedi.

Voyage en France; liaison avec Bernard de Jussieu. (Mai.)

Linné assiste à une séance de l'Académie des sciences de Paris. (14 Juin.)

Retour en Suède. (Juillet.)

1739. — 32. — Membre de l'Académie royale d'Upsal.

Est nommé médecin de la flotte.

Il épouse mademoiselle Moore et se fixe à Stockholm ; il y exerce la médecine avec le plus grand succès.

Professe, en hiver, la minéralogie, à l'école des mines de Stockholm ; et pendant l'été, la botanique.

Est nommé botaniste du roi et président de l'Académie de Stockholm.

1740. — 33 ans. — Mort de Rudbeck, au printemps.

1741. — 34. — Est envoyé par les états du royaume dans les îles d'Oëland et de Gotland, pour indiquer les moyens d'en améliorer l'agriculture.

Il refuse la chaire de professeur de botanique à Groningue, qui lui est offerte par Haller.

Professeur à l'Université d'Upsal. (5 Mai.)

Échange de fonctions avec le professeur Rosen.

Naissance (à Falhun) d'un fils *, comme lui nommé Charles. (20 Janvier.)

Incendie du jardin d'Upsal.

1742. — 35. — Rétablissement du jardin d'Upsal et son agrandissement.

Restauration du Muséum académique, à Upsal.

1743. — 36. — Reçu à la société de Montpellier. (31 Mai.)

1744. — 37. — Disposition du jardin d'Upsal d'après la méthode sexuelle.

Nommé secrétaire de l'Académie d'Upsal. (12 Octobre.)

Inspecteur d'hygiène de la province de Smaland. (14 Novembre.)

1745. — 38. — Érection du Musée d'histoire naturelle à l'orangerie d'Upsal.

* Relicto filio, ejusdem nominis, integerrimo viro sed timido et valetudine adversa afflicto. *Hist. R. Herb.* II, 343.

1746.— 39 ans. — Voyage dans la Gothie occidentale (Westrogothie); retour en automne.

1747. — 40. — Le pharmacien Gunther confie à ses soins l'herbier de feu le professeur Hermann, pour qu'il en fasse connaître les richesses.

Nommé membre de l'Académie de Berlin, lors de sa réorganisation. (14 Février.)

Est nommé médecin du roi (archiatre).

1748. — 41. — Découverte relative à la génération des perles sur la *Mya margaritifera*.

Le 12 Mai Linné perd son père, né le 1er Juillet 1674.

1749. — 42. — Voyage en Scanie. (29 Avril.)

Travaux scientifiques interrompus par une violente attaque de goutte.

Naissance de sa fille Louisa. (24 Décembre.)

1750. — 43. — Violente attaque de rhumatisme; il se guérit avec des fraises.

Nommé membre de l'Académie de Toulouse.

Linné, sur la demande qui lui en est faite au nom du roi d'Espagne, désigne un de ses élèves, Lœffling, pour étudier les plantes d'Espagne.

Est chargé, par la reine de Suède, de coordonner le cabinet de conchyliologie et d'insectes de l'Inde, établi à Drottningholm.

1751. — 44. — Naissance de sa fille Sara, le 4 Janvier.

Linné met la dernière main au *Species*. Il décrit les collections du roi de Suède, existantes à Ulrichdahl, et le cabinet minéralogique du comte de Tessin.

1752. — 45. — Les Hollandais refusent de laisser voyager au Cap, Koeler, élève de Linné.

Mort d'Hasselquist, à Smyrne.

1753. — 46. — La reine de Suède fait connaître à

Linné la résolution qu'elle a prise à l'égard de son fils ; elle le fera voyager par toute l'Europe, s'il a du goût pour l'histoire naturelle.

Linné reçoit des plantes de Lœffling.

Sur la demande de Linné, le roi de Suède paye 14,000 écus pour retirer les collections d'Hasselquist, qui étaient sous le sequestre.

Est reçu membre de la société royale de Londres, et créé chevalier de l'étoile polaire.

1754. — 47 ans. Charles III, roi d'Espagne, veut l'attirer dans ses états; il refuse.

1755. — 48. — Nommé membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

L'ambassadeur de Russie vient à Upsal lui en apporter le diplôme.

Nommé membre de la société de Florence.

Remporte un prix d'économie rurale fondé par le comte de Sparre sur cette question : *de Plantis quæ Alpium suecicarum indigenæ, magno rei economicæ et medicæ emolumento fieri possint.* (Act. acad. Stock. 1755, t. xv.)

1756. — 49. — Prend date dès cette époque dans la noblesse suédoise.

Il cherche à naturaliser la cochenille en Suède.

1757. — 50. — Mort de son plus jeune fils.

1758. — 51. — Linné achète Safja et Hammarby.

Les ouvrages de Linné mis à l'index de la cour de Rome sous Clément XIII, et condamnés à être brûlés.

1759. — 52. — Linné harangue LL. MM. le prince Gustave et la princesse venus à Upsal.

Il concourt pour un prix fondé à l'Académie de Saint-Pétersbourg sur la question *de Sexu plantarum.*

Son fils est nommé démonstrateur de botanique à l'Université, le 22 Janvier.

1761. — 54 ans. — Est anobli par une lettre du roi, portant la date du 4 Avril 1756.

1762. — 55. — Réception à l'Académie des sciences de Paris, en qualité de membre étranger, le 15 Décembre.

1763. — 56. — Linné reçoit par Ekeberg le thé vivant; il veut l'acclimater en Suède.

Linné fils succède à son père comme professeur.

1764. —57. — Est pris d'une pleurésie très-intense, et soigné affectueusement par Rosen. (3 Mai.)

1765. — 58. — Nommé le premier membre étranger de l'Académie de Drontheim.

1768. — 61. — Fait bâtir son Muséum à Hammarby.

1769. — 62. — Publication du tome 7 des *Amœnitates Academicœ,* le dernier auquel ait présidé Linné.

Construction d'un Musée particulier à Hammarby.

1770. — 63. — Visite du prince royal de Suède, depuis Gustave III.

Membre de la Société de Philadelphie.

1771. — 64. — Louis XV remet au roi de Suède Gustave III, un paquet de 150 graines, récoltées à Trianon, pour Linné.

1772. — 65. — Linné remet au docteur Murray les notes qu'il avait préparées pour une nouvelle édition du *Systema.*

Membre honoraire du collége d'Édimbourg.

1773. — 66. — Nommé membre de l'Académie de Sienne.

Nommé membre de la commission établie pour donner une traduction suédoise du texte hébreu de la Bible.

1774. — 67 ans. — Le pape Clément XIV fait remplacer le professeur de botanique du jardin de Rome, parce qu'il ne connaissait pas suffisamment la méthode linnéenne.

Première attaque d'apoplexie, en donnant une leçon de botanique, en Mai.

1775. — 68. — *Plantæ surinamenses*, dernier ouvrage de Linné.

Visite du roi.

Est nommé membre de la société *Pro patriâ*, le 12 Août.

1777. — 70. — Deuxième attaque d'apoplexie au printemps.

1778. — 71. — Mort le 10 Janvier à 70 ans, 7 mois, 17 jours; la même année que moururent Haller, Rousseau, William Pitt, Burmann, Lekain, Voltaire, l'abbé Terray et Séguier.

Son fils est nommé son successeur.

Médaille frappée en son honneur, par ordre du roi, le 10 Juin.

Gustave III prononce son éloge devant les états du royaume.



TABLE
DES MATIÈRES.

Livre quatrième.

Lille, Imprimerie de Bronner-Bauwens.

AVIS AU RELIEUR POUR PLACER LES PLANCHES.

1. Portrait de Linné à 20 ans ; page 1.re
2. Portrait de Linné à 60 ans ; — 65.
3. Fac simile : fragmens de lettres ; page 81.
   1. Lettre latine de Linné à Ellis.
   2. Lettre suédoise de Linné à Back.
   3. Adanson à Linné.
4. Fac simile : fragmens de lettres ; page 226.
   4. Jussieu à Linné.
   5. Haller au même.
   6. J.-J. Rousseau au même.
5. La *Linnœa borealis ;* page 308.
6. Hammarby, maison de campagne de Linné ; page 327.

ERRATA.

Page 2, ligne 4, presbytoriale ; *lisez* presbytérale.
36, 20, le comte de Boerde ; *lisez* le comte de Bonde.
40, 8 et 17, et ailleurs, Gottland et Wester-Gottland (Westro-Gothie) ; *lisez* Gothland et West-Gothland.
112, 11, j'employai ; *lisez* j'emploierai.
131, 7, *gikensis ;* lisez *gissensis.*
191, 29, *dimidium luidorum avidissimè..... ;* lisez *dimidium luidorum ; avidissimè.....*
232, 17, et 304, ligne 6, margravine ; *lisez* margrave.
286, 18, *alata ;* lisez *elata.*
319, 28, le consul anglais ; *lisez* un négociant anglais.
348, 3, planches ; *lisez* plantes.
349, 15, *Musc ;* lisez *Musca.*

Nota. Quelques mots suédois écrits avec deux *nn* n'en prennent qu'une seule, témoins : Rothman, Angermanland, Harleman ; *lisez* aussi Medelpad, Ekolsund, Aurivillius, Eimbrishamn, Back et Bergencranz.

